DC
201
D89
v.19 Dumas -
Précis des
événemens militaires

University of California
At Los Angeles
The Library

Form L 1
DC
201
D89
v.19

This book is DUE on the last date stamped below

NOV 1 5 1974

INTERLIBRARY LOANS
OCT 4 1974
THREE WEEKS FROM DATE OF RECEIPT
NON-RENEWABLE
REC'D-UCD
UC-Davis

NOV 21 1974

Form L-9-15m-8,'26

UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY

PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME XIX.

On trouve dans la même Librairie :

Précis des Événemens militaires, ou Essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814, avec Cartes et Plans; par M. le lieutenant-général comte Mathieu Dumas.

— Campagne de 1799, nouvelle Édition entièrement refondue. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1817. ..... 21 fr.

— Campagne de 1800. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1816..... 30 fr.

— Campagne de 1801. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1817 ..... 24 fr.

— Campagne de 1802. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1819..... 24 fr.

— Campagnes de 1803 et 1804. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1820..... 24 fr.

— Campagne de 1805. 4 vol. in-8. et atlas. 1822. 48 fr.

— Campagnes de 1806 et 1807, tomes 1 et 2, et atlas in-fol. oblong. 1824..... 30 fr.

Un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin, prix double.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAIS HISTORIQUES
SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

Avec Cartes et Plans;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

CAMPAGNES DE 1806 ET 1807.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
A *Strasbourg*, et à *Londres*, même Maison de Commerce.

A HAMBOURG,

Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1826.

88462

201
D83
v.19

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

CAMPAGNES DE 1806 ET 1807.

CHAPITRE XXII.

Bataille de Friedland. — *Investissement et prise de* Königsberg. — *Retraite de l'armée russe sur le* Niémen. — *L'armée française passe la* Pregel. — *Divers combats.* — *Dernières positions des deux armées.* — *Armistice.*

Quoique le général Benningsen, le lendemain de la bataille d'*Heilsberg*, tenant encore la position qu'il avait si obstinément défendue, se fût aperçu du mouvement que faisait un corps d'armée français se dirigeant sur *Eylau* pour tourner son aile droite, il ne crut point que l'empereur Napoléon portât tout à coup toutes ses forces

dans cette direction. Se voyant séparé du corps prussien du général Lestocq qui se retirait sur *Königsberg*, il pensa qu'il lui suffisait de détacher les deux divisions du général Kamenskoi pour couvrir cette place, en s'y réunissant au corps de Lestocq, et qu'en même temps la marche directe de Kamenskoi sur *Königsberg* couvrirait le flanc gauche de l'armée russe pendant sa retraite sur la rive droite de l'*Alle*. Son but était de réunir toutes ses forces sur la *Basse-Pregel*, au-dessous de l'embouchure de l'*Alle*, et d'y prendre une forte position en appuyant sa droite à *Königsberg*.

Nous avons dit, à la fin du chapitre précédent, par quelles dispositions et avec quelle célérité l'empereur Napoléon s'était mis en mesure de couper la marche de l'armée russe, et de prévenir sa jonction sous *Königsberg* avec les corps de Lestocq et de Kamenskoi qu'il y avait acculés.

Dès le 13 juin, le gros de son armée n'était qu'à une marche de *Friedland* qu'occupait déjà l'avant-garde du corps du maréchal

Lannes, tandis que l'armée russe à *Schippenbeil* se trouvait encore à une forte marche de *Friedland*.

Aussitôt que le général Benningsen fut informé qu'un corps de l'armée française occupait *Domnau*, et qu'une forte colonne dirigée sur *Königsberg* serrait de près le corps de Kamenskoi pour empêcher sa réunion avec le corps prussien de Lestocq, il se décida à quitter la position de *Schippenbeil*, où son armée était à peine rassemblée, afin d'atteindre le point de *Friedland* avant que les Français eussent pu s'en emparer. Vers midi (13 juin) il détacha le prince Gallitzin avec quinze escadrons et quatre pièces d'artillerie légère; il lui ordonna de pousser promptement sa reconnaissance sur *Friedland*, et dans le cas où les Français n'y seraient point encore arrivés, de passer l'*Alle* et de se porter sur la route de *Königsberg*. Il fit soutenir ce détachement, dans lequel se trouvaient dix escadrons de houlans de la garde, par le prince Kollogribow, avec dix-huit escadrons de la cavalerie de la garde et seize pièces d'artillerie légère.

Les deux détachemens réunis rencontrèrent en-deçà de *Friedland* une patrouille française, l'entourèrent dans le bois de *Gnattenwalden*, et l'enlevèrent. En arrivant à *Friedland*, ils trouvèrent cette ville déjà occupée par un régiment de hussards français; ils l'attaquèrent, le forcèrent à repasser le pont, et le poursuivirent jusqu'au bois de *Georgenau*, où ils firent encore quelques prisonniers. Le général Kollogribow, qui avait pris le commandement des vingt-huit escadrons et des dix-huit pièces de canon, les porta en entier sur la rive gauche de l'*Alle* en avant de la ville de *Friedland*, en face des villages *Sortlack*, *Posthenen*, *Heinrichsdorff*; il détacha quelques escadrons pour s'éclairer, et envoya trois escadrons et trois pièces de canon à *Wehlau*, pour s'assurer de ce passage de l'*Alle* et pour faire brûler tous les autres ponts.

Quelques heures après le départ de ces détachemens de cavalerie, le général Benningsen mit son armée en marche par son aile gauche; l'infanterie de la garde, sous les ordres du général Mallutin, formant la tête

de colonne, eut ordre de presser sa marche; elle arriva le même jour 13, à onze heures du soir, à *Friedland*, ayant fait neuf lieues sans s'arrêter, et fut immédiatement portée sur la rive gauche de l'*Alle* au soutien de la cavalerie. Tout le reste de l'armée russe suivit le mouvement de la garde impériale sur *Friedland;* le général Benningsen y porta son quartier-général dans la nuit du 13 au 14. Informé, par les rapports de son avant-garde, qu'un seul corps d'armée (celui du maréchal Lannes) s'était avancé entre *Domnau* et *Friedland*, il résolut de l'attaquer; s'il le rejetait sur *Domnau*, il continuait sa marche sur *Königsberg*, rejoignait les corps de Kamenskoi et de Lestocq, et prenait position derrière la *Pregel*, entre cette ville et *Wehlau*.

Tel fut le dessein du général russe; mais avant de parler des dispositions qu'il fit pour l'exécuter, et de la manière dont l'action s'engagea, il est à propos de placer ici la description du champ de bataille.

Friedland est située sur la rive gauche de l'*Alle* qui coule du sud au nord, et va se jeter

dans la *Pregel* à *Wehlau*. L'emplacement de *Friedland* est entre la rivière et un étang formé par un ruisseau appelé le *Ruisseau du Moulin*, qui tombe dans l'*Alle* à peu de distance de la ville : cet étang et la rivière servent de fossés à *Friedland* au midi et au nord. Du côté de l'est, cette ville est encore fermée par l'*Alle* dont elle n'est séparée que par un espace d'environ trois cents toises d'un terrain sec et élevé. Militairement parlant, *Friedland* n'est donc accessible que par le chemin d'*Eylau* qui passe par *Posthenen;* de tous les autres côtés les avenues de cette ville sont fermées par des obstacles naturels. Au sortir de *Friedland*, du côté de *Königsberg*, est une vaste et fertile plaine remplie de villages et entrecoupée de bois; mais ces bois commencent seulement à la distance de trois quarts de lieue de la ville, car immédiatement en avant de *Friedland*, soit dans la direction d'*Heinrichsdorff*, soit dans celle de *Posthenen*, le terrain est découvert.

Ce fut sur ce terrain que le général Benningsen rangea son armée en bataille dans

l'ordre que nous décrirons plus bas. A mesure que ses divisions arrivaient, il les portait successivement à la rive gauche, en les faisant défiler sur le pont de *Friedland*, et sur les deux ponts de pontons qu'il avait fait jeter au-dessus et au-dessous de la ville : ces deux derniers ponts étaient protégés par des batteries.

Le 14 juin, à trois heures du matin, le corps du maréchal Lannes déboucha sur le champ de bataille. Les autres corps d'armée, savoir, ceux des maréchaux Mortier et Ney, les divisions de cavalerie, la garde impériale et le corps du général Victor formant l'arrière-garde, suivaient le corps du maréchal Lannes, et n'entrèrent en ligne que successivement. Voici quelles étaient la composition et la force des corps de l'armée française.

Le corps du maréchal Lannes, ou corps de réserve formant l'avant-garde, était composé de la division Oudinot (dix bataillons de grenadiers); de la division Verdier (2e d'infanterie légère, 3e et 72e de ligne, et le

régiment de *Paris*); du 9e de hussards et de deux régimens de cuirassiers saxons.

Le corps du maréchal Mortier se composait de la division Dupas (4e léger, 15e et 28e de ligne, trois compagnies d'artillerie, deux régimens de cuirassiers hollandais); de la division Dombrowski (2e, 3e et 4e régimens d'infanterie polonaise, 1er et 2e de cavalerie polonaise, deux cents artilleurs, une compagnie de sapeurs).

Le corps du maréchal Ney se composait de la division Marchand (6e d'infanterie légère, 39e, 69e et 76e de ligne, deux compagnies d'artillerie); de la division Bisson (25e et 31e légers, 27e, 50e, 59e de ligne, et deux compagnies d'artillerie légère); de la cavalerie légère sous les ordres du général Colbert (3e de hussards, 10e et 15e de chasseurs).

Cinq divisions de cavalerie : savoir, la division du général Nansouty (1er et 2e de carabiniers, 2e, 9e, 3e et 12e de cuirassiers); la division du général Espagne (4e, 6e, 7e et 8e de cuirassiers); la division de dragons de Latour-Maubourg (1er, 2e, 4e, 14e, 20e et

26e régimens); la division de dragons Grouchy (3e, 8e, 10e et 11e); celle du général Sahuc, sous les ordres du général Lahoussaye, qui venait d'arriver avec le 1er corps (17e, 27e, 18e et 19e).

Le corps du maréchal Victor se composait de la division Dupont (9e léger, 24e, 32e, 96e de ligne, deux compagnies d'artillerie); de la division Rivaud (16e léger, 8e, 45e, 54e de ligne, deux compagnies d'artillerie); de la division Drouet (27e léger, 63e, 94e et 95e de ligne, deux compagnies de canonniers); de la cavalerie aux ordres du général Tilly (2e et 4e de hussards, 5e de chasseurs).

La garde impériale se composait d'un régiment de fusiliers, d'une compagnie de gendarmes d'ordonnance (de nouvelle formation), d'une brigade de grenadiers à pied, d'une brigade de chasseurs à pied, d'une brigade de grenadiers à cheval, d'une de chasseurs à cheval, d'un régiment de la garde royale italienne, de deux compagnies de gendarmerie d'élite, de deux compagnies d'artillerie à cheval.

L'armée russe, sans y comprendre le corps du général Kamenskoi, qui en avait été détaché le lendemain de la bataille d'*Heilsberg*, ni le petit corps envoyé à *Wehlau*, était forte de cent soixante-un bataillons d'infanterie, dont trente-sept bataillons d'infanterie légère, cent quatre-vingts escadrons de cavalerie, dix-neuf régimens de cosaques; en tout soixante-un mille combattans. Cette armée était formée en six divisions: quatre divisions d'infanterie à l'aile droite sous les ordres du prince Gortschakow, deux à la gauche sous les ordres du prince Bagration; le général Uwarow et le prince Gallitzin commandaient la cavalerie de l'aile droite, et le général Kollogribow celle de l'aile gauche. Douze bataillons et quelques escadrons restaient en réserve sur la rive droite de l'*Alle*.

Le général Benningsen forma son ordre de bataille en avant de *Friedland*, dans la plaine que partage en deux parties inégales le cours du *Ruisseau du Moulin*. L'aile droite occupait la plus considérable de ces

deux parties; elle s'étendait depuis le *Ruisseau du Moulin* jusqu'à l'*Alle*, traversant le bois de *Domerauer* et la briqueterie; l'aile gauche, occupant la moindre partie de la plaine, s'étendait depuis ce même ruisseau jusqu'à l'*Alle*, traversant le bois de *Sortlack*, et coupant les routes d'*Eylau*, de *Bartenstein* et de *Schippenbeil* au point de leur jonction. On voit que la ligne de bataille formait un arc dont les deux extrémités s'appuyaient à l'*Alle*; quatre ponts volans jetés sur le *Muhlenfliess*, ou *Ruisseau du Moulin*, servaient à faciliter la communication et les mouvemens de troupes entre les deux ailes. Toute l'infanterie était sur deux lignes, les premiers et troisièmes bataillons de chaque régiment déployés formaient la première ligne, et les deuxièmes bataillons en colonne devant les intervalles formaient la seconde.

L'armée russe étant ainsi disposée, le général Benningsen se préparait à la porter en avant par son aile droite, lorsque le maréchal Lannes déboucha du village de *Pos-*

thenen dans la plaine de *Friedland*, avec la division de grenadiers du général Oudinot. Dès qu'il eut reconnu l'ennemi dans le bois de *Sortlack* et dans la plaine en-deçà, il fit avancer les batteries de cette division, et ordonna d'ouvrir le feu. Ces premiers coups de canon furent comme un premier signal entendu avec joie par les autres corps de l'armée française qui hâtaient leur marche sur *Friedland*. L'empereur Napoléon, arrivé à *Domnau*, dit aux officiers qui se trouvaient auprès de lui : « L'ennemi paraît « vouloir livrer bataille aujourd'hui; tant « mieux, c'est un jour de bonheur : c'est « l'anniversaire de *Marengo*. »

Le maréchal Lannes ne tarda pas à voir arriver le reste de son corps d'armée, et en même temps tous les cuirassiers de la division Nansouty et les dragons de la division Grouchy. Avec cette force, de treize à quatorze mille hommes d'infanterie, et trois à quatre mille chevaux, ce maréchal, d'après les instructions qu'il avait reçues, devait manœuvrer de manière à retenir

l'armée russe dans sa position, et l'empêcher de commencer son mouvement sur *Königsberg;* tâche difficile qu'il remplit avec autant de prudence que d'audace. Il appuya d'abord sa droite au bois de *Sortlack,* plaça le centre de sa ligne de bataille en avant de *Posthenen,* et étendit sa gauche au village d'*Heinrichsdorff* qu'il fit occuper. La division Dupas, du corps du maréchal Mortier, étant arrivée au soutien du corps de réserve devenu avant-garde, le maréchal la fit entrer en ligne pour remplir l'intervalle entre *Posthenen* et *Heinrichsdorff;* il plaça sa cavalerie sur les points où elle pouvait agir le plus avantageusement, et charger à propos pour soutenir son infanterie. Le combat s'engagea par les tirailleurs jetés en grand nombre sur le front de la ligne. Derrière le rideau de feu vivement soutenu, le maréchal Lannes ne cessa de faire mouvoir ses troupes, de ployer et déployer ses bataillons. Il profita habilement des plis du terrain, des bouquets de bois et de la hauteur des blés pour dérober ou montrer à propos ses mouvemens, et par-

vint ainsi à faire illusion à l'ennemi sur le nombre de ses troupes. Les Russes essayèrent d'attaquer et de tourner ses ailes; mais ils furent constamment repoussés. Vers le milieu de la journée ils tentèrent vainement d'enlever le village d'*Heinrichsdorff;* leur aile droite, qui s'avançait en même temps sur le chemin de *Königsberg,* fut arrêtée par de brillantes charges de cavalerie faites par les dragons de la division Grouchy et les cuirassiers français et saxons; les têtes de colonnes russes furent culbutées, et on leur enleva quatre pièces de canon.

Pendant ces combats, les autres corps de l'armée française, que nous avons indiqués ci-dessus, arrivaient successivement. L'empereur Napoléon, qui avec son état-major les avait devancés, reconnut lui-même la position de l'armée russe; il fit établir son bivouac un peu en arrière du bois de *Sortlack* et de *Posthenen,* et donna l'ordre de bataille suivant, que le prince major-général transmit aux commandans en chef :

« Le maréchal Ney prendra la droite, « depuis *Posthenen* jusque vers *Sortlack,*

« et il appuiera à la position actuelle du « général Oudinot. Le maréchal Lannes fera « le centre qui commencera à la gauche du « maréchal Ney, jusqu'à peu près le village « de *Posthenen;* les grenadiers du général « Oudinot, qui forment actuellement la « droite du maréchal Lannes, appuieront « insensiblement à gauche pour attirer sur « eux l'attention et les forces de l'ennemi.

« Le maréchal Lannes reploiera ses divi- « sions autant qu'il le pourra, et par ce ploie- « ment aura la facilité de se placer sur deux « lignes.

« La gauche sera formée par le maréchal « Mortier, tenant *Heinrichsdorff,* la route de « *Königsberg,* et de là s'étendant en face de « l'aile droite des Russes. Le maréchal Mor- « tier n'avancera jamais, le mouvement « devant être fait par notre droite qui pivo- « tera sur la gauche.

« La cavalerie du général Espagne, et les « dragons du général Grouchy, réunis à la « cavalerie de l'aile gauche, manœuvreront « pour faire le plus de mal possible à l'en-

« nemi, lorsque celui-ci pressé par l'attaque « vigoureuse de notre droite sentira la né- « cessité de battre en retraite.

« Le général Victor et la garde impériale « à pied et à cheval formeront la réserve, « et seront placés à *Grünhoff*, *Posthenen* et « derrière *Posthenen*.

« La division de dragons Lahoussaye sera « sous les ordres du général Victor; celle « du général Latour-Maubourg obéira au « maréchal Ney. La division de grosse cava- « lerie Nansouty sera à la disposition du « maréchal Lannes, et combattra avec la « cavalerie du corps de réserve.

« L'empereur sera à la réserve au centre. « On doit toujours avancer par la droite, « et on doit laisser l'initiative du mouve- « ment au maréchal Ney, qui attendra les « ordres de l'empereur pour commencer. « Du moment que la droite se portera sur « l'ennemi, tous les canons de la ligne de- « vront doubler leur feu dans la direction « utile pour protéger l'attaque de la droite. »

Au moment d'engager l'action, et afin

d'en prévoir toutes les chances, l'empereur fit écrire au grand-duc de Berg : « L'ennemi « est ici en bataille avec toute son armée ; il « a d'abord voulu déboucher par la route « de *Stockeim* sur *Königsberg;* maintenant « il ne paraît plus songer qu'à la bataille « qui va s'engager. Sa majesté espère que « vous serez entré dans *Königsberg,* et « qu'attendu qu'une division de dragons et « le corps du maréchal Soult suffisent pour « garder cette ville, vous aurez marché sur « *Friedland* avec le reste de votre cavalerie « et le corps du maréchal Davout. Cela est « d'autant plus urgent, qu'il est possible « que l'affaire dure encore demain ; tâchez « donc d'arriver à une heure du matin. Si « l'empereur aperçoit au début de l'action « que l'ennemi est en très-grande force, il « est possible qu'il se contente aujourd'hui « de le canonner, et qu'il vous attende. « Communiquez cette lettre à MM. les ma- « réchaux Davout et Soult. »

A cinq heures du soir Napoléon fit donner le signal par trois salves d'une batterie de

vingt pièces de canon. Aussitôt le corps du maréchal Ney s'ébranla ; la division Marchand avança l'arme au bras dans la direction de *Friedland :* elle fut soutenue par la division Bisson. Dès que l'ennemi s'aperçut que la droite du maréchal Ney avait quitté le bois où elle était en position, il la fit déborder par plusieurs régimens de cavalerie, précédés d'une nuée de cosaques. Pour répondre à cette manœuvre, les dragons de la division Latour-Maubourg se formant au galop sur la droite, chargèrent la cavalerie ennemie, et la rejetèrent sur *Sortlack* et sur la rivière.

En même temps le corps du général Victor, qui était en réserve, reçut l'ordre de se porter en avant sur le terrain qu'avait d'abord occupé le maréchal Ney. Le général d'artillerie Sénarmont, placé sur le front et au centre de cette réserve avec trente pièces de canon, porta sa batterie à quatre cents pas en avant au milieu de la plaine. Le feu bien dirigé de cette artillerie protégea efficacement l'attaque du maréchal Ney, et arrêta

tous les efforts que fit l'ennemi pour tourner et gagner le flanc gauche des colonnes d'attaque. A la faveur de cet appui, et conformément à la disposition générale, le maréchal Ney fit avancer rapidement sa droite; il aborda la ligne ennemie. Dès le premier choc, les grenadiers de ses divisions, qu'il avait réunis, renversèrent à la baïonnette les bataillons russes qui s'avançaient pour gagner le flanc droit, et les jetèrent dans l'*Alle*. Toute l'aile gauche des Russes ainsi ébranlée, ne pouvant résister à cette attaque impétueuse, recula pour se rapprocher de la ville, et s'engouffra dans l'espace de plus en plus resserré entre la rivière et l'étang.

Pendant que la droite du maréchal Ney obtenait ce succès, sa gauche, atteignant déjà le *Ruisseau du Moulin* et la pointe de l'étang, allait couper de la ville et bientôt envelopper cette masse de troupes. Dans ce moment la garde impériale russe, placée en réserve derrière l'étang, déboucha, chargea avec intrépidité en tête et en flanc la division du général Marchand, et lui fit perdre

du terrain. Cette manœuvre et cette charge donnèrent au reste de l'aile gauche plus de facilité pour se retirer dans la ville.

Le général Dupont, du corps du général Victor, marcha avec sa division au soutien de celle du général Marchand qui se ralliait; il fondit sur la garde impériale, dans les rangs de laquelle le succès même de la charge qu'elle venait d'exécuter avait mis quelque désordre, la culbuta malgré sa résistance, et en fit un grand carnage; alors toute l'aile gauche de l'armée russe précipita sa retraite sur *Friedland;* les colonnes françaises redoublèrent d'ardeur à sa poursuite : on se mêla, on se battit avec acharnement, d'abord à l'entrée de la ville, et bientôt après dans les rues et dans les maisons, qui furent jonchées de morts.

Le centre et l'aile gauche de l'armée française (on se rappelle que le centre était formé par le corps du maréchal Lannes, et la gauche par celui du maréchal Mortier), au lieu d'attaquer l'aile droite de l'ennemi avec autant d'impétuosité que le faisait le

maréchal Ney contre son aile gauche, se bornaient à la combattre avec vigueur, mais sans la presser. L'empereur Napoléon faisait ainsi tenir en échec, entre la *Basse-Alle* et le ravin du *Ruisseau du Moulin*, la plus grande partie des forces de Benningsen (les quatre divisions du général Gortschakow), pour l'empêcher de porter des secours à son aile gauche avant qu'elle fût entièrement ruinée. Cette savante manœuvre tendait à couper la retraite de cette aile droite par les ponts de *Friedland*, et à l'envelopper par ses derrières aussitôt qu'on serait maître de la ville.

Bientôt l'incendie qui se manifesta dans les maisons de *Friedland*, et celle du pont de la ville, avertirent, mais trop tard, le général Gortschakow du danger de sa position. Il se hâta d'ordonner la retraite; deux de ses divisions se jetèrent dans *Friedland* au moment où les colonnes du maréchal Ney venaient d'y pénétrer par le côté opposé; elles y furent presque entièrement détruites. Les deux autres divisions essayè-

rent vainement de tenir et de se retirer en bon ordre ; chargées à la baïonnette par les grenadiers du général Oudinot, par les fusiliers de la garde sous les ordres du général Savary, et par les divisions du maréchal Mortier, les deux divisions russes furent coupées de *Friedland* et acculées à la rivière. Ce qui échappa au fer des vainqueurs n'eut d'autre ressource que de se jeter dans l'*Alle*, les uns traversant à la nage, les plus heureux passant aux gués ; un grand nombre y périt, la rive droite étant en cet endroit très-escarpée : la nuit seule favorisa la fuite des débris de ces deux divisions.

Jamais victoire ne fut plus prompte et plus décisive ; jamais les dispositions d'une bataille rangée ne furent dictées et exécutées avec plus de précision : le succès fut complet. Les six divisions de l'armée russe qui avaient passé à la rive gauche, après y avoir vaillamment combattu et obstinément défendu leurs positions respectives, furent totalement défaites et jetées en désordre sur la rive droite de l'*Alle*. Les pertes de l'armée

russe furent immenses, et surtout celles de sa cavalerie; elle eut environ dix mille morts et quinze mille blessés, dont le plus grand nombre resta sur le champ de bataille et dans la ville de *Friedland* au pouvoir des Francais; les généraux-majors Masawkoi et Sukin aîné furent tués; le lieutenant-général Essen aîné, les généraux Stunheil, Sukin jeune, Markow aîné, furent blessés. L'armée française eut environ quinze cents hommes tués et quatre mille blessés : le général Drouet, chef d'état-major du maréchal Lannes, le général Latour-Maubourg, les généraux de brigade Lebrun et Cohorn, les aides-de-camp de l'empereur Mouton et Lacoste furent blessés.

Quatre-vingts pièces de canon, un grand nombre de caissons, plusieurs drapeaux furent les trophées de cette mémorable victoire.

L'armée française passa la nuit sur le champ de bataille.

Le corps du maréchal Lannes bivouaqua sur la route de *Königsberg*, entre *Heinrichsdorff* et *Friedland*.

Le corps du maréchal Mortier en avant de *Friedland*, partie sur la rive gauche, partie sur la rive droite.

Le corps du général Victor à *Posthenen*.

Le corps du maréchal Ney, partie dans *Friedland*, partie en arrière de la ville sur la rive gauche.

Les différentes divisions de la réserve de cavalerie bivouaquèrent auprès des corps d'armée auxquels elles avaient été attachées pendant la bataille.

L'empereur Napoléon passa la nuit sur le champ de bataille, au milieu de sa garde.

Le lendemain 15 juin, le pont de *Friedland* ayant été promptement réparé à la faveur des brise-glaces qui n'avaient point été brûlés, Napoléon fit poursuivre l'ennemi par plusieurs corps de cavalerie sur la route de *Vehlau* par *Allenberg*, tandis que le gros de l'armée faisait son mouvement par la rive gauche de l'*Alle*. L'armée russe s'était retirée pendant la nuit avec tant de précipitation, qu'elle parvint à passer la *Pregel* à *Vehlau* sans éprouver de nouvelles pertes;

l'arrière-garde coupa tous les ponts, et le général Benningsen continua sa retraite vers le *Niémen*. Mais avant de rendre compte de ces derniers mouvemens de l'armée russe évacuant entièrement la Prusse orientale et repassant le fleuve limite des deux états, il nous reste à faire connaître les opérations des trois corps de l'armée française que l'empereur Napoléon avait détachés sur sa gauche, et dirigés sur *Königsberg* pour en chasser les corps de Kamenskoi et de Lestocq, par la réunion desquels le général Benningsen avait espéré de couvrir cette place.

Le 14, de grand matin, le corps du maréchal Soult se porta sur *Königsberg* par *Mansfeld*, *Lichtenhagen* et *Grodinen ;* l'avant-garde rencontra l'ennemi à *Bergau*. Le corps du général Lestocq avait campé en avant de *Gollan*, pour s'opposer à la cavalerie du grand-duc de Berg qui s'était aussi avancée sur la *Frisching* et se portait en avant. A l'approche de l'avant-garde du maréchal Soult, le général Lestocq précipita sa retraite vers la ville. Le maréchal Soult fit

serrer de près l'arrière-garde prussienne, et atteignit seulement à *Karschau* un bataillon d'infanterie qui, s'étant obstiné à défendre le village, fut chargé et enlevé par une brigade de dragons sous les ordres du général Milhaud.

La cavalerie du grand-duc de Berg se trouvant alors réunie avec le corps du maréchal Soult, les généraux alliés Lestocq et Kamenskoi essayèrent en vain de prendre position à la tête du bois de *Karschau* et en avant des villages de *Pinnarth* et de *Niderscrug;* pressés, débordés et vivement canonnés, ils furent contraints d'abandonner les dehors de *Kônigsberg* et de se renfermer dans la ville.

Le corps du maréchal Davout, qui suivait celui du maréchal Soult, entra en ligne pour concourir à l'investissement. La division du général Gudin qui était en tête se déploya, marchant en colonne par bataillon, appuyant sa gauche à la cavalerie du grand-duc de Berg, et s'étendant à droite vers la *Pregel.* Cette division prit position sur les

hauteurs en avant du village de *Rasthoff*, qui fut enlevé à la baïonnette.

Le maréchal Davout, pour reconnaître de ce côté l'état des défenses de la place, et s'il était possible de tenter une attaque de vive force, fit établir une batterie de douze pièces de canon, à laquelle l'ennemi répondit par un feu supérieur et bien soutenu. Le maréchal, jugeant qu'il était nécessaire de pousser l'investissement au-delà de la *Pregel*, chargea le général Friant de faire les apprêts de ce passage; la division du général Morand, à *Jérusalem*, devait le soutenir : le 15e d'infanterie légère seul passa la rivière.

Le général Lestocq avait pris le commandement des deux corps alliés (le sien et celui du général Kamenskoi, à peu près vingt-cinq mille hommes); résolu de défendre la place de *Königsberg* jusqu'à la dernière extrémité, il avait fait incendier le faubourg et un bel établissement de moulins à vent qui était au-delà. Il ignorait ce qui se passait à *Friedland*, et se flattait que le gros

de l'armée russe ne tarderait pas à le dégager.

Le mouvement du corps du maréchal Soult avait été si rapide, qu'une colonne de douze cents hommes russes et prussiens se trouva coupée. Cette colonne, cherchant à se retirer sur la ville, se présenta vers midi aux villages de *Kahlden* et de *Spandienen* pour se faire jour; elle attaqua avec impétuosité la division du général Carra Saint-Cyr qui était en seconde ligne. Aussitôt cette division changeant de direction marcha à l'ennemi, tandis que la cavalerie légère aux ordres du colonel Soult, frère du maréchal, manœuvrait pour l'envelopper : quatre escadrons prussiens qui s'étaient le plus avancés furent mis en déroute par cette première charge, et séparés du reste de la colonne; l'infanterie s'était barricadée dans le village de *Kahlden*, et s'y défendait avec six pièces de canon. Le général Buget, à la tête du 57e régiment, attaqua le village à la baïonnette, enleva l'artillerie, et fit mettre bas les armes à ce détachement. Le colonel

Rey désarma lui-même le commandant russe qui, sans espoir de salut, s'obstinait à se défendre. Onze cents hommes, quatre cents chevaux et six pièces de canon restèrent au pouvoir des Français. L'action fut très-vive; le général Buget eut le poignet emporté. Le seul corps du maréchal Soult perdit dans les divers combats devant *Königsberg* trente-cinq hommes tués et environ deux cents blessés.

Les alliés étant ainsi resserrés dans leurs ouvrages, et la ville se trouvant totalement investie jusqu'à la rive gauche de la *Pregel*, le maréchal donna ordre au général Legrand d'attaquer ce qui restait de troupes dans le faubourg de *Brandenburg*. Les bataillons de tirailleurs corses et de tirailleurs du *Pô*, soutenus par le 26e régiment d'infanterie légère, sous les ordres du général Ledru, chargèrent ces troupes, en firent un grand carnage, et enlevèrent quatre cents prisonniers. Quelques instans après, l'ennemi ayant fait une forte sortie de cavalerie, ces mêmes bataillons la reçurent à bout tou-

chant; elle fut repoussée avec perte d'un grand nombre d'hommes et de chevaux. Le maréchal fit immédiatement établir à la tête du faubourg, et sur quelques autres points du front d'attaque, des batteries dont le feu attira bientôt celui de la nombreuse artillerie de l'ennemi.

La nature des ouvrages, tous fraisés et palissadés, et entourés d'un large fossé plein d'eau, le grand nombre de troupes qui les défendaient, ne permettaient pas d'espérer qu'on pût les enlever d'un coup de main : cette tentative eût été téméraire, et l'on eût sacrifié inutilement plusieurs milliers de braves. Le sort de *Königsberg* se décidait à *Friedland*. Le maréchal Soult, qui le pressentait, résista aux instances du grand-duc de Berg qui voulait qu'on brusquât l'attaque de vive force. Les opérations de cette journée se bornèrent donc à la prise du faubourg de *Brandenburg*. Le grand-duc de Berg reçut dans la soirée l'ordre que l'empereur avait dicté au commencement de la bataille, et dont nous avons déjà parlé, de

se mettre immédiatement en marche avec sa cavalerie et le corps du maréchal Davout, pour se rapprocher de *Friedland;* après leur départ, le corps du maréchal Soult resta seul devant *Königsberg*.

Ce maréchal, n'ayant plus à opposer à l'ennemi qu'une force inférieure à celle qui défendait les ouvrages, fit prendre position à ses troupes sur le plateau entre *Niderscrug* et *Pinnarth;* il envoya un corps d'observation en avant de *Rasthoff* pour contenir ce qui pourrait sortir par la porte de *Friedland,* et fit renforcer la brigade qui était dans le faubourg de *Brandenburg*. Trois cent cinquante hommes de cavalerie, reste de la colonne qui avait été coupée, furent attaqués, enveloppés et pris par le 8e régiment de hussards.

Le général Lestocq, de plus en plus inquiet, hasarda de communiquer avec le général Benningsen, en faisant sortir pendant la nuit par la porte de *Brandenburg,* un parti de cent cinquante chevaux; l'officier qui le commandait chargea d'abord avec

vigueur, et fit reployer les avant-gardes de cavalerie légère qui se laissèrent ramener jusqu'au gros de leur troupe; alors le colonel Soult fit charger ce parti, en enleva la moitié, et prit le commandant avec ses dépêches.

Le lendemain 15 juin, le maréchal Soult continua de canonner la place et de faire les apprêts d'une attaque de vive force, dans le cas où elle deviendrait nécessaire. Le point où il lui paraissait qu'elle pourrait produire le plus prompt résultat avec le moins de perte possible, était à la droite du village de *Pinnarth*, où passe un chemin qui traverse le marais et va aboutir à la porte dite de *Brandenburg*, en débouchant à la gorge de l'ouvrage à cornes qui couvre cette porte; les troupes qui étaient dans le faubourg auraient concouru à l'attaque, en se portant en même temps sur cet ouvrage, qui, une fois enlevé, eût donné des facilités pour escalader les remparts.

Ces apprêts furent inutiles; dans la soirée on apprit le prodigieux résultat de la ba-

taille de *Friedland*, et à dix heures on sut par des déserteurs que la division russe du général Kamenskoi était partie aussitôt que cette nouvelle était parvenue dans la ville, et que les Prussiens commençaient aussi à se mettre en mouvement.

Le maréchal Soult, pour éviter le désordre et le pillage, et aussi pour épargner une inutile effusion de sang, s'abstint d'attaquer la ville pendant la nuit, et ne permit à son avant-garde de se présenter aux portes qu'à la pointe du jour (16 juin). Les Français entrèrent dans la ville, où le général Lestocq n'avait laissé qu'un bataillon qui fut pris; la cavalerie traversa *Königsberg*, et se mit à la poursuite de l'ennemi. On prit dans les hôpitaux de *Königsberg* trois mille cinq cents Russes malades, et quatre mille soldats prussiens; des magasins considérables de toute espèce de vivres et de munitions de guerre; une grande quantité de matériel d'artillerie et d'armes tomba au pouvoir des Français.

Les arrière-gardes prussiennes, atteintes

sur les routes de *Labiau*, de *Tapiau*, de *Memel* et de *Pillau*, furent dispersées; on ramassa dans diverses directions plus de deux mille prisonniers; trois mille blessés russes, reste des douze mille répandus dans les villages aux environs de *Königsberg* après la bataille d'*Eylau*, n'ayant pu en être évacués, furent laissés sans secours à la générosité du vainqueur.

L'armée russe, ayant passé la *Pregel* à *Wehlau* le 15 au matin, et brûlé le pont, prit position à *Petersdorff*, sur la rive droite, vis-à-vis le confluent de l'*Alle*. Le général Benningsen établit son quartier-général au château de *Ripkeim;* le lendemain 16, il donna quelques heures de repos à ses troupes harassées, et les remit en marche. Le prince Bagration continua de faire l'arrière-garde avec la cavalerie de l'armée. Benningsen, après une marche de huit à neuf lieues, prit position entre *Mehlaucken* et *Popelken*, derrière le ruisseau dit le *Mühlengraben*. Le jour d'après (17 juin), le gros de l'armée russe fit encore

environ huit lieues, et s'arrêta derrière la petite rivière de *Schillup*, où le corps du général Lestocq et le détachement très-affaibli du général Kamenskoi rejoignirent.

Enfin le 18 l'armée alliée traversa *Tilsitt*, et passa le *Niémen* sur des ponts de bateaux que le prince Bagration fit ensuite brûler. Ce passage s'exécuta avec précipitation et dans le plus grand désordre.

Il nous reste à donner quelques détails sur les dispositions que fit l'empereur Napoléon pour suivre l'armée russe entre la *Pregel* et le *Niémen*, et la rejeter entièrement au-delà de ce fleuve.

L'ordre qu'il avait donné au grand-duc de Berg et au maréchal Davout, de se diriger sur *Friedland*, n'ayant plus d'objet après l'heureuse issue de la bataille, il arrêta leur marche à *Abschwangen*, et leur ordonna de passer la *Pregel* à *Tapiau*.

En conséquence, après avoir détaché sa cavalerie légère sur *Wehlau*, le grand-duc de Berg arriva devant *Tapiau* le 16 au matin, avec la division de cuirassiers du

général Saint-Sulpice (celle de dragons du général Milhaud avait été laissée au maréchal Soult), et les trois divisions du maréchal Davout.

Ce maréchal commença immédiatement son passage avec tous les moyens qu'il put rassembler; il ne put être terminé que le 17 au matin : son artillerie et sa cavalerie légère passèrent à gué; celle-ci se mit sur-le-champ à la poursuite de l'ennemi dans les deux directions de *Königsberg* et de *Labiau*. L'empereur Napoléon manœuvrait ainsi par son aile gauche pour couper, s'il en était encore temps, le corps de Lestocq de la route de *Tilsitt*, et le jeter sur le *Cursch-Haff*; mais quelque diligence que put faire le maréchal Davout, la tête de sa colonne ne put atteindre qu'au-delà de *Labiau*, sur la route de *Mehlaucken*; l'arrière-garde de Lestocq; le général Marulaz, avec ses régimens de chasseurs, la mena battant durant plusieurs lieues à travers la forêt de *Baum*, où il ramassa de deux à trois mille prisonniers.

Le grand-duc de Berg, après le passage de la *Pregel*, se sépara le 16 juin du maréchal Davout, et joignit, avec la division de cuirassiers du général Saint-Sulpice, le gros de l'armée française à *Wehlau*.

Les divers corps d'armée qui avaient combattu à *Friedland* marchèrent le 15, ainsi que nous l'avons dit, sur *Wehlau;* le corps seul du maréchal Ney séjourna à *Friedland;* le corps du général Victor prit la tête de la colonne : il était suivi par ceux du maréchal Lannes et du maréchal Mortier (duquel la division polonaise du général Dombrowski avait été détachée), et par la garde impériale. Ces corps passèrent la *Pregel* le 16 et le 17 sur des ponts de bateaux à *Lauditten* et à *Wehlau*.

Le corps du général Victor prit position le 16 au soir en avant de *Petersdorff*, et le lendemain il continua sa marche, précédé par la réserve de cavalerie que le grand-duc de Berg avait réunie.

L'empereur Napoléon, ne pouvant plus être arrêté par aucun obstacle sérieux jus-

00102

qu'au bord du *Niémen*, fit poursuivre vivement les arrière-gardes du général Beningsen sur la route de *Tilsitt;* la cavalerie légère arriva le 17 à *Mehlaucken*, où elle eut un engagement, dans lequel elle fut soutenue par un détachement du corps du général Victor. Ce même jour, le grand-duc de Berg avait son quartier-général à *Popelken;* enfin, le 18 juin, l'ennemi se montra pour la dernière fois en-deçà du *Niémen*, à la hauteur de *Warmaglauken;* le général Victor fit déployer la division Lapisse, et mettre son artillerie en batterie : quelques coups de canon décidèrent la retraite d'un gros corps de cavalerie russe.

Le même jour l'empereur Napoléon établit son quartier-général à *Schirrau*. En avant et en arrière de ce village se trouvaient les corps des maréchaux Lannes, Mortier, et la garde impériale; le corps du maréchal Davout, qui venait de *Labiau*, prit position dans la soirée derrière la cavalerie, et le corps du général Victor entre *Leidingsfeld* et *Mehlaucken*, sur la route de *Tilsitt*.

Il n'y eut plus d'autres combats; le grand-duc de Berg entra le 19, dans la matinée, à *Tilsitt*, que l'arrière-garde du prince Bagration avait entièrement évacué avant de brûler le pont; le corps du général Victor reçut ordre d'aller occuper une position sur la rive du *Niémen*, à la gauche de *Tilsitt;* celui du maréchal Davout fut porté à la droite, entre cette ville et *Ragnitz*, ayant aussi ses avant-postes sur les bords du fleuve.

Le même jour 19 juin, vers midi, le grand-duc de Berg reçut un parlementaire envoyé par le prince Bagration, qui lui transmettait une lettre par laquelle le général Benningsen demandait un armistice, et annonçait l'intention des souverains alliés d'ouvrir des négociations de paix. Ce message fut immédiatement apporté à l'empereur Napoléon, qui quelques heures après arriva lui-même à *Tilsitt*.

Ici finirent les scènes de destruction; mais avant de parler de leur glorieux dénoûment, et pour n'omettre aucune des dispositions qui y concoururent, achevons d'indi-

quer les mouvemens et la position des trois corps de la Grande-Armée qui ne se trouvaient point à cette époque groupés autour de *Tilsitt.*

Le corps du maréchal Ney, qui avait séjourné le 15 à *Friedland*, suivit le 16 le mouvement du gros de l'armée sur *Wehlau*, où il reçut ordre de quitter la route directe de *Tilsitt*, et de se porter sur la droite; il marcha le 17 par *Saalan* sur *Insterburg* et *Gumbinen*, où il arriva le 18 et séjourna les jours suivans. Dans cette direction le maréchal Ney couvrait le flanc droit de l'armée, et nettoyait toute cette partie jusqu'au *Niémen;* la division polonaise du général Zayoncheck, à laquelle fut jointe celle du général Dombrowski, fut portée dans le même but sur *Schippenbeil*, pour couvrir les derrières de l'armée qu'infestaient des partis égarés.

Le corps du maréchal Soult, resté en arrière de la gauche, occupait *Königsberg*, dépôt précieux d'immenses ressources pour l'armée. Ce maréchal avait fait investir par

la division Saint-Hilaire le fort de *Pillau*, à l'entrée du *Frisch-Haff*; tandis que le général Rapp, gouverneur de *Dantzick*, fermait de son côté la communication de ce golfe avec la mer, en faisant établir des batteries sur la pointe du *Nehrung*, et qu'une flottille montée par les marins de la garde complétait l'investissement de *Pillau* du côté de la mer. On faisait les apprêts du siége de cette place, qui ne pouvait guère tenir plus de huit jours de tranchée ouverte, lorsque le gouverneur entra en pourparlers pour une capitulation.

Le corps d'observation du maréchal Masséna sur la *Narew*, à l'extrême droite de l'armée française, avait été attaqué en même temps que l'armée russe avait pris l'offensive sur la *Passarge*.

Le général russe qui commandait dans cette partie, ayant reçu des renforts, s'était avancé dans la presqu'île; ces mouvemens fréquens annonçaient un dessein offensif. En effet, le 11 juin il attaqua avec environ six mille hommes d'infanterie et deux mille

chevaux, à *Druczewo*, et à la droite de *Borki*, vers l'embouchure de l'*Omulew;* il avait établi de nombreuses batteries sur la rive gauche de l'*Omulew* et de la *Narew;* le général Claparède soutint long-temps dans le camp de *Borki* les efforts de l'ennemi; il dut enfin céder à la grande supériorité de forces, et se retira en bon ordre. Les Russes s'étant emparés de ce poste important s'y retranchèrent, ainsi qu'à *Druczewo*. Le général Suchet arriva avec le reste de sa division qu'il réunit à *Rozan*. Le lendemain 12, le maréchal Masséna se porta lui-même sur la ligne, et fit ses dispositions pour reprendre les postes dont les Russes s'étaient emparés : l'attaque commença à dix heures du matin; pendant qu'une colonne tournait le camp de *Borki*, le général Claparède à la tête du 17e d'infanterie légère l'enleva à la baïonnette. Les Russes chassés de leurs retranchemens ne purent se rallier que sous la protection de leurs batteries; ils furent poursuivis jusque sur l'*Omulew*, et repassèrent en partie le pont d'*Ostrolenka*. Le maréchal fit rétablir

tous ses postes sur l'*Omulew* et la *Narew*; les Russes renoncèrent à les inquiéter; le maréchal, qui reçut peu de jours après les nouvelles des batailles d'*Heilsberg* et de *Friedland*, marcha le 22 juin sur *Ostrolenka*; il y arriva le 23 au soir; les Russes l'avaient évacué et se retiraient en toute hâte sur *Ticoczin*; le maréchal Masséna les suivit par *Nowogorod*, *Lomza* et *Smadow*, et se porta sur *Byalistock*, direction qui lui était indiquée par les ordres de l'empereur.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse, qui après avoir reçu la nouvelle de la perte de la bataille de *Friedland* avaient quitté sur-le-champ la ville de *Tilsitt*, et porté leur quartier-général sur la rive droite du *Niémen*, n'eurent plus d'autre pensée, d'autre dessein que d'obtenir la paix de la générosité du vainqueur. Le général Benningsen reçut l'ordre de faire connaître le vœu des deux souverains en demandant un armistice. Il le fit de la manière suivante, dans sa lettre au prince Bagration, transmise par celui-ci comme nous l'avons dit plus haut.

« Après les flots de sang qui ont coulé ces « jours derniers dans des combats aussi « meurtriers que souvent répétés, je désire- « rais soulager les maux de cette guerre « destructive, en proposant un armistice, « avant que d'entrer dans une lutte, dans « une guerre nouvelle, peut-être plus ter- « rible encore que la première. Je vous prie, « mon prince, de faire connaître aux chefs « de l'armée française cette intention de ma « part, dont les suites pourraient peut-être « avoir des effets d'autant plus salutaires « qu'il est déjà question d'un congrès général, « et pourraient prévenir une effusion inu- « tile de sang humain. Vous voudrez bien « ensuite me faire parvenir les résultats de « votre démarche. »

Cette proposition, témoignage éclatant de l'entière défaite des armées de la coalition, fut sur-le-champ acceptée par Napoléon. Ce fut l'heure du triomphe et l'apogée de sa gloire; il put se dire : Le sort de l'Europe continentale est dans mes mains.

Dans la même soirée, le lieutenant-général

prince Labanow passa le *Niémen* et vint à *Tilsitt* conférer avec le major-général prince de Neufchâtel. Les deux plénipotentiaires tombèrent d'accord sur les conditions de l'armistice, qui fut signé le 21 juin, et dont voici la substance :

Art. 1er. Il y aura armistice entre l'armée française et l'armée russe, afin de pouvoir, dans cet intervalle, négocier, conclure et signer une paix qui mette fin à une effusion de sang si contraire à l'humanité.

Art. 2. Celle des deux parties contractantes qui voudra rompre l'armistice, ce que Dieu ne veuille, sera tenue de prévenir au quartier-général de l'autre armée, et ce ne sera qu'après un mois de la date des notifications que les hostilités pourront recommencer.

Art. 3. L'armée française et l'armée prussienne concluront un armistice séparé, etc.

Art. 4. Ligne de démarcation entre l'armée française et l'armée russe.

Art. 5, 6 et 7. Dispositions relatives à la

négociation de la paix définitive, à l'échange des prisonniers, etc. »

Cette convention fut ratifiée par les souverains respectifs le 21 juin.

Le lendemain 22, l'empereur Napoléon adressa à son armée la proclamation suivante :

« Soldats !

« Le 5 juin nous avons été attaqués dans « nos cantonnemens par l'armée russe ; l'en- « nemi s'est mépris sur les causes de notre « inactivité. Il s'est aperçu trop tard que « notre repos est celui du lion ; il se repent « de l'avoir oublié.

« Dans les journées de *Guttstadt*, d'*Heils- « berg*, dans celle à jamais mémorable de « *Friedland*, dans dix jours de campagne, « enfin, nous avons pris cent vingt pièces de « canon, sept drapeaux ; tué, ou blessé, ou « fait prisonniers soixante mille Russes ; « enlevé à l'armée ennemie tous ses maga- « sins, ses hôpitaux, ses ambulances, la « place de *Königsberg*, les trois cents bâti-

« mens qui étaient dans le port chargés de « toute espèce de munitions, cent soixante « mille fusils que l'Angleterre envoyait pour « armer nos ennemis.

« Des bords de la *Vistule* nous sommes « arrivés sur ceux du *Niémen* avec la rapi- « dité de l'aigle. Vous célébrâtes à *Austerlitz* « l'anniversaire du couronnement, vous « avez cette année dignement célébré celui « de la bataille de *Marengo*, qui mit fin à « la guerre de la seconde coalition.

« Français! vous avez été dignes de vous « et de moi; vous rentrerez en France cou- « verts de vos lauriers, et après avoir ob- « tenu une paix qui porte avec elle la ga- « rantie de sa durée. Il est temps que notre « patrie vive en repos, à l'abri de la maligne « influence de l'Angleterre. Mes bienfaits « vous prouveront ma reconnaissance et « toute l'étendue de l'amour que je vous « porte. »

En exécution de la convention de l'armistice, l'armée française et l'armée russe occupèrent les positions ci-après indiquées :

Armée française.

Le grand quartier-général de la garde à pied et à cheval à *Kônigsberg;* l'empereur Napoléon reste de sa personne à *Tilsitt* avec son état-major et les détachemens de sa garde nécessaires pour son service;

Le corps du maréchal Soult, à *Labiau;*

Le corps du maréchal Davout, la division Lahoussaye, celle de cavalerie légère du général Lassalle, à *Tilsitt;*

Le corps du maréchal Ney et la division de dragons Latour-Maubourg, à *Marienpol;*

Le corps du maréchal Mortier et les divisions polonaises, à *Augustowo, Olitta* et *Nsobra;*

Le corps du maréchal Masséna, à *Nowogorod;*

Le corps du prince de Ponte-Corvo, commandé par le général Victor, en réserve à *Wehlau;*

Le corps du maréchal Lannes ou corps de réserve, à *Königsberg, Tapiau* et *Brandenburg;*

La réserve de cavalerie, savoir, les divisions Espagne, Saint-Sulpice, Nansouty, Grouchy et Milhaud, cantonnée sur les rives de la *Pregel* et de l'*Alle*. Le grand-duc de Berg porta son quartier-général à *Königsberg*, et resta de sa personne à *Tilsitt*, près de l'empereur.

Armée russe.

Le quartier-général de l'empereur Alexandre fut établi le 24 juin à *Piktupöhnen*, à un mille de *Tilsitt*, sur la rive droite du *Niémen*. L'armée, partagée en cinq corps, fut distribuée dans des cantonnemens dont nous indiquons ici seulement le point central, en désignant le quartier-général du commandant en chef.

1°. Le corps du prince Gotschakow, composé de deux divisions, de la cavalerie de l'aile droite, de celle de l'avant-garde et de tous les cosaques et baskirs, était cantonné à *Willkischken*, à *Lumpöhnen* et *Benningkaiten*. Le prince Gotschakow avait sous ses ordres les généraux Platow et Bagration.

2°. Le corps du général Essen l'aîné, composé de quatre divisions et de la cavalerie de l'aile gauche, avait son quartier à *Georgenburg;* ses cantonnemens étaient autour de cette ville, à *Willke,* à *Wilone;* les généraux Doctorow et le prince Gallitzin étaient sous les ordres du général Essen.

3°. Le corps du général Lestocq, composé des troupes prussiennes et des deux divisions du général Kamenskoi, était cantonné entre les rivières de *Gilge* et de *Russe :* son quartier-général était à *Rukerneese.*

4°. Le corps du prince de Labanow Rottowski, composé de deux divisions, avait son quartier-général à *Kanen.*

5°. Le corps du général Tolstoi, composé de trois divisions, avait son quartier-général à *Byalistock;* il était cantonné aux environs de cette ville, à *Sokolke,* à *Brezec :* il avait ses avant-postes sur la *Haute-Narew.*

La garde impériale russe, momentanément sous les ordres du général Kollogribow, fut mise en marche pour aller cantonner dans la Lithuanie russe; le régiment des

chevaliers-gardes, un bataillon de Preobrajenski, et un escadron des hussards du corps, restèrent auprès de l'empereur Alexandre.

Pendant que les troupes des deux armées prenaient sur les rives opposées du *Niémen* les quartiers que nous venons d'indiquer, l'empereur Napoléon voulant poser lui-même, et sans aucun intermédiaire, les bases de la négociation pour la paix, fit proposer à l'empereur Alexandre l'entrevue qui eut lieu le 25 juin. Nous réservons pour le chapitre suivant la relation de cet heureux et mémorable événement.

CHAPITRE XXIII.

Traité de Tilsitt.

L'ENTREVUE proposée par l'empereur Napoléon à l'empereur Alexandre ne pouvait manquer d'être acceptée par ce prince. Comment n'eût-il pas été flatté de traiter directement avec le vainqueur de toutes les puissances de l'Europe continentale? Malgré leurs défaites, les armées russes s'étaient illustrées par leur intrépidité dans une lutte inégale. Alexandre avait, par de nobles et généreux efforts, soutenu presque seul la cause commune des souverains; il avait arrêté pendant six mois, dans un pays ouvert, le torrent des conquêtes des Français; et maintenant il allait conférer seul avec le maître des nations de l'occident de l'Europe continentale, sur la destinée des rois et des peuples. Dans de telles circonstances, quelque avantage que dussent assurer à Napoléon l'ascendant de son génie dans cette

conférence et ses victoires, le rôle d'Alexandre était assez beau pour lui faire oublier ses revers; un si digne adversaire l'honorait par ce témoignage d'estime et de confiance, et bien loin de l'humilier il faisait rejaillir sur lui les plus beaux rayons de la gloire dont il venait de se couvrir.

Il fut convenu que les deux empereurs se rencontreraient sur le fleuve qui séparait les deux armées. Napoléon ordonna au commandant en chef de son artillerie, le général Lariboissière, de faire construire un radeau, qui fut mouillé à une égale distance des deux rives, et sur lequel on éleva un pavillon aussi commodément disposé et aussi magnifiquement orné qu'il fut possible de le faire en peu de temps. On conçoit avec quel vif intérêt le spectacle de ces apprêts attirait les regards des Français et des Russes répandus sur les deux rivages.

Le 25 juin, à une heure de l'après-midi, Napoléon, accompagné du grand-duc de Berg, du prince de Neufchâtel, du maréchal Bessières, du général Duroc et du

grand-écuyer Caulincourt, s'embarqua sur les bords du fleuve, et se rendit au pavillon préparé. Au même instant l'empereur Alexandre partit de la rive droite, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Benningsen, du prince Labanow, du général Ouwarow et de l'aide-de-camp général comte Liewen.

Les deux bateaux arrivèrent en même temps; les empereurs s'embrassèrent en mettant le pied sur le radeau, et entrèrent ensemble dans le pavillon, où ils eurent une conférence qui dura deux heures. Le détail de cet entretien, s'il avait pu être entendu et fidèlement conservé, serait un des plus précieux monumens historiques. Le profond politique sut pénétrer le caractère, les vues et même les affections de son jeune émule; la force et la lucidité des exposés de Napoléon jetèrent dans son esprit des traits de lumière et des semences fécondes. On en a pu juger par les résultats de cette entrevue. Si, rappelant aujourd'hui (en 1826), après vingt ans presque écoulés, les conjectures

les plus vraisemblables sur les objets traités dans cette conférence, on les reproduisait dans un dialogue des morts, on y pourrait offrir de grandes leçons.

Avant de se séparer, les deux empereurs se présentèrent mutuellement les généraux qui avaient eu l'honneur de les accompagner. Il fut convenu que, pour faciliter les communications et accélérer le grand œuvre de la paix, la moitié de la ville de *Tilsitt* serait neutralisée, et que les quartiers-généraux des souverains y seraient réunis.

Une seconde entrevue, à laquelle le roi de Prusse fut admis, eut lieu le 26 juin, et dans l'après-midi du même jour l'empereur de Russie, le prince Constantin, avec leur suite, vinrent occuper à *Tilsitt* les quartiers qui leur avaient été préparés. L'empereur Napoléon les reçut sur le rivage avec son brillant état-major, au bruit d'une triple salve d'artillerie et aux acclamations des troupes françaises. La partie de la ville neutralisée fut occupée par un détachement de la garde impériale russe.

Le roi de Prusse passa le *Niémen* le 28 juin, et vint occuper à *Tilsitt* le quartier qui lui avait été réservé; il fut accueilli par Napoléon avec tous les égards dus à sa personne et à ses infortunes. Ce fut ce jour-là seulement que la convention particulière d'armistice entre l'armée française et l'armée prussienne fut signée par le maréchal Kalkreuth et le prince de Neufchâtel, et ratifiée par les deux souverains.

Les plénipotentiaires chargés de la négociation du traité de paix furent, pour la France, le prince de Bénévent, ministre des relations extérieures, et pour la Russie, les princes Kourakin et Labanow de Rostow. Pendant les huit jours que durèrent les conférences, les trois souverains ne cessèrent de se donner des témoignages mutuels de confiance et de bonne harmonie. La belle reine de Prusse ne tarda pas à se rendre à *Tilsitt;* elle s'attacha à détruire par ses manières gracieuses la prévention qu'avait donnée à Napoléon l'influence que cette princesse avait exercée, et l'ardeur avec laquelle elle avait

poussé à la guerre, dont l'issue était si funeste à la monarchie. La présence de cette princesse fut un bel ornement du triomphe de Napoléon ; mais il ne se départit point de sa résolution de traiter séparément avec chacune des deux puissances alliées, et sur les bases dont il était convenu avec l'empereur Alexandre.

Le premier traité, celui entre l'empereur des Français et l'empereur de Russie, fut signé par leurs plénipotentiaires le 7 juillet 1807, et les ratifications échangées le surlendemain 9.

Le traité de paix entre la France et la Prusse fut signé à *Tilsitt*, le 9 juillet, par le prince de Bénévent pour l'empereur Napoléon, et par le maréchal Kalkreuth et le comte de Glotz pour le roi de Prusse. L'échange des ratifications eut lieu à *Königsberg* le 12 juillet.

Une simple analyse de ces deux actes ne suffirait point pour faire bien juger de leur importance : les réflexions qu'ils font naître sur la situation de l'Europe à cette époque,

et sur ses conséquences, exigent que nous mettions d'abord ici sous les yeux de nos lecteurs le texte même des deux traités. Toutefois nous abrégerons ce texte en supprimant les détails, peu essentiels en ce qu'ils ne renferment point de clauses principales, et ne sont que de pure forme.

Traité de paix entre la France et la Russie.

Art. 1, 2 et 3. Paix et amitié; cessation des hostilités; restitution des bâtimens pris à la mer depuis la signature du traité.

Art. 4. S. M. l'empereur Napoléon, par égard pour S. M. l'empereur de toutes les Russies, et voulant donner une preuve du désir sincère qu'il a d'unir les deux nations par des liens d'une confiance et d'une amitié inaltérable, consent à restituer à S. M. le roi de Prusse, allié de S. M. l'empereur de toutes les Russies, tous les pays, villes et territoires conquis, et dénommés ci-après; savoir :

La partie du duché de *Magdebourg* située à la droite de l'*Elbe;*

La Marche de *Preignitz*, l'*Uker-Marck*,

la Moyenne et la Nouvelle-Marche de *Brandenburg*, à l'exception du *Cotbuser-Kreys* ou cercle de *Cotbus*, dans la Basse-Lusace, lequel devra appartenir à S. M. le roi de Saxe;

Le duché de Poméranie;

La Haute, la Basse et la Nouvelle-Silésie, avec le comté de *Glatz*;

La partie du district de la *Netz* située au nord de la chaussée allant de *Driesen* à *Schneidemühl*, et d'une ligne allant à *Schneidemühl*, à la *Victule* par *Wuldo*, en suivant les limites du cercle de *Bromberg*, depuis *Driesen* jusqu'à la *Vistule*, et réciproquement, devant être libre et franche de tout péage; la Pomérélie, l'île de *Nogat*, les pays à la droite de *Nogat*, et la *Vistule* à l'ouest de l'Ancienne-Prusse et au nord du cercle de *Culm*; l'Ermeland, et enfin le royaume de Prusse, tel qu'il était au 1er janvier 1772, avec les places de *Spandau*, *Stettin*, *Kustrin*, *Glogaw*, *Breslau*, *Schweidnitz*, *Neiss*, *Brieg*, *Kosel* et *Glatz*, et généralement toutes les places, citadelles,

châteaux et forts des pays ci-dessus dénommés, dans l'état où lesdites places, citadelles, châteaux et forts se trouvent maintenant, et en outre la ville et la citadelle de *Graudentz*.

Art. 5. Les provinces qui au 1er janvier 1772 faisaient partie de l'ancien royaume de Pologne, et qui ont passé depuis, à diverses époques, sous la domination prussienne, seront, à l'exception des pays qui sont nommés ou désignés au précédent article, et de ceux qui sont spécifiés en l'article 9 ci-après, possédés en toute propriété et souveraineté par S. M. le roi de Saxe, sous le titre de duché de *Varsovie*, et régis par des constitutions qui, en assurant les libertés et les priviléges des peuples de ce duché, se concilient avec la tranquillité des États voisins.

Art. 6. La ville de *Dantzick*, avec un territoire de deux lieues de rayon autour de son enceinte, sera rétablie dans son indépendance, sous la protection de S. M. le roi de Prusse et de S. M. le roi de Saxe, et gou-

vernée par les lois qui la régissaient à l'époque où elle cessa de se gouverner elle-même.

Art. 7. Route militaire accordée au roi de Saxe à travers les États prussiens.

Art. 8. Libre navigation de la *Vistule*.

Art. 9. Limites de la Pologne russe et du duché de *Varsovie*.

Art. 10. Garantie des propriétés, honneurs, etc., aux habitans des pays rétrocédés.

Art. 11. Garantie des créances, pensions, etc., dans les mêmes pays.

Art. 12. LL. AA. SS. les ducs de Saxe-Cobourg, d'Oldenbourg et de Mecklenbourg-Schwerin, seront remis chacun dans la pleine et paisible possession de ses États; mais les ports des duchés d'Oldenbourg et de Mecklenbourg continueront d'être occupés par des garnisons françaises jusqu'à l'échange des ratifications du futur traité de paix définitive entre la France et l'Angleterre.

Art. 13. S. M. l'empereur Napoléon accepte la médiation de l'empereur de toutes

les Russies, à l'effet de négocier et conclure un traité de paix définitive entre la France et l'Angleterre, dans la supposition que cette médiation sera aussi acceptée par l'Angleterre, un mois après l'échange des ratifications du présent traité.

Art. 14. Reconnaissance des rois de Naples et de Hollande par l'empereur de Russie.

Art. 15. L'empereur de Russie reconnaît la Confédération du *Rhin*.

Art. 16. Cession au roi de Hollande de la seigneurie de Jever dans L'Ost-Frise.

Art. 17. Le présent traité de paix est commun à LL. MM. les rois de Naples et de Hollande, et aux souverains confédérés du *Rhin*, alliés de S. M. l'empereur Napoléon.

Art. 18. S. M. l'empereur de toutes les Russies reconnaît le prince Jérôme Napoléon comme roi de Westphalie.

Art. 19. Le royaume de Westphalie sera composé des provinces cédées par S. M. le roi de Prusse à la gauche de l'*Elbe*, et d'autres actuellement possédées par S. M. l'empereur Napoléon.

Art. 20. Reconnaissance des cessions relatives à la formation du nouveau royaume de Westphalie.

Art. 21. Cessation des hostilités entre la Russie et la Porte ottomane.

Art. 22. Les troupes russes se retireront des provinces de Valachie et de Moldavie; mais lesdites provinces ne pourront être occupées par les troupes de sa Hautesse, jusqu'à l'échange des ratifications du futur traité de paix définitive entre la Russie et la Porte ottomane.

Art. 23. L'empereur de Russie accepte la médiation de l'empereur Napoléon pour la conclusion de la paix avec la Porte ottomane.

Art. 24. Les délais dans lesquels les hautes parties contractantes devront retirer leurs troupes des lieux qu'elles doivent quitter, en conséquence des stipulations ci-dessus, ainsi que le mode d'exécution des diverses clauses que contient le présent traité, seront fixés par une convention spéciale.

Art. 25. S. M. l'empereur des Français,

roi d'Italie, et S. M. l'empereur de toutes les Russies, se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs possessions et de celles des puissances comprises au présent traité de paix, telles qu'elles sont maintenant, ou seront en conséquence des stipulations ci-dessus.

Art. 26. Restitution des prisonniers de guerre.

Art. 27. Rétablissement des relations commerciales.

Art. 28. Réciprocité et parfaite égalité pour le cérémonial.

Art. 29. Échange des ratifications.

Taité entre la France et la Prusse.

Art. 1er. Paix et amitié.

Art. 2. Restitution à S. M. le roi de Prusse des provinces, places et forts dénommés dans l'article 4 du traité entre la France et la Russie.

Art. 3. S. M. le roi de Prusse reconnaît le roi de Naples et le roi de Hollande.

Art. 4. S. M. le roi de Prusse reconnaît la Confédération du *Rhin*.

Art. 5. Le présent traité est déclaré commun à S. M. le roi de Naples Joseph Napoléon, à S. M. le roi de Hollande, et aux princes de la Confédération du *Rhin*.

Art. 6. S. M. le roi de Prusse reconnaît S. A. I. le prince Jérôme Napoléon comme roi de Westphalie.

Art. 7. S. M. le roi de Prusse cède en toute propriété et souveraineté aux rois, grands-ducs, ducs ou princes qui seront désignés par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, tous les duchés, marquisats, principautés, comtés, seigneuries, et généralement tous les territoires ou parties de territoires quelconques, ainsi que tous les domaines et biens-fonds de toute nature que sadite majesté le roi de Prusse possédait à quelque titre que ce fût, entre le *Rhin* et l'*Elbe*, au commencement de la guerre présente.

Art. 8. Le royaume de Westphalie sera composé de provinces cédées par S. M. le roi de Prusse, et d'autres États actuellement possédés par S. M. l'empereur Napoléon.

Art. 9. La disposition qui sera faite par

S. M. l'empereur Napoléon des pays désignés dans les deux articles précédens, et l'état de possession en résultant pour les souverains au profit desquels elle aura été faite, seront reconnus par S. M. le roi de Prusse, de la même manière que si elle était déjà effectuée et contenue au présent traité.

Art. 10. S. M. le roi de Prusse, pour lui, ses héritiers et successeurs, renonce à tout droit actuel ou éventuel qu'il pourrait avoir ou prétendre :

1°. Sur tous les territoires sans exception situés entre le *Rhin* et l'*Elbe*, et autres que ceux désignés en l'article 7;

2°. Sur celles des possessions de S. M. le roi de Saxe et de la maison d'Anhalt qui se trouvent à la droite de l'*Elbe;*

Réciproquement tout droit actuel ou éventuel et toute prétention des États compris entre l'*Elbe* et le *Rhin* sur les possessions de S. M. le roi de Prusse, telles qu'elles seront en conséquence du présent traité, sont et demeureront éteints à perpétuité.

Art. 11. Tous pactes, conventions ou

traités d'alliance, patens ou secrets, qui auraient pu être conclus entre la Prusse et aucun des États situés à la gauche de l'*Elbe*, et que la guerre présente n'avait pas rompus, demeureront sans effet, et seront réputés nuls et non avenus.

Art. 12. S. M. le roi de Prusse cède en toute propriété et souveraineté à S. M. le roi de Saxe le cercle de *Cotbus*, dans la Basse-Lusace.

Art. 13. S. M. le roi de Prusse renonce à perpétuité à la possession de toutes les provinces qui, ayant appartenu au royaume de Pologne, ont, postérieurement au 1er janvier 1772, passé à diverses époques sous la domination de la Prusse, à l'exception de l'Ermeland et des pays situés à l'ouest de la Vieille-Prusse, à l'est de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, au nord du cercle de *Culm*, d'une ligne allant de la *Vistule* à *Schneidemühl*, à *Driesen*, lesquels en suivant les limites du cercle de *Bromberg*, et de la chaussée allant de *Schneidemühl*, à *Driesen*, lesquels avec la ville et la citadelle de

Graudentz, et les villages de *Neudorff*, *Guirsehkens* et *Swierkorzy*, continueront d'être possédés en toute propriété et souveraineté par S. M. le roi de Prusse.

Art. 14. S. M. le roi de Prusse renonce pareillement à perpétuité à la possession de la ville de *Dantzick*.

Art. 15. Les provinces auxquelles S. M. le roi de Prusse renonce par l'article 13 ci-dessus, seront (à l'exception du territoire spécifié en l'article 18 ci-après) possédées en toute propriété et souveraineté par S. M. le roi de Saxe, sous le titre de duché de *Varsovie*, et régies par des constitutions qui, en assurant les libertés et les priviléges des peuples de ce duché, se concilient avec la tranquillité des États voisins.

Art. 16. Route militaire accordée au roi de Saxe à travers les États du roi de Prusse.

Art. 17. Libre navigation de la rivière de *Netz*, et le canal de *Bromberg* jusqu'à la *Vistule*.

Art. 18. Extension et nouvelles limites de la Pologne russe, conformément à l'ar-

ticle 9 du traité entre la France et la Russie.

Art. 19. Rétablissement de l'indépendance de la ville de *Dantzick*, sous la protection du roi de Prusse et du roi de Saxe.

Art. 20. Libre navigation de la *Vistule*.

Art. 21. Les ville, port et territoire de *Dantzik*, seront fermés pendant la durée de la présente guerre maritime, au commerce et à la navigation des Anglais.

Art. 22. Garantie des propriétés, honneurs, pensions, etc., aux habitans des pays rétrocédés.

Art. 23. Pareille garantie des personnes et des propriétés et contre toute recherche pour les sujets prussiens.

Art. 24. Fidèle exécution par les nouveaux possesseurs des territoires cédés, des engagemens pris par le souverain dépossédé.

Art. 25. Même garantie réciproque des fonds placés dans les établissemens publics et du paiement des intérêts, liberté laissée au possesseur d'en disposer.

Art. 26. Remise réciproque des archives, documens publics, cartes et plans des

villes et forteresses, aux commissaires des puissances auxquelles les territoires sont assignés.

Art. 27. Jusqu'au jour de l'échange des ratifications du futur traité de paix définitive entre la France et l'Angleterre, tous les pays de la domination de S. M. le roi de Prusse, seront, sans exception, fermés à la navigation et au commerce des Anglais.

Aucune expédition ne pourra être faite des ports prussiens, pour les îles Britanniques, ni aucun bâtiment venant de l'Angleterre ou de ses colonies, être reçu dans lesdits ports.

Art. 28. Il sera fait immédiatement une convention, ayant pour objet de régler tout ce qui est relatif au mode et à l'époque de la remise des places qui doivent être restituées à S. M. le roi de Prusse, ainsi que les détails qui regardent l'administration civile et militaire des pays qui doivent être aussi restitués.

Art. 29. Restitution des prisonniers.

Art. 30. Échange des ratifications.

Immédiatement après la signature de ces deux traités et avant leur publication, Napoléon les adressa à l'archi-chancelier de l'empire pour être sur-le-champ communiqués au sénat; cette communication eut lieu dans la séance solennelle du 14 juillet.

Depuis le traité de Westphalie, qui fut, pendant plus d'un siècle, la base du droit public de l'Europe, il n'y avait point eu de transaction aussi importante, aussi fondamentale que celle des traités conclus à *Tilsitt*. Au lieu des longs débats de congrès, de ministres entravés par la complication des intérêts, Napoléon venait de régler seul un nouvel état politique de l'Europe continentale; on n'oserait dire un nouveau système d'équilibre.

Étouffer le germe des coalitions contre la France, en rompant les relations de l'Angleterre avec les nations du Nord, s'allier avec l'empereur Alexandre pour exercer de concert une influence ou plutôt une domination absolue sur tous les États du continent, faire servir les fruits de la conquête et l'affaiblis-

sement du royaume de Prusse, à garantir cette double prépondérance par la formation de nouvelles puissances, telles furent les données du problème que Napoléon résolut avec une promptitude égale à la rapidité de ses victoires.

L'empereur Alexandre ne pouvait espérer de reconquérir le royaume de Prusse. La voie des négociations lui restait seule ouverte pour conserver à son allié la couronne du grand Frédéric chancelante sur sa tête. Cette couronne pouvait être perdue sans retour si Napoléon, même en bornant le cours de ses conquêtes, eût voulu rétablir le trône de Pologne, et rendre à cette malheureuse nation son indépendance et ses imprescriptibles droits. La réunion des divers pays compris entre le cours du *Rhin* et celui de l'*Oder* sous un sceptre nouveau, n'eût guère plus étonné l'Europe ébranlée, et n'eût pas, à cette époque, rencontré plus d'obstacles que la création du royaume de Westphalie, et du grand-duché de *Varsovie*.

La maison d'Autriche aurait vu sans doute

avec jalousie reconstituer la Pologne; mais elle n'eût pas même songé à s'opposer à ces grands changemens. Elle venait de prouver son impuissance en refusant d'accéder à la convention de *Bartenstein;* ou du moins en se bornant à une neutralité armée; elle avait savouré la vengeance, en abandonnant la Prusse au fer du vainqueur, comme elle en avait été elle-même abandonnée dans la campagne précédente. Napoléon ne manqua pas de tirer avantage de cette conduite astucieuse du cabinet de *Vienne,* pour déterminer l'empereur Alexandre à entrer franchement dans son système, et dans une étroite alliance avec la France. Pourquoi celui-ci aurait-il ménagé les intérêts d'un allié peu sûr, qui n'avait payé ses sacrifices que par la plus froide indifférence, et qui, immobile sur ses frontières, et pouvant, par une diversion décisive, arrêter les Français sur la *Vistule,* n'avait, au moment du danger commun, offert d'autre secours à la coalition du Nord qu'une vaine médiation.

Les affections particulières de l'empereur

Alexandre, sa loyauté, ses intérêts présens et positifs, ne lui permettaient pas d'abandonner entièrement la Prusse, et de la voir effacée du nombre des puissances. C'était déjà beaucoup, et beaucoup trop selon l'opinion d'une partie des conseillers d'Alexandre, que de souscrire au démembrement de ses provinces, à la réduction de son armée, à la ruine de ses finances. La paix n'était possible qu'à ce prix; mais ce qui détermina l'empereur de Russie à exiger lui-même que son allié se soumît à de si dures conditions, ce fut le manque de foi du cabinet britannique. Ce cabinet s'était engagé, par le traité de concert du 11 avril 1805, à soutenir les alliés, non-seulement par ses subsides, mais à coopérer efficacement aux mesures générales par un débarquement de troupes dans le nord de l'Allemagne : ces troupes réunies au corps prussien du général Blücher et à l'armée suédoise, devaient composer une force capable de couper entre l'*Oder* et l'*Elbe*, sur *Stettin* et sur *Berlin*, les lignes d'opérations des Français, prévenir l'arrivée de leurs ren-

forts, et les rappeler sur leurs derrières : cette grande diversion aurait infailliblement dégagé la place de *Dantzick*, et forcé Napoléon à repasser la *Vistule*. Au lieu de remplir ses engagemens, le gouvernement anglais, qui (ainsi que nous l'avons dit, et nous reviendrons encore sur cet objet dans le chapitre suivant) employait ses escadres et ses troupes à des expéditions lointaines et fructueuses pour son monopole, négligea de coopérer au but commun en temps opportun. Ce ne fut que le 21 juin, jour de la signature de l'armistice entre les deux empereurs, que les premières troupes anglaises abordèrent à *Stralsund*.

Tels furent les divers motifs d'un si prompt rapprochement entre les parties contractantes; telle fut la loi de la nécessité. Napoléon, qui la dicta, prit soin d'en adoucir la rigueur à l'égard de la Russie, en accordant à cette puissance, et pour l'honneur de ses armes, une extension de territoire, peu important dans le fait, et qu'on ne pouvait guère considérer que

comme une meilleure démarcation de limites entre la Pologne russe et le duché de *Varsovie*. Quant à la Prusse, quoiqu'il fît peser sur elle tout le poids des calamités de la guerre, il se montra pourtant généreux, puisqu'il se contenta de l'humilier, et qu'il ne l'affaiblit que jusqu'au point qu'il jugea nécessaire à sa propre sûreté, et à l'accomplissement de ses desseins. S'il avait poussé plus loin ses généreuses rétrocessions, il n'aurait conservé que des garanties insuffisantes contre la versatilité de la politique prussienne, contre les intrigues et les insinuations de l'Angleterre. Il fallait aussi, pour le complément de son système, soutenir et affermir la Confédération du *Rhin;* et ce but fut atteint par la création des royaumes de Saxe et de Westphalie. La Prusse, resserrée à l'ouest et au sud par deux puissances dont les nouveaux intérêts garantissaient la fidélité, était surveillée de si près, que, ne pouvant plus même abuser, comme elle l'avait fait pendant dix ans, d'une équivoque neutralité, elle

devait inévitablement être entraînée dans la sphère de la fédération occidentale, et ramenée par la force des choses à s'allier avec la France.

Toutefois, pour s'assurer ces avantages positifs, et porter jusqu'à l'*Elbe* les véritables frontières de l'empire français, Napoléon trompa l'attente de ses deux plus sincères alliés, la Porte ottomane et la Pologne; et on peut croire que cet abandon de leurs intérêts fut, aux yeux des plénipotentiaires russes, un puissant motif d'accéder aux dures conditions imposées au roi de Prusse, et de l'abandonner à la merci du vainqueur.

En effet, l'armistice et l'évacuation des provinces de Moldavie et de Valachie par les Russes, stipulés dans les articles 21, 22, 23, du traité avec la France, laissaient par le fait, ces deux provinces sous le protectorat de la Russie, et toujours ouvertes à ses armes. La médiation offerte par Napoléon, et l'expectation d'une pacification, n'étaient, pour la Porte ottomane, qu'un avantage illu-

soire; il ne pouvait balancer la coopération des armées françaises, et leur puissante diversion, puisque la Russie, profitant des troubles et des sanglantes révolutions qui agitaient alors la capitale de l'empire ottoman, pouvait rompre cet armistice, et jeter sur la Turquie d'Europe l'armée la plus forte et la mieux aguerrie qu'elle y eût jamais employée.

Les espérances des Polonais n'étaient pas moins déçues. Quoique Napoléon, que sa méfiance et les dispositions de l'Autriche rendaient très circonspect, ne leur eût fait aucune promesse, il les avait pourtant excités à s'avancer pour reconquérir leur liberté et leur indépendance. Il leur avait donné un gouvernement provisoire, créé des autorités civiles et militaires prises dans leur sein. Les Polonais se flattaient avec raison que la restauration de la nation serait le juste prix du sang qu'elle avait versé pour la cause de la France, depuis les premières campagnes d'Italie jusqu'aux dernières batailles livrées sur leurs propres foyers, et

dans lesquelles ils avaient vaillamment combattu. Devaient-ils croire que maître de réparer le scandale des démembremens de leur patrie, de venger la plus manifeste violation du droit des gens, le vainqueur laisserait flétrir dans ses mains le plus beau fruit de sa victoire? L'attentat des partages de la Pologne, les massacres de *Praga,* restèrent impunis, et le sort de ce malheureux pays ne fut qu'illusoirement changé, puisque au lieu du rétablissement du trône des Sobieski, les provinces seulement arrachées à la Prusse passèrent sous la domination d'un prince étranger à la nation polonaise.

Tous les intérêts, toutes les volontés plièrent devant les intérêts et la volonté de Napoléon, comme toutes les résistances avaient cédé à ses armes; mais, comme il arrive après toutes les paix forcées, l'orgueil et les ressentimens refoulés au fond des cœurs, n'eurent que plus d'intensité, et préparèrent dès ce moment les fortes réactions qui depuis bouleversèrent de nouveau l'Europe. Le froissement fut trop violent; la Russie

seule fut satisfaite, et en apparence réconciliée. La paix générale, objet des vœux ardens de Napoléon, parce qu'il y voyait la sanction de sa dynastie, s'éloigna plus que jamais. L'Angleterre reçut comme une insulte l'offre de médiation de la Russie, annoncée dans l'article 13 du traité : ce ne fut à ses yeux qu'une défection déguisée. L'alliance des deux empereurs devait ramener le système de la neutralité armée. Le ministère anglais ne se méprit point sur l'esprit du traité et sur celui des articles secrets qu'on prétendait y avoir été ajoutés. Ces transactions, qu'il jugea tout hostiles, servirent de prétexte à l'expédition depuis long-temps méditée contre le Danemarck, pour détruire, en s'emparant de la flotte danoise, les derniers élémens d'une coalition maritime dans le Nord, et de concert avec la Suède, fermer le passage du *Sund.*

Nous avons exposé les conséquences immédiates des traités conclus à *Tilsitt,* tant pour les puissances contractantes que pour celles qui s'y trouvèrent directement ou

indirectement intéressées. Pour régler l'exécution de ce traité, et principalement l'évacuation successive par les troupes françaises des provinces dans la possession desquelles devait rentrer le roi de Prusse, il fut conclu le 12 juillet, le jour même de la ratification du traité avec la Prusse, une convention militaire entre le prince de Neufchâtel et le maréchal Kalkreuth, chargés des pleins-pouvoirs de leurs souverains respectifs.

Nous devons rappeler ici, comme nous l'avons fait pour les deux traités de paix, les clauses les plus importantes de cette convention. Son objet, dans l'intérêt du roi de Prusse, était d'assurer la plus prompte évacuation possible par les troupes françaises des provinces qui lui étaient rendues; et dans l'intérêt de l'empereur Napoléon, celui de prolonger l'occupation de ces mêmes provinces jusqu'à la pleine et entière exécution des divers changemens de domination, et jusqu'à l'entier acquittement des contributions imposées à la Prusse.

L'article 1er était relatif à la démarcation

des limites respectives, conformément au traité.

L'article 2 stipulait la remise de *Tilsitt*, de *Königsberg* et du territoire jusqu'à la *Passarge*, à l'époque du 1er août; au 20 du même mois, jusqu'à l'*Oder*; la Silésie et tous les pays compris entre l'*Odér* et l'*Elbe*, au 1er octobre; ainsi, l'évacuation entière devait s'opérer dans le laps de deux mois et demi, à la réserve de *Stettin*, conservé par les Français comme place de sûreté, avec une garnison de six mille hommes.

L'article 3 mentionnait l'état du matériel à laisser dans les places rétrocédées.

L'article 4 renfermait la condition, *sine quâ non*, de l'entière évacuation et de la remise des places, c'est-à-dire le paiement intégral, soit en espèces, soit en valeurs acceptables et garanties, de toutes les contributions frappées sur les États prussiens.

L'article 5 portait encore plus loin cette condition et cette garantie, en ne permettant la perception des revenus de l'État, pour

le compte du roi, qu'après le parfait acquittement des contributions.

Article 6, nomination des commissaires respectifs.

Les articles 7 et 8 mettaient à la charge de la Prusse l'entretien des troupes françaises, soit dans les places, soit dans les cantonnemens, soit dans les hôpitaux.

Dans la situation où se trouvait la Prusse, il était facile de prévoir que de nombreuses difficultés prolongeraient cette occupation bien au-delà du terme convenu. L'impossibilité de satisfaire, dans un si court espace de temps, à de telles exigences, ne tarda pas à faire naître de vives discussions entre les plénipotentiaires, et nécessita d'autres conventions qui ne furent, comme celle que nous venons de rapporter, que de vaines interprétations de la loi du vainqueur. Ainsi, par exemple, la nouvelle convention signée à *Elbing* par le maréchal Kalkreuth et le maréchal Soult, le 13 octobre, pour la route militaire stipulée dans les traités pour la communication du royaume de Saxe avec

le grand-duché de *Varsovie,* fut étendue à d'autres objets préjudiciables à la Prusse, et porta un coup funeste au commerce de la Silésie. Les conventions subséquentes des 10 novembre et 10 décembre obligèrent le roi de Prusse à des concessions non moins onéreuses. Les efforts des négociateurs prussiens, l'exposé de la pénurie du trésor royal et de l'épuisement des ressources causé par l'occupation, ne purent leur faire obtenir le moindre allégement. Napoléon resta inexorable, et ce ne fut que quatorze mois après que le territoire prussien fut évacué, et seulement lorsque d'autres vues déterminèrent Napoléon à porter en Espagne la meilleure partie de sa Grande-Armée. A cette époque même, le droit qu'il avait, aux termes des traités et des conventions, de prolonger l'occupation des États prussiens, restait tout entier, puisque la Prusse restait encore reliquataire de 39 millions.

Si le cadre resserré de cet ouvrage nous permettait d'entrer ici dans des détails sur les résultats de cette occupation, nous pour-

rions en puiser de très-curieux dans le rapport fait à l'empereur, vers la fin de 1808, par le comte Daru, intendant-général, sur toutes les parties de sa vaste administration et des pays conquis et de l'armée, pendant les trois années 1806, 1807 et 1808. Il a bien voulu nous communiquer ce beau travail, qui fait connaître et justifie de la manière la plus lucide les moyens et la scrupuleuse exactitude avec lesquels il remplit la mission difficile qui lui avait été confiée. Il dut recueillir rigoureusement tous les fruits de la victoire; il le fit, non seulement avec la plus sévère équité, mais en ménageant encore la population et tous les intérêts privés.

Ce rapport, dont nos lecteurs trouveront un extrait à la suite des Pièces justificatives de ce volume, démontre que la totalité des contributions imposées à la Prusse s'élevait à 513,744,410 fr., et que sur cette somme il avait été perçu, à la fin de 1808, tant en espèces qu'en fournitures, la somme de 474,352,650 fr.; il restait à recouvrer, ainsi que nous l'avons dit plus haut, 39,391,760 fr.

L'affaiblissement du royaume de Prusse, par les divers démembremens et par la ruine de ses finances, fut sans doute le résultat le plus apparent des succès des armes françaises pendant les campagnes de 1806 et de 1807. Mais on doit considérer d'un point de vue plus élevé les conséquences des traités de *Tilsitt*, pour se faire une juste idée de l'ensemble du système qu'avait conçu l'empereur Napoléon, et de l'impossibilité de son entière exécution. On n'oserait douter qu'il ne fût parvenu à lasser le cabinet britannique, en l'excluant de toutes relations politiques et commerciales avec le continent, quand on voit les mêmes puissances qui, dans les six premiers mois de 1807, combattaient pour la cause des insulaires, plus que pour les intérêts de leurs propres États, s'allier avec la France, et avant la fin de la même année déclarer la guerre à l'Angleterre.

CHAPITRE XXIV.

Affaires d'Orient. — Situation de l'empire ottoman depuis l'avénement de Sélim III. — Précis des révolutions causées par les essais infructueux de l'introduction des institutions militaires européennes. — Suite des opérations de guerre entre la Porte ottomane, l'Angleterre et la Russie, jusqu'à l'époque de la paix de Tilsitt. *— Expédition des Anglais en Égypte. — Combat naval entre la flotte russe de l'amiral Sinawin et la flotte du capitan-pacha. — Déposition du sultan Sélim III. — Avénement de Mustapha. — Barayctar marche sur Constantinople. — Mort de Sélim. — Disposition de Mustapha. — Avénement de Mahmoud.*

L'EMPIRE OTTOMAN, travaillé par de continuelles dissensions intérieures, et toujours menacé d'invasion par les deux grandes puissances qui l'avoisinent, n'a d'aucun côté

sur le continent d'Europe, des frontières respectables; avec de nombreux soldats, il n'a point d'armée organisée; il n'a ni lois positives, ni réglemens; mais seulement des traditions et des coutumes consacrées par l'usage. Le gouvernement, entièrement théocratique, dont les bases reposent sur la croyance du fatalisme, et sur l'immuable hérédité de la famille d'Osman, ne peut être modifié, ni par les besoins du temps, ni par les progrès des lumières, ni par les relations commerciales. Stationnaire au milieu de la civilisation générale, il méprise les sciences qui instruisent, l'expérience qui compare, les arts qui servent aux agrémens de la vie. Il est au même point qu'au temps de la conquête de Mahomet II, et ne se maintient que par des commotions qui, partout ailleurs, changeraient la face des États, en bouleversant les bases de leur existence. L'indestructible ignorance des peuples nourrit et conserve l'enthousiasme fanatique pour leur religion, et la haine pour les nations qui ne la professent pas, et que pour cela seul ils

appellent *infidèles*. Quelque divisés qu'ils soient entre eux, ils se réunissent dans ces sentimens de réprobation. Ils repoussent toute innovation utile qui vient de l'étranger; n'admettent qu'avec répugnance, et pour peu de durée, les moyens même de leur conservation. Peu leur importe le souverain qui les commande, pourvu qu'il ait des successeurs de sa famille. Ils le précipitent du trône, non dans l'espoir de changer l'ordre établi, de conquérir des droits contestés, mais uniquement parce que leurs passions, mues par les plus basses intrigues, ou leurs caprices, leur font vouloir un nouveau maître. Et cependant, cet éloignement des Ottomans pour les découvertes utiles, pour le perfectionnement des institutions, pour la raison des nations, se maintient et se fortifie par l'autorité d'un seul corps qui, dans l'État, présente quelque indice d'instruction. L'ordre des ulémas, par ses fonctions judiciaires et religieuses, les longues études qu'exige l'initiation de ses membres, dispose des actions et dirige à son gré la

croyance de ce peuple. Les ulémas qui sont un obstacle constant à toute amélioration politique que voudrait entreprendre le souverain, deviennent inquiétans et redoutables lorsque s'alliant aux ortas des janissaires, ils excitent à la rébellion cette milice indomptée. Cette alliance indissoluble est la garantie mutuelle de leurs priviléges respectifs. Telles furent la source et la cause des sanglantes révolutions qui, dans le court espace de six mois, précipitèrent du trône deux sultans égorgés à la vue d'une immense population.

Sélim III, malgré le vice de son éducation, telle que la reçoivent dans le sérail les princes appelés à régner, captif pendant sa première jeunesse, porta sur le trône, où il monta en 1789, un esprit d'ordre, de discernement, une parfaite connaissance des institutions de son empire, et le plus vif désir d'opérer d'utiles innovations. Il ne put se dissimuler que sous la fatale influence des ulémas, les janissaires, autrefois les fidèles gardiens du trône, n'étaient plus que d'aveu-

gles instrumens de ces prêtres fanatiques; appuyés par une autorité qui se prétend indépendante du souverain, ils refusaient de se plier au joug de la discipline, sans laquelle cependant Sélim ne pouvait rendre à ce corps son ancienne vigueur, ni s'assurer la force d'action qui lui était nécessaire pour opérer les changemens qu'il méditait.

Pour vaincre de tels obstacles, il fallait un rare concours de circonstances favorables et la coopération d'hommes éclairés et entièrement dévoués. Sélim fut d'abord assez heureux pour rencontrer ces coopérateurs dans deux des principaux personnages de son empire, anciens compagnons de son enfance : Husseyn, capitan-pacha, et le mufti Vely-Zadé-Effendi; le premier ne connaissant pas d'obstacles, terrible dans ses vengeances, généreux jusqu'à la profusion; le second, par son caractère sacré de grand-pontife, par ses festas sans appel, seul oracle de la loi, unique distributeur des emplois lucratifs, chef du corps des ulémas. Ces deux ministres, réunis d'intention et de volonté à leur

maître, étaient capables de faire réussir ses desseins.

Depuis long-temps le gouvernement français, par divers motifs politiques, et dans des vues qu'on pourrait taxer d'imprudence, cherchait à inspirer aux Turcs le goût des institutions militaires européennes. Les premiers essais, relatifs au perfectionnement du service de l'artillerie et des constructions navales, furent bien accueillis. On se rappelle les travaux imparfaits du baron de Tott pour la défense des châteaux d'Europe et d'Asie, l'établissement de l'arsenal et des fonderies de *Tophané*, la belle construction des bâtimens de guerre de divers échantillons, la réparation et la défense de quelques places sous la direction d'ingénieurs français, tels que Chabot, Lafitte et quelques autres. Jusqu'à l'époque de la révolution française, ces conseils, ces secours, tous relatifs au matériel du service de terre et de mer, avaient été acceptés sans difficulté, et même avec reconnaissance. L'ambassadeur Aubert-Dubayet fut le premier qui tenta d'intro-

duire chez les Ottomans l'organisation régulière des troupes et l'enseignement de notre tactique. Lors de son audience solennelle, en 1794, il présenta au sultan Sélim, et comme un nouveau genre de présent, des pièces de canon de campagne, montées sur leurs affûts, et attelées pour servir de modèles, ainsi que des officiers, des soldats, des ouvriers d'artillerie, et un bataillon d'infanterie régulière. Le sultan fut singulièrement flatté de cette offre inusitée; il accueillit ces militaires avec distinction, et ordonna sur-le-champ la formation d'une compagnie semblable; mais il fut impossible d'y faire entrer un seul janissaire, et il fallut la recruter avec des étrangers renégats de différentes nations. Husseyn-Pacha les fit habiller uniformément; il assistait aux exercices, et se plaisait à encourager les rapides progrès de leur instruction. Ce furent ces mêmes soldats qui, en 1798, combattirent vaillamment sur les remparts de *Saint-Jean-d'Acre,* tandis que les janissaires, qui avaient dédaigné d'entrer dans leurs rangs, fuyaient

lâchement devant les Français dans presque toutes les rencontres. Sélim reçut les braves défenseurs de *Saint-Jean-d'Acre* avec la plus flatteuse distinction; il résolut d'en faire le noyau d'une milice propre à contenir les janissaires qu'il n'avait pu régénérer, et d'assurer à ce nouveau corps une solde régulière.

Le mufti et Husseyn-Pacha usèrent de beaucoup de ménagemens pour neutraliser l'opposition des janissaires et des ulémas : ils achetèrent leur silence par toutes sortes de prodigalités, et parvinrent à les contenir. Le firman qui créait la nouvelle milice, appelée *Nizam-Genitte*, ne rencontra d'autre opposition que de vaines clameurs. Le peuple, malgré les prédications des ulémas, fut frappé de la supériorité de ces nouvelles troupes. Mais cette institution, empruntée des infidèles, ne fut jamais populaire, parce que même, et surtout dans les gouvernemens despotiques, la loi ne peut changer les mœurs, et que leur influence y résiste plus fortement à la volonté du

souverain, que dans les monarchies tempérées.

Toutefois le nizam-genitte ne tarda pas à s'accréditer dans la capitale par un service important. Des bandes de brigands, qui s'étaient formées dans les montagnes de l'Albanie et de Bosnie, après avoir ravagé la Romélie et la Bulgarie, s'approchaient d'*Andrinople* et menaçaient de se porter sur *Constantinople*. Les nombreux janissaires, que les pachas des provinces leur avaient opposés, fuyaient partout devant eux. Sélim fit marcher les nizam-genittes, qui attaquèrent ces brigands, les dispersèrent, et les refoulèrent dans leurs montagnes.

Ces événemens avaient eu lieu en 1805, et jusqu'alors on n'avait formé à *Constantinople* que deux régimens. Husseyn-Pacha avait jugé qu'il ne fallait pas trop précipitamment heurter le préjugé national, et qu'il valait mieux organiser successivement dans l'Asie mineure de semblables corps; mais les sages conseils de cet homme d'état, mort en 1803, manquèrent au sultan au moment

où ils lui eussent été le plus utiles. Sélim, après la dispersion des brigands, voyant l'impression qu'avait produite la honteuse conduite des janissaires, crut que la circonstance était favorable, et se hâta de la saisir. Un kattichérif impérial établit la conscription dans toutes les provinces ottomanes, et appela, pour être incorporés dans les nizam-genittes, les hommes âgés de vingt à vingt-cinq ans, les plus forts et les mieux constitués, en y comprenant même les janissaires de cet âge, déjà immatriculés dans les ortas.

Cette mesure prématurée, et qui remuait toute la population, causa une grande fermentation. On n'osa pas proclamer à *Constantinople* le kattichérif : le crieur qui le publia à *Andrinople* fut massacré sur la place. La désobéissance fut générale; une révolution devint imminente : Sélim fut contraint de céder en apparence, se réservant d'atteindre et de punir plus tard les chefs de la sédition, et de reprendre l'exécution de ses projets. Il y fut secondé par

deux hommes capables de les faire réussir, si leurs talens militaires avaient égalé leur dévoûment et la fermeté de leur caractère : Mustapha Barayctar, pacha de Romélie, et Cadry, pacha de Caramanie. Barayctar, après avoir fait tuer Tersenick Oglou, ennemi juré de nouvelles institutions, s'était emparé à *Roustchouk* de son commandement sur le *Danube;* il avait sous ses ordres un corps de quinze mille hommes qui lui étaient entièrement dévoués, et qu'il avait disciplinés et exercés à l'européenne. Cadry-Pacha, chargé de l'organisation des nizam-genittes dans l'Asie mineure, avait rempli sa mission avec succès; il agissait d'intelligence avec Barayctar.

Fort de ces appuis, Sélim espéra qu'en réunissant les deux corps en-deçà du *Bosphore,* en une seule masse, il maîtriserait les janissaires, et formerait à son gré la nouvelle armée. Cadry-Pacha reçut l'ordre de passer, avec ses nouvelles troupes, sur la côte d'Europe; Sélim, au lieu de les faire immédiatement filer sur *Routschouk,* pour

opérer leur jonction avec celles de Barayctar, commit la faute de les retenir dans leur camp aux portes de *Constantinople*. Il se livra au plaisir de les voir manœuvrer; mais pendant qu'il jouissait de ce succès de parade, comme d'une espèce de triomphe, les janissaires menacés s'échappaient de *Constantinople*, appelaient à leur secours leurs camarades des provinces, s'agglomeraient sur les points intermédiaires entre la capitale et le *Danube*, s'emparaient des plus fortes positions, et conduits par les chefs qu'ils s'étaient choisis, ils s'apprêtaient à faire la plus vive résistance.

Cadry-Pacha séjourna vingt-cinq jours sous *Constantinople*, et ne se mit en marche que vers la fin de juillet. Il trouva toute la population soulevée; aucune ville n'ouvrit ses portes : il ne put faire un pas sans avoir à combattre. Arrivé devant *Andrinople*, il trouva cette place en état de défense : un rassemblement considérable de janissaires s'y était jeté; il ne balança pas à les y attaquer. Il livra sans succès deux furieux

assauts : ses nizam-genittes pénétrèrent dans la ville; mais accablés par le nombre, ils en furent chassés. Il essaya de pénétrer dans le *Balkan*, et fut de même arrêté devant *Tchourlou*. Ne pouvant forcer les défilés, pressé de tous côtés, craignant d'être enveloppé par les janissaires de *Rhodosto* et d'*Héraclée*, il se replia sur *Silivria*; il ne se maintint dans cette position que sous la protection de deux frégates et d'une corvette.

Aussitôt que la nouvelle de la retraite de Cadry-Pacha fut répandue à *Constantinople*, tout ce qui y était resté de janissaires se souleva. De concert avec eux, les ulémas vociféraient contre le sultan; et celui-ci, n'ayant pas de force sur laquelle il pût compter pour réprimer la sédition, dut temporiser, abandonner ses ministres, et en choisir de nouveaux dans le parti des mécontens. Le mufti qui, intervenant comme médiateur, conseilla à son maître et à son ami cet acte de faiblesse, crut devoir lui-même céder à l'orage et s'exiler volontaire-

ment à *Rhodosto*. Les nizam-genittes restèrent dans leur position.

Ces choses se passaient vers la fin de 1806, peu de temps après l'arrivée à *Constantinople* de l'ambassadeur français Sébastiani. Nous avons rapporté dans le volume précédent les événemens de cette époque par rapport à la Turquie, l'invasion des provinces de Valachie et de Moldavie par les Russes, le changement de la politique du divan, l'influence des victoires de Napoléon; enfin la guerre entre la Porte, la Russie et l'Angleterre. Si le danger commun et le soin de la défense de la capitale menacée d'être foudroyée par l'escadre anglaise, ne réunirent point des partis irréconciliables, ils suspendirent du moins, pendant le temps de la crise, les dissensions des janissaires et des nizam-genittes.

Avant de dire comment ces élémens de discorde reparurent, et amenèrent le funeste dénoûment que nous avons annoncé au commencement de ce chapitre, nous placerons ici, comme un épisode qui rem-

plit cet intervalle, un récit succinct de l'expédition des Anglais en Égypte, et le combat naval entre la flotte russe de l'amiral Sinawin et la flotte ottomane.

Le gouvernement anglais, qui avait mis tant de lenteur dans la coopération dans laquelle il s'était engagé avec les puissances du Nord, et n'avait porté dans la *Baltique* que des secours tardifs et insuffisans, avait au contraire agi avec beaucoup d'activité dans la *Méditerranée*. Averti des efforts que faisait Napoléon pour renouer les anciennes relations de la France avec la Porte ottomane et la déterminer à rompre avec l'Angleterre, le cabinet britannique ne négligeait rien pour la retenir dans son alliance; de concert avec la Russie, il cherchait tous les moyens à l'attirer dans la coalition. Il fut convenu entre les deux cours de *Saint-James* et de *Saint-Pétersbourg*, que, si le divan ne se décidait promptement, on emploierait la force pour l'arracher à l'influence de la France. C'était en effet bien connaître l'esprit du ministère ottoman, et

l'on devait croire qu'au milieu des troubles intérieurs dont nous venons de présenter l'esquisse, des menaces aussi prochaines et aussi redoutables que celles d'une armée russe portée sur le *Danube,* et d'une escadre anglaise forçant les *Dardanelles,* suffiraient pour contraindre le sultan à accéder aux propositions des puissances coalisées, et à renvoyer l'ambassadeur de France.

Nous ne redirons point ici comment ces espérances furent déçues par la fermeté que montra le général Sébastiani, et qu'il sut inspirer au grand-seigneur, à ses ministres, et à toute la population. Cette entreprise téméraire n'était pas la seule mesure, disons mieux, la seule hostilité comminatoire que le gouvernement anglais eût méditée pour effrayer le divan. En même temps que l'escadre de l'amiral Duckworth faisait voile pour *Constantinople,* une autre expédition, composée d'un vaisseau de guerre, deux frégates, et cinquante-trois bâtimens de transport, ayant à bord cinq mille hommes de débarquement, était partie de *Messine*

et dirigée vers l'Égypte. Le but de cette seconde expédition était d'interrompre les communications de la capitale avec cette province, riche grenier de l'empire, et par un blocus rigoureux, d'affamer *Constantinople*. Le gouvernement anglais avait aussi des vues politiques plus étendues. Il voulait relever de nouveau le parti des mamelucks, que Méhémed-Ali, avec ses Albanais, avait détruit et dispersé. Si les restes de ce parti, échappés au massacre des beys, se ralliaient sous les drapeaux anglais, et reprenaient leur ancienne puissance, un tel service ne pouvait manquer d'être payé à l'Angleterre par des priviléges et des concessions profitables à son commerce.

L'escadre mouilla dans la rade d'*Aboukir* vers le milieu du mois de mars 1807. Le général-major Mackenzie, commandant les troupes de terre, exécuta son débarquement sans rencontrer d'obstacle; après avoir surpris les forts d'*Aboukir*, prévenu par le consul anglais que Méhémed-Ali avait fait partir du *Caire* un corps d'Albanais pour

renforcer la garnison d'*Alexandrie*, ce général se hâta de s'emparer de la digue entre les lacs *Maadié* et *Maréotis*. Maître du point de communication, il fit sommer le gouverneur d'*Alexandrie*, en le menaçant d'une attaque de vive force. Celui-ci accepta la capitulation qui lui était offerte, et ouvrit ses portes aux troupes anglaises. Peu de jours après l'occupation de la place, l'amiral Duckworth, qui avait repassé le détroit des *Dardanelles* et fait voile pour l'Égypte, entra dans le port d'*Alexandrie*, y débarqua les troupes qu'il avait sur son escadre. Le général Frazer, qui les commandait, les réunit à celles du général Mackenzie, et prit le commandement en chef.

Sans perdre un seul instant, le général anglais fit marcher sur *Rosette* un détachement de quinze cents hommes, sous les ordres des généraux-majors Wauchop et Mead. Il était important de s'emparer de cette place et d'occuper *Rhamanié* tant pour y prévenir les troupes de Méhémed-Ali, que pour assurer l'avitaillement

d'*Alexandrie*. Arrivé devant *Rosette*, le général Wauchop forma sa troupe sur les hauteurs d'*Abernandour* qui dominent la ville. N'ayant jusque-là rencontré aucun obstacle, et persuadé, par de faux rapports, qu'il n'y avait qu'une poignée d'Albanais, il n'hésita pas à brusquer l'attaque. Le chef des Albanais qui commandait à *Rosette*, les avait dispersés et portés dans les maisons et sur les terrasses; les Anglais n'éprouvant aucune résistance aux accès de la ville, s'y précipitèrent en colonnes serrées. Le général Wauchop, sans se ménager une réserve, pénétra inconsidérément dans *Rosette* avec toute sa troupe; aussitôt que les Anglais furent engagés dans les rues étroites et tortueuses de cette ville, les Albanais se montrèrent, firent pleuvoir sur eux une grêle de balles, et les forcèrent à se retirer en désordre de ce périlleux défilé, après leur avoir tué environ trois cents hommes; le général Wauchop paya de sa vie l'imprudence de son attaque. Le reste du détachement, rallié sur les hauteurs, se retira en bon ordre,

quoique poursuivi et harcelé par les Albanais, et rentra à *Alexandrie*.

Malgré le mauvais succès de cette tentative, le général Frazer ne se désista point du projet de s'emparer de *Rosette;* ses intelligences avec les mamelucks, qu'avait entretenues Elfi-Bey pendant son séjour à *Londres*, annoncèrent au général anglais la prochaine arrivée d'un corps nombreux de ces braves auxiliaires. Le point de réunion avait été indiqué à *El-Hammed;* en conséquence, le général Frazer, pour opérer cette jonction avec sûreté, donna ordre au général Stwart de se porter sur *Rosette* avec deux mille cinq cents hommes, pour masquer cette place, y contenir les Albanais, pendant que le colonel Maclowd occuperait *El-Hammed* avec un fort détachement pour y rallier les mamelucks.

Le général Stwart arriva le 19 avril devant *Rosette*. Il prit position vis-à-vis la porte dite d'*Alexandrie*, établit des batteries, et fit à diverses reprises sommer le commandant, qui refusa de se rendre et défia les

Anglais de hasarder une seconde attaque de vive force. Les mamelucks n'avaient point encore paru à *El-Hammed*, et trois jours s'étaient écoulés dans cette inutile observation, lorsque tout à coup, le 22 au matin, on aperçut près de cent bâtimens sous voiles, descendant le *Nil* favorisés par un bon vent et par la rapidité des courans. Méhémed venait en personne, avec des forces supérieures, au secours de *Rosette*. Le général Stwart eut à peine le temps de se replier; le détachement du colonel Maclowd fut enveloppé à *El-Hammed*, et fait prisonnier. Le général Stwart, vivement poursuivi, presque accablé par le nombre, perdit, dans cette courte et difficile retraite, près de douze cents hommes.

Le général Frazer, après ce dernier échec, ne pouvait espérer de se maintenir dans *Alexandrie*. Il envoya un parlementaire à Méhémed-Ali, pour lui annoncer que l'armée anglaise évacuerait immédiatement l'Égypte, pourvu que tous les Anglais faits prisonniers fussent rendus sans délai. Méhé-

med accepta cette condition, et la flotte anglaise remit à la voile.

L'amiral Duckworth n'ayant pas éprouvé dans ces parages une meilleure fortune que dans les parages du *Bosphore*, ramena dans les ports de Sicile et de *Malte* son escadre et les troupes de débarquement; mais, quoique le plan de guerre maritime combiné entre les Anglais et les Russes eût ainsi échoué, et que la retraite des forces navales britanniques eût laissé libre la navigation de l'Archipel méridional, la communication avec *Constantinople* restait encore interceptée par la croisière russe.

L'amiral Sinawin, qui, dans les premiers jours de mars, avait remplacé la croisière anglaise à l'ouvert du détroit des *Dardanelles*, s'était emparé des îles de *Lemnos* et de *Ténédos*. Dans cette position, il bloquait *Constantinople*, et observait la flotte ottomane, mouillée en dedans des châteaux. Cette flotte était alors commandée par le capitan-pacha Seïd-Ali; cet amiral, connu par son intrépidité, et qui avait été l'élève

et le favori du fameux Hassan, résolut d'attaquer l'escadre russe. Il appareilla le 1er juillet avec vingt-deux voiles de guerre, et, profitant de l'avantage du vent et des courans, il aborda l'escadre russe. L'amiral Sinawin avait formé sa ligne de bataille : le capitan-pacha manœuvra d'abord assez habilement; et ses vaisseaux étant d'une construction plus légère que ceux des Russes, il chercha à couper la ligne, et serra l'ennemi au feu, jusqu'à portée de mousqueterie. Le combat s'engagea vivement entre les deux flottes, à peu près d'égale force. Les équipages turcs montrèrent beaucoup de valeur; mais le capitan-pacha, malgré son obstination, ne put prévenir le désordre causé par l'ignorance de ses capitaines. Ses signaux ne furent ni observés ni compris; et chacun combattant à son gré, l'acharnement ne fit qu'accroître la confusion. L'amiral Sinawin, au contraire, maintint son escadre en bon ordre : deux vaisseaux turcs furent pris, et le reste de la flotte très-maltraité se retira au mouillage des *Barbiers*, sous le canon des châteaux.

Malgré cet échec, Seïd-Ali débloqua réellement le canal, puisque l'escadre russe avait tellement souffert dans le combat, que la plupart des vaisseaux étaient hors d'état de tenir la mer. L'amiral Sinawin fut obligé de faire voile pour les *îles Ioniennes*, afin d'y réparer ses avaries. Le capitan-pacha, quoiqu'il eût été battu, avait pourtant rendu un éminent service. Furieux d'avoir été mal secondé, il fit trancher la tête à son vice-amiral, et à quelques uns de ses capitaines. Cet acte de rigueur fut approuvé à *Constantinople;* et toutes les communications maritimes de la capitale se trouvant rouvertes, il fut accueilli comme un libérateur.

Le malheureux Sélim ne jouit point de cette espèce de triomphe. Pendant que l'Archipel était délivré des escadres anglaise et russe, l'accord des factions avait cessé avec le danger qui les avait momentanément réunies pour la défense commune. L'armée du grand-visir, destinée à chasser les Russes des provinces de Valachie et de Moldavie, se formait alors sur le *Danube*. Le pacha de

Bosnie était chargé de contenir les Serviens révoltés : celui de Romélie dut, avec ses troupes, joindre l'armée du grand-visir. Mustapha Barayctar, avec son armée de quinze mille hommes campée à *Routschouk*, avait ordre d'entrer le premier en Valachie. Sélim voulait faire marcher les nizam-genittes; mais il fut impossible de les mettre en campagne avec les janissaires, sans exciter de nouvelles révoltes. Ceux d'Asie repassèrent le *Bosphore* et retournèrent dans leurs cantonnemens; ceux de *Constantinople* furent répartis dans les batteries du canal.

A cette même époque mourut le mufti Vély-Zadé-Effendi, dont les sages conseils avaient été si utiles à Sélim. Privé de cet appui, il appela à ces hautes fonctions le cadi-asker de Romélie, et le choix imprudent de ce fourbe fanatique lui devint funeste. Ennemi secret de son maître, il conjura sa perte avec Mousta-Pacha, caïmacan ou lieutenant du grand-visir. Sélim avait pourtant réservé sa plus intime confiance à

ses anciens ministres, parce qu'ils partageaient, et continuaient de servir son désir d'établir la nouvelle institution. Par une suite de son obstination à la faire prévaloir, il avait augmenté la force des nizam-genittes, en leur adjoignant, pour la garde des forts du *Bosphore*, un ramas d'aventuriers connus sous le nom de yamacks-tabliélis. Le caïmacan parvint à semer la discorde entre ces aventuriers et les nizam-genittes, en y mêlant quelques janissaires, ses agens secrets. Les ulémas recommencèrent à prêcher la désaffection : ils annonçaient au peuple que le sultan, réprouvé par le prophète, avait violé sa loi.

Le plan de conjuration étant arrêté, le caïmacan donna l'ordre à l'ancien reiss-effendi Mahmoud, confident de Sélim, de se rendre aux châteaux le jour de la paie, sous le prétexte que son intervention était nécessaire pour éteindre les dissensions des nizam-genittes et des yamacks. Il devait faire revêtir ceux-ci de l'uniforme des nizam-genittes et les amalgamer avec eux. Con-

vaincu de la bonne foi du caïmacan, Mahmoud se rendit au château de *Roumely-Cavack*. Il fit payer aux yamacks la solde entière, et trompé par les acclamations de ces perfides auxiliaires, il crut le moment favorable, et leur ordonna de se revêtir des uniformes que le caïmacan avait fait apporter et d'entrer dans les rangs des nizam-genittes. Alors la fureur des yamacks éclata : ils se précipitèrent sur Mahmoud pour l'étrangler. Arraché de leurs mains par les fidèles soldats du sultan, il atteignit le rivage, et se jeta dans sa caïque ; il espérait trouver un asile à *Buyukderre*, où sont situées les maisons de plaisance des ambassadeurs ; mais au moment qu'il débarquait, il fut massacré par quelques yamacks qui l'avaient suivi le long du rivage.

L'insurrection des yamacks fut générale dans les châteaux et dans les différens postes du canal, sur les côtes d'Europe et d'Asie. Plus nombreux que les nizam-genittes, ils les en chassèrent et s'en rendirent maîtres.

Le commandant des châteaux d'Asie fut jeté à la mer.

Les nizam-genittes se rallièrent dans leurs casernes de *Constantinople*. Sélim, qui avait encore autour de lui assez de forces pour réprimer l'insurrection et punir les assassins de Mahmoud, se laissa entraîner par les conseils du caïmacan : ce perfide ministre lui persuada que les yamacks rentreraient dans l'ordre, pourvu qu'ils fussent assurés de n'être point incorporés dans les nizam-genittes.

Dès-lors la conjuration éclata : le mufti et les ulémas, n'ayant plus de frein, soulevèrent, par leurs instigations et leurs largesses, les janissaires et les peuples contre l'autorité et la personne de Sélim. Les yamacks, après avoir laissé des gardes dans les châteaux, se rassemblèrent dans la grande vallée de *Buyukderré*, et se choisirent un chef, Cabakchy-Oglou, le plus audacieux et le plus féroce d'entre eux.

Le caïmacan, jetant alors le masque, manda chez lui tous les ministres, consigna les

nizam-genittes dans leurs casernes, et appela à *Constantinople* Cabakchy-Oglou, avec ses yamacks. Ceux-ci, seulement au nombre de six cents, marchèrent droit au palais du caïmacan, et, sous ses yeux, égorgèrent les ministres. Les janissaires, les artilleurs, les marins, vinrent en foule se joindre aux yamacks. Cabakchy, marchant à leur tête, alla s'établir sur la place de l'*Etmeïdan* : il y fait apporter les marmites des ortas, signe de ralliement.

Cabakchy, assis sur une espèce de tribunal, fixant les regards et l'attention de cette multitude effrénée, l'excita au meurtre par une harangue furibonde, proclama une nombreuse liste de proscrits, et commanda leur massacre. Aussitôt des bandes d'assassins, répandus dans tous les quartiers de la ville, assouvirent leur rage sur les principaux et les plus riches personnages : leurs têtes, portées comme autant de trophées sur la place de l'*Etmeïdan*, furent jetées aux pieds du féroce Cabakchy.

Le bostangi-bachy, particulièrement dé-

signé, s'était réfugié dans le sérail. Les janissaires découvrirent bientôt sa retraite, s'attroupèrent devant la Porte-Sacrée, et demandèrent à grands cris la tête du bostangi. Sélim, entouré de lâches courtisans qui le pressaient de livrer ce grand-officier à la fureur des janissaires, résista d'abord à leurs instances; mais il céda enfin à la prière de ce fidèle serviteur qui, se jetant à ses pieds, le supplia d'accepter pour sa sûreté le sacrifice de sa vie. Sa tête, jetée à la meute des janissaires, fut apportée à Cabakchy.

Aucune concession ne pouvait plus conjurer l'orage qui menaçait le sultan. La ville était inondée du sang de ses amis : son kattichérif qui ordonnait la dissolution des nizam-genittes, ne servit qu'à accroître l'audace des conspirateurs. La déposition de Sélim était résolue. Cabakchy, instrument et organe de la faction des ulémas, la proposa aux janissaires et au peuple rassemblés à l'*Etmeïdan*. Le mufti la confirma, et, usant de ses monstrueux priviléges, il alla

lui-même l'annoncer au sultan. Ce prince infortuné se résigna religieusement à son sort. Comme il marchait vers ses anciens appartemens pour s'y renfermer, il rencontra son cousin Mustapha que le mufti venait d'en retirer. Il l'embrassa, en lui recommandant le salut de ses peuples, et lui souhaitant une meilleure fortune.

(1er juin 1807.) La masse de la population de cette ville immense, où le commerce, vivifié par l'apathie même des Turcs, réunit tant de peuples d'origines, de mœurs, de rites différens, restait consternée au milieu de ces troubles. Menacés d'incendie et de pillage, tous attendaient en tremblant l'issue de cette catastrophe. Mais aussitôt que les crieurs publics et les salves d'artillerie eurent annoncé l'avénement de Mustapha, et un nouveau ministère, les habitans rassurés reprirent le cours de leurs affaires, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Quel ordre ! quel affreux gouvernement ! quelle profanation de la religion et des lois ! quelle barbare illusion du droit de succession au trône,

qui n'offre au peuple aucune garantie, et livre à des esclaves ambitieux, aux caprices d'une soldatesque effrénée, le sort de l'État, la vie et la propriété des citoyens!

Les yamacks retournèrent aux châteaux du *Bosphore,* dont le commandement supérieur fut donné au sanguinaire Cabakchy. Les janissaires rentrèrent dans leurs casernes; les nizam-genittes de *Constantinople* se dispersèrent. Sélim III, secrètement regretté, fut oublié dans sa prison comme au fond d'un tombeau. Les ambassadeurs des puissances étrangères reconnurent le nouveau sultan; et, malgré leur mépris pour les assassins, et à la honte des gouvernemens chrétiens, ils durent renouer avec eux leurs relations politiques.

La révolution qui venait de s'opérer dans la capitale ne pouvait manquer d'éclater aussi à l'armée du *Danube,* où se trouvait le grand-visir et les ministres qui suivent toujours l'étendard sacré. L'aga des janissaires, dévoué à Sélim, déclara hautement que les ortas de *Constantinople* avaient forfait à leur

serment, en s'associant aux infâmes yamacks : entouré de janissaires révoltés, il voulut punir de sa main les plus séditieux, et fut à l'instant même massacré.

Cet événement causa le plus grand désordre dans l'armée, rompit l'accord entre les chefs, et arrêta les opérations concertées pour attaquer et chasser de la Valachie l'armée du général Michelson, déjà fort affaiblie par les détachemens qu'il avait fait marcher en Pologne. Le grand-visir devait concentrer son corps d'armée à *Chiumla*, passer le *Danube* à *Galatz* et *Ismaïl*, et se porter sur le *Sirret*, tandis que Mustapha-Barayctar, partant de *Routschouk*, se serait porté sur *Buckarest*. Ces mouvemens, ceux des pachas qui avaient ordre d'amener de puissans renforts à l'armée du grand-visir, étaient paralysés par les conséquences de la révolution de *Constantinople*, lorsque le général français Guilleminot, dépêché de *Tilsitt* par l'empereur Napoléon, après la signature du traité, apporta d'abord au quartier-général russe à *Buckarest*, et en-

suite à celui du grand-visir à *Chiumla*, l'armistice stipulé par l'article dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Cet officier se rendit ensuite auprès de l'ambassadeur de France à *Constantinople*, et lui remit de nouvelles instructions relatives à la médiation offerte à la Porte ottomane, pour conclure une paix définitive avec la Russie. L'instruction particulière donnée au général Guilleminot est remarquable, en ce qu'il lui était spécialement recommandé d'*insister fortement auprès du ministre de l'empereur et roi, pour que la Porte déclarât* POSITIVEMENT *si elle accédait ou* NON *aux conditions de paix qui la concernent :* il ne devait pas perdre de vue que l'*empereur était dans l'intention d'extrêmement ménager la Russie, tant* DANS LES CHOSES *que* DANS LES FORMES.

Cette indication du nouveau système politique de Napoléon, et de ses vues ultérieures par rapport aux affaires d'Orient, était encore plus prononcée dans sa dépêche au général Marmont, commandant en chef

en Dalmatie, par laquelle il lui annonçait la paix et la prochaine remise de *Cattaro*. Après lui avoir tracé la conduite qu'il devait tenir avec les Monténégrins pour les attirer dans les intérêts de la France, après l'avoir prévenu que son armée allait recevoir de nombreux renforts, qu'il doit s'affermir dans les nouvelles possessions, mettre la place de *Raguse* en bon état, etc., etc., il fait sentir le but de ces apprêts par la demande d'un rapport détaillé *sur la situation géographique et administrative de la Bosnie, de la Macédoine, la Thrace, l'Albanie, etc... quelle population turque, quelle population grecque, quelles ressources ces pays offriraient en habillemens, vivres, argent, pour une puissance européenne qui posséderait ces pays? Enfin, quel revenu on pourrait retirer de suite au moment de l'occupation?*

Si deux armées européennes entraient à la fois, l'une par Cattaro *et la Dalmatie dans la Bosnie, l'autre par* Corfou, *quelles devraient être les forces de toute arme, pour être certain de la réussite? Quelle espèce d'armes*

serait la plus avantageuse? Comment passerait l'artillerie? Comment pourrait-on la remonter? Comment se recruterait-on? Quel serait le meilleur temps pour agir?...

Nous avons joint aux Pièces justificatives les instructions dont nous venons d'extraire la substance.

L'armistice et la médiation de la France furent considérés à *Constantinople* comme un entier abandon des intérêts de la Porte. Le souvenir des services qu'avait rendus l'ambassadeur de France, pour la défense de la capitale, lui conserva sa considération personnelle; mais ses premières relations avec Sélim rendaient sa position fort délicate, et sa négociation avec le nouveau divan, très-difficile. Loin de se rapprocher, les partis s'aigrirent de plus en plus : le sultan Mustapha ne montra aucune des qualités de son prédécesseur; apathique, ignorant et léger, il se livrait à des amusemens frivoles, et abandonnait le soin des affaires au caïmacan et au mufti, les deux traîtres aux forfaits desquels il devait son élé-

vation. Ceux-ci ne tardèrent point à se brouiller : leur désunion donna à leur instrument Cabakchy une plus grande importance. Recherché comme un appui par les deux rivaux, il préféra de se réunir au mufti, et la perte du caïmacan fut résolue. Douze cents yamacks se portèrent au sérail, et obtinrent du sultan le renvoi de ce ministre, son exil, et, comme de coutume, la confiscation de ses biens. Il fut remplacé par Tayar, ancien pacha de Trébisonde, que Sélim avait destitué.

Cabakchy devint alors très-puissant, et l'ambassadeur de France se servit habilement de l'influence de ce chef des yamacks, pour empêcher lord Paget de remplir auprès du divan la mission pacifique dont le gouvernement anglais l'avait chargé.

Au milieu de cette anarchie des pouvoirs secondaires, et de cette complication d'intrigues, le nouveau caïmacan, Tayar-Pacha, ne tarda pas à montrer sa rapacité et la férocité de son caractère : il fit massacrer à la porte du sérail, le prince Suzzo, premier drog-

man de la Porte, sur le simple soupçon qu'il aurait dévoilé à l'ambassadeur de France la résolution secrète du divan de traiter avec l'Angleterre. Les extorsions et les violences de Tayar soulevèrent contre lui toute la population qui accourut en foule demander sa destitution : la faveur de Mustapha l'avait un moment soutenu contre les entreprises de Cabakchy, devenu son ennemi personnel, mais le sultan céda à l'indignation publique : Tayar parvint à s'évader, et se réfugia à *Routschouk*, où Barayctar continuait à rallier les mécontens. Il en fut accueilli, et entra dans les projets de ce pacha pour le rétablissement de Sélim. Ils se concertèrent avec le grand-visir qui, depuis l'armistice, s'était retiré à *Andrinople*.

Barayctar, sûr de l'affection des troupes qu'il avait disciplinées et organisées à l'instar des nizam-genittes, marcha à la tête de quatre mille chevaux d'élite, suivi d'un corps de douze mille hommes, et joignit le grand-visir à *Andrinople*. Il décida celui-ci à rentrer avec lui dans *Constantinople*, en

y rapportant le *Sand-jak-chérif* ou l'étendard de Mahomet.

Le premier soin de Barayctar fut de se débarrasser du chef des yamacks. Il chargea Hadgy-Ali, le plus audacieux et le plus intelligent de ses officiers, comme aussi le plus dévoué à sa personne, d'aller avec une centaine de cavaliers, choisis parmi les plus braves, surprendre Cabakchy dans son harem à *Fanaraky*.

Au moment où les troupes de Barayctar se mettaient en mouvement, Hadgy-Ali, muni d'un firman du grand-visir, part avec son détachement, arrive par des chemins détournés et de nuit, sans que sa marche eût été découverte, devant la maison de Cabakchy : après l'avoir cernée sans donner aucune alarme, il se fait ouvrir la porte, en se disant porteur d'un message du caïmacan, pénètre dans l'intérieur du harem, suivi seulement de quatre des siens, surprend Cabakchy au milieu de ses femmes, le poignarde, coupe sa tête, et l'envoie à Barayctar.

Les cris des femmes et des esclaves ayant donné l'alerte aux postes voisins, les yamacks accoururent. Hadgy-Ali leur présenta le firman du grand-visir; leur fureur s'en accrut, le combat s'engagea : accablés par le nombre, Hadgy et les siens se jetèrent dans les maisons, les yamacks y mirent le feu; l'intrépide Ali s'ouvrant un passage à travers les flammes, parvint à se réfugier avec sa troupe dans la tour du fanal d'Europe.

Les yamacks les y assiégèrent avec toute l'artillerie qu'ils purent y emmener, et celle des batteries dont le feu pouvait y atteindre, mais ne recevant aucun secours des janissaires de *Constantinople,* informés de l'approche de Barayctar, et rebutés par la vigoureuse défense d'Ali, après avoir inutilement et maladroitement canonné la tour pendant trois jours, ils se retirèrent dans les châteaux. Hadgy, dégagé, rejoignit l'armée.

La capitale était consternée; la terreur régnait dans le sérail : le sultan, qui n'avait donné aucun ordre pour le retour du grand-

visir, le sachant réuni au pacha de *Roustchouk,* pressentit leurs desseins, et le danger dont il était menacé : il ne lui restait point de moyens de défense; il ne pouvait compter sur la fidélité des janissaires restés à *Constantinople,* qui, presque tous appartenant aux ortas que ramenait le grand-visir, se préparaient à rejoindre leurs camarades sous le *Sand-jak-chérif.*

Près d'entrer dans *Constantinople,* Barayctar força le visir à faire connaître au sultan qu'il devait sur-le-champ exiler le mufti, renvoyer ses ministres, et dissoudre les yamacks. En recevant ce message, le sultan se crut heureux d'échapper à un danger imminent par l'abandon de ses serviteurs. Il acquiesça à ces propositions sans en prévoir les conséquences. Barayctar fit camper son armée aux portes de *Constantinople,* et parut ne s'occuper, de concert avec le visir, qu'à rétablir l'ordre, afin de rassurer Mustapha et l'attirer dans le piége.

Le sultan, ayant repris confiance, se livra à ses amusemens et à ses promenades accou-

tumées. Peu de jours après, averti que le grand-seigneur était sorti de bonne heure pour aller passer la journée dans un de ses kiosques, Barayctar mit ses troupes en mouvement; et, comme le grand-visir balançait à le suivre, il le fit saisir, lui arracha les sceaux de l'empire, et, se faisant précéder par l'étendard de Mahomet, il marcha droit au sérail pour délivrer Sélim et le rétablir sur le trône. Les janissaires de garde à la première porte, l'ouvrirent à l'apparition de l'étendard. Barayctar ne put d'abord pénétrer plus loin. Les bostangis, qui gardaient la seconde porte sous les ordres de leur chef, opposèrent la plus ferme résistance, et donnèrent ainsi le temps au sultan Mustapha de rentrer dans ses appartemens, en abordant du côté des jardins.

Les troupes de Barayctar demandaient à grands cris le rétablissement de Sélim : Mustapha leur fit annoncer par le chef des eunuques noirs que Sélim allait paraître : le monstre venait de donner l'ordre au kislar-aga d'étrangler ce malheureux prince,

de jeter le cadavre au milieu de la cour, et d'ouvrir les portes. A ce spectacle inattendu, Barayctar ainsi que ses soldats furent glacés d'horreur. Il se précipita sur le corps inanimé de son ami, et resta quelques instans immobile, en l'embrassant étroitement. Se relevant furieux, il fit amener devant lui et massacrer sous ses yeux tous les officiers du sérail. Le sultan Mustapha fut saisi et enfermé, et son jeune frère Mahmoud proclamé empereur.

Ainsi se termina cette sanglante révolution que les ulémas avaient préparée, et que l'audacieux Barayctar acheva seul et sans leur concours. Le peuple n'y prit aucune part : exemple affligeant du degré de stupidité où le despotisme et la superstition peuvent réduire une nation.

CHAPITRE XXV.

Affaires du Nord. — Exécution du traité de Tilsitt. *— Dislocation de la Grande-Armée française.— Occupation du grand-duché de* Varsovie *et des états prussiens entre l'*Oder *et l'*Elbe. *— L'empereur Napoléon va visiter le roi de Saxe.— Arrête le statut constitutionnel du grand-duché de* Varsovie.

Reprise des hostilités entre la France et la Suède. — Le maréchal Brune, commandant le corps d'observation de la Grande-Armée, entre dans la Poméranie suédoise. — Blocus, siége et reddition de Stralsund. *— Occupation des îles de* Danholm *et de* Rugen *par les Français.*

Expédition des Anglais contre le Danemarck. — Bombardement et capitulation de Copenhague.*— Enlèvement de la flotte danoise. — Déclaration de guerre de la*

Russie et de la Prusse contre l'Angleterre. Affaires de Naples. — *Nouveaux soulèvemens en Calabre.* — *Siége d'*Amantia. — *Siége et prise de* Maratia. — *Expédition du prince de Hesse-Philipstadt.* — *Derniers efforts de la cour de* Palerme. *Situation de l'empire français au-dedans et au-dehors à la fin de* 1807.

Les terribles coups portés par Napoléon dans le court espace de dix-huit mois, aux trois grandes puissances, l'Autriche, la Prusse et la Russie, avaient entièrement déconcerté le plan de guerre du cabinet de Saint-James. Débarrassés des menaces d'une descente en Angleterre, parvenus à force d'or et d'intrigues à susciter contre la France toutes les forces militaires du continent, les Anglais, pendant cet embrasement de l'Europe, ne songeaient à profiter de ces utiles diversions que pour étendre leur domination sur les mers, et consolider leur système de monopole. On voit, en effet, dans le cours des deux campagnes que nous ache-

vons de décrire, toutes leurs forces de terre et de mer employées à des expéditions dont le but et les résultats étaient étrangers aux opérations de la coalition; ils différaient d'y prendre une part directe; ils se flattaient que la durée de la guerre et l'épuisement des ressources de la France serviraient mieux leur politique astucieuse qu'une coopération plus active. La rapidité des conquêtes de Napoléon ne laissa pas aux ministres anglais le temps de mûrir de tels projets. Avant même de les avoir renversés par ses dernières victoires, Napoléon avait déjà, par son décret de *Berlin*, troublé les relations commerciales de la Grande-Bretagne, et le changement du système politique opéré par le traité de *Tilsitt* acheva d'isoler les intérêts de l'Angleterre de ceux du continent.

Le conquérant ne fut ni moins actif ni moins vigilant dans l'exécution de ces changemens. Avant de quitter l'armée, il arrêta la destination des différens corps; celui du maréchal Davout, composé de trois divi-

sions d'infanterie, d'une division de dragons et de deux brigades de cavalerie légère, fut cantonné dans le duché de *Varsovie :* le maréchal en fut nommé gouverneur, et chargé de faire reconnaître le nouveau souverain; le corps du prince de Ponte-Corvo (1er), celui du maréchal Soult (4e), celui du maréchal Masséna (5e), celui du maréchal Ney (6e), celui du maréchal Victor (7e), celui du maréchal Mortier (8e), le corps auxiliaire sous les ordres du prince Jérôme (9e), celui du maréchal Lefebvre (10e), furent répartis en Silésie, en Prusse, en Poméranie, sur les côtes de la *Baltique*, depuis l'*Oder* jusqu'au *Weser*, en Hanovre, en Westphalie et sur le *Rhin :* tous ces corps d'armée conservèrent leur organisation. Nous supprimons ici le détail de leurs emplacemens et de la distribution des cantonnemens, les arrondissemens qui leur furent respectivement attribués n'ayant plus de rapport à aucun plan d'opération. Le corps du maréchal Brune, corps d'observation, resta concentré et prêt à agir sur la frontière

de la Poméranie suédoise. L'intendant-général de l'armée et le quartier-général administratif furent établis à *Berlin*. Les contingens de la Confédération rhénane rentrèrent sur leurs territoires respectifs ; le corps de huit mille Espagnols, sous les ordres du marquis de la Romana, fut cantonné à l'embouchure de l'Elbe. La garde impériale eut ordre de rentrer en France, et se mit en marche dans les premiers jours d'août.

Le corps du général Marmont (2e corps, ou armée de Dalmatie), renforcé de six mille hommes envoyés par le vice-roi, fut chargé de la prise de possession de l'état de *Raguse*, réuni au royaume d'Italie, et de la province du *Cattaro*, remise enfin aux troupes françaises, en conséquence du traité de *Presburg*.

Le roi Joseph Napoléon fut chargé de détacher de l'armée de *Naples* un corps de quatre mille hommes, pour prendre possession des *îles Ioniennes* cédées à la France.

Le 13 juillet, après avoir arrêté toutes ces dispositions générales, l'empereur Napoléon

partit de *Tilsitt*, et arriva le lendemain à *Posen*, d'où il se rendit le 20 à *Dresde*; il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de joie et de reconnaissance. Pendant les trois jours qu'il y séjourna, au milieu des fêtes, il fixa les bases de la nouvelle constitution du grand-duché de *Varsovie*. On retrouve dans cet acte les mêmes idées, les mêmes principes qu'il avait appliqués à la constitution du royaume d'Italie, à l'instar de celle de l'empire français. Cette forme de gouvernement, qu'on ne saurait définir clairement, était, par le fait, une monarchie absolue, mais tempérée en apparence par la division des pouvoirs, et non par leur balance. L'exercice du pouvoir législatif, partagé en deux chambres, celle des nonces, et celle d'un sénat à vie à la nomination du roi, était restreint, disons mieux, entravé de telle manière, que la volonté du souverain ne pouvait, dans aucun cas, se trouver limitée ni rencontrer d'obstacles. L'initiative exclusivement réservée au roi, la discussion des lois dans la chambre des

nonces resserrée entre des commissions spéciales et les conseillers de la couronne, l'interdiction de la parole à tout autre membre, rendaient illusoire la liberté des débats. Napoléon n'admettait d'autre efficacité d'une représentation nationale que les formes qui pouvaient servir à maintenir l'ordre dans les finances, et la meilleure confection des lois civiles et criminelles; de là, cette foule de dispositions restrictives dans les élections, dans leur renouvellement périodique, dans la détermination des cas où la chambre haute pouvait approuver ou rejeter les lois délibérées par le vote muet de la chambre élective. Napoléon ne considérait l'une et l'autre que comme des conseils, et croyait avoir résolu le problème insoluble de l'exercice de l'autorité suprême sans contrôle, et pleinement indépendante de l'influence de l'opinion. Il prolongeait ainsi la dictature par laquelle il avait si heureusement arraché la France à l'anarchie; et, comme il l'exerçait avec équité, avec de grands talens, avec de glorieux succès, il avait fait du pou-

voir dictatorial le droit de la couronne impériale. La force de son génie, l'étendue de ses connaissances, son occupation continuelle des affaires, pouvaient seules maintenir une telle forme de gouvernement, si l'on peut appeler ainsi la réunion de principes contradictoires et d'élémens hétérogènes. Il employait tous les moyens pour la rendre durable, et l'appliquait aux états de nouvelle création, sans égard aux anomalies que devait produire la différence des mœurs et des coutumes des peuples. Son approbation du statut constitutionnel du grand-duché est très-remarquable, et justifie notre opinion.

« Nous avons approuvé et approuvons le « statut constitutionnel ci-dessus, qui nous « a été présenté en exécution de l'article 5 « du traité de *Tilsitt*, et que nous considé- « rons comme propre à remplir nos enga- « gemens envers les peuples de *Varsovie* et « de la Grande-Pologne, en conciliant leurs « libertés et priviléges avec la tranquillité « des états voisins. »

L'empereur Napoléon, après s'être arrêté quelques instans à *Gotha* et à *Francfort*, arriva le 27 au palais de *Saint-Cloud*. Son absence n'avait duré que neuf mois : aucune période aussi courte n'avait été remplie de tant d'événemens de guerre ; il avait porté ses aigles triomphantes des bords du *Rhin* aux bords du *Niémen;* il avait livré trois grandes batailles rangées, dont les résultats avaient changé le système politique. L'Europe était pacifiée ; car on ne peut considérer comme une continuation de la guerre continentale la reprise des hostilités entre la France et la Suède, dont nous allons rendre compte.

Le roi de Suède, Gustave IV, n'avait point ratifié le dernier armistice conclu par le général Essen, dont la principale clause était de dénoncer la reprise des hostilités un mois d'avance. Il prétendait avoir le droit de le faire seulement dix jours d'avance, conformément à la première convention. Au mépris même de celle-ci, sa marine agissait hostilement contre les troupes françaises qui assié-

gaient *Colberg*. Ce prince, que sa haine personnelle contre Napoléon et la folle présomption de jouer un principal rôle avaient jeté dans les intérêts de l'Angleterre, attendait impatiemment les secours de cette puissance. Aussitôt qu'il fut informé de l'apparition de l'escadre anglaise dans la *Baltique*, il éclata, et la rupture de l'armistice fut dénoncée au maréchal Brune le 3 juillet, dix-neuf jours après la bataille de *Friedland*. Les hostilités devaient donc recommencer le 13. Quelques semaines avant cette rupture inattendue, le maréchal Brune s'étant plaint aux généraux suédois des fréquentes infractions qu'ils autorisaient, le roi avait fait inviter ce maréchal à une entrevue, qui eut lieu le 4 juin à la ferme *Schalskow*, près d'*Anclam*. Dans cette singulière conférence, le roi, évitant de traiter des réclamations qui en étaient l'objet, se livra à des déclamations injurieuses contre l'empereur; et, si l'on peut en croire les rapports qui furent officiellement publiés, il proposa au maréchal de passer dans les rangs de l'ennemi; celui-ci repoussa avec indignation ces pro-

positions insensées, et rompit la conférence. L'empereur Napoléon, informé de cette étrange entrevue, blâma son lieutenant, lui défendit d'avoir aucune nouvelle communication avec le roi de Suède, et lui ordonna d'entrer sur-le-champ en Poméranie. Nous avons joint aux Pièces justificatives de ce volume, comme un document très-curieux, la lettre qu'il lui fit écrire à cette occasion.

En conséquence de la rupture de l'armistice, et des ordres de Napoléon, le maréchal proclama, de son quartier-général de *Stettin*, la reprise des hostilités pour le 13 juillet. Son corps d'armée, composé des deux divisions venues d'Italie, de quelques autres troupes françaises, et d'auxiliaires hollandais, espagnols et de la Confédération du Rhin, formait un total de trente-six bataillons et douze escadrons, dont la force effective s'élevait à peu près à trente mille hommes. Cette armée, rassemblée sur la *Peene*, fut organisée en quatre divisions, sous les ordres des généraux Molitor, Boudet, Granjan et Loison.

Le roi de Suède avait sous ses ordres environ quinze mille Suédois, et six mille Prussiens commandés par le général Blücher; mais ce général ayant reçu, après l'armistice conclu à *Tilsitt*, l'ordre de son souverain de quitter l'armée suédoise, partit de *Stralsund* le 13 juillet, jour de la reprise des hostilités, pour se rendre avec son corps dans la Poméranie prussienne.

Le maréchal Brune porta son quartier-général à *Friedland*, et le 12 à *Demmin*.

Le 13 juillet, jour de la reprise des hostilités, l'armée française passa la *Peene* sur quatre points, savoir : à *Damgarten, Tribsées, Demmin* et *Anclam*. La division Molitor formait la colonne de gauche, ayant à sa droite celle du général Boudet; la division Loison formait la colonne du centre, et la division Granjan celle de droite.

Le passage de *Rekntt*z ne fut point disputé à la division Molitor, qui prit position le même jour à *Brandshagen*.

Les Suédois ne tinrent point contre

l'avant-garde de la division Boudet, qui se porta en avant de *Tribsées*.

L'avant-garde de la division Loison, ayant passé la *Peene* à *Demmin*, prit position sur le rideau en avant de ce fleuve, et la division Granjan en arrière de *Greissezwald;* la réserve s'établit à *Grimm*.

Les Suédois, se retirant sur tous les points à l'approche des colonnes françaises, n'opposèrent pendant cette journée qu'une faible résistance; ils hâtaient leur mouvement de concentration. Le lendemain, 14 juillet, le général Molitor, qui marchait dans la direction de *Stralsund* par la route la plus courte, rencontra l'ennemi à la hauteur de *Martenshagen;* il le fit attaquer par quelques compagnies de voltigeurs, et poursuivit sa marche. Il trouva à *Rédebas* et à *Lobnitz* un corps ennemi, occupant avec de l'artillerie une forte position en arrière d'un défilé; il fit soutenir ses voltigeurs par deux bataillons qui passèrent le défilé sous le feu de l'artillerie, et enlevèrent la position. Le corps suédois, qui se repliait devant la co-

lonne du général Molitor, ayant été renforcé par la garnison de *Stralsund*, tint ferme sur une bonne position près du village de *Zangendorff*. Le général Molitor, averti par le canon du général Boudet que celui-ci était sur sa droite aux prises avec l'ennemi, pressa son mouvement, força un second défilé, culbuta tout ce qui était devant lui, et poussa l'ennemi jusque sur le canon de *Stralsund*.

Le général Boudet, sur une direction parallèle à celle de la colonne de gauche, n'ayant rencontré que de faibles arrière-gardes jusqu'à *Steinhagen*, avait marché plus rapidement que le général Molitor, retardé par l'attaque des deux positions où l'ennemi avait opposé quelque résistance; mais en arrivant devant *Steinhagen*, il reconnut le gros de l'armée suédoise, qui, s'étant concentrée sur ce point, avait pris position, appuyant sa droite à une forêt marécageuse, et sa gauche au lac de *Zeemuhl*. Le centre de la ligne était couvert par l'artillerie, avantageusement placée sur une hauteur.

L'ennemi avait déployé sur cette forte position environ six mille hommes d'infanterie, et cinq à six cents chevaux : le roi y commandait en personne. La droite et la gauche de la ligne ne pouvant être tournées, il fallait attaquer de front. Le général Boudet, après avoir placé son artillerie sur la gauche de la chaussée, et fait canonner vivement la tête du défilé, ordonna au général Valory de commencer l'attaque avec le 5e d'infanterie légère, formé en colonnes serrées, et soutenu par le 5e de ligne. Cette audacieuse manœuvre eut un plein succès : le feu de l'artillerie tirant à mitraille ne ralentit pas un instant la marche de la colonne française; elle aborda franchement le centre de la ligne. Les Suédois étonnés, après quelques décharges de mousqueterie, s'ébranlèrent, et furent culbutés. La position fut promptement abandonnée par l'infanterie, et l'artillerie serait tombée au pouvoir des Français, si sa retraite n'eût été couverte par la cavalerie. Le général Boudet, qui n'avait que quelques chevaux, poursuivit l'ennemi

avec son infanterie; il l'atteignit à la hauteur du village de *Putt,* où il s'était rallié et avait été renforcé par des troupes sorties de *Stralsund.* Le roi de Suède ne hasarda pas de soutenir une seconde attaque; les mouvemens combinés du général Boudet et du général Molitor le forcèrent à rentrer dans la forteresse, dont le canon protégea sa retraite.

Le 14 au soir, les divisions Boudet et Molitor prirent position devant *Stralsund,* en arrière de *Lussow* et de *Ludershagen.* La division Loison arriva à *Grimm,* où le maréchal Brune établit son quartier-général; enfin la division Granjan occupa *Greissezwald.*

Le lendemain 15 juillet, le maréchal fit achever l'investissement de *Stralsund;* la division Loison, formant l'aile droite, refoula vers la place les détachemens qui occupaient *Woghthagen* et quelques autres postes extérieurs, et fit sa jonction avec le général Boudet; celui-ci se liant avec le général Molitor qui appuyait sa gauche à la

mer, tout le rideau en-deçà du ravin demi-circulaire qui enveloppe presque entièrement la forteresse fut occupé, et le blocus complétement formé par ces trois divisions. Celle du général Granjan fut employée à observer les mouvemens de l'ennemi sur la côte, entre *Stralsund* et les îles d'*Uzedom* et de *Wollin*, afin de s'opposer aux débarquemens qu'il aurait tenté d'effectuer sur les derrières de l'armée, dans les eaux de la *Peene*, de la *Schwienne* et des bouches de l'*Oder*.

Le roi de Suède vit alors tout le danger de la position où l'avaient jeté ses démarches inconsidérées; et, avec la même légèreté qui l'avait porté à attirer sur lui seul un si violent orage, il se flatta de le conjurer en proposant au maréchal Brune de rétablir l'armistice, et promettant cette fois de le ratifier. Il envoya au quartier-général du maréchal un de ses aides-de-camp muni de pleins-pouvoirs; mais cet officier fut arrêté aux avant-postes de la division Boudet, et le maréchal, conformément à l'ordre exprès de l'empereur, refusa de le

recevoir. La situation de *Stralsund* était désespérée; déjà les troupes anglaises qui y avaient été débarquées, et dont la présence avait enflé l'espoir et la présomption de Gustave, s'étaient retirées pour rejoindre l'expédition de l'amiral Gambier, dont nous parlerons plus tard.

Le maréchal Brune, pour resserrer la garnison, rétablit la même ligne de contrevallation, et sur les mêmes positions que le maréchal Mortier avait occupées lors du premier blocus : cette ligne était appuyée à la droite et à la gauche par des batteries élevées au bord de la mer, à l'est et à l'ouest de la place. Les trois divisions rivalisèrent d'activité pour construire promptement les divers ouvrages, et pour ouvrir les communications entre leurs avant-postes et leurs cantonnemens. Le commandement du siége fut donné d'abord au général Loison; le général Chambarlhac commandait le génie, et le général Lacombe-Saint-Michel l'artillerie.

L'empereur Napoléon, qui avait à cœur la prompte reddition de *Stralsund*, ordonna

au général Chasseloup, commandant en chef le génie de la Grande-Armée, de se rendre devant cette place, de prendre le commandement du siége et de le pousser avec la plus grande vigueur : il arriva le 6 août. Ses instructions lui prescrivaient de former en même temps trois attaques, et ne de rien négliger pour que la place fût promptement enlevée. Le général Songis, commandant en chef l'artillerie de la Grande-Armée, reçut l'ordre de tirer de *Magdebourg*, de *Stettin* et d'autres places, tout le personnel et matériel d'artillerie qui serait jugé nécessaire. Le major-général, prince de Neufchâtel, se rendit de *Berlin* à *Stralsund*, pour passer la revue de l'armée de siége, et faire la reconnaissance de la place pour en rendre compte à l'empereur. Pendant que le génie et l'artillerie rassemblaient leurs moyens et formaient leurs parcs, le maréchal ordonna de repousser de tous côtés jusque sur les glacis les postes que l'ennemi occupait encore à l'extérieur sous la protection de ses batteries. Cette opération, qui avait pour but de

faciliter l'ouverture de la tranchée le plus près possible, fut exécutée avec la plus grande vigueur et le même succès sur tous les points, malgré la vive résistance de l'ennemi et ses sorties réitérées. La perte en tués et blessés fut, du côté des Français, d'environ trois cents hommes; celle des Suédois dut être plus considérable.

L'ouverture de la tranchée fut fixée au 15 août, jour de la fête de l'empereur. Dans la nuit du 15 au 16, l'ennemi, qui l'avait pressentie, redoubla son feu : la tranchée s'ouvrit à la fois sur les trois points d'attaque, par six à sept mille travailleurs. L'attaque de gauche et celle du centre attirèrent particulièrement l'attention et le feu des assiégés; celle de droite ne fut point inquiétée.

Au point du jour, les travailleurs étaient déjà à couvert : l'ennemi fit un feu soutenu de toutes ses batteries. Les tranchées, aux attaques de la gauche et du centre, avaient chacune un développement d'à peu près cinq cents toises, et celle de droite seulement deux

cents toises : la distance moyenne de ces tranchées à la crête du chemin couvert n'était guère de plus de deux cents toises. Le colonel du génie Montfort dirigeait les travaux à l'attaque de droite, le colonel Lacoste à celle du centre, et le major Rognat à celle de gauche. Le commandement des troupes pour l'importante opération de l'ouverture de la tranchée avait été confié à la droite au général Sévérolli, au centre au général Fririon, et à la gauche au général Leguay. Les généraux de division prirent les jours suivans, à leur tour de service, le commandement supérieur des trois attaques, et les généraux de brigade, chacun dans leurs divisions respectives, le commandement de l'une des trois attaques.

Nous allons transcrire ici, comme nous l'avons fait pour *Dantzick*, le journal du siége, tel qu'il fut rédigé officiellement, ce genre d'opération de guerre n'admettant point une analyse trop restreinte.

Pendant la journée du 17, on travailla constamment, à l'attaque de droite, à élargir

la parallèle et ses deux communications, ainsi qu'à former les banquettes; dans la nuit du 17 au 18, on ouvrit sur la gauche une nouvelle branche de communication dont l'accès fût à l'abri du feu des assiégés : cette branche présentait deux cents toises de longueur.

A l'attaque du centre, on perfectionna la parallèle, ainsi que ses communications; on ouvrit en même temps le dernier retour de celle de gauche jusqu'à la redoute, et à droite l'on traça et l'on ouvrit de nouveaux zigzags. On ouvrit également à l'extrémité droite de la parallèle une communication pour arriver à l'emplacement d'une batterie. L'épaulement et le pont sur le canal furent consolidés, et la partie marécageuse de la parallèle fut perfectionnée. On avait placé en avant de cette parallèle, et à distance de quatre-vingts pas, des tirailleurs dont le feu était continuellement dirigé sur les embrasures de la place.

A l'attaque de gauche, on perfectionna la parallèle et ses communications; la longue

communication fut prolongée de cent toises; ainsi, tous les travaux entrepris sur ce front d'attaque se trouvèrent terminés.

On déboucha de l'extrémité droite de la première parallèle, et l'on forma trois zigzags, ayant cent vingt toises de développement. Les assiégés cherchèrent à inquiéter les travailleurs par un feu de mousqueterie; mais l'ouvrage continua sans interruption, et on approcha de la place jusqu'à la distance d'environ soixante-dix toises.

On déboucha en capitale de la demi-lune, près de la route; on plaça des travailleurs pour faire une descente dans le bas-fond en avant du centre de la parallèle, et en profiter pour l'avancer vers la place. Le feu continu des assiégés ne permit point de donner à ces travaux plus de quatre-vingts toises de développement, et d'avancer de ce point sur la place de plus de trente-six toises.

Les travaux se poursuivaient avec la plus grande activité et sous le feu de l'ennemi. Le 19 on régala, à l'attaque de droite, le parapet sur tout le développement de la pa-

rallèle, et on forma sa prolongée avec soin.

On élargit et on approfondit le boyau ; on ajouta trois zigzags à la communication de droite; pour se mettre à l'abri du feu de la place, on prolongea cette communication de trois boyaux.

On élargit la parallèle et ses communications de droite et de gauche, à l'attaque du centre, et on ouvrit, pour arriver à l'emplacement d'une nouvelle batterie à la droite, une communication d'environ quarante toises ; on fit également deux zigzags pour communiquer à une batterie de mortiers en arrière de la parallèle : l'on fit, en outre, un pont sur le canal, qui traversait la communication de droite.

La vivacité du feu de l'ennemi ne permit point de prolonger la gauche de la parallèle.

A l'attaque de gauche, on acheva les trois zigzags, et on perfectionna le débouché en capitale de la demi-lune.

On essaya de placer les ouvriers aux deux cheminemens; mais le feu de l'ennemi les empêcha d'abord de s'établir; ce ne fut que

deux heures après qu'on parvint, sur la droite, à prolonger les trois zigzags jusqu'à la route; on en fit un quatrième, ainsi que l'amorce d'un cinquième : ces travaux avaient un développement de quatre-vingts toises.

Le terrain boueux de la gauche ne permit de prolonger le zigzag que sur une étendue de quarante-cinq toises.

On se trouvait sur le front d'attaque à cent toises de palissades.

L'ennemi faisait un feu très-vif, particulièrement sur les fronts d'attaque du centre et de gauche.

A l'attaque de droite, les boyaux de communication furent perfectionnés : ce travail fut inquiété par le feu du camp retranché et le feu de l'île de *Danholm*.

Dans la matinée du 20, on joignit l'attaque de droite à celle du centre, et on acheva le gabionnage dans les zigzags de communication de la droite.

On finit, à l'attaque du centre, les communications et les parallèles, et on termina

également deux zigzags pour communiquer à la batterie du moulin.

On prolongea la gauche de la parallèle sur une longueur d'environ cent toises; on fit un pont sur le canal qui traverse la communication de droite, sur lequel on établit un épaulement en gabionnage.

A l'extrémité de la communication de droite, on ouvrit deux zigzags.

A l'attaque de gauche, le cinquième zigzag de la communication de droite sur la capitale du demi-bastion fut prolongé jusqu'à la route, que l'on coupa, et sur laquelle on ouvrit une amorce de la deuxième parallèle, d'environ vingt-cinq toises.

On se trouvait sur ce point à moins de cent cinquante toises des palissades.

La communication de gauche, entre la capitale de la demi-lune, fut également prolongée d'environ cinquante toises.

On prolongea la grande communication d'environ deux cents toises au-delà du moulin, pour que les troupes pussent avancer sans être aperçues.

On voit par ces détails avec quelle activité les ordres de Napoléon furent exécutés par le général Chasseloup. Il n'y a point d'exemple d'approcher sur trois fronts d'attaque à la fois, poussés en quatre jours avec tant de vigueur. Le bombardement était commencé; on armait les batteries sur les trois fronts d'attaque; la ville était menacée d'une entière destruction; les magistrats se jetèrent aux pieds du roi, et le supplièrent de ne pas prolonger une défense inutile. Il se rendit à leurs instances, et passa avec ses troupes sur l'île de *Rugen*, ne laissant dans *Stralsund* qu'une faible garnison sous les ordres du général Peyron, l'un de ses aides-de-camp. Cette évacuation ne put être dérobée à la vigilance des postes français. A peine le maréchal Brune en était-il averti à son quartier-général d'*Andershoff*, que le général Peyron, en sa qualité de gouverneur, se présenta lui-même aux avant-postes, accompagné de deux magistrats, et demanda à parlementer. Il fut conduit au quartier-général. Le maréchal Brune rejeta des pro-

positions qui tendaient uniquement à gagner le temps nécessaire pour évacuer le matériel dont la place était encombrée ; il exigea qu'elle lui fût remise sur-le-champ dans l'état où elle se trouvait. En conséquence, ce jour-là même, 20 août, les portes de *Stralsund* furent ouvertes à l'armée française. Le maréchal, après les avoir fait occuper par des compagnies de grenadiers et de voltigeurs, entra dans la place avec son état-major, et reconnut les fortifications encore intactes de cette forteresse. On y trouva cinq cents bouches à feu dont la plupart avaient été enclouées, d'immenses approvisionnemens de projectiles, d'autres munitions de guerre de toute espèce, des magasins de vivres surabondans, enfin tous les moyens de faire une honorable défense. Le roi de Suède, qui l'avait commencée en personne avec l'élite de son armée, semblait par cela même avoir pris aux yeux de sa nation l'engagement de la prolonger autant qu'il le fallait pour obtenir une bonne capitulation. Mais il n'attendit pas pour se re-

tirer, comme l'avait fait Charles XII en 1713, que les assiégeans eussent fait brèche au corps de place et que l'assaut fût imminent; il préféra d'épargner le sang de ses soldats, et abandonna la ville et ses habitans à la discrétion et à la générosité du vainqueur.

Pour assurer leur conquête, il restait encore aux Français à s'emparer des îles de *Danholm* et de *Rugen*, dont les batteries, protégeant par leurs feux celui des chaloupes canonnières, inquiétaient les troupes qui occupaient la ville. Le maréchal Brune fit donc immédiatement les dispositions nécessaires pour en chasser les Suédois. Les moyens maritimes manquaient pour cette expédition : toutes les embarcations avaient été enlevées; les batteries qui, du côté de la mer, auraient pu répondre à celles des deux îles, avaient été totalement détruites. Il fallut attendre qu'on eût recueilli sur la côte, et particulièrement à *Barth*, tous les bateaux et barques de pêcheurs qui se trouvaient dans les eaux du *Dars*. On employa toutes les voitures de l'armée et celles du

pays pour le transport de ces embarcations. Cette opération fut exécutée avec beaucoup d'intelligence et de célérité, et trois jours après la capitulation, le 23 août, deux cents bateaux étaient réunis dans le port de *Stralsund*. Les chaloupes canonnières s'étant trop approchées, les batteries que les Français avaient déjà rétablies les maltraitèrent et les forcèrent de prendre le large; elles firent aussi taire le feu du fort de l'île de *Danholm*.

Dans la nuit du 24 au 25, le général Fririon, commandant les troupes de débarquement contre l'île de *Danholm*, s'embarqua avec le 2e bataillon du 3e régiment d'infanterie légère, un détachement du 5e régiment d'artillerie à pied, une compagnie de mineurs, trois compagnies de sapeurs, et une compagnie de pontonniers qui devait établir avec des radeaux une communication entre l'île de *Danholm* et la côte opposée. Le capitaine de vaisseau Montcabrié, commandant un détachement des marins de la garde impériale, était chargé de diriger l'ex-

pédition. Le chef de bataillon du génie Gerbé commandait l'arme du génie.

La flottille fut divisée en trois escadrilles qui, pendant la navigation, devaient garder entre elles une certaine distance.

Au signal donné, le capitaine Montcabrié fit sortir successivement du port ses trois divisions : l'obscurité de la nuit et l'orage qui survint favorisèrent ce départ.

La première escadrille aborda presque l'île sans avoir été aperçue ; mais dès que la vigie ennemie eut donné l'alerte, le fort tira vivement à mitraille sur le point du débarquement. Le général Fririon, s'élançant hors du bateau avec ses braves troupes, fit battre la charge et gravir l'escarpement en tournant ce fort. Cet ouvrage était un pentagone bastionné non revêtu. L'attaque dirigée sur le bastion du côté de l'intérieur de l'île fut si impétueuse, que l'ouvrage fut enlevé avant que les canonniers suédois eussent eu le temps de recharger leurs pièces. Le gouverneur de l'île, qui se trouvait dans le fort, fut fait prisonnier, ainsi que le com-

mandant de l'artillerie et quatre-vingts de ses canonniers.

Pendant cette action, le reste de la flottille, malgré le feu des chaloupes canonnières, abordait et effectuait le débarquement. Le général Reille, aide-de-camp de l'empereur, voyant les premières troupes débarquées engagées à l'attaque du fort avant que les autres eussent débarqué, courut sous le feu des chaloupes canonnières au camp retranché, et ayant fait promptement établir une communication avec les bateaux, porta au soutien du général Fririon quelques compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 1er régiment italien. Le général Fririon laissa une garde dans le fort, réunit ses troupes, et les dirigea vers le centre de l'île pour attaquer les Suédois, qui avaient à peine eu le temps de prendre les armes. Ceux-ci, au nombre d'environ cinq cents, furent culbutés, et se retirèrent précipitamment vers deux redoutes à l'extrémité de l'île. Après une faible résistance, ils se rendirent prisonniers. Le résultat de

cette expédition fut l'occupation de l'île de *Danholm*, la prise de vingt pièces de canon, de vingt officiers, de cinq cent quatre-vingts sous-officiers ou soldats. Le général Fririon et le capitaine Montcabrié s'y distinguèrent par leurs bonnes dispositions.

La prise de la petite île de *Danholm*, qui n'a guère qu'une lieue de circonférence, ne suffisait pas pour dégager la place de *Stralsund;* il fallait se rendre maître de l'île de *Rugen*, située vis-à-vis la place, dont elle est séparée par un canal d'environ une demi-lieue de largeur. Cette île, l'une des plus considérables de la *Baltique*, a douze lieues de longueur, sur une largeur moyenne de dix lieues. Son sol est très-fertile; sa population est d'environ trente mille âmes. Quoiqu'elle n'ait pas un bon port, ni d'autres défenses que des batteries de côtes, sa possession est indispensable pour couvrir la place de *Stralsund* du côté de la mer, et pour assurer la navigation du canal. Le roi de Suède l'occupait avec environ quinze mille hommes, et paraissait résolu à s'y main-

tenir. Sa flottille de chaloupes canonnières, et la facilité qu'il avait de recevoir des secours, pouvaient lui donner cette confiance. L'attaque de l'île de *Rugen* était urgente, mais elle présentait de grandes difficultés, à cause de la pénurie des moyens d'embarcation.

Le maréchal Brune continua de faire rechercher et transporter par terre un grand nombre de bateaux; il ordonna aussi la construction de quatorze radeaux propres au transport de l'artillerie. On arma aussi avec des pièces de gros calibre les pontons que l'ennemi avait laissés dans le port : un bataillon des marins de la garde impériale, arrivé de *Dantzick*, fut d'un grand secours pour accélérer cet armement. En peu de jours il fut assez considérable pour qu'on pût embarquer à la fois cinq mille hommes.

Les troupes suédoises, qui du bord opposé pouvaient apercevoir jusqu'au moindre détail de ces apprêts, commencèrent à murmurer, et les habitans effrayés, se joignant à elles, menaçèrent de s'insurger. Le roi dut

craindre que cette fermentation des esprits ne fît éclater une rébellion au moment de l'attaque. Il se décida à rentrer à *Stolzam*, et autorisa le baron de Toll à conclure avec le maréchal Brune une convention pour l'évacuation de l'île de *Rugen*. Cet acte, qui fut depuis le motif apparent de la disgrâce du maréchal, fut signé à *Stralsund* le 7 septembre 1807.

Conformément aux termes de la convention, l'armée française occupa le 9, dans l'île de *Rugen*, le pays à l'ouest d'une ligne tirée de *Gustrow* à *Dramendorff*, et l'armée suédoise se retira successivement dans la partie de l'est, de manière que l'évacuation fut entièrement opérée et les troupes rembarquées le 7 octobre, dans le délai d'un mois.

Contre l'usage constamment pratiqué dans ces sortes de transactions, le baron de Toll ne déclina pas dans le préambule *sa qualité de plénipotentiaire du roi de Suède*, et s'exprima comme traitant au nom de l'armée suédoise; et le maréchal Brune, de son côté,

traitant en personne, négligea d'annoncer dans le même préambule qu'*il agissait au nom de l'empereur des Français et roi d'Italie*. Il se borna à signer l'acte *dans sa qualité de commandant en chef de l'armée de sa majesté l'empereur et roi*. Napoléon s'irrita de cet oubli prétendu, et l'attribua à une pusillanime condescendance; il n'admit aucune excuse, et rappela le maréchal. Comme il l'avait déjà fait remplacer dans le gouvernement des villes anséatiques par le prince de Ponte-Corvo, auquel il confia le commandement de l'armée de Poméranie, il est vraisemblable que le manque de formes dont il fut si choqué n'était au fond que le prétexte, et que le véritable motif de son mécontentement fut le peu de soin qu'avait pris le maréchal Brune de faire exécuter dans son gouvernement le fameux décret de *Berlin*. C'était surtout dans les ports des villes anséatiques, dans ceux de la *Baltique*, aux embouchures et sur le cours des grands fleuves qui s'y jettent après avoir traversé les plus riches provinces de l'Allemagne,

que l'empereur Napoléon portait au commerce anglais les plus sensibles coups, par la rigueur de son blocus continental; c'était le but du manifeste qu'il avait publié, en annonçant qu'il retiendrait les provinces conquises sur la monarchie prussienne jusqu'à la paix générale. Le gouvernement anglais, averti dès-lors des vastes desseins du conquérant, et prévoyant que l'issue de la guerre pourrait soumettre à son influence et la politique et les relations commerciales des puissances du Nord de tout le littoral de la *Baltique*, résolut de se saisir aussi d'un gage précieux; il considéra que, dans le nouvel état de choses qui pouvait résulter du triomphe des armes françaises dans ces régions, la neutralité du Danemarck ne serait qu'illusoire, et qu'en la violant et s'emparant de sa flotte, en désarmant les gardiens des portes du *Sund*, il ne faisait qu'exercer de justes représailles et un acte légitime de défense.

Les apprêts de l'expédition contre le Danemarck, depuis long-temps méditée, se

firent dans les ports de la Grande-Bretagne avec le plus grand secret; ils furent accélérés à la nouvelle de la paix de *Tilsitt;* et les renforts envoyés par l'empereur Napoléon au corps d'armée d'observation sous les ordres du maréchal Brune, servirent à colorer les vains prétextes de cette injuste agression. Le commandement des forces navales fut donné à l'amiral Gambier, et celui des troupes de terre au lord Cathkart.

Le 3 août, l'amiral Gambier mouilla sur la rade de *Helsingör* avec la 1re division de la flotte anglaise, composée de douze vaisseaux de ligne et douze frégates; il salua le pavillon danois flottant sur la forteresse de *Cronenburg*, qui rendit le salut. Le lendemain il remit à la voile, et passa le *Sund*. Sa 2e division, de treize vaisseaux de ligne, quatre cutters, sous les ordres de l'amiral Effington, avec un nombreux convoi de bâtimens chargés de troupes, arriva aussi le lendemain à la rade d'*Helsingör,* et suivit la 1re division, se dirigeant comme elle sur l'île de *Seeland*.

L'amiral Gambier détacha d'abord l'amiral Keates avec quatre vaisseaux, qui passèrent le *Belt* pour communiquer avec le continent. L'île de *Seeland* se trouva ainsi entièrement investie, et le port de *Copenhague* bloqué par deux cents voiles, soit de guerre, soit de transport.

Étonnés de l'apparition inattendue d'une force aussi considérable, les habitans de *Copenhague* et de l'île de *Seeland* apprirent bientôt, par une proclamation des chefs de l'expédition, quel en était l'objet, et le malheur dont la nation était menacée. On n'avoua jamais avec autant d'impudeur l'abus de la force. « De même que, d'un côté, les « derniers traités de paix, et les changemens « de constitutions et de limites approuvés « par tant de puissances, ont tellement aug- « menté l'influence de la France sur le con- « tinent qu'il est devenu impossible au « Danemarck, malgré ses vœux contraires, « de persévérer dans son système de neutra- « lité; de même il est devenu nécessaire, « de l'autre côté, pour celles des puissances

« qui continuent encore à résister aux atta-
« ques des Français, d'adopter des mesures
« propres à empêcher que les armes des puis-
« sances neutres ne soient tournées contre
« elles. Sous ce rapport, le roi notre sou-
« verain ne peut regarder d'un œil indiffé-
« rent la situation du Danemarck, et il a
« envoyé à S. M. danoise des ministres
« munis de pouvoirs nécessaires pour de-
« mander d'une manière amicale les décla-
« rations nécessitées par les circonstances,
« et insister sur les mesures qui seules peu-
« vent détourner le mal que la France, en
« se rendant maîtresse de la marine danoise,
« a l'intention de faire. A cet effet, il a paru
« convenable au roi notre souverain de
« désirer une remise temporaire des vais-
« seaux de ligne danois, pour être gardés
« dans l'un des ports de l'Angleterre. Cette
« conduite semble être si juste, et, eu égard
« aux relations réciproques des puissances
« neutres et belligérantes, si absolument né-
« cessaire, que sa majesté a cru, en outre,
« qu'elle se devait à elle-même et à son peuple

« d'appuyer ses demandes par la présence « d'une flotte formidable et d'une nom- « breuse armée, suffisamment pourvues de « de tout ce qu'exige une entreprise prompte « et bien préparée.

« Nous paraissons donc sur vos côtes, « habitans de *Seeland,* non comme ennemis, « mais pour notre propre défense, pour « empêcher ceux qui ont troublé si long- « temps la paix de l'Europe de forcer votre « maître à se tourner contre nous. » Dans le reste de cette proclamation, les généraux donnaient les assurances ordinaires du maintien de l'ordre et du respect pour les propriétés, exigeaient des réquisitions de vivres moyennant payement, et menaçaient d'exécution militaire tout ce qui oserait résister.

Ainsi que les généraux l'annonçaient, M. Jackson, chargé de cette étrange négociation, se rendit à *Kiel* auprès du prince royal, le 8 août, pour lui proposer, au nom du roi d'Angleterre, de conclure avec la Grande-Bretagne une alliance offensive et défensive; il exigeait pour garantie la re-

mise de la flotte danoise, celle de la forteresse de *Cronenburg* et de la ville de *Copenhague*. Le prince royal rejeta avec indignation cette proposition insultante. Il dit à M. Jackson « qu'on ne pouvait trouver dans « l'histoire aucun exemple d'une attaque « aussi odieuse que celle dont le Danemarck « était menacé, et qu'il y aurait plus de « loyauté à espérer des pirates de Barbarie « que du gouvernement anglais. Vous pro- « posez votre alliance, et ne savons-nous « pas ce qu'elle vaut? vos alliés, en atten- « dant vainement vos secours pendant une « année entière, nous ont appris ce que c'est « que l'alliance de l'Angleterre ».

Ayant ainsi congédié l'envoyé anglais, le prince royal se rendit avec la plus grande diligence à *Copenhague*, et courut, en passant le *Belt*, le danger de tomber entre les mains de l'ennemi. Il fut reçu dans sa capitale avec les démonstrations du plus vif enthousiasme, fit toutes les dispositions nécessaires pour la défense, confia au général Peymann le pouvoir civil et militaire, et

repassa sur le continent avec la famille royale, les membres de l'administration et tout le corps diplomatique. La légation anglaise s'était déjà retirée à bord de l'escadre.

La résidence royale fut provisoirement fixée à *Gluskstadt*, près de l'embouchure de l'*Elbe*.

Aussitôt que la rupture de ce que les Anglais appelèrent la négociation, et la ferme résolution du prince royal, furent connues des généraux anglais, ils annoncèrent pour le 13 août le commencement des hostilités. Du 15 au 16, le convoi de troupes venant de Poméranie, sous les ordres de lord Rosselyn, ayant rallié la flotte, et les vents étant favorables, le débarquement de douze mille hommes fut opéré près de *Webeck*, à trois milles de *Copenhague*. Les troupes marchèrent immédiatement pour former l'investissement. Lord Cathkart établit son quartier-général à *Friedrichsberg*, château situé à une demi-lieue de *Copenhague*, sur la route de *Hambourg*. Les Anglais voulant profiter des maisons du faubourg qui se trouvent

entre ce château et la ville pour s'en approcher et établir des batteries, le gouverneur Peymann fit incendier les maisons. Dans la sortie qui eut lieu à cette occasion, les Anglais eurent cent hommes tués, et les Danois ramenèrent dans la place cinquante prisonniers. Quelques autres sorties eurent un semblable succès. La garnison et les habitans rassurés défendaient pied à pied les accès de *Copenhague;* ils avaient profité du lac qui se trouve en avant des portes de l'est et du nord, et qui touche à la citadelle, pour se maintenir dans cette position, protégée par le canon de la place. Lord Cathkart, obligé d'étendre, et par conséquent d'affaiblir sa ligne d'investissement, dut renoncer à l'espoir d'enlever *Copenhague* d'un coup de main; il replia ses avant-postes, fit retrancher les points les plus avantageux, et particulièrement le château de *Friedrichsberg,* afin d'attendre son artillerie de siége pour serrer la place de plus près, et commencer une attaque régulière.

Cependant ce qui restait de troupes da-

noises disséminées dans les îles et sur le continent, se ralliait, s'approchait par différentes directions; de toutes parts la population courait aux armes; on armait les batteries sur le rivage du *Belt;* on canonnait les bâtimens anglais qui bloquaient l'île de ce côté : en même temps on augmentait, par tous les moyens que pouvait fournir l'arsenal, les défenses de la rade. La situation des Anglais pouvait devenir très-critique, si cet état de choses se prolongeait.

Lord Cathkart, dans cette circonstance, écrivit, le 18 août, au général Peymann une lettre dont nous croyons devoir donner ici un court extrait. Il lui représentait, tant en son nom qu'à celui de l'amiral, que « la « ville de *Copenhague,* si l'on persistait à « lui faire essuyer les horreurs d'un siége, « serait infailliblement détruite; que les or- « dres du gouvernement anglais étaient posi- « tifs; que les préparatifs pour une attaque « par terre et par mer étaient tels, que le « moindre délai consommerait la ruine des « habitans, celle de la flotte et de toutes les

« propriétés du gouvernement ». Cette sommation n'ébranla pas le gouverneur; il répondit qu'il ferait son devoir, et renouvela au prince royal son serment de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Des vents contraires, auxquels succéda un calme plat, retenaient la flotte anglaise, et l'empêchaient d'appareiller et de s'approcher de la côte. Les Danois profitaient de cette circonstance pour perfectionner leurs travaux de défense, et la garnison redoublait d'ardeur. Le général Peymann devint plus entreprenant, à mesure que les Anglais se montraient plus circonspects. Il fit attaquer leurs lignes sur divers points; il dirigea, dans la nuit du 29 au 30 août, une sortie contre le château de *Friedrichsberg*, que les Anglais avaient fortifié et garni d'artillerie. L'action fut très-vive, et tout à l'avantage des Danois. La jeunesse des écoles, qui marchait en tête de la colonne, conduite par le grand-maréchal Hauch, combattit avec intrépidité sous le feu des mitrailles. Le château fut incendié; les Anglais, forcés de

l'abandonner après avoir fait une grande perte, y laissèrent seize pièces de canon : cinq cents des leurs furent faits prisonniers. Dans la même nuit, la flottille danoise, sous les ordres du commandeur Steen Bille, s'étant approchée, à la faveur du calme, du mouillage de la flotte ennemie, la canonna vigoureusement.

Cependant ces sorties, ces succès partiels, ne pouvaient retarder que pour quelques instans l'attaque combinée par terre et par mer, dont les préparatifs étaient achevés à l'époque du 1er septembre. Lord Cathkart, ayant fait débarquer son artillerie de siége, mit en batterie quarante-huit mortiers et obusiers de différens calibres, et vingt pièces de canon de 24 ; de concert avec l'amiral Gambier, il renouvela au gouverneur de *Copenhague* la première sommation de lui rendre la place, et de remettre à l'amiral la flotte danoise. Il promettait, au nom du roi d'Angleterre, que cette flotte serait fidèlement rendue à la paix générale. Le général Peymann répondit que la flotte danoise était aussi en

sûreté entre les mains de S. M. le roi de Danemarck, qu'elle pourrait l'être dans celles du roi d'Angleterre; que si les Anglais avaient la barbarie de vouloir détruire la ville, les Danois étaient résolus de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défendre; enfin, que dans cette extrémité il demandait un armistice pour informer le roi et recevoir ses ordres. Les généraux anglais répliquèrent qu'ils ne pouvaient accorder aucun délai, et le soir même ils firent ouvrir le feu. Le bombardement commença, tant des batteries de terre que de la flotte, à sept heures et demie du soir, et dura sans interruption pendant onze heures. Le feu se manifesta dans différens quartiers de la ville; mais ces premiers accidens, et la perte de quelques hommes, n'abattirent point le courage des habitans; ils se portèrent avec activité au service des pompes.

Le bombardement recommença le 3 septembre, à quatre heures après midi; faible d'abord, il devint plus violent pendant la nuit. Le 4, vers midi, le feu cessa; mais il

fut repris quelques heures après. Un magasin de bois et l'église Notre-Dame prirent feu en même temps, et dès ce moment les incendies se multiplièrent. Ils augmentèrent toujours à mesure que les pompes manquèrent, et que ceux qui les servaient succombaient à la fatigue. Ce dernier bombardement fut continué avec la même fureur jusqu'au 5 à onze heures du matin; s'il eût duré quelques heures de plus, la ville eût été entièrement détruite. Ce ne fut que le 6, après que la huitième partie de la ville eût été incendiée, qu'on parvint à arrêter le progrès des flammes.

Cette horrible situation força enfin à songer à une capitulation, et le général Peymann fit connaître aux généraux anglais qu'il était prêt à en régler les conditions, sur la base qu'ils avaient eux-mêmes posée; c'est-à-dire la seule livraison de la flotte. Mais ils exigèrent qu'on leur remît, en outre, *les équipemens, arsenaux et chantiers navals, ainsi que tous les magasins et bâtimens qu'ils contenaient.* Le général Pey-

mann déclara qu'il ne pouvait faire une telle concession que lorsqu'il en aurait délibéré avec les autorités de la ville. Après plusieurs conférences avec les négociateurs anglais, MM. Wellesley, Popham et Murray, la menace de recommencer le bombardement aplanit les difficultés, et les conditions qu'il plut aux Anglais de dicter furent acceptées par la capitulation signée le 7 septembre 1807, et dont voici la substance :

Par les articles 1 et 2, la citadelle et l'arsenal naval étaient remis immédiatement aux troupes anglaises.

L'article 3 portait que « les vaisseaux et « bâtimens de guerre de toute espèce, avec « tous les équipemens navals appartenant à « S. M. danoise, seraient livrés aux com- « missaires nommés par les commandans en « chef des forces militaires et maritimes de « S. M. britannique, et ces commissaires « seraient d'abord mis en possession des ar- « senaux et chantiers navals, et de tous les « magasins et bâtimens qu'ils contiennent. »

L'article 4 stipulait que les bâtimens de

transport anglais pouvaient entrer dans le port intérieur pour l'embarquement et le débarquement des munitions et des troupes.

Par l'article 5 les Anglais s'engageaient à évacuer la citadelle et l'île de *Seeland* dans l'espace de six semaines après la ratification de la capitulation, ou plus tôt, s'il était possible, dès que les vaisseaux auraient été emmenés du port intérieur.

L'article 6 portait la cessation des hostilités aussitôt après la signature de la capitulation.

L'article 7 garantissait l'inviolabilité de toutes les propriétés particulières et publiques, à l'exception de celles mentionnées à l'article 3. Les autorités civiles et militaires danoises devaient continuer leurs fonctions dans l'île de *Seeland*. Il y était dit en outre : « On fera tout ce qui peut tendre à produire « l'union et l'harmonie entre les deux na- « tions. »

L'article 8 stipulait la reddition réciproque des prisonniers.

Par l'article 9 et dernier, toutes les pro-

priétés anglaises qui avaient été séquestrées en conséquence des hostilités, devaient être rendues aux propriétaires.

Le général Peymann fit connaître aux habitans, par une proclamation, les dures conditions auxquelles la nécessité l'avait forcé de souscrire. Nous en rapportons quelques expressions, parce qu'elles constatent authentiquement la situation où se trouvait la place :

« Concitoyens, après que tous les moyens « de défense sont devenus insuffisans, et « n'ayant pu empêcher l'ennemi d'élever « des retranchemens si près des remparts « de notre ville qu'il peut y mettre le feu « dans plusieurs endroits autant de fois qu'il « le juge à propos, sans que nous puissions « arrêter les progrès des flammes, nos pom- « pes n'étant plus en état de servir, etc., etc. « Tant par cette considération que dans la « conviction où je suis, ainsi que les autres « officiers commandans, que, dans la situa- « tion actuelle des choses, nos forces para- « lysées ne sont pas en état d'empêcher

« avec quelque apparence de succès l'en-
« nemi de prendre la ville de vive force, et
« de s'emparer des deux chantiers de la
« flotte, nous nous sommes trouvés dans la
« malheureuse nécessité, afin de ne pas faire
« verser le sang des citoyens innocens, et de
« préserver la ville des suites incalculables
« d'un assaut, de conclure une capitulation
« avec les commandans ennemis, de leur
« remettre la flotte, etc., etc. »

Il eût peut-être mieux valu, il eût été plus honorable pour les Danois d'incendier eux-mêmes leur flotte dans le port, et de ne livrer aux Anglais que les cendres de leur arsenal. Il paraît même que le prince royal en avait envoyé l'ordre au général Peymann; mais rien ne prouve qu'il ait pu lui parvenir avant la capitulation.

Une telle violation du droit des gens serait sans exemple dans l'histoire, si le partage de la Pologne et les massacres de *Praga* n'avaient donné de nos jours un aussi scandaleux spectacle aux nations civilisées. En effet, sans pouvoir alléguer aucun grief, sans

déclaration de guerre, même en conservant à *Londres* avec l'ambassadeur danois toutes les formes d'une amitié sincère, les Anglais venaient désarmer les Danois, enlever leurs vaisseaux, incendier leurs maisons, porter la désolation et la mort dans le sein de leurs paisibles familles. Quand on considère cette expédition dans son but, dans son exécution, dans ses effets, on n'y voit qu'un attentat contre une nation généreuse, dont le gouvernement s'était montré envers les puissances belligérantes aussi sage qu'inoffensif; et le motif spécieux de cet attentat est à peine présenté comme une précaution politique. L'avantage qu'en retirait l'Angleterre ne pouvait même compenser les dangers qu'elle voulait prévenir. L'indignation des peuples du Nord, l'intérêt commun des souverains, pouvaient fomenter une coalition hostile plus nuisible à son commerce, à l'entretien de sa marine, que l'ancienne neutralité armée dont elle avait eu tant de peine à rompre le lien.

Le prince royal de Danemarck reçut

comme un nouvel outrage l'article de la capitulation relatif au maintien de la bonne harmonie. Il déclara qu'il resterait en guerre avec l'Angleterre jusqu'à ce qu'il eût repris par la force des armes ce qui lui avait été arraché par la surprise et la trahison.

L'empereur Napoléon ressentit profondément le coup porté par les Anglais à la puissance qui avait le plus loyalement et le plus dignement gardé la neutralité. Le décret de *Berlin* avait poussé jusqu'à l'extrême l'exaspération ; et des deux côtés, le système de domination universelle était à découvert. Napoléon forçait toutes les puissances continentales à servir ses projets contre l'Angleterre. Les Anglais ne voulaient plus reconnaître de neutralité maritime. L'empereur des Français saisit avidement cette occasion d'exciter les souverains à s'allier avec lui pour venger une injure qui leur était commune, et dont l'impunité menaçait également leur indépendance et la dignité de leur couronne. Il fit publier dans le *Moniteur* une sorte de manifeste dans lequel on rap-

pelait les envahissemens progressifs des Anglais et toutes les violences exercées contre les neutres. On y montrait le danger de la prépotence anglaise, plus imminente pour la liberté des peuples que la prétendue monarchie universelle dont le gouvernement britannique affectait de faire l'épouvantail de l'Europe pour mieux couvrir son système de monopole et de domination. Il eut à rougir de son barbare triomphe, et les ministres crurent devoir s'en justifier par la proclamation suivante :

« Sa majesté se doit à elle-même, et elle « doit à l'Europe, d'exposer franchement les « motifs qui lui ont prescrit ses dernières « opérations dans la *Baltique*. Sa majesté « avait différé de faire cet exposé, parce « qu'elle avait l'espérance de conclure avec la « cour de Danemarck des arrangemens plus « désirables; arrangemens pour lesquels elle « était disposée à faire de grands sacrifices, « et qu'elle n'a jamais perdus de vue, même « depuis le commencement des hostilités.

« Profondément affligée d'avoir vu s'éva-

« nouir ainsi l'espoir qu'elle avait conçu,
« sa majesté trouve cependant des motifs de
« consolation dans la pensée que tout a été
« fait de son côté pour obtenir d'autres ré-
« sultats; et tandis qu'elle déplore la cruelle
« nécessité qui l'a forcée de recourir à des
« actes d'hostilité contre une nation avec
« laquelle il était vivement à désirer d'éta-
« blir des relations d'intérêt commun et
« d'alliance, sa majesté est persuadée qu'aux
« yeux de l'Europe et du monde sa conduite
« sera justifiée par le devoir impérieux et
« indispensable de pourvoir à temps à la
« sûreté de son peuple. Elle avait été infor-
« mée, de la manière la plus positive, de
« la résolution où était le chef actuel de la
« France d'occuper, avec une force mili-
« taire, le territoire de *Holstein,* à l'effet de
« fermer à la Grande-Bretagne les canaux
« ordinaires de la communication avec le
« continent; d'engager ou de forcer la cour
« de Danemarck à fermer également le pas-
« sage du *Sund* au commerce et à la navi-
« gation de l'Angleterre, et de s'assurer ainsi

« de la marine danoise pour opérer des dé-
« barquemens sur le territoire britanni-
« que, etc., etc. »

Le reste de la proclamation contient le détail des circonstances qui faisaient présumer le dessein de Napoléon de forcer le Danemarck à prendre une part active à la guerre maritime, et la supposition d'une coopération à une descente en Angleterre. Cet exposé terminait ainsi : « Sa majesté est « sincèrement et douloureusement affectée « qu'il ait fallu avoir recours aux armes pour « l'exécution d'un acte nécessaire à la sûreté « de ses domaines. L'état, les circonstances « actuelles du monde ont exigé ces mesures « de propre conservation. C'est une vérité « que sa majesté déplore, mais dont elle n'est, « en aucune façon, responsable. Elle a long-« temps soutenu le combat inégal d'une « extrême longanimité contre une violence « toujours active; mais cette longanimité « doit avoir un terme. Quand on avoua hau-« tement le projet, qui n'a déjà que trop « réussi, de soumettre tous les états de l'Eu-

« rope à une même usurpation, et de les « coaliser, par la crainte ou par la force, « contre le droit maritime et contre l'exis- « tence politique de ce royaume, sa ma- « jesté sentit la nécessité de prévenir l'ac- « complissement d'un dessein qui n'est pas « plus contraire à ses intérêts qu'à ceux qui « devaient en être les instrumens. »

On voit, par cet exposé, que le gouvernement anglais considérait la souveraineté des mers comme inhérente à son existence politique, et que l'exercice de ce qu'il appelait le droit maritime de l'Angleterre était incompatible avec le droit commun des nations. La neutralité la plus religieusement gardée peut, selon la position géographique, être plus ou moins avantageuse à l'une des parties belligérantes; mais la considérer comme hostile envers l'une, parce que l'autre n'y trouve pas un avantage égal, c'est introduire inpudemment le droit du plus fort, et détruire d'un seul coup la première base et toutes les garanties morales des sociétés humaines.

La conséquence de l'expédition contre le Danemarck amena précisément l'état de choses que le gouvernement anglais avait voulu prévenir, c'est-à-dire l'adhésion des trois principales puissances du Nord, riveraines de la *Baltique*, la Russie, la Prusse et le Danemarck, au système continental de Napoléon. C'était plus que la neutralité armée de Catherine, renouvelée par Paul 1er; et la possession de la flotte danoise, inutile augmentation des forces navales de la Grande-Bretagne, ne pouvait être pour elle un dédommagement suffisant; elle allait perdre aussi les avantages de sa navigation dans la *Baltique*, puisque tous les ports, excepté ceux de la Suède, lui seraient fermés, et que cette puissance, son alliée, qu'elle avait si mal secourue, était elle-même menacée.

Cependant le gouvernement anglais, quoique irrité du traité de *Tilsitt*, et surtout des articles secrets dont il prétendait avoir été informé, voulut, par des négociations, en atténuer les effets qui pouvaient être les plus immédiatement nuisibles à son

commerce. Lord Gower proposa au comte de Romanzow de renouveler les traités; mais déjà le refus de la médiation de l'empereur de Russie avait refroidi les relations entre les cours de *Londres* et de *Pétersbourg*, et le bombardement de *Copenhague* acheva d'aliéner les esprits. Les propositions de lord Gower furent rejetées. Tout prit en Russie un aspect hostile; les côtes furent armées, la flotte équipée; peu de temps après l'embargo fut mis sur tous les bâtimens anglais qui se trouvaient dans les ports, et la guerre fut déclarée. Le manifeste de l'empereur de Russie, daté de *Pétersbourg* le 7 novembre, donne une juste idée de la situation respective des puissances à cette époque, de l'ascendant de l'empereur Napoléon sur son nouvel allié, et de l'influence qu'avait déjà prise son ambassadeur, le général Caulaincourt, sur le cabinet russe.

« Autant la confiance de l'empereur de « Russie dans ses liaisons intimes avec « S. M. britannique a été grande, autant « l'étonnement de ce monarque a été grand,

« en voyant son allié s'en écarter entière-
« ment. Deux fois l'empereur a pris les ar-
« mes pour une cause à laquelle l'Angleterre
« était la plus intéressée; en vain il la solli-
« cita de faire les derniers efforts pour son
« avantage; il ne lui demanda jamais la com-
« binaison de ses troupes avec l'armée russe,
« il désira seulement qu'elle fît une diver-
« sion, et il fut vivement surpris qu'elle ne
« fît rien dans sa propre affaire. Spectatrice
« froide et indifférente des scènes d'une
« guerre allumée par ses intrigues, la cour
« de *Londres* envoya ses troupes attaquer
« *Buénos-Ayres* : une partie de son armée,
« qui paraissait destinée à faire une diver-
« sion en Italie, quitta la Sicile où elle était
« rassemblée. On croyait avec raison ces
« troupes destinées à agir contre le royaume
« de *Naples*, et on apprit qu'elles étaient
« occupées à faire la conquête de l'Égypte, etc.

..... « La paix de la Russie avec la France
« devait préparer la paix générale, et l'An-
« gleterre sortit tout à coup de la léthargie
« dans laquelle elle avait été plongée; mais

« ce fut pour jeter de nouveau dans le nord « de l'Europe des brandons qui devaient « rallumer et entretenir les flambeaux de la « guerre dont elle ne voulait pas l'étouffe- « ment. Ses flottes et ses troupes se mon- « trèrent sur les côtes du Danemarck pour « y commettre un acte de violence, dont « l'histoire, si fertile en exemples, ne peut « nous en montrer un semblable.....

..... « Blessé en son honneur, et outragé « dans l'intérêt de ses sujets et dans ses obli- « gations envers les puissances du Nord par « cet acte de violence commis dans la *Bal-* « *tique,* qui est une mer fermée, dont la « tranquillité depuis long-temps était ga- « rantie par les puissances voisines, même « de l'aveu du cabinet de *Saint-James,* l'em- « pereur ne dissimula pas à l'Angleterre son « mécontentement à cet égard, et lui fit « annoncer qu'il ne pouvait y être indiffé- « rent, etc., etc. »

Le roi de Prusse, qui n'avait point encore quitté sa résidence de *Mémel* pour rentrer dans ses états, ne tarda pas à suivre l'im-

pulsion de la Russie; sa déclaration du 1er décembre annonçait la rupture de toutes relations avec l'Angleterre jusqu'à la paix générale, et confirmait la fermeture des ports et les prohibitions imposées par le traité de *Tilsitt*.

Le prince royal de Danemarck n'avait pas attendu les témoignages de l'intérêt et de l'appui de ces deux puissances pour se constituer en état de guerre. Après avoir refusé de ratifier la convention de *Copenhague*, et dédaigné de répondre à d'itératives propositions d'alliance aussi dérisoires qu'injurieuses, il prit toutes les mesures nécessaires pour repousser de nouvelles agressions. Ce fut alors seulement que le gouvernement anglais déclara la guerre au Danemarck, inutile formalité qui n'avait d'autre but que de soutenir l'absurde prétention de faire peser le reproche du bombardement de *Copenhague* sur les victimes mêmes immolées à ses vengeances.

Ainsi, de toutes les puissances du Nord, la Suède seule persista dans son alliance avec

l'Angleterre. L'empereur Alexandre fit de vains efforts pour ramener le roi Gustave au système de coalition; et n'ayant pu l'y déterminer, il menaça de l'y contraindre par la force des armes, et fit entrer un corps de troupes dans la Finlande, sous les ordres du général Buxhöwden.

De son côté, l'empereur Napoléon se préparait non seulement à soutenir le Danemarck, mais encore à porter la guerre dans le cœur de la Suède. Le prince de Ponte-Corvo, dont le quartier-général était à *Hambourg,* reçut ordre d'entrer dans le Holstein pour y remplacer les troupes danoises et se préparer à passer dans les îles.

Tel était, à la fin de 1807, la situation des affaires dans le Nord, et nous aurions enfin achevé de remplir notre tâche, quant à la relation des faits militaires dans les campagnes de 1806 et 1807, si nous n'avions été forcé de laisser en arrière quelques événemens qui eurent lieu dans le royaume de Naples, à l'autre extrémité de cette ligne de postes français qui s'étendait sans inter-

ruption des bords de la *Baltique* à ceux de la mer *Adriatique*, du détroit du *Sund* au détroit de *Messine*. Quant aux événemens très-importans qui se passèrent en Portugal dans les derniers mois de l'année 1807, nous considérons qu'ils appartiennent à l'histoire de la guerre de la péninsule, et c'est par ce motif que, nous réservant de les y comprendre, nous n'en traiterons pas dans ce volume.

Privée de l'appui de l'armée anglo-sicilienne sous les ordres du général Stuart, qui, comme nous l'avons dit dans le 15e volume de cet ouvrage, avait été obligé de se rembarquer et de repasser en Sicile, l'insurrection des Calabres était presque entièrement anéantie; il restait cependant aux insurgés plusieurs points sur la côte de la *Méditerranée*, dans lesquels, soutenus par les secours en armes et en vivres que leur procuraient les Anglais, ils faisaient une forte résistance; ceux d'*Amantea*, dans la Calabre extérieure, et de *Maratea*, dans la province de Basilicata, étaient les plus impor-

tans. Nous entrerons dans quelques détails sur les opérations auxquelles donnèrent lieu l'attaque et la prise de ces deux places.

Le 3 décembre 1806, le général Verdier partit de *Cosenza*, se dirigeant sur *Amantea*, avec quatre bataillons, un escadron de dragons, un détachement d'artillerie, un de sapeurs, deux obusiers et deux pièces de 3 portés à dos de mulets, des échelles, et tous les outils nécessaires à des travaux de tranchée. Il arriva le soir à *Lago*, petit village situé à l'entrée d'une gorge très-resserrée qui conduit à *Amantea;* son avant-garde avait été obligée de combattre pendant toute la journée, pour chasser devant elle les hordes d'insurgés qui défendaient ce terrain difficile.

Le 4, le général Verdier mit la plus forte partie de sa troupe en marche dans le fond de la gorge, faisant flanquer sa marche sur la crête des montagnes, à droite et à gauche, par le bataillon des chasseurs corses et par le 2e bataillon du 1er régiment de ligne. Ces trois petites colonnes se réunirent à *San-Pietro*,

à un mille environ d'*Amantea*, et marchèrent ensuite sur la ville. Un bataillon de conscrits des 1er et 14e régimens d'infanterie légère, chassa un rassemblement de douze cents insurgés des hauteurs qui la dominent, et les troupes françaises y prirent position.

La petite ville d'*Amantea* est bâtie sur le versant méridional d'un rocher de la forme d'un cône tronqué, qui s'élève sur le bord de la mer au débouché de la gorge que venaient de suivre les troupes du général Verdier : la base de ce rocher est arrosée au nord par une petite rivière. La ville, distante de la mer de cent cinquante toises environ, est défendue de ce côté par un autre rocher de soixante pieds de hauteur; les autres parties sont fermées par une muraille élevée flanquée de deux bastions qui se rattachent aux deux extrémités de ce rocher : sur le plateau élevé au pied duquel la ville est bâtie, se trouve un fort de forme régulière, qui bat à la fois l'entrée de la gorge, le côté de la mer et les accès de la porte principale de la ville.

Les insurgés occupaient aussi la petite ville de *Belmonte*, située sur la côte et au nord d'*Amantea*, dont elle est séparée par une montagne qui domine le fort. Le général Verdier, pour intercepter la communication entre ces deux points, fit occuper la montagne par deux bataillons.

Le colonel Mirabelli, ancien officier dans l'armée napolitaine, et l'un des plus riches habitans de la ville, y commandait. Dans la soirée du 5 décembre, le général Verdier fit attaquer et enlever le faubourg. Le peu d'effet de son artillerie, d'un trop faible calibre pour faire brèche, décida le général Verdier à tenter l'escalade. Les insurgés ne se laissèrent pas surprendre, et trente grenadiers français périrent dans ce premier assaut.

Le général Verdier ayant été obligé d'éloigner ses troupes de la place, pour attendre des vivres et des munitions dont il manquait, les assiégés reprirent une partie du faubourg, et le lendemain 7, les insurgés de *Belmonte* essayèrent de déposter les troupes

qui occupaient la montagne, mais ne purent y réussir.

Les assiégeans furent renforcés par un détachement de cinq cents hommes venu de *Monteleone;* cette troupe prit position sur le rivage, à peu de distance du faubourg. Le général Verdier n'ayant reconnu aucun point accessible du côté de la terre, et qui ne fût soigneusement gardé, espéra de pouvoir surprendre plus facilement l'ennemi en faisant escalader le rocher du côté de la mer. Il destina à cet audacieux coup de main le bataillon d'infanterie légère, le 1er régiment de ligne et le bataillon du 42e venu de *Monteleone.* Les troupes étaient parvenues pendant la nuit, en silence, et à la faveur du bruissement des vagues, jusqu'au pied du rocher, lorsqu'un enfant, qui malgré l'obscurité avait aperçu quelque mouvement, donna aussitôt l'alarme, en s'écriant : *Voilà les Français!* Une vive fusillade partit aussitôt du rempart : plusieurs grenadiers, atteints par les balles, eurent l'admirable constance de rester immobiles dans leur

position sans proférer une seule plainte. Les assiégés voyant qu'on ne répondait point à leur feu, se rassurèrent ; on les entendit même imposer silence à l'enfant qui renouvelait ses cris. Mais bientôt le lever de la lune et l'explosion d'un obus firent apercevoir les Français ; le feu s'engagea dans le faubourg, et l'artillerie du fort tira avec vivacité sur le point d'attaque. Gravissant alors à travers les broussailles, les grenadiers se hâtèrent d'appliquer les échelles, et sous le feu plongeant et les quartiers de roche que les insurgés faisaient rouler sur eux, ils s'obstinèrent à escalader le rocher qui sert de rempart du côté de la mer : mais l'obstacle était insurmontable ; précipités des échelles que brisaient les quartiers de roche, mutilés, moissonnés par la fusillade, près de cent de ces braves périrent au pied du roc.

Après ces deux tentatives infructueuses, le général Verdier renonça à une entreprise pour laquelle il n'avait point de moyens suffisans d'artillerie, et rentra avec ses troupes à *Cosenza* le 10 décembre.

En attendant qu'il eût fait venir l'artillerie nécessaire pour forcer les points fortifiés, retraites et appuis des insurgés, le général Reynier, qui au départ du maréchal Masséna, appelé à la Grande-Armée, venait de prendre le commandement de celle de Calabre, fit disperser à *San-Lucido*, *Fiume-Freddo* et *Longabardi*, des rassemblemens considérables d'insurgés.

Aussitôt que les pièces de 12 et un convoi de munitions furent arrivés de *Lago-Negro* à *Cosenza*, le général Verdier, avec sa division, renforcée du 52e de ligne, se porta de nouveau sur *Amantea*. Il dirigea en même temps sur *Belmonte* le général Perri, avec un fort détachement. Le commandant refusa de se rendre, et le général Perri alla reprendre devant *Amantea* la position qui coupe la communication entre les deux places.

Cette fois, après avoir investi la place, le général Verdier fit ouvrir, le 3 janvier 1807, une tranchée du côté de la mer; il attira l'attention et le feu de l'ennemi sur sa bat-

terie de 3, pendant qu'il dérobait la construction d'une batterie de pièces de 12, de deux mortiers et de deux obusiers, destinée à faire brèche à la partie du rempart adjacente au rocher, en même temps qu'on incendierait la ville.

Le 6, une flottille sicilienne vint croiser dans la baie et canonna les postes français. Le général Verdier, pendant qu'on continuait les travaux de tranchée, fit ses dispositions pour repousser un débarquement, si elle tentait d'en opérer. Elle chercha seulement, dans les jours suivans, à ravitailler la place, mais ne parvint qu'avec peine à y faire entrer un émissaire. Le 11, les assiégeans ouvrirent le feu. Le général Verdier, jugeant la brèche praticable, réunit dans la nuit du 14 au 15 toutes les compagnies d'élite de sa division, et se mit à leur tête; mais l'ennemi fit un feu si vif, qu'il fut impossible d'arriver jusqu'au pied du rempart. Cette inutile tentative coûta une centaine d'hommes.

Dans la nuit du 17 au 18 janvier, les assié-

geans travaillèrent à pratiquer une mine pour faire sauter le bastion de gauche, seul point favorable pour tenter un nouvel assaut. Un officier napolitain, au service du roi Joseph, et propriétaire dans la ville, fut employé à négocier avec le chef des insurgés, Mirabelli. Le peuple d'*Amantea* ne voulut pas laisser sortir celui-ci de la ville; il proposa cependant un armistice de dix jours, après lesquels il s'engageait à rendre la place s'il n'avait point été secouru.

Le lendemain, 20 janvier, le général Reynier vint lui-même prendre le commandement; il fit pousser avec activité les travaux de mine; mais les assiégés pénétrant le dessein des Français élevèrent eux-mêmes une coupure dans l'intérieur de la place, vis-à-vis le bastion menacé.

Le 21, le général Reynier fut obligé de détacher cinq cents hommes pour disperser un rassemblement qui s'était formé de nouveau à *Longabardi;* il se composait de galériens de *Palerme*, récemment débarqués. Le village fut cerné, enlevé, et tous les in-

surgés passés au fil de l'épée; leur chef seul, Micheli, un des agens les plus actifs de la reine Caroline, parvint à s'échapper.

Le 27, trois bâtimens de guerre reparurent devant *Amantea*, et tentèrent vainement de faire entrer dans la place des chaloupes chargées de munitions.

Le 30, l'armistice étant expiré, le feu recommença sur la place : celui des assiégés fut très-faible. La négociation avec Mirabelli fut reprise; il répondit que tous les individus étrangers à la ville, qui s'y trouvaient en plus grand nombre, avaient, malgré ses représentations, résolu de continuer la défense, et qu'il lui était impossible de rendre la place. Le bombardement ne discontinua pas jusqu'au 5 février, qu'on fit sauter la mine. L'éboulement du bastion fut assez considérable pour que les carabiniers du 22e d'infanterie légère pussent l'escalader; mais arrêtés par la coupure, ils furent vivement fusillés par les fenêtres et les créneaux des maisons voisines, et durent abandonner la brèche après y avoir laissé une trentaine de morts.

Malgré ce dernier succès, les assiégés désespérant de pouvoir résister encore, et manquant tout-à-fait de vivres, se décidèrent à capituler, et le lendemain 6, la place fut remise aux Français, sous les conditions honorablement acquises par une défense si opiniâtre, que le commandant Mirabelli pouvait se retirer en Sicile, et que les habitans ne seraient ni poursuivis ni inquiétés à raison de leur conduite.

Le lendemain de la reddition d'*Amantea*, le général Reynier fit investir le château de *Fiume-Freddo*, où le chef Micheli s'était retiré après l'affaire de *Longabardi*. On ouvrit le feu avec une pièce de 12 et un mortier : dès que la brèche fut praticable, on se disposa à enlever le fort; mais les insurgés, effrayés du sort qui les attendait, brisèrent eux-mêmes les chaînes du pont-levis, et livrèrent le château aux assiégeans. Micheli, et vingt-cinq seulement des chefs des révoltés, furent pris et passés par les armes.

Le plan des insurgés avait été fort bien

conçu ; les points où ils s'étaient retranchés avaient été choisis de manière qu'ils pouvaient à la fois protéger le débarquement des renforts et des munitions qui étaient envoyés de Sicile, et intercepter la longue et difficile communication de *Lago-Negro* à *Cosenza*. *Maratea*, située sur la côte dans le golfe de *Policastro*, et à une très-petite distance des gorges de *Lauria*, sur la route de *Naples*, était une de leurs meilleures places d'armes. Ces brigands étaient devenus plus audacieux depuis que des officiers anglais s'étaient joints à eux, et qu'un intendant civil, revêtu des pouvoirs de la cour de *Palerme*, y avait établi son quartier-général. Cet intendant, nommé Mandarini, était plein de hardiesse et doué de talent.

Le général Lamarque, qui depuis le siége de *Gaëte* avait détruit les repaires d'insurgés dans le *Cilento*, fut chargé de l'expédition contre *Maratea*. Il quitta *Lago-Negro* dans les premiers jours de décembre 1806, s'établit à *San-Lorenzo-de-la-Pendula*, et par des marches rapides et des mouvemens habile-

ment combinés, il parvint à jeter et à enfermer dans la place deux mille insurgés, et vingt-deux de leurs chefs. Il arriva devant *Maratea* le 15 décembre, avec sept bataillons. La ville est divisée en ville basse et ville haute; cette dernière, située sur un immense rocher qui dans les sept huitièmes de son pourtour ressemble à un pain de sucre renversé, n'est abordable que sur un front de cent cinquante à deux cents toises, dont le talus est très-rapide : c'est un rocher qu'il est impossible d'entamer. Cette partie était fermée par une muraille de vingt-cinq pieds de haut que flanquaient des tours dont on avait réparé les vieux créneaux; c'était la citadelle, le dernier refuge des bandes insurgées, qu'on pouvait évaluer à deux ou trois mille hommes.

Le général Lamarque fit venir promptement de l'artillerie de *Lago-Negro* et de *Salerne*, et parvint, après les travaux les plus pénibles, à la hisser sur des pointes de rocher d'où l'on découvre la place. Les Anglais, qui avaient plusieurs frégates mouillées

devant le port, essayèrent d'opérer plusieurs débarquemens, et furent toujours repoussés. Les insurgés répandus dans le pays attaquèrent les troupes françaises pour débloquer la place : ils furent battus; la garnison tenta des sorties, elle fut refoulée dans ses murailles.

La position militaire des Français ne leur permettait pas de se borner à un blocus, et il semblait impossible de tenter un siége. Le général Lamarque imagina de faire des tranchées en relief, de s'avancer vers la place en bâtissant des petits murs en pierres sèches dont les champs des environs étaient couverts; à chaque retour, on élevait une tour où on plaçait des tirailleurs. L'ardeur des soldats fut telle, qu'en douze jours on parvint sous les murs de la place; les assiégés, n'ayant que du canon de petit calibre, ne purent ralentir les approches des assiégeans. On attacha le mineur, tout était prêt, lorsque les insurgés, jugeant leur position désespérée, firent une sortie générale et renversèrent les premiers ouvrages; les Français,

un moment repoussés, revinrent à la charge, et reprirent leur avantage. L'action fut vive et meurtrière; un grand nombre des révoltés, armés de poignards, se jetaient avec un courage fanatique dans les rangs des assiégeans, et y trouvaient la mort. Après vingt-deux jours d'un siége qui fut un combat continuel, les insurgés demandèrent à capituler. Les officiers anglais, le chef Mandarini, obtinrent de retourner en Sicile; vingt chefs et plus de deux mille soldats furent faits prisonniers de guerre : la plupart demandèrent à servir leur nouveau roi, et furent incorporés dans l'armée napolitaine. Le 6e de ligne, le bataillon corse, et surtout le 2e régiment de ligne italien, commandé par le brave colonel Forti, se distinguèrent dans cette brillante expédition, dont les résultats furent décisifs pour la pacification de cette partie du royaume.

A mesure que les esprits se calmaient, et que le nouveau souverain s'affermissait par de sages institutions, la cour de *Palerme* redoublait d'efforts et d'intrigues pour en-

courager ses partisans et renverser les nouvelles autorités. La conjuration ourdie à *Naples*, et qui fut découverte par des lettres interceptées, se combinait avec une expédition dont le commandement avait été donné au prince de Hesse-Philipstadt, le même qui avait défendu *Gaëte* avec tant d'obstination. Il débarqua le 9 mai 1807 à *Reggio* et à *Gioja*, avec six mille hommes de troupes régulières et six pièces d'artillerie légère; il était accompagné de plusieurs chefs de bandes et de magistrats destinés à administrer les Calabres.

Le général Reynier, dès qu'il fut informé des apprêts du débarquement, se rendit de *Cosenza* à ses avant-postes à *Seminara*, et pénétrant le dessein qu'avait l'ennemi de se porter dans la plaine de la *Corona*, il ordonna au général Abbé de replier ses postes et de se concentrer sur *Monteleone*. Le prince de Hesse suivit à travers les bois de *Rosarno* l'arrière-garde du général Abbé, et vint camper à *Drosi*. Après divers petits engagemens qui eurent lieu du 23 au 26 mai,

les Siciliens occupèrent *Mileto*, mais leur avant-garde n'osa s'avancer dans la plaine de *Monteleone*.

Le général Reynier, qui avait rassemblé environ trois mille hommes dans cette ville, fut sommé par le prince de Hesse-Philipstadt de l'évacuer; indigné de cette insolente proposition, le général français résolut d'attaquer sur-le-champ.

Le 28 mai, à la pointe du jour, les voltigeurs du 23e régiment d'infanterie légère poussèrent vivement ce qui était en avant de *Mileto*, et s'emparèrent de ce village.

L'armée sicilienne était en bataille sur un plateau au-delà de *Mileto*, couvert en partie par les terres d'un large fossé qui lui servait d'épaulement; six pièces de canon battaient les issues du village. Le général Abbé, commandant l'avant-garde, forma deux colonnes d'attaque, composées chacune d'un bataillon, et les suivit lui-même en seconde ligne avec trois bataillons et un escadron. Le général Camus resta en réserve devant le village avec le 52e régiment.

La colonne de gauche déboucha vivement du village sous le feu bien nourri de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, pendant que celle de droite tournait la gauche de l'infanterie ennemie. Le prince de Hesse fit charger sans succès la première colonne; alors le général Abbé, chargeant lui-même avec sa seconde ligne, enfonça celle de l'ennemi, et enleva son artillerie. Les Siciliens, mis dans le plus grand désordre, furent poursuivis jusqu'à *Rosarno*. Un seul régiment, celui des Sannites, avait tenu ferme; il fut enveloppé et pris en entier. Les Siciliens, poursuivis sans relâche sur les directions de *Gioja* et de *Reggio*, furent tous pris ou dispersés; le prince de Hesse ne put rentrer à *Reggio* qu'avec une cinquantaine de chevaux, après avoir laissé cinq cents morts sur le champ de bataille; il repassa immédiatement à *Messine*. Le colonel Billard, du 29e régiment, et le capitaine Antignac qui commandait l'escadron du 9e de chasseurs, seule cavalerie qu'eût le général Reynier, furent particulièrement cités entre

les braves qui se distinguèrent dans cette brillante affaire.

Les Siciliens restaient encore maîtres des forts de *Scylla* et de *Reggio;* ils s'étaient aussi, pendant la marche du prince de Hesse, emparés de *Cotrone,* sur le golfe de *Tarente,* où le chef de bandes Corem-Cantore résista jusqu'au 10 juillet. Après différentes expéditions pour dissiper les rassemblemens qui se formaient dans les montagnes, le général Reynier s'occupa avec activité des préparatifs nécessaires pour la reprise des forts de *Reggio* et de *Scylla.* Le roi Joseph fit ouvrir une route depuis *Lago-Negro* jusqu'au camp de la *Corona,* au-dessus de *Seminara,* pour faire transporter l'artillerie et les munitions; et afin de maintenir libre cette longue communication, et de soutenir par échelons le corps du général Reynier, il ordonna au général Salligny de se porter avec six bataillons à *Cosenza, Monteleone* et *Nicastro.* Les deux derniers forts ne furent investis que dans les derniers jours de l'année 1807. Il fallut beaucoup de temps et

de travail pour amener l'artillerie, et surtout devant *Reggio*, à cause des torrens de l'*Aspro-Monte*. Les facilités qu'avaient les Anglo-Siciliens pour ravitailler ces deux places et en renforcer les garnisons, comme aussi celles que leur donnait leur flottille pour inquiéter les communications et balayer les places, prolongèrent la défense : ce ne fut que plus de six semaines après leur investissement que *Scylla* et *Reggio* tombèrent au pouvoir des Français.

Les Anglo-Siciliens, entièrement expulsés du territoire continental, n'occupaient plus que l'île de *Capri*, rocher inabordable, point d'observation très-incommode, au milieu du golfe de *Naples*, repaire des brigands et des agitateurs, et dont la reprise par le général Lamarque, dans le courant de la campagne de 1808, est un de nos plus brillans faits d'armes.

Tous les projets du gouvernement anglais pour attiser la guerre contre la France étaient maintenant renversés. Napoléon avait coupé à *Tilsitt* le nœud des coalitions. A l'ex-

ception du triomphe honteux remporté sur les Danois, les expéditions anglaises avaient partout échoué. Également formidables l'une à l'autre sur le continent et sur les mers, la France et l'Angleterre ne furent jamais moins disposées à une pacification. La querelle s'envenima entre les deux géans, précisément parce qu'ils semblaient être respectivement dans l'impuissance de s'atteindre : entre ces deux grandes rivalités tout accord devint impossible. Fière de sa position intangible, depuis que sa marine avait achevé la destruction des forces navales de l'Europe, l'Angleterre déclarait la guerre perpétuelle, et tenait le continent bloqué comme une place dont elle pouvait à la longue forcer la capitulation ; et cette capitulation, qu'elle prétendait dicter dès-lors (et que les caprices de la fortune ont pu seuls lui faire dicter depuis), n'était rien moins que la réduction de la France à ses anciennes limites. Plus fier encore des résultats de ses victoires, de la solidité de ses conquêtes, l'empereur des Français voulait, en excluant

les Anglais de toute participation aux affaires du continent, *divisos toto orbe Britannos*, les forcer à reconnaître la liberté des mers, et à renoncer à leur prétendu droit maritime.

Quoique d'une et d'autre part ces prétentions fussent exagérées, on peut dire que celles de la France étaient justes et d'accord avec l'intérêt commun des peuples, tandis que celles de l'Angleterre ne pouvaient être réalisées que par la ruine de la France et un nouveau bouleversement de l'Europe.

Chacune des deux puissances poursuivit donc avec la même ténacité cette guerre de blocus et d'exclusion; mais à cette époque, et jusqu'à celle d'événemens qu'aucune prudence humaine ne pouvait prévoir, l'avantage de cette lutte restait à la France. Le commerce d'Angleterre était attaqué dans son principe vital; elle ne soutenait qu'à grands frais, et par l'abus immodéré de son crédit, une guerre dont il n'était pas probable que le but fût jamais complétement atteint. La France, au contraire, quoique

privée de son commerce maritime, était dans un état de splendeur et de prospérité. Si le genre et les bornes de cet ouvrage nous l'avaient permis, nous aurions voulu présenter ici à nos lecteurs un tableau complet de la situation de l'empire à cette époque, la plus glorieuse de notre histoire; nous nous contenterons de leur en offrir une esquisse. Au-dedans, de grands travaux avaient été achevés; près de quatre mille lieues de routes avaient été construites dans le cours d'une année, et particulièrement celles du *Simplon* et du *Mont-Cenis;* des canaux terminés, des fleuves et des rivières rendues navigables; la construction des vaisseaux de guerre dans le port d'*Anvers* avait été poussée avec activité; les bassins de *Flessingue* et de *Dunkerque,* les môles de *Cherbourg* annonçaient les progrès du rétablissement de la marine; de grands encouragemens étaient accordés à l'industrie, et principalement aux manufactures de la ville de *Lyon* qui sortait de ses ruines; des monumens nationaux, impérissables trophées, s'élevaient au sein de

la capitale, tels que les ponts d'*Austerlitz* et de *Iéna*, l'arc de triomphe du *Carrousel*, les statues des guerriers qui s'étaient le plus illustrés, et la colonne triomphale, fondue avec le bronze des canons de l'ennemi.

Au milieu des témoignages éclatans de l'allégresse publique, l'empereur s'occupait à consolider les bases de sa monarchie, sinon par les purs et durables élémens d'un gouvernement représentatif, du moins par tous les perfectionnemens désirables dans les diverses parties de l'administration. Il supprima le tribunat, qui, dans son système, n'était plus qu'une superfluité, une ombre importune de la démocratie éteinte, un accessoire inutile pour l'initiative des lois; il en réserva exclusivement la préparation à son conseil-d'état.

Mais pendant qu'il effaçait ainsi les dernières traces de la liberté et de la publicité des discussions, qu'il enchaînait la presse et qu'il soumettait la liberté individuelle à une commission sénatoriale, il adoucissait les regrets des amis de la liberté consti-

tutionnelle par de sages et salutaires institutions.

Il fonda l'Université impériale, organisa l'instruction publique, et la soumettant à des règles fixes, à des méthodes uniformes, il fit cesser les variations anarchiques auxquelles les excès de la révolution l'avaient livrée; il rétablit la Cour des Comptes, et entoura cette magistrature censoriale de toute la considération nécessaire pour garantir la fortune publique.

Au-dehors, ses redoutables armées, occupant encore bien au-delà des frontières de l'empire les territoires naguère le théâtre de leurs glorieux exploits, affermissaient sa puissance et protégeaient l'établissement des états nouvellement créés. Entretenues aux dépens du pays où elles étaient cantonnées, elles réparaient leurs pertes, et les charges du trésor public se trouvaient ainsi considérablement allégées.

Les ambassadeurs de Napoléon obtenaient dans toutes les cours une préférence marquée; les importations du commerce fran-

çais étaient favorisées, et remplaçaient progressivement sur les divers marchés les fabrications anglaises confisquées et détruites. Les bienfaits de la paix éteignaient les haines, consolaient de beaucoup de sacrifices, rapprochaient les esprits malgré la différence des caractères des peuples. La tendance générale était la fusion des intérêts des diverses contrées qui étaient attirées vers un centre commun, et, selon toutes les probabilités, destinées à former sous un seul sceptre le vaste empire d'Occident; les lois, les usages, les mœurs même de LA GRANDE NATION s'introduisaient dans ses états; notre Code civil y était adopté, nos institutions militaires imitées, notre régime administratif exactement appliqué. Ce colosse de puissance n'avait-il donc que des pieds d'argile? portait-il en lui-même les germes de sa dissolution? L'histoire dira si la modération du vainqueur n'eût pas affermi les fondemens de l'édifice qu'il avait élevé; mais quand on considère la vigueur et l'éclat de la puissance de l'empereur Napoléon après

la paix de *Tilsitt*, quand on voit les souverains et les princes rechercher à l'envi son alliance, entrer dans ses vues, lui décerner eux-mêmes les honneurs du triomphe, accourir dans sa capitale pour l'orner de leur présence et cultiver son amitié, faut-il s'étonner que le conquérant qui, comme le premier César, ne croyait jamais avoir saisi le dernier fruit de la victoire, n'ait voulu s'arrêter qu'après la pleine exécution du vaste plan qu'il avait conçu, et n'apercevoir le terme de sa brillante carrière, la sécurité de son empire, la paix du monde, que lorsque ses aigles planeraient des confins de la Sarmatie aux colonnes d'Hercule. *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.*

PIECES JUSTIFICATIVES
DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

Suite de la Correspondance et des Ordres de l'empereur NAPOLÉON, *transmis par le major-général de la Grande-Armée française.*

Au maréchal LEFEBVRE.

Osterode, le 19 mars.

L'EMPEREUR vient de recevoir votre lettre du 18; vous devez avoir à présent votre équipage de pont; il faut vous presser de jeter un pont; ce n'est qu'alors que vous serez réellement maître de la langue de terre.

Il est possible que l'ennemi ait quelques centaines de cosaques à *Dantzick*, mais ces troupes sont peu de chose.

Si le gouverneur du prince de Reust est encore près de vous, il serait bon de l'envoyer au quartier-général pour le faire jaser. L'empereur sait que le général Drouet a une carte manuscrite de la rive droite de la *Vistule;* sa majesté ordonne que vous lui envoyiez cette carte; elle en fera faire sur-le-champ une copie et vous la renverra.

Le général Chasseloup est avec vous; adressez à

l'empereur un croquis de votre position ; mais songez que le plus important est de jeter un pont.

Au maréchal MASSÉNA.

Osterode, le 21 mars.

IL paraît, monsieur le maréchal, d'après le rapport que fait le général Suchet de son expédition sur *Ostrolenka*, que l'ennemi y a des forces en infanterie, et qu'il s'y est sérieusement établi ; il paraît aussi que l'expédition du général Suchet n'a point eu le résultat que l'on désirait. Sa majesté désire connaître, autant que cela sera possible, où se trouve en ce moment le corps d'Essen ; occupe-t-il la presqu'île entre le *Bug* et la *Narew ?*

A-t-il de l'infanterie à *Brock?* car il faut prendre garde, l'ennemi étant aussi près, qu'il pourrait être avant vous à *Pultusk*.

Pour l'exécution du projet de l'empereur dont je vous ai parlé, il serait bien important que l'ennemi fût éloigné, sans cela il observerait de trop près et pourrait être instruit du mouvement. Sa majesté vous laisse le maître de prendre sur tout cela les mesures que peuvent indiquer les circonstances ; elle s'en rapporte entièrement à vous.

Il paraît que des cosaques se sont montrés à *Ortelsburg ;* s'il y a de l'infanterie, on pense qu'elle ne peut y être nombreuse.

L'empereur eût désiré que, par le retour de mon officier d'état-major, vous eussiez donné des nouvelles de l'ennemi : ayez des espions.

A S. A. I. le prince JÉRÔME NAPOLÉON.

L'EMPEREUR, mon prince, n'a point trouvé dans votre lettre du 18 la réponse catégorique aux questions que je vous ai faites en son nom. En conséquence, sa majesté vous charge de répondre aux questions suivantes.

Combien faut-il de troupes pour tenir en respect les garnisons de *Glatz* et de *Kosel*, et contenir la Silésie de manière à pouvoir continuer de profiter de ses ressources. Votre altesse dit bien dans sa lettre qu'il faut six mille hommes pour le siége de *Neiss*, six mille pour celui de *Kosel*, et quatre mille pour contenir la Silésie; mais il ne s'agit point de faire le siége de ces places, mais bien de contenir les garnisons. Il est important que votre altesse réponde à ces questions, afin que l'empereur puisse savoir de combien il peut affaiblir le corps d'armée qui est en Silésie, sans se priver des ressources de cette province. Nous avons ici, mon prince, un millier d'hommes qui n'ont plus ni chevaux ni selles; faites-moi connaître si, en les envoyant à *Breslau* ou *Glogaw*, vous pourrez leur procurer des chevaux et des selles; ces troupes ont leurs armes.

Au général ZAYONCHECK.

Osterode, le 22 mars.

L'EMPEREUR, général, auquel j'ai communiqué votre lettre, approuve fort l'idée que vous avez de faire partir le 24 une nouvelle reconnaissance : mais sa majesté désire que cette reconnaissance, au lieu d'être de trois cents hommes de cavalerie comme l'était la dernière, soit forte de seize cents chevaux qui formeraient seize escadrons, sous la conduite de vos meilleurs officiers.

Vous mettriez quatre escadrons sous le commandement d'un colonel, ce qui ferait quatre colonnes; vous ferez soutenir cette cavalerie par le général Fischer, qui aura à ses ordres un régiment d'infanterie de dix-huit cents hommes et quatre pièces de canon.

Cette reconnaissance, marchant en masse, se porterait sur *Passenheim*.

L'art consiste, général, à marcher ensemble sans se faire éclairer, de manière que l'ennemi, du moment qu'il apercevra les premiers cavaliers, ait toute la troupe sur les bras.

La compagnie d'élite, c'est-à-dire les hommes les mieux montés, serait en avant, soutenue par un second escadron, ayant en arrière le reste de la ligne de cavalerie, l'infanterie et l'artillerie. Du moment qu'on

apercevrait quelques cosaques, le premier escadron tomberait dessus, soutenu du second; les quatorze autres en arrière. Il est impossible que de cette manière on ne prenne point quelques patrouilles de cosaques.

La reconnaissance arriverait le même jour à *Passenheim;* l'infanterie y séjournerait en prenant une bonne position, et on laisserait avec elle trois cents hommes à cheval. Le reste de la cavalerie se porterait rapidement sur *Mensguth* avant le jour; de là, elle se dirigerait suivant les renseignemens qu'on aurait de l'ennemi, et se porterait sur *Ortelsburg* pour couper et prendre toutes les patrouilles qui s'y rencontreraient; le troisième jour, toute la reconnaissance, infanterie, artillerie et cavalerie, rentrerait en se reployant sur *Villenberg*, et regagnerait ses anciens cantonnemens.

On aura soin de laisser en arrière trois cents cavaliers pour ramasser les traînards.

Cette expédition, que vous pouvez motiver selon les circonstances, aura l'avantage d'accoutumer les Polonais à entrer en scène. Les troupes qui auront fait cette reconnaissance se reposeront quelques jours, et l'empereur organisera une nouvelle reconnaissance plus forte, mêlée de Français et de Polonais.

Sa majesté est bien aise de juger, dans la première reconnaissance du 24, comment se conduiront les Polonais livrés à eux-mêmes.

L'empereur est disposé à admettre, comme il l'a déjà fait, dans la légion-d'honneur ceux qui se distingueront. Il faudra tâcher de prendre le bailli de *Mensguth* et l'envoyer à *Osterode*, ayant toutefois pour lui des égards et le traitant bien. Si l'on ne peut pas avoir ce bailli, il faut tâcher d'en avoir un autre pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

Au général PANNETIER, *aide major-général.*

Osterode, le 23 mars.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que partout où se trouvent le quartier-impérial et l'état major-général, vous soyez de droit, par vos fonctions d'aide major-général, commandant supérieur du quartier-général, ayant sous vos ordres le commandant de la place, la compagnie de guides, la compagnie polonaise, et le bataillon des troupes de *Hesse-Darmstadt.* Vos fonctions seront de voir tout ce qui se passe, de veiller à la police et à la sûreté du quartier-général, de passer en revue tous les détachemens qui passent, soit allant à l'armée, soit allant aux hôpitaux. Vous prendrez des mesures pour être prévenu la veille des détachemens qui se rendront à l'armée, afin que l'empereur en soit instruit, et qu'il puisse les passer en revue si cela lui est agréable. Vous aurez à me rendre compte deux fois par jour, ainsi qu'à vous concerter avec le général Le-

camus, aide major-général chargé du détail de l'état-major.

Au maréchal MASSÉNA.

Osterode, le 24 mars.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, désire que vous lui fassiez connaître s'il y a autant de déserteurs bavarois qu'on le dit; si cela était, il faudrait les éloigner de la Gallicie.

Dites-moi où se trouve le général Essen; nous avons des rapports qui disent qu'il file par *Biala* et *Rastenberg* sur l'armée du général Benningsen.

On dit que l'ennemi montre de l'infanterie sur l'*Omulew*. Si cela est, il serait convenable que le général Gazan fît, avec toute sa cavalerie et sa division, une reconnaissance sur *Ortelsburg*, où il pourrait tenir son avant-garde pendant la nuit; par le moyen de cette reconnaissance, on pourrait savoir à quoi s'en tenir.

Si l'ennemi avait de l'infanterie dans *Ortelsburg*, il faudrait l'attaquer; dans ce cas, les dragons marcheraient en masse, mettant à la tête deux cents hommes des mieux montés, afin que, du moment où l'on apercevrait les cosaques, ils s'élançassent sur eux, soutenus par les autres escadrons. Il n'y a point de doute qu'on ne fît des prisonniers; car les cosaques

ont avec eux de l'infanterie légère qui pourrait être prise.

Si l'ennemi avait à *Passenheim* plus de deux à trois mille hommes d'infanterie, il serait convenable que le général Gazan prît alors poste à *Ortelsburg;* si cependant il avait des preuves certaines que l'ennemi n'ait point d'infanterie à *Ortelsburg* ni à *Passenheim*, il serait inutile qu'il se dérangeât. Cependant tout porte à penser que l'ennemi fait quelque chose, et qu'il tient l'*Omulew*. Il paraît donc utile de renforcer le général Gazan de deux régimens de cavalerie bavaroise. L'empereur verrait avec plaisir que vous vous y portassiez, vous laissant le maître de faire ce que vous jugerez convenable. On pourra faire quelques centaines de prisonniers; mais sa majesté ne pense point que l'on doive envoyer de petits partis qui donnent l'éveil, et qui se font ramener avec perte; en changeant de méthode, l'ennemi sera attrapé.

Ces reconnaissances seront nécessaires, à moins que vous ne soyez assuré que les mouvemens que l'ennemi a paru faire les 21, 22, 23 et 24 ont cessé. Enfin, monsieur le maréchal, voyez par vous-même à *Villenberg* ce qui se passe; car, si l'ennemi faisait des préparatifs pour attaquer *Allenstein*, il serait plus avantageux de marcher sur lui: vous connaissez notre position.

Le maréchal Davout occupe *Hohenstein* et *Deitenwald;*

Le maréchal Ney, *Guttstadt;*

Le maréchal Soult, *Liebstadt;*

Le prince de Ponte-Corvo, *Braunsberg.*

Vous connaissez la position des troupes du général Zayoncheck; il doit faire aujourd'hui une forte reconnaissance. L'empereur voudrait que, le 26, vous sachiez positivement à quoi vous en tenir sur la position et les mouvemens de l'ennemi; car, s'il voulait attaquer le général Gazan, le général Zayoncheck ou le maréchal Davout, il vaudrait mieux le prévenir et marcher à lui.

L'empereur me charge, au reste, de vous dire qu'il s'en rapporte entièrement à tout ce que vous croirez devoir faire.

Au général CHASSELOUP.

Osterode, le 24 mars.

L'EMPEREUR vient de recevoir le rapport du général Cazals sur les ouvrages de *Praga.* Il résulte qu'au 1er avril toute la ligne magistrale sera terminée et la place en état de défense, et qu'au 1er mai la contrescarpe sera entièrement achevée. On demande quels seront les ouvrages qui resteront à faire pour augmenter la défense.

Sa majesté désirerait qu'on fît une demi-lune au principal front, et qu'on établît à cent toises, sur la droite et sur la gauche, deux redoutes ou flèches fermées, qui communiqueraient aux deux demi-

bastions par une caponnière ; ce qui aurait l'avantage d'éloigner les batteries ennemies qui voudraient s'établir pour rompre le pont, et enfin servirait d'ouvrage avancé pour qu'on ne pût cheminer sur les fronts de gauche ou de droite, en leur servant de défense. Ces deux petits ouvrages avancés sont importans, en ce qu'ils arrêtent le premier choc d'un coup de main, et donnent par là plus de résistance à la ligne magistrale. L'intention de l'empereur est qu'on établisse une manutention et des fours dans l'enceinte de *Praga* et dans l'endroit le plus à l'abri, de manière qu'on puisse cuire trois ou quatre mille rations de pain par jour, et mettre en magasin deux ou trois mille quintaux de farine. Il faut porter un grand soin à avoir en réserve du bois pour pouvoir se blinder le long du rempart ; c'est l'endroit le plus sûr pour se mettre à l'abri.

L'empereur est informé que le pont de *Marienwerder* est établi, mais le projet de la tête de pont soumis à sa majesté, ne présente aucun résultat ; il faut, à *Marienwerder*, une tête de pont importante, qui empêche l'ennemi d'établir des batteries pour détruire le pont, et ayant au moins un développement de quatre cents toises. La tête de pont de *Marienwerder* doit être comme celle de *Praga ;* comme vous la présentez, elle ne pourrait pas être défendue. Faites donc un autre tracé ; ordonnez qu'on des-

cende du bois pour pouvoir revêtir l'escarpe et la contrescarpe. Cet ouvrage est de la plus grande importance pour le but que doit remplir cette fortification : couvrir le pont de *Marienwerder,* et être en position sur la rive droite, lorsque toute l'armée aurait passé sur la rive gauche. *Marienburg* paraît propre à remplir le même objet : il faudrait y faire une pareille tête de pont.

Vous sentez assez, général, que les deux positions réunies de *Marienwerder* et de *Marienburg* rendraient bien belle et bien imposante celle de l'armée qui serait sur la rive gauche.

Au général SONGIS.

Osterode, le 24 mars.

Vous connaissez, général, le besoin pressant que nous avons de fusils. Le général Rapp mande qu'il n'en est point encore arrivé à *Thorn.* L'empereur observe qu'il y a six semaines qu'il a donné des ordres pour en faire venir. Nous avons à l'armée trois mille hommes sans fusils : vous voyez donc combien il est urgent qu'il arrive des armes. L'empereur est informé que le général Pernetty a dirigé de *Breslau* sur *Varsovie* seize pièces d'artillerie en fer avec de mauvais affûts. Avec l'abondance d'artillerie que nous avons en Silésie, sa majesté eût trouvé plus convenable qu'on envoyât de bonnes pièces et de bons affûts. Or-

donnez néanmoins que les pièces en fer soient mises en batterie à la tête de pont de *Praga*, et que l'on répare les affûts; ordonnez qu'on choisisse dans l'enceinte de la tête de pont de *Praga* un endroit propre à former un petit magasin de cartouches, un magasin d'artifice, un parc à boulets, afin qu'il y ait une forge. Cette place sera entièrement terminée au 1er avril.

Ordonnez aussi que l'on mette en batterie six obusiers prussiens de ceux pris à l'ennemi; il y en avait à *Varsovie;* faites venir ce qu'il faudrait de Silésie. L'empereur se rappelle avoir vu de beaux obusiers prussiens sur la place à *Varsovie.*

L'officier qui est à *Praga* ne paraît pas avoir assez d'activité; il faudrait envoyer un colonel faisant les fonctions de directeur, et placer à *Praga* un capitaine en second chargé des magasins de la tête de pont de *Praga*, où cet officier résiderait.

A M. l'ordonnateur DUPRAT.

Osterode, le 26 mars.

Vous demandez, M. l'ordonnateur Duprat, s'il faut faire diriger les convois sur *Finkenstein.*

L'intention de l'empereur est que tous les convois de farine soient gardés à *Osterode*, et continuent à y arriver pour alimenter la manutention.

Tous les convois de pain seront dirigés sur *Fin-*

kenstein, quand il y en aura deux cent mille rations dans les magasins d'*Osterode*.

Les convois de biscuit seront également dirigés sur *Finkenstein*, lorsqu'il y en aura à *Osterode* deux cent mille rations.

Ces dispositions auront lieu pour les convois venant soit de *Thorn*, soit de *Varsovie*.

Quant aux farines, vous les emmagasinerez à *Osterode*, et quand il y en aura quatre mille quintaux, vous me demanderez des ordres sur la destination des convois qui arriveraient après cet approvisionnement.

Soit que l'eau-de-vie vienne de *Thorn*, soit qu'elle vienne de *Varsovie*, vous en ferez emmagasiner trois cent mille rations à *Osterode*, et le surplus sera dirigé sur *Finkenstein*.

Il faut songer qu'il y a à *Osterode* treize fours qui peuvent consommer trois cents quintaux de farine par jour.

Tout ce qui vient d'*Elbing* doit être dirigé sur *Finkenstein*, hormis seize cents quintaux de blé qui seront directement versés sur *Osterode* pour alimenter les moulins, qui peuvent moudre soixante quintaux par jour; faites connaître ces dispositions à M. Faviers.

J'écris à M. l'intendant-général pour qu'indépendamment des convois dirigés sur *Osterode* il ait à faire diriger directement sur *Finkenstein* trois mille quin-

taux de farine, trois mille quintaux de blé et cent cinquante mille rations d'eau-de-vie.

Le 4e corps ne tirera plus rien de *Marienwerder*, tout ce que peut fournir cette place étant réservé pour le quartier-général impérial de *Finkenstein*.

Ces dispositions relatives au 4e corps commenceront à dater du 30 mars. A dater de la même époque, les magasins d'*Osterode* fourniront au 4e corps tout le pain qu'il devait tirer de *Marienwerder*.

Enfin, je recommande à M. l'intendant-général qu'il ait à faire filer sur *Osterode*, indépendamment des dispositions qu'il fera pour *Finkenstein*, de quoi compléter les approvisionnemens dont je viens de vous parler pour *Osterode*, c'est-à-dire deux cent mille rations de pain, deux cent mille de biscuit, et trois cent mille rations d'eau-de-vie, quatre mille quintaux de farine; la consommation journalière d'*Osterode* sera considérable, car elle devra fournir aux 4e, 3e et 6e corps.

A M. Daru, intendant-général.

Osterode, le 26 mars.

Je vous envoie, M. l'intendant-général, la copie de la lettre que j'écris à M. Duprat; ordonnez toutes les dispositions qui vous concernent. Indépendamment de tous ces approvisionnemens, l'empereur ordonne que vous envoyiez à *Marienwerder*, en descendant

la *Vistule*, trois mille quintaux de farine, trois cent mille rations de biscuit, et trois cent mille rations d'eau-de-vie.

On suppose que les magasins de *Bromberg* pourront fournir les grains et farines demandées. Il faut aussi vous occuper de faire une même quantité d'approvisionnemens à *Mewe*, sur la rive gauche de la *Vistule*. La *Vistule* nous servira pour les approvisionnemens de *Marienwerder* et de *Mewe*, et vous vous servirez des voies de terre pour approvisionner *Osterode*. Il faut, pour les premiers temps, diriger par terre quelques convois de farine sur *Finkenstein*; l'intention de l'empereur est d'avoir un magasin dans ce quartier-général impérial, de deux cent mille rations de pain, trois cent mille de biscuit et trois cent mille d'eau-de-vie, et, comme je vous l'ai déjà dit ci-dessus, un pareil approvisionnement à *Marienwerder* et à *Mewe*. Vous pouvez tirer de *Varsovie* soixante ou quatre-vingt mille rations de pain, trois mille quintaux de farine et trois cent mille rations d'eau-de-vie, auxquels vous feriez descendre la *Vistule* jusqu'à *Marienwerder*.

Il faut que *Varsovie* fournisse quelque farine par terre pour alimenter les magasins.

Au maréchal MASSÉNA.

Osterode, le 29 mars.

LES nouvelles que nous recevons, monsieur le maréchal, portent à croire que, pendant que l'ennemi se retranche à *Ostrolenka*, le général Essen fait filer en arrière de gros détachemens pour renforcer le corps d'armée du général Benningsen.

L'empereur désirerait que vous pussiez chasser l'ennemi d'*Ostrolenka* : mais, sous quelque prétexte que ce soit, il ne faut pas lui laisser fortifier sa tête de pont, car cela lui donnerait le grand avantage de pouvoir passer d'une rive à l'autre à volonté. Donnez-moi tous les jours, au moins de deux jours l'un, de vos nouvelles par des aides-de-camp et officiers d'état-major pour les choses importantes, et par la ligne de correspondance du général Zayoncheck pour le reste.

A S. A. I. le prince EUGÈNE NAPOLÉON.

Osterode, le 30 mars.

L'EMPEREUR ordonne, monseigneur, que votre altesse fasse mettre en marche le 10 avril la division du général Boudet qui est à *Vérone*, et la division du général Molitor qui est à *Brescia*, pour se diriger sur *Augsbourg*, où il est indispensable qu'elles soient arrivées avant le 30 avril.

Ces troupes devront marcher en divisions, et les régimens de tête feront les premiers jours double marche, afin de pouvoir marcher par régimens pour se cantonner.

Pour avoir le temps de se procurer des vivres, il faudra que ces deux divisions prennent, en partant de *Vérone,* pour quatre jours de pain. Votre altesse fera passer la division de *Vérone* par *Alla,* et celle de *Brescia* par la *Roccadanfo;* s'il y a quelques marches d'étape qui soient trop courtes, les généraux des divisions pourraient les brûler.

L'intention de sa majesté est que ces deux divisions mènent avec elles leur artillerie, et que cette artillerie consiste au moins en huit ou dix pièces bien attelées pour chaque division.

Ces mouvemens, monseigneur, doivent être tenus dans le plus grand secret possible, afin que les deux divisions Boudet et Molitor aient déjà fait plusieurs marches avant qu'on se doute de leur destination.

Donnez de suite, mon prince, vos ordres et instructions aux généraux Molitor et Boudet, et instruisez-moi, par le retour de mon courrier, des dispositions que vous aurez faites pour leur départ, ainsi que de leur itinéraire.

Faites incorporer tous les hommes disponibles du 3e bataillon du 93e régiment, qui est au camp de *Vérone,* dans les deux premiers bataillons de ce régiment avant

leur départ, afin d'en porter les compagnies à cent quarante hommes, et faites retourner le cadre de ce 3e bataillon en Piémont pour y recevoir des conscrits; les autres régimens de ces deux divisions partiront tels qu'ils se trouvent composés, et ils auront le plus grand soin de ne laisser aucun détachement en arrière. Les deux divisions partiront telles qu'elles sont organisées avec leurs généraux et leur administration.

Je donne l'ordre au 3e bataillon du 3e régiment d'infanterie légère, qui est à *Parme*, de faire partir sur-le-champ six cents hommes pour se rendre en toute diligence à *Augsbourg*, afin d'y renforcer les deux premiers bataillons de ce régiment que sa majesté suppose forts de seize cent soixante-quatorze hommes, d'après l'état de situation au 1er février.

Au 4e bataillon du 56e, qui est en Piémont, de faire partir quatre cents hommes pour le même objet.

Au 3e bataillon du 2e de ligne, qui est aussi en Piémont, d'envoyer de même quatre cents hommes.

Au 3e bataillon du 16e de ligne, qui est à *Toulon*, d'envoyer trois cents hommes.

Au 3e bataillon du 67e, qui est à *Gênes*, d'envoyer quatre cents hommes.

Au 3e bataillon du 37e, qui est en Piémont, d'envoyer trois cents hommes.

Je prie votre altesse de me faire instruire du pas-

sage de ces détachemens en Italie, et de veiller à ce qu'ils poursuivent rapidement leur marche sur *Augsbourg*.

Sa majesté ordonne aussi, mon prince, que vous fassiez partir tous les hommes disponibles à cheval, équipés et montés, des 4e, 6e, 7e et 8e régimens de cuirassiers, et des 3e, 15e, 19e, 23e et 24e régimens de chasseurs, qui ont leurs dépôts en Italie, ainsi que ceux des régimens italiens.

Que votre altesse fasse également partir des dépôts du 1er de ligne et des 1er et 2e d'infanterie légère italiens, deux cents hommes pour chaque régiment, afin de les compléter.

Je donne avis des dispositions ci-dessus au général Lacuée, directeur-général des revues; je le préviens en même temps qu'il faut qu'il envoie en Italie un assez grand nombre de conscrits, pour que les régimens qui y restent, savoir, les 13e, 35e, 53e, 106e, 9e, 84e et 92e de ligne, soient à leur effectif du grand complet de cent quarante hommes par compagnie, de sorte que ces régimens forment vingt-trois bataillons, et qu'ils aient à l'effectif vingt-sept à vingt-huit mille hommes, et plus de vingt-cinq mille présens sous les armes; pour que le 18e léger et les 5e, 11e, 23e, 60e, 79e et 81e de ligne, formant treize bataillons, aient leur grand complet de cent quarante hommes par compagnie, de sorte qu'indépendam-

ment de ce qui est en Dalmatie et en Allemagne, ces treize bataillons puissent former une division à l'effectif de vingt mille hommes; qu'enfin les quatorze dépôts de l'armée de Naples, qui sont en Italie, puissent former une division à l'effectif de dix-sept à dix-huit mille hommes, c'est-à-dire cent quarante hommes par compagnie.

Je donne confidentiellement avis à M. Otto, à *Munich*, de la marche des divisions Boudet et Molitor sur *Augsbourg*, afin que les ordres et avis soient également envoyés secrètement en Tyrol.

Au général MARMONT.

Finkenstein, le 3 avril.

JE m'empresse de vous faire connaître, général, qu'une dépêche du 3 mars, de *Constantinople*, arrive à l'instant; l'empereur reçoit la nouvelle officielle que les Anglais ont été obligés d'évacuer le *Bosphore*, et qu'en six jours de temps six cents pièces de canon ont été mises en batterie devant le sérail. Un grand nombre de troupes s'est porté au détroit, que les Anglais ont repassé; mais une escadre turque supérieure en nombre s'est mise à leur poursuite, ce qui est une mauvaise opération que le général Sébastiani ni le grand-seigneur même n'ont pu empêcher, tant était grande l'effervescence du peuple à *Constantinople*. Dans cette situation des choses, le sultan a demandé

six cents canonniers français. Le général Sébastiani a dû vous écrire, et le firman doit vous être arrivé. L'ordre de l'empereur, général, est que sur-le-champ vous fassiez partir tout ce qui vous reste d'officiers du génie et d'artillerie, avec un corps de six cents hommes d'artillerie, sapeurs et ouvriers, bien complet, pour se rendre à *Constantinople*. Une partie de ce corps pourrait partir de *Raguse*. Par votre dernier état de situation, vous avez quatre compagnies d'artillerie du 2e régiment, une du 8e régiment, deux compagnies de sapeurs ainsi que cinquante ouvriers : l'intention de sa majesté est que sur ces cinquante ouvriers vous en fassiez partir vingt-cinq; que vous fassiez partir les deux compagnies de sapeurs, qui font environ cent soixante-dix hommes; vous ferez partir de *Raguse* une compagnie du 2e régiment complétée à cent vingt hommes, en choisissant dans l'infanterie des hommes beaux et forts; vous ferez partir une compagnie d'artillerie de la Dalmatie, que vous ferez compléter également à cent vingt hommes, de la même manière que ci-dessus; vous ferez partir deux compagnies d'artillerie italienne que vous ferez compléter chacune à cent hommes par les troupes italiennes, choisissant des hommes forts et beaux. Ces quatre compagnies formeront quatre cent quarante hommes, qui joints aux cent soixante-dix sapeurs et ouvriers demandés feront les six cents

hommes demandés par le grand-seigneur. Vous y joindrez une douzaine d'officiers d'artillerie et du génie, français et italiens, ayant soin que parmi les officiers d'ouvriers il y en ait un habile et de bons artificiers. Vous ferez armer de bons fusils et bien équiper tous les hommes; vous ferez partir avec eux pour trois mois de solde, et plus si vous avez de l'argent; vous ferez donner à chaque homme trois paires de souliers; il est à désirer que les ouvriers emportent avec eux des outils, qu'on ne trouverait pas à *Constantinople;* les officiers d'artillerie et du génie auront l'attention d'emporter, autant qu'ils pourront, les livres qui pourraient leur être utiles selon les circonstances.

Vous ferez connaître à la Porte que, si elle veut d'autres troupes, vous lui en enverrez sur sa demande directe. Effectivement, général, l'empereur vous autorise à envoyer jusqu'à la concurrence de quatre à cinq mille hommes, ainsi qu'à les mettre en mouvement, et les faire passer sans ordre ultérieur de sa majesté; mais cependant pour cela il faut que vous ayez une réquisition fort en règle, signée du général Sébastiani, et que le pacha sur le territoire duquel vous ferez passer ces troupes ait un firman bien en règle de la Porte.

Il vous restera en Dalmatie ainsi qu'à *Raguse* assez d'artillerie; vous ferez compléter les compagnies

qui vous resteront à cent vingt hommes, en prenant des hommes de l'infanterie. Je donne d'ailleurs des ordres pour que le vice-roi d'Italie fasse passer sur-le-champ en Dalmatie douze officiers d'artillerie et douze officiers du génie. Ainsi, n'épargnez pas les officiers d'artillerie et du génie pour les envoyer à *Constantinople,* où il ne saurait trop y en avoir; avec la direction de nos officiers, tous les soldats français sont artilleurs.

Si vous avez de l'argent, général, l'empereur ordonne que vous fassiez passer, par les troupes que vous envoyez à *Constantinople,* 200,000 fr. en or, au général Sébastiani, et qui seront employés aux besoins des troupes, l'intention de sa majesté n'étant pas qu'elles soient d'aucune manière à charge à la Porte. Si vous n'avez pas d'argent, faites-le-moi connaître, afin que je prenne des mesures en conséquence. L'intention de l'empereur est que tout ce que je viens de vous ordonner parte vingt-quatre heures après la réception des ordres.

Vous pourrez envoyer trois ou quatre officiers d'état-major si vous en avez, et si vous les croyez pouvoir être utiles dans ce pays. Si vous aviez un bon général de brigade qui désirât aller à *Constantinople,* envoyez-le avec les six cents hommes.

J'observe que, sur le dernier état de situation de votre armée, vous avez plus d'officiers d'artillerie, du

génie et de l'état-major qu'il ne vous en faut. Vous pouvez donc envoyer, si vous le jugez convenable, tout ce qui n'est pas strictement nécessaire. A quoi vous servent cinq colonels ou chefs de bataillon? Un à *Raguse* et un en Dalmatie vous suffisent.

A S. A. I. le vice-roi d'Italie.

Finkenstein, le 3 avril.

L'INTENTION de l'empereur, monseigneur, est que vous donniez l'ordre à votre aide-de-camp Sorbier de se rendre sur-le-champ à *Constantinople*, où il sera à la disposition du général Sébastiani, pour y servir dans son grade.

Vous donnerez également l'ordre au colonel d'artillerie Foy de se rendre sur-le-champ en Dalmatie, d'où le général Marmont le fera passer à *Constantinople*. Vous trouverez ci-jointe, mon prince, la copie de l'ordre que je fais passer au général Marmont.

L'empereur ordonne que votre altesse impériale dirige sans délai deux compagnies d'artillerie à pied françaises, et deux italiennes, pour se rendre à *Zara*. D'après les états de situation, vous avez en Italie treize chefs de bataillon et dix colonels d'artillerie, indépendamment du colonel Foy. Envoyez donc le colonel Mengen, qui restera en Dalmatie, où vous

enverrez également deux chefs de bataillon français et deux chefs de bataillon italiens, destinés à y rester. Envoyez le colonel du génie Maudier à *Raguse;* envoyez aussi un autre colonel pour remplacer un de ceux que le général Marmont fait partir pour *Constantinople*. Des treize capitaines du génie que vous avez, vous en enverrez six au général Marmont, ainsi que quatre des treize lieutenans. Je donne des ordres pour que l'on fasse partir en poste, de France, six officiers du génie et six d'artillerie, pour remplacer ceux que vous enverrez en Dalmatie. L'empereur ordonne, mon prince, que vous chargiez votre aide-de-camp Sorbier de porter au général Sébastiani, à *Constantinople*, 200,000 fr. en or, somme indépendante des 200,000 fr. que doit envoyer de son côté le général Marmont. Vous ferez connaître au général Sébastiani, en lui envoyant cet argent, qu'il doit l'employer à l'entretien des troupes à *Constantinople*, l'intention de sa majesté étant qu'elles soient toutes payées par lui, et qu'elles ne soient en rien à la charge du grand-seigneur; et qu'elles ne lui coûtent pas un sou.

A S. M. le roi de Naples.

Finkenstein, le 3 avril.

Sire, l'empereur vient d'envoyer une quarantaine d'officiers du génie et d'artillerie à *Constantinople*. Sa

majesté désire que vous ne conserviez à l'armée de *Naples* que ce qui lui sera absolument nécessaire en officiers du génie et d'artillerie, et que vous envoyiez tous les autres à l'armée d'Italie.

Au général CLARKE.

Finkenstein, le 7 avril.

SA MAJESTÉ me charge de vous faire connaître que, d'après les nouvelles qu'elle reçoit, il paraît que les Suédois ont passé la *Peene* le 3 avril, et que le général Granjan, avec son corps, se porte du côté de *Stettin*. Sa majesté donne l'ordre au maréchal Mortier, qui est à *Colberg*, de marcher sur *Stettin* avec un corps assez considérable. Les 6e, 7e, et 8e régimens provisoires doivent se trouver dans cette ville. Le 15e de ligne, les 3e et 5e régimens provisoires ou sont arrivés à *Berlin*, ou sont près d'y arriver. Vous n'aurez pas manqué de diriger ces troupes sur *Stettin*, pour y grossir le corps considérable que le maréchal Mortier y rassemble pour marcher sur l'ennemi. Si d'autres régimens provisoires vous arrivent, dirigez-les sur *Stettin*, ainsi que tout ce que vous pourrez tirer de cavalerie des dépôts de *Postdam*. Enfin, vers le 15 du mois, le maréchal Mortier se trouvera avoir une forte armée pour marcher sur les Suédois et les rejeter au-delà de la *Peene*.

Cependant, dans l'état des choses, dirigez le trésor

et les effets les plus précieux sur *Kustrin;* et faites mettre *Spandau* dans le meilleur état possible de défense. Prévenez le maréchal Brune pour que, de son côté, il fasse ce qui lui sera possible pour inquiéter les Suédois sur leur flanc droit, afin de les empêcher d'avancer dans le pays. Prévenez le gouverneur de *Magdebourg* pour qu'il redouble de surveillance; dites-lui de correspondre avec le maréchal Brune.

Le 4e de ligne italien arrive le 25 avril à *Augsbourg;* voilà, général, pour le moment actuel.

Vers le 30 avril, un corps considérable de ligne et d'élite français arrive à *Augsbourg,* et il pourra se porter sur l'*Elbe*, et renforcer le maréchal Mortier, si les Anglais, d'un autre côté, renforçaient le roi de Suède. Enfin, général, vous ferez tout ce qui dépendra de vous; et, en cas d'événemens qu'on ne pût prévoir, après avoir bien muni la forteresse de *Spandau,* vous vous jetteriez à *Kustrin* ou à *Stettin*, si les choses étaient plus sérieuses qu'on a lieu de le penser en ce moment, vu qu'il paraît que les Suédois n'ont pas plus de douze mille hommes. Veillez bien à ce qu'aucun convoi ne soit pris en route, et ne puisse servir à armer les paysans. Ci-joint des duplicata d'ordres que vous ferez passer au maréchal Mortier et au général Thouvenot à *Stettin.*

Au maréchal MORTIER.

Finkenstein, le 7 avril.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, vient de recevoir la lettre que vous lui avez adressée par votre aide-de-camp; sa majesté ordonne que vous partiez sur-le-champ avec le 72e régiment et un régiment italien, et que vous rejoigniez votre corps à *Stettin*, où vous trouverez le 15e régiment de ligne et les 3e, 5e, 6e, 7e et 8e régimens provisoires, tout cela formant un corps de trente à trente-deux mille hommes. Ces forces doivent être suffisantes pour jeter l'ennemi au-delà de la *Peene*. Vous laisserez devant *Colberg* deux régimens italiens pour continuer le blocus de la place, ce qui est suffisant, et ce que pendant long-temps il y a eu devant cette place. Quant à l'artillerie de campagne, vous en avez suffisamment.

Comme par la suite il serait possible que l'ennemi, profitant de la belle saison, reçût des renforts, l'empereur a prévu ce cas, et un corps de quarante mille Français doit arriver, dans le courant de mai, sur l'*Elbe*.

Dans ce moment, monsieur le maréchal, vous devez garantir *Berlin* autant que cela vous sera possible. Pour ce premier moment, il ne paraît pas que l'ennemi ait des forces supérieures à celles que vous pouvez lui opposer; un avantage que vous remporteriez

maintenant le reculerait pour bien long-temps. Pensez que votre ligne d'opérations doit être sur *Stettin*, et avoir pour but de couvrir le siége de *Colberg* et de maintenir les communications avec la Grande-Armée. Il est fâcheux que vous ayez ôté le 72e régiment au moment où l'ennemi se renforçait. Vous laisserez le général Loison commander devant *Colberg*; vous lui prescrirez de prendre toutes les mesures nécessaires pour bien contenir la garnison.

Au général THOUVENOT.

Finkenstein, le 7 avril.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que, dans les circonstances actuelles, vous gardiez tous les corps qui passeraient à *Stettin*; je veux dire les corps entiers. Le 15e de ligne, les 3e, 5e, 6e, 7e et 8e régimens provisoires doivent être arrivés ou sur le point d'arriver dans votre place; s'ils en étaient partis, et qu'ils ne fussent qu'à deux ou trois marches de *Stettin*, rappelez-les.

Le maréchal Mortier a l'ordre de se porter sur *Stettin*; vous prendrez ses ordres.

Au maréchal MORTIER.

Finkenstein, le 11 avril.

VOUS devez, monsieur le maréchal, avoir reçu en ce moment, par le premier et le second de vos aides-

de-camp, les ordres de l'empereur ; votre aide-de-camp colonel doit être arrivé le 8 soir. Vous vous serez sûrement mis en marche le 9 ou le 10, et cela remédie à tout. Il est difficile de rendre compte de la conduite du général Granjan. Comment est-il possible que le général Clarke n'ait reçu que le 6 avril la nouvelle de l'attaque du 1er ; il aurait dû la connaître le 2 au soir, ce qui l'aurait mis à même de retenir à *Berlin*, jusqu'à ce jour au moins, quatre à cinq mille hommes de troupes. L'empereur trouve que le général Granjan a perdu la tête.

Sa majesté est étonnée que vous ayez quitté *Stralsund* dans le moment où l'ennemi s'y renforçait, et que vous ayez affaibli votre corps d'armée, en laissant vos parcs en arrière, sans prendre position, comme l'indiquaient vos instructions. Et comment, au premier bruit, ne vous êtes-vous pas rendu à *Stettin?* Mais l'empereur trouve aujourd'hui qu'il ne faut penser qu'à y remédier. Qu'importe *Colberg*, qui était déjà cerné, si on pille *Berlin* et nos derrières. Le 3e régiment de ligne est parti de *Posen* pour *Stettin;* il est fort de trois mille hommes : c'est le plus beau régiment des armées françaises. Le général Clarke a réuni à *Zednich* le 15e régiment de ligne et le 8e provisoire. L'intention de l'empereur est donc que vous réunissiez toutes vos forces, et que vous marchiez sur la *Peene*, de manière à couvrir

Berlin. Si vous vous trouvez en force, passez la *Peene*, et poursuivez l'ennemi, sauf à venir reprendre la position de la *Peene*, pour vous y tenir, et faire construire des têtes de pont, et successivement, votre corps sera renforcé de beaucoup de troupes; sans la négligence du général Granjan à en instruire le général Clarke, vous auriez aujourd'hui six cents hommes de plus. Si vous avez retiré de *Colberg* un régiment italien, vous l'y renverrez aussitôt que vous le pourrez. Relisez les instructions que l'empereur vous a données il y a plusieurs mois. De la position que vous prendrez sur la *Peene* mettez-vous en communication avec le maréchal Brune, qui a ordre d'inquiéter la droite de l'ennemi. L'important est de bien réunir les troupes que le général Clarke a rassemblées à *Zednich.* Vous pourrez vous rassembler soit sur *Passewalck,* soit sur *Friedland.* Quand vous occuperez *Demmin,* l'ennemi n'osera rien entreprendre, si vous avez la tête de pont sur la *Peene.*

Laissez le général Loison devant *Colberg;* il suffit qu'il vous rende compte, afin que suivant les circonstances vous puissiez lui prêter secours; correspondez tous les jours avec le général Thouvenot, le général Clarke, et très-fréquemment avec le quartier-général.

L'empereur espère qu'avant dix jours les Suédois

seront repoussés et ramenés. Je donne l'ordre que le contingent de *Saxe-Weimar* se rende sur *Colberg* pour y renforcer le général Loison.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 11 avril.

JE vous préviens, M. le maréchal, que le maréchal Mortier a été obligé de retirer un régiment de *Colberg* pour s'opposer aux Suédois; le corps qui est devant cette place se trouvant affaibli pourrait être forcé; il est donc convenable que vous renforciez par beaucoup de cavalerie la route qui entretient votre communication et votre correspondance avec le général Loison; c'est dans cette considération que l'empereur s'est décidé à vous laisser le 23e régiment de chasseurs à cheval; envoyez l'emplacement et la force, et où se trouvent vos postes de cavalerie qui protégent la route de *Stettin* à *Colberg*, ce que vous faites pour les renforcer, et enfin donnez-moi souvent des nouvelles du général Loison. Avez-vous des nouvelles du régiment de *Paris?* Je donne l'ordre au général Liger-Belair de diriger le contingent de *Saxe-Weimar* sur *Colberg* pour renforcer les troupes.

Au général THOUVENOT.

Finkenstein, le 11 avril.

L'EMPEREUR, général, me charge de vous mander

que votre correspondance n'est pas satisfaisante ; vous vous plaignez que les équipages de M. le maréchal Mortier mangent les ressources de votre place; on doit vous observer que c'est directement pour cela qu'on a une place comme *Stettin*. Au lieu de nous envoyer des courriers pour faire connaître la situation des choses, les troupes qui partent ou qui arrivent, vous faites passer de petites lettres sans détails : occupez-vous de mettre votre place dans le meilleur état possible de défense; faites-moi passer l'état de vos magasins, la situation de votre garnison, et dites-moi ce que sont devenus les 6e et 7e provisoires; correspondez avec le général Clarke et avec moi.

Le maréchal Mortier va se porter en avant ; tenez-moi exactement au courant de ce que vous pourrez apprendre et du maréchal Mortier d'un côté, et du général Loison qui reste dans *Colberg;* vous sentez que rien n'est plus important.

Au général LOISON.

Finkenstein, le 11 avril.

JE vous préviens, général, que je viens d'ordonner au maréchal Lefebvre de faire partir un régiment polonais fort de quatorze cents hommes pour remplacer le régiment italien que le maréchal Mortier a emmené avec lui; j'écris également au commandant d'un régiment wurtembergeois qui arrive à *Posen*

le 12, de se diriger sur *Colberg* où il sera à vos ordres.

Ainsi, vous vous trouverez avoir sous vos ordres deux régimens italiens formant trois mille six cents hommes, un régiment polonais de quatorze cents hommes, un régiment wurtembergeois de quatre cents hommes, ce qui fera plus de cinq mille hommes.

L'empereur pense qu'avec cela vous pouvez non seulement continuer le siége de *Colberg*, mais occuper vos lignes pour donner de l'inquiétude à l'ennemi.

Envoyez-moi l'état de situation exact des présens sous les armes de vos troupes, avec des détails sur votre position et celle de l'ennemi.

Au maréchal MASSÉNA.

Finkenstein, le 14 avril.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, trouve votre position actuelle bonne, s'il y a un pont à *Pultusk;* mauvaise, s'il n'y en a point. Il est donc indispensable d'établir le pont de *Pultusk*, et de faire occuper la tête de pont. On peut élever la chaussée au-dessus des eaux. Enfin, il faut s'arranger de manière que l'ennemi ne prenne point position vis-à-vis *Pultusk*. Vous donnerez également l'ordre qu'il soit placé deux bacs à l'embouchure du *Bug* dans la *Narew*, vis-à-vis l'endroit où viennent les bateaux des cosaques. Vous ferez passer le 6e d'infanterie légère bavarois sur

ces deux bacs, avec des officiers du génie et des outils. Ils seront fournis de *Sierock;* l'on construira sur-le-champ une bonne redoute sur la rive droite du *Bug;* on placera de l'artillerie sur la rive gauche pour protéger le passage, et qui protégera également l'établissement de la redoute; et l'artillerie placée sur la rive droite à *Sierock*, protégera également l'opération. Il faut que la redoute soit établie en quarante-huit heures. Immédiatement après qu'on aura établi cette redoute, on s'avancerait à cinq, six ou huit cents toises, où l'on cherchera à se couvrir par les abatis. Ce travail fait, vous ferez passer deux cents Polonais à cheval, afin de chasser les cosaques jusqu'à *Wiskowo.* Dans le plan ci-joint vous trouverez, marquée en jaune, l'idée de l'empereur. Cela est très-important, d'abord sous le point de vue politique, afin que les cosaques ne viennent point jusque sur *Varsovie;* et ensuite sous le point de vue militaire, car, dans la position actuelle, on doit avoir quelque appréhension sur les menaces des Russes, non d'aller à *Varsovie*, mais il leur serait facile de venir dans une nuit jeter un pont près de *Sierock*, et de venir dans des barques et sur des radeaux brûler le pont de pilotis.

L'intention de sa majesté est donc que vous preniez des mesures convenables pour assurer l'exécution de ses projets sur *Pultusk* et sur *Sierock*; la position

actuelle de l'armée présente cet inconvénient que, si vous perdiez le pont de *Sierock*, notre communication se trouverait coupée avec *Varsovie*; cela donnerait avec raison de l'audace à l'ennemi, et vous seriez obligé de faire un mouvement avec tout votre corps d'armée pour faire le passage du *Bug*, et pendant ce temps il serait possible que la majeure partie du corps d'Essen allât se joindre à celui de Benningsen. Ce que l'empereur ordonne en ce moment, il l'avait déjà ordonné aux officiers du génie, en leur demandant une tête de pont et un petit camp retranché en avant de *Pultusk*; mais ils ont toujours répondu que l'inondation y mettait obstacle : mais si les cosaques viennent, on peut donc y faire une redoute. Après qu'on aura passé, il faudra faire une autre redoute dans la position qu'occupent les Russes vis-à-vis *Pultusk*.

Une fois le pont de *Pultusk* existant, l'ennemi n'étant plus devant, deux ou trois pieds d'eau n'empêcheraient pas de passer pour couper ce qui s'avancerait trop dans le bac de la presqu'île.

Ces deux opérations auraient aussi l'avantage de vous donner des renseignemens sur les mouvemens de l'ennemi; les patrouilles bavaroises passeraient par *Pultusk*, celles polonaises par *Sierock*; l'ennemi se décidera à céder le pays jusqu'à *Brock*.

L'empereur pense que vous pourriez charger le

général Lemarrois de l'opération de *Sierock*, afin de la soutenir avec les Bavarois et les Polonais jusqu'à ce qu'on ait vu le parti que prendra l'ennemi, qui probablement ne s'arrêtera pas.

Le but principal de la brigade du général Lemarrois devant donc être de garantir *Varsovie*, il est nécessaire de ne pas souffrir que l'ennemi s'établisse au-delà de *Wiskowo*; enfin, le but de l'opération doit être la construction d'une redoute, de quelques abatis en avant, et de deux ou trois bacs pour faciliter le passage, parce qu'il serait trop long d'établir un pont.

Au général LOISON.

Finkenstein, le 19 avril.

J'AI mis sous les yeux de l'empereur, général, vos lettres que m'a apportées M. de Turenne; sa majesté vous charge de témoigner aux troupes italiennes toute sa satisfaction sur la conduite qu'elles ont tenue dans les dernières affaires; informez-vous du grade que le général Teulié a dans la couronne de fer, sa majesté étant dans l'intention de lui donner une marque de sa satisfaction, en lui donnant de l'avancement dans cet ordre.

Sa majesté accorde pour chacun des deux régimens italiens six couronnes de fer, trois pour les officiers, et trois pour les sous-officiers et soldats; faites-moi

passer sur-le-champ les procès-verbaux des officiers et sous-officiers et soldats des deux régimens qui se sont rendus le plus dignes de cette décoration.

Le 4e régiment d'infanterie de ligne italien et le régiment des chasseurs royaux arrivent à *Berlin* le 25 de ce mois; le maréchal Mortier, de son côté, vous renverra le bataillon italien aussitôt qu'il le pourra.

Je donne des ordres pour que votre artillerie de siége qui est à *Cöslin* soit dirigée sur *Dantzick;* cette ville une fois prise, ce qui doit être avant quinze jours, l'empereur complétera votre division de neuf à dix mille hommes, et vous fournira tous les moyens de reprendre le siége de *Colberg*. D'ici à ce temps-là, employez vos troupes à contenir autant que cela sera possible la garnison de *Colberg*, et à protéger nos communications.

Vous ferez bien de faire faire et préparer au loin des gabions et des saucissons, de faire ramasser des outils le plus possible, et enfin de préparer tout ce qui est nécessaire pour reprendre avec avantage le siége de *Colberg*.

Pour ce moment, tenez-vous dans une position telle que vous puissiez évacuer le pays dans vingt-quatre heures sans avoir d'embarras; envoyez en conséquence vos malades, vos blessés à *Stettin*, car les circonstances jusqu'à la prise de *Dantzick* sont

trop indécises et trop incertaines, pour qu'on puisse vous prescrire un ordre d'opérations et de conduite précis; cependant, si vous étiez forcé de vous retirer, reculez à petites journées, en disputant le terrain pied à pied, et, dans ce cas, vous auriez soin de prévenir le maréchal Lefebvre et le maréchal Mortier; vous aurez également attention de couvrir les convois d'artillerie qui vont à *Dantzick*, et vous prendriez une position intermédiaire entre cette ville et *Stettin*; il serait même préférable, à moins qu'il n'y aille de la sûreté de *Stettin*, d'appuyer sur *Dantzick* pour renforcer les troupes de siége et vous rapprocher de la Grande-Armée : mais comme l'empereur est décidé à ne pas souffrir que l'ennemi introduise de grandes forces entre l'*Oder* et la *Vistule*, ce que vous avez à faire est de gagner du temps et du terrain; il n'est pas probable que ces événemens arrivent; le mouvement du maréchal Mortier obligera sûrement à rappeler les Suédois chez eux; le maréchal Brune, de son côté, a agi en conséquence. *Dantzick* sera pris dans cet intervalle, et alors tout sera prévu pour les événemens qui y arriveraient; il faut protéger le siége de *Colberg* dont vous serez chargé en chef.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 19 avril.

LE mouvement qu'a fait M. le maréchal Mortier

laisse le général Loison un peu à découvert; dans ce moment, il ne peut que chercher à contenir la garnison de *Colberg* et ne peut point s'occuper du siége; en conséquence, l'intention de l'empereur est que l'artillerie légère du général Loison qui est à *Cöslin* soit évacuée sur *Dantzick*. J'en donne l'ordre à ce général, et, de votre côté, envoyez au-devant de cette artillerie pour protéger son arrivée devant *Dantzick*, car ce ne sera qu'après la prise de *Dantzick* que l'on s'occupera sérieusement du siége de *Colberg*. Je donne l'ordre au 12e régiment d'infanterie légère, qui est à *Dirschau*, de se rendre devant *Dantzick* pour y être à vos ordres.

Au maréchal MORTIER.

Finkenstein, le 23 avril.

L'OFFICIER de mon état-major parti de votre quartier-général m'apporte, ainsi qu'à l'empereur, votre lettre par duplicata, dont la première expédition a été prise; sa majesté dans la situation importante des affaires a vu avec peine que vous n'entriez dans aucun détail sur vos affaires; vous ne faites connaître ni l'ordre de bataille que vous avez pris, ni celui qu'avait l'ennemi; quelle force vous aviez devant vous; est-ce une brigade, une division de l'ennemi, ou toute son armée? Combien y a-t-il eu d'hommes tués et blessés? Combien de prisonniers comptés à

l'état-major-général? des choses vagues sont autant nuisibles que les choses réelles sont utiles. Quels sont les hommes de votre corps d'armée qui se sont distingués? par cela seul l'empereur peut juger de l'importance des événemens qui se sont passés. Si vous avez eu affaire à tout le corps suédois, et que vous l'ayez entamé, il est malheureux que vous ne l'ayez point poursuivi; vous auriez pris une partie de ses chaloupes, ainsi que le monde qu'il peut y avoir dans les îles; puisque les Suédois désiraient une trève, c'est qu'elle leur était utile : il ne faut pas l'accorder le lendemain d'une victoire; il faut d'abord en tirer tous les avantages, et ensuite négocier.

L'armistice dont vous proposez les bases à l'empereur ne paraît pas bon à sa majesté après une victoire; mais une trève de trois ou de six mois, qui mettrait à même l'empereur de rappeler votre corps à la Grande-Armée, serait très-avantageuse. Au contraire, toute trève qui l'obligérait à laisser votre corps d'armée devant les Suédois ne serait bonne à rien. L'honneur des armes veut que vous alliez jusque devant *Stralsund*, que vous soyez encore une fois maître de la Poméranie suédoise. Vous avez reçu le 3e régiment de ligne de *Nassau*; le maréchal Brune doit être arrivé sur *Rostock* : profitez de tout cela, et marchez à l'ennemi pour le culbuter. Si vous aviez conclu un armistice, faites connaître à M. d'Essen que

l'empereur a toujours désiré la paix avec les Suédois; que la cause pour laquelle sa majesté se bat est celle du roi de Suède, puisqu'elle se bat pour l'empire de *Constantinople;* mais si le roi ne veut point faire la paix, vous pouvez, sans en approfondir les raisons ni les motifs, conclure une trève de trois ou de six mois, qui laissera votre corps entièrement disponible, pour agir conformément aux ordres que vous serez dans le cas de recevoir; et alors vos troupes évacueraient la Poméranie suédoise pendant la trève. Sans ces conditions, vous déclarerez que toute trève ou armistice que vous aurez pu conclure avant la réception de cette lettre est rompue, et vous attaquerez les Suédois pour les chasser entièrement de la Poméranie.

Au contraire, si vous avez conclu une trève de six mois qui rende votre corps disponible, vous laisserez la Poméranie suédoise aux Suédois.

L'empereur désire que vous écriviez, soit à lui, soit à moi, de longues lettres qui fassent connaître les détails de vos opérations et celles de l'ennemi.

Au maréchal MORTIER.

Finkenstein, le 24 avril.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, reçoit votre lettre du 19 avril; sa majesté me charge de vous té-

moigner sa satisfaction sur les bonnes dispositions militaires que vous avez faites, et qui vous ont valu des succès, qui eussent été plus grands si pour commencer vos opérations offensives vous aviez attendu l'arrivée du 3e régiment, et qu'alors vous eussiez continué à poursuivre l'ennemi, sans vous arrêter, jusqu'aux portes de *Stralsund;* le nombre de vos prisonniers eût été plus grand, et vous auriez enlevé à l'ennemi les barques canonnières que le mauvais temps aurait empêchées de se retirer du *Haff.*

L'empereur n'approuve pas, monsieur le maréchal, l'armistice que vous avez conclu; il n'approuve pas davantage les dispositions que vous avez prises, de reporter vos troupes du côté de *Colberg,* ce qui les fatigue inutilement. Sa majesté n'est point satisfaite de votre correspondance; elle ne la trouve point assez détaillée; vous deviez faire connaître la force de l'armée suédoise, combien de divisions et de brigades la composent, le nom des régimens d'infanterie et de cavalerie, le nombre des pièces d'artillerie; vous auriez su tout cela facilement, si votre chef d'état-major eût fait interroger les mille ou douze cents prisonniers que vous avez faits; vous deviez faire connaître la position qu'occupait l'ennemi le jour de votre affaire, celles que vous avez occupées, enfin votre perte réelle en tués ou blessés, et le nom de ceux qui se sont distingués. Avez-vous eu affaire à toute l'armée suédoise

ou à une seule division? Sa majesté est mécontente de la négligence que le général Godinot, votre chef d'état-major, porte dans ses fonctions; ordonnez-lui les arrêts pendant vingt-quatre heures, pour sa négligence à m'envoyer les états de situation, comme pour ne pas m'avoir adressé les renseignemens qu'il aurait pu obtenir en faisant interroger les prisonniers.

J'ai actuellement à vous entretenir, monsieur le maréchal, de la conduite que vous devez tenir à l'égard des Suédois, et qui doit vous servir de guide dans toutes les circonstances qui pourraient arriver. L'intention de l'empereur est que vous envoyiez un officier à M. d'Essen, avec les lettres que vous écrirez conformément aux minutes ci-jointes. Si M. d'Essen consent à la modification que l'empereur met à l'armistice, vous renverrez le 3e régiment de ligne par le plus court chemin sur *Marienwerder* ou *Thorn;* vous renverrez également le 3e régiment de chasseurs à cheval et tous les régimens provisoires; vous cantonnerez les quatre régimens français, les deux régimens hollandais, les régimens de *Wurtzbourg, Nassau* et du grand-duc de Berg qui vous restent, autour de *Stettin, Demmin* et *Anklam;* vous renverrez le régiment italien à *Colberg,* et deux cents chevaux. Quant à vous, monsieur le maréchal, l'intention de sa majesté est que votre quartier-général soit à *Stettin;* vous reconnaîtrez avec soin les bords de la *Peene,*

la position de *Demmin*, ainsi que les bords de la *Trebel;* vous sentez combien il est important que vous ayez une connaissance parfaite du pays. Vous ferez fortifier et retrancher sur votre ligne les endroits qui en seraient susceptibles, pour empêcher toute communication entre la Poméranie suédoise et les états de Prusse.

Une de vos divisions aura son avant-garde à *Demmin*, et le général qui la commande aura son quartier-général entre *Demmin* et *Friedland;* il sera chargé de la défense de la *Trebel,* fera occuper *Rostock* et la côte jusqu'à *Wismar.*

Quant à vos hôpitaux, vous les établirez soit à *Stettin*, *Spandau* ou *Magdebourg.* Vous ne devez avoir à votre corps d'armée aucun embarras, de manière qu'à chaque instant vous puissiez vous porter soit du côté de *Hambourg,* soit sur la *Vistule.*

Si au contraire les Suédois ne veulent point adhérer à la modification avec laquelle l'empereur approuve l'armistice que vous avez conclu, vous vous ferez appuyer par le maréchal Brune, et vous envahirez toute la Poméranie. Il sera impossible à l'ennemi, sans le secours de cette province, de garder une si grande quantité de cavalerie dans *Stralsund;* d'ailleurs, en occupant de nouveau la Poméranie, cela constituera le roi de Suède dans une situation violente; il se compromettra aux yeux de ses peu-

ples, par son obstination à favoriser le parti existant, si contraire aux intérêts de la Suède.

Dans tous les cas, monsieur le maréchal, vous tirerez vos subsistances du Mecklembourg, sans faire aucun marché; ainsi donc, en supposant, ce qui est le plus probable, que les Suédois accèdent à la modification portée à l'armistice, vous aurez une division sur votre gauche, ayant quelques postes sur la *Trebel*, de manière à faire l'avant-garde pour se porter sur *Hambourg*, si les événemens obligeaient à marcher de ce côté; une autre de vos divisions aura ses avant-postes sur la *Peene*, sera sur l'*Oder* et sur *Stettin* prête à former votre avant-garde pour se porter sur *Dantzick* ou *Colberg*, dans le cas où ce mouvement deviendrait nécessaire.

Vous placerez un régiment de troupes alliées dans les îles d'*Uzedom* et de *Wollin*; vous ordonnerez qu'il y soit construit, dans les endroits qui en sont susceptibles, des redoutes palissadées et armées de canons; c'est-à-dire à l'embouchure des rivières. Votre 3e division, monsieur le maréchal, se trouvera à *Colberg*; elle est aujourd'hui forte de six mille hommes. Vous pouvez, si vous le jugez nécessaire, la renforcer du régiment de *Nassau* ou de celui de *Würzbourg*. Pendant que votre quartier-général sera à *Stettin*, vous emploierez toute votre activité pour former l'équipage nécessaire au siége de *Colberg*;

vous ferez disposer tout ce qu'il faudra pour que le général Loison puisse pousser vigoureusement ce siége; car la prise de *Colberg* importe essentiellement, et sous tous les points de vue, au bien de l'armée. Quand le feu contre cette place pourra commencer, rien n'empêchera que vous y alliez faire un tour, si vous-même n'êtes point occupé sur la côte par quelque événement. Sa majesté, en mettant le siége de *Colberg* sous vos ordres, a eu en vue de protéger le pays et de le garantir contre les entreprises inattendues.

Si vous êtes dans le cas d'envahir de nouveau la Poméranie, vous aurez soin de prévenir M. le maréchal Brune, qui doit vous appuyer sur *Rostock;* vous garderez le 3e régiment de ligne, et vous réunirez toutes vos forces; mais vous aurez soin, surtout dans cette hypothèse, de bien organiser la défense de la *Trebel,* ainsi que celle de la *Peene;* vous ferez construire des têtes de pont, vous choisirez vos champs de bataille, enfin vous étudierez bien le pays sur vos derrières, ce qui deviendrait très-important si l'armée suédoise venait à être renforcée de douze à quinze mille Anglais dont l'embarquement se prépare sur la *Tamise.* En profitant bien du temps, vous vous trouverez à même de connaître assez bien le pays pour le défendre pied à pied, et y établir une guerre régulière qui aurait pour but de garantir *Stettin* et de couvrir *Berlin.*

Mettez-vous en correspondance avec le chargé d'affaires de l'empereur à *Copenhague;* on lui a recommandé de vous informer de tous les mouvemens que les Anglais feraient par le *Sund.*

L'empereur vous ordonne d'avoir une correspondance journalière avec le maréchal Brune et le général Clarke sur les événemens qui peuvent arriver, de manière à concerter et à lier ensemble vos opérations.

Minute de la première lettre que le maréchal MORTIER *écrira à M. le général suédois* ESSEN.

JE me suis empressé, monsieur, de rendre compte à sa majesté l'empereur et roi du désir que vous m'avez témoigné de voir rétablir la paix entre nos deux nations. Sa majesté m'écrit dans les termes suivans, et je ne veux en rien altérer ses propres expressions :

« Je n'ai rien de plus à cœur que le rétablissement « de la paix avec le roi de Suède ; les passions peuvent « nous avoir désunis, mais l'intérêt des peuples, qui « règle la conduite des souverains, doit nous rappro- « cher ; la Suède ne peut point dissimuler que dans la « lutte actuelle elle est aussi intéressée que la France « au succès de mes armes ; elle sentira, bien davan- « tage encore que la France, le contre-coup de l'ac- « croissement de la puissance russe. Est-ce donc contre « l'empire de *Constantinople* que se battent les Sué-

« dois? Ne devraient-ils pas plutôt se battre avec nous « pour soutenir l'indépendance de cet empire? Depuis « l'envahissement de la Moldavie et de la Valachie « par les Russes, depuis la dernière expédition des « Anglais devant *Constantinople*, les vues de la « Russie ne se trouvent-elles pas entièrement démas- « quées? La Suède n'est pas moins intéressée que la « France à avoir un contre-poids contre l'énorme « puissance maritime des Anglais. Dans aucun cas la « Suède n'a à craindre de la France, mais tout de la « Russie. »

Vous ajouterez, monsieur le maréchal, que l'empereur est prêt à conclure la paix avec la Suède, et que sa majesté regardera le rétablissement de la bonne harmonie avec cette puissance comme une chose qui lui sera agréable.

Minute de la deuxième lettre du maréchal MORTIER *au général suédois* ESSEN.

PAR l'article 6 de l'armistice signé entre nous, monsieur, le 18 avril, il est dit qu'avant de recommencer les hostilités on doit se prévenir dix jours d'avance, et cette circonstance m'oblige à tenir mes troupes réunies, ce qui, dans un pays déjà épuisé par le passage des armées et le ravage qu'il a éprouvé, fait beaucoup souffrir les troupes que je commande. Sa majesté l'empereur et roi, comme commandant

en chef son armée, me fait connaître qu'il ne peut approuver l'armistice qu'en y ajoutant la modification, que le délai pour se prévenir sera d'un mois au lieu de dix jours.

Cette circonstance, monsieur, me mettra alors à même de donner du repos à mes troupes, et de les étendre dans la Prusse. Je me flatte que vous ne vous refuserez pas à une aussi légère modification, qui constate de plus en plus les intentions pacifiques de l'empereur.

Si vous vous refusez, monsieur le baron d'Essen, à accéder à la modification qu'il m'est ordonné de vous proposer, je ne pourrai voir dans l'armistice que vous-même m'avez demandé, qu'une ruse de guerre pour attendre l'arrivée de l'expédition anglaise. Ma prévoyance alors me fait un devoir de ne pas attendre pour commencer les hostilités, que de nouveaux ennemis soient venus augmenter votre armée.

La lettre ci-jointe vous fera connaître d'ailleurs combien est grand le désir de l'empereur de se réconcilier avec votre maître. Croyez que nous éprouverons tous une grande jouissance à cette réconciliation entre nos souverains. Accoutumés par la tradition de nos pères à nous regarder comme des amis naturels et d'anciens alliés, nos liens paraissent devoir se resserrer encore après le partage de la Pologne et les dangers de la Porte. Nos intérêts politiques sont les mêmes;

nous devions être alliés, au moins ne soyons pas ennemis. Voilà notre vœu, celui de la raison et de l'intérêt commun.

Au maréchal BRUNE.

Finkenstein, le 24 avril.

Vous trouverez ci-jointe, monsieur le maréchal, la lettre que j'écris à M. le maréchal Mortier; s'il est dans le cas d'attaquer les Suédois, ce que l'empereur espère ne devoir pas avoir lieu, l'intention de sa majesté est que vous l'appuyiez de vos forces, en faisant un mouvement sur *Rostock*.

Vous trouverez ci-jointe la copie de l'armistice qu'avait signé le maréchal Mortier avec le général Essen.

Des forces considérables espagnoles et françaises arrivent à la mi-mai à *Magdebourg*. Vous devez toujours avoir en vue, monsieur le maréchal, dans les événemens imprévus qui peuvent survenir, de renforcer la garnison de cette place, ainsi que celle de la place de *Hameln*.

Correspondez fréquemment avec le général Mortier, et surtout avec le général Clarke; tâchez d'être instruit par le chargé d'affaires à *Copenhague* des mouvemens que les Anglais pourraient faire dans le *Sund*. Faites-moi connaître ce que le roi de Hollande a de forces de l'autre côté de l'*Ems*.

Au prince de PONTE-CORVO, *aux maréchaux* NEY, SOULT, DAVOUT, MASSÉNA.

Finkenstein, le 28 avril.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, désirerait que vous lui fissiez connaître dans quel lieu vous désireriez former des camps pour y baraquer les troupes. L'intention de l'empereur serait de former des camps par divisions et en carrés ; la position de ces camps devrait être, autant que possible, rapprochée de vos magasins.

Au maréchal MORTIER, *commandant le* 8e *corps.*

Finkenstein, le 29 avril.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous fassiez partir les 3e et 72e régimens de ligne pour se rendre devant *Dantzick,* si les Suédois ont ratifié l'armistice : vous ferez également partir le 23e régiment de chasseurs et tous les régimens provisoires, ainsi que tous les détachemens d'infanterie et de cavalerie appartenans à la Grande-Armée, pour se rendre, par le chemin le plus court, sur *Thorn, Marienwerder* ou *Dantzick.* Le général Loison, au moyen des renforts qui viennent de le rejoindre, doit avoir assez de monde pour investir fortement *Colberg.* Si les Suédois ont ratifié l'armistice, vous devez vous occuper sur-le-champ de la formation des équipages

de siége; tenir à *Anklam* l'autre régiment hollandais, et vos trois autres régimens français entre *Anklam* et *Stettin*, prêts à se porter sur *Dantzick* si l'expédition anglaise, qu'on dit en mer, passait le *Sund*. Il n'y aurait plus rien à craindre pour *Stralsund*, si les Suédois avaient ratifié la modification d'un mois. En donnant tous ces ordres, l'empereur suppose, monsieur le maréchal, que vous n'auriez encore aucune nouvelle du débarquement des Anglais, ni sur l'*Elbe*, ni du côté de *Rostock*; car, si déjà les Anglais avaient effectué un débarquement en force sur quelque point, il faudrait se tenir prêt à marcher sur ce point. Je ne vous fais cependant faire cette observation que parce qu'il faut tout prévoir : car les rapports reçus d'Angleterre ne donnent pas lieu de craindre un débarquement avant quinze jours; et alors les divisions Boudet et Molitor seront à *Magdebourg*, et assureront les derrières du maréchal Brune. Ainsi, c'est aujourd'hui le 29, cette lettre vous parviendra le 2 mai; si alors les Suédois ont ratifié l'armistice avec la modification d'un mois, et que vous n'ayez aucune nouvelle du débarquement effectué, l'intention de l'empereur est que vous fassiez partir sur-le-champ le 3e et le 72e régiment, et tous les détachemens de la Grande-Armée pour *Dantzick*.

Au grand-duc de Berg.

Finkenstein, le 3 mai.

L'INTENTION de l'empereur, mon prince, est que vous donniez l'ordre aux divisions Klein, Nansouty et Lassalle de se réunir par division dans le point central le plus commode, le 6 mai, afin de pouvoir être passées en revue le 7 par votre altesse.

L'intention de l'empereur est pareillement que les divisions Saint-Sulpice, Milhaud, Grouchy, soient réunies le 6 par division dans le point central le plus commode, pour pouvoir être passées en revue le 7 par le général Belliard, ou tout autre que votre altesse désignera.

Toutes ces troupes devront se rendre au point de réunion avec le pain et les fourrages pour quatre jours. Vous prescrirez aux généraux de se munir d'un état de situation exact, et qui fasse connaître ce qui peut manquer en fusils, mousquetons, baïonnettes, etc. Vous ordonnerez aussi que, sans aucune exception, tout le monde soit sous les armes et présent, et que les troupes soient pourvues de tout, comme si l'on devait marcher à l'ennemi.

Ordres et instructions pour le maréchal BRUNE.

Finkenstein, le 4 mai.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, a décidé que le

corps d'armée à vos ordres portera le nom de *Corps d'observation de la Grande-Armée.*

Le corps d'observation de la Grande-Armée sera composé de toutes les troupes hollandaises, montant à quatorze mille hommes; des troupes espagnoles, montant au même nombre; et des divisions Molitor et Boudet.

Ce corps d'observation a pour but de défendre les embouchures de l'*Ems*, du *Weser*, de l'*Elbe*, et de tenir en échec la Poméranie suédoise, en gardant les bords de la *Trebel* et de la *Peene*. Il doit se porter, sans autre ordre, partout où débarquerait une armée anglaise ou suédoise, et doit avoir pour but de garantir *Berlin*, *Magdebourg*, *Hameln* et *Stettin*. Du moment qu'un débarquement considérable d'une armée anglaise aura été effectué, vous devrez, monsieur le maréchal, réunir vos forces pour obliger l'ennemi à se rembarquer; et vous ferez toutes les dispositions que vous jugerez convenables pour remplir celles ci-dessus ordonnées. Pour y parvenir, le corps d'observation sera partagé de la manière suivante : la division de gauche sera entre le *Weser* et l'*Elbe;* le centre entre *Lubeck* et *Demmin;* la droite entre *Demmin* et l'*Oder,* y compris l'île de *Wollin* et l'île d'*Uzedom*.

Votre quartier-général sera à *Schwerin;* les divisions Molitor et Boudet se réuniront à *Magde-*

bourg, et le corps espagnol se réunira dans le *Hanovre*.

Les places de *Magdebourg*, *Hameln* et *Stettin* seront garnies par leurs troupes propres ; et, dans le cas où ces places seraient abandonnées à elles-mêmes et en danger d'être investies, vous aurez soin de compléter leurs garnisons. Vous ordonnerez aux trois commandans de ces places de correspondre, à cet effet, fréquemment avec vous, et vous-même porterez la plus grande attention à correspondre avec le général Clarke, gouverneur de *Berlin*, et avec les gouverneurs de *Brunswick*, *Hanovre*, *Mindel* et *Cassel*, afin de les instruire de tous les événemens.

Les Anglais ne peuvent tenter qu'une des quatre opérations suivantes :

1°. Débarquer en Hollande pour envahir ce pays.

2°. Débarquer à l'embouchure de l'*Elbe*, pour prendre *Hambourg*, et de là se porter soit dans le *Mecklembourg*, soit dans le *Hanovre*.

3°. Débarquer à *Stralsund* ou à *Rostock*, pour se porter soit sur *Berlin*, soit sur *Kustrin*.

4°. Se porter sur *Dantzick* ou sur *Königsberg*, pour y débarquer.

Si l'ennemi se porte en Hollande, vous rallierez toute l'armée hollandaise sur votre gauche, pour l'envoyer au secours de ce royaume.

Si le débarquement s'opère dans l'*Elbe*, vous ploierez

toutes vos troupes sur *Hambourg*, et vous manœuvrerez pour battre l'ennemi, le culbuter et le jeter dans l'eau. Si l'ennemi était plus fort que vous, vous manœuvreriez pour l'observer, et surtout pour remplir le premier but de vos instructions, qui est de couvrir et garantir *Stettin*, *Berlin*, *Erfurth*, *Magdebourg* et *Hameln*. Je vous fais observer qu'en conséquence de la capitulation signée entre M. le maréchal Mortier et M. d'Essen, ce n'est qu'un mois après avoir signifié la reprise des hostilités que les Suédois pourront agir; faites connaître à M. d'Essen que c'est vous qui commandez en ce moment à la place de M. le maréchal Mortier : vous aurez donc le temps alors de centraliser toutes vos forces.

Dans tous les cas, l'intention de l'empereur est que les divisions de réserve, Molitor et Boudet, restent à *Magdebourg;* y étant pour un autre but, elles doivent s'y réparer et se refaire, afin d'être prêtes à faire quelques marches forcées, et ce n'est que dans le cas d'une impérieuse nécessité que vous pourriez en disposer.

Votre corps ainsi placé, trois divisions hollandaises sur la ligne des côtes, deux divisions françaises à *Magdebourg*, vous pourriez en moins de dix jours réunir tout votre corps sur un point quelconque.

Si l'expédition anglaise se jetait sur *Dantzick*, *Memel* ou *Königsberg*, l'intention de sa majesté est

que vous appuyiez toutes vos troupes sur *Stettin*, et que vous ne réserviez à *Hambourg* que ce qui est nécessaire pour maintenir le blocus à l'abri d'une expédition de deux à trois mille hommes.

Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le maréchal, que vous devez avoir soin de reconnaître les positions à prendre entre la Poméranie, *Berlin* et *Stettin;* que vous devez également faire reconnaître les îles de *Wollin* et d'*Uzedom*, les bords de la *Peene* et ceux de la *Trebel*, et que les têtes de pont que vous avez sur ces rivières doivent être fortifiées et bien armées.

L'intention de l'empereur est que le général Granjan commande la droite du corps d'observation; que son quartier-général soit établi à *Demmin*, et qu'il place un des généraux de brigade de sa division à *Anklam*.

Je vous préviens que je donne l'ordre au maréchal Mortier de mettre à vos ordres l'infanterie hollandaise qui est dans ce moment sous les siens, ainsi que le régiment du duc d'Aremberg, que vous laisserez à *Anklam* pour s'y reposer et s'y refaire. Quant aux deux régimens de cavalerie hollandais, ils continueront à faire partie du corps du maréchal Mortier, jusqu'à ce que la cavalerie italienne soit arrivée.

Au maréchal MORTIER.

Finkenstein, le 4 mai.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, m'ordonne de vous faire connaître qu'il vient de donner à M. le maréchal Brune le commandement d'un corps d'armée sous le titre de *corps d'observation de la Grande-Armée*, ayant pour but de défendre le pays depuis l'*Oder* jusqu'à l'*Ems;* sa division de droite sera à *Demmin* et occupera les îles de *Wollin* et d'*Uzedom*. Le général Granjan passe aux ordres du maréchal Brune et commande sa droite; il aura son quartier-général à *Demmin*, et placera un général de brigade à *Anklam :* le quartier-général du maréchal Brune sera à *Schwerin*.

Vous trouverez ci-jointe la copie des instructions que j'envoie à ce maréchal; sa majesté trouve utile que vous en ayez connaissance.

Le 8e corps de la Grande-Armée à vos ordres, monsieur le maréchal, est chargé de faire le siége de *Colberg* et de défendre les côtes depuis l'*Oder* jusqu'à la *Vistule*. L'infanterie hollandaise qui est sous vos ordres passera sous ceux du maréchal Brune; le régiment du duc d'Aremberg passera également sous les ordres de ce maréchal, et restera à *Anklam*. Quant aux deux régimens de cavalerie hollandais, ils con-

tinueront à faire partie du 8e corps, jusqu'à ce que la cavalerie italienne soit arrivée.

Le siége de *Colberg* sera fait par le général Loison qui aura à ses ordres quatre régimens italiens, deux régimens wurtembergeois et les troupes du contingent de la Saxe ducale.

Les autres troupes de votre corps d'armée, c'est-à-dire le 4e régiment d'infanterie légère, le 15e de ligne, le 58e de ligne, le régiment du grand-duc de Berg et le régiment de *Wurtzbourg*, formeront la division du général Dupas; ainsi, le 8e corps d'armée se trouvera fort de près de dix-huit mille hommes.

Vous placerez la division du général Dupas entre *Colberg* et *Dantzick;* la brigade de gauche de cette division sera en position entre *Colberg* et *Dantzick*, de manière à pouvoir arriver en deux jours à *Colberg;* la brigade de droite sera placée de manière à pouvoir arriver en deux jours au siége de *Dantzick*, et en deux jours à *Marienwerder*. Vous aurez soin, monsieur le maréchal, que les troupes alliées soient mêlées dans chaque brigade avec les troupes françaises.

Donnez sur-le-champ vos ordres pour que tous les détachemens de cuirassiers, de carabiniers, de dragons, de chasseurs, de hussards, même les petits détachemens ou ordonnances qui seraient près le général Loison ou ses généraux, et qui appartien-

draient à la Grande-Armée, soient dirigés sur *Marienwerder*. Quant aux 3e et 72e régimens d'infanterie, ils doivent être partis. L'intention de l'empereur est que chaque brigade du général Dupas ait six pièces de canon; douze autres pièces seront données à la division Loison, et vous ordonnerez que l'artillerie actuelle de la division du général Loison, c'est-à-dire les douze pièces françaises de la division italienne, partent, sans le moindre délai, pour se rendre à *Marienwerder*.

Il sera attaché à votre cavalerie deux ou trois pièces d'artillerie légère.

Un des régimens de cavalerie hollandaise appartenant au 8e corps, deux pièces d'artillerie et deux à trois cents hommes d'infanterie de la division Loison, formeront une colonne mobile qui fera des patrouilles pour assurer les chemins de *Stettin* à *Colberg*, et aura toujours des détachemens à *Camin* et vis-à-vis *Wollin*, afin de bien lier la correspondance avec la droite du corps d'observation.

Vous aurez soin, monsieur le maréchal, de communiquer avec le général Liger Belair qui est chargé de la défense du canal entre l'*Oder* et la *Vistule*; vous maintiendrez les communications de l'armée libres, en envoyant des patrouilles et même des colonnes mobiles partout où il serait nécessaire de contenir les partisans.

L'empereur, monsieur le maréchal, ajoute aux présentes instructions, que si l'ennemi tentait de débarquer aux embouchures de l'*Oder*, ou sur *Colberg* pour faire lever le siége, vous devez vous y porter sans délai; que si l'ennemi débarquait près de *Dantzick*, vous devriez de même vous y porter, sur la nouvelle que vous en recevriez du maréchal Lefebvre.

Donnez vos ordres pour que le siége de *Colberg* soit poussé avec la plus grande activité; l'équipage de siége arrivé de *Kustrin* à *Stettin*, celui arrivé à *Magdebourg*, sont destinés à ce siége. Vous devez commencer à faire partir de *Stettin* le premier convoi de cet équipage.

Vous pouvez vous porter de votre personne sur *Colberg* pour décider la marche du siége avec le commandant du génie et celui de l'artillerie. Quand vous aurez arrêté les dispositions du siége, vous retournerez à votre quartier-général, que vous placerez entre *Dantzick*, *Colberg* et *Marienwerder*.

Vous prendrez des mesures pour être en accord avec le général qui commandera dans les îles de *Wollin* et d'*Uzedom*, afin qu'on soit assuré des passages et qu'on fasse les ouvrages nécessaires pour les garantir, ainsi que pour la défense des ponts.

Ayez soin que les postes aux chevaux, pour correspondre avec les maréchaux Brune et Lefebvre et avec *Marienwerder*, soient bien garnies de chevaux.

Faites-moi connaître le jour où toutes vos troupes seront dans les positions indiquées par la présente instruction.

Vous aurez soin de tirer tous vos vivres de la Poméranie prussienne.

Au maréchal LANNES.

Finkenstein, le 11 mai.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, est instruit par quelques rapports de M. le maréchal Lefebvre, que l'ennemi fait des mouvemens et débarque quelques troupes du côté de *Pillau;* cependant il paraît difficile de croire qu'il voulût s'engager le long de cette longue langue de terre pour se porter sur *Dantzick,* car alors il prêterait le flanc à notre armée pendant près de cinq à six lieues, et surtout à notre cavalerie qui est en grande partie de ce côté. Il est bien plus probable de croire que l'ennemi se rendra à *Weichselmunde* par mer, s'il veut décidément secourir *Dantzick.* Toutefois, monsieur le maréchal, ordonnez au général Oudinot d'envoyer un officier d'artillerie et un du génie à *Furstenwerder,* pour y jeter un pont. Donnez l'ordre au général Oudinot d'y envoyer un seul bataillon, tant pour y aider à jeter le pont que pour le garder; d'envoyer un officier de son état-major par *Furtenswerder* jusqu'à nos avant-postes du côté de *Pillau.* Une fois le pont jeté à *Furs-*

tenwerder, il faut travailler à une tête de pont. Le général Oudinot enverra à *Furstenwerder* le général de la brigade dont le bataillon envoyé dans cette place fait partie; cet officier général sera chargé de diriger le travail pour jeter le pont et faire faire la tête de pont; ce général de brigade se trouvera à portée d'instruire de tous les mouvemens de l'ennemi.

Si l'ennemi ne fait par *Pillau*, sur la langue de terre, qu'un mouvement de deux à trois mille hommes, il est clair qu'il n'a alors d'autre but que de faire une diversion pour masquer ses opérations; s'il faisait ce mouvement avec des forces considérables, cela serait si imprudent qu'on ne le peut penser.

Une brigade de dragons est déjà chargée de veiller sur cette rive; il faut que le général de brigade du général Oudinot qui sera à *Furstenwerder* se concerte avec le général de brigade qui commande les dragons, tant sur les moyens d'améliorer l'établissement du pont, que pour sa garde et la surveillance de la rivière. L'intention de sa majesté est que le général Oudinot ne fatigue point ses troupes, qu'au contraire il les tienne prêtes à agir au premier ordre qu'il recevrait de moi, c'est-à-dire de l'empereur, et surtout qu'il ne fasse aucun mouvement sur la demande de M. le maréchal Lefebvre, qui ne connaît point les opérations de la Grande-Armée, et qui ne juge que pour ce qui est particulier à son commandement;

d'ailleurs vos troupes ne sont point sous les ordres de ce maréchal.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 11 mai.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, a lu les lettres que vous avez écrites au général Oudinot, et il en a été mécontent. Sa majesté vous fait observer qu'une armée telle que la nôtre, dans la position où elle se trouve, ne marche pas ainsi; que tout tient à des combinaisons générales, et que chacun de MM. les maréchaux n'a d'ordres à donner qu'aux troupes immédiatement sous son commandement.

Si l'ennemi a débarqué quelques troupes à *Pillau* sur la langue de terre. on doit croire que c'est pour faire diversion, car il est plus probable, s'il veut réellement secourir *Dantzick*, qu'il le fera par mer, en jetant un corps considérable dans le camp retranché.

L'empereur ne pense pas que l'ennemi s'expose à jeter un corps considérable sur la langue de terre, où il se trouverait effectuer une marche de flanc de cinq ou six lieues, exposé à notre armée et à une grande partie de notre cavalerie.

Si l'ennemi ne jette qu'un petit corps sur la langue de terre, ce n'est que pour faire une diversion à des opérations plus importantes. Sa majesté persiste donc à penser que si l'ennemi veut secourir *Dantzick*, il

fera un mouvement général; vous sentez assez, monsieur le maréchal, quels reproches l'empereur aurait à vous faire, si vous aviez jeté à droite ou à gauche le corps d'élite de réserve de l'armée, qui n'est pas à vos ordres, et qui doit agir dans les combinaisons générales de l'empereur. Votre cavalerie ne peut point être utile au siége, vous l'aurez sans doute envoyée au pont. Vous avez sûrement chargé un général de brigade de commander les troupes qui sont sur la langue de terre en observation, et que vous devez renforcer à la moindre nouvelle positive de l'ennemi. Le 72e régiment est aujourd'hui à *Stolphe;* il se rend devant *Dantzick,* envoyez au-devant de lui pour qu'il achève sa marche.

Je viens d'ordonner au général Oudinot d'envoyer un bataillon à *Furstenwerder* pour y jeter un pont, y travailler à une tête de pont qui mettra à même de déboucher sur les derrières de l'ennemi s'il avançait sur *Dantzick.*

Le maréchal Mortier, comme je vous l'ai mandé, ne doit pas tarder à appuyer sa droite à deux journées de *Dantzick,* afin de pouvoir se rapprocher de vous si l'ennemi tentait d'opérer un grand débarquement.

Au maréchal LANNES.

Finkenstein, le 12 mai.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que le

général Oudinot parte sur-le-champ avec sa division pour arriver devant *Dantzick* le plus tôt possible; cependant il laissera à *Furtenswerder* le bataillon qu'il a eu l'ordre d'y envoyer pour jeter un pont et garder ce passage.

Sa majesté avait bien jugé que les démonstrations de l'ennemi du côté de *Pillau* n'étaient qu'une fausse attaque, pendant qu'il porterait ses forces par mer.

Trente bâtimens partis de *Pillau* sont arrivés devant *Dantzick* pour y mouiller; le général Oudinot ne saurait donc arriver trop tôt devant *Dantzick*. La tête de ses troupes doit y être le plus tôt possible.

Au maréchal MORTIER.

Finkenstein, le 13 mai.

L'EMPEREUR me charge de vous prévenir, monsieur le maréchal, qu'un des articles prévus dans vos instructions vient d'avoir lieu; l'ennemi opère un débarquement considérable à *Dantzick;* portez-vous vers le maréchal Lefebvre pour le renforcer. Je ne reçois pas assez souvent de vos nouvelles; il en résulte qu'il ne sait pas où sont aujourd'hui toutes vos forces.

Au maréchal BRUNE.

Finkenstein, le 13 mai.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, qu'une

des circonstances prévues dans vos instructions vient d'avoir lieu, et qu'un gros débarquement s'effectue sur *Dantzick;* en conséquence, le maréchal Mortier doit renforcer le corps du maréchal Lefebvre. Sa majesté pense que vous aurez sûrement placé cinq à six mille Hollandais le long de la *Peene*, de la *Trebel* et dans les îles d'*Uzedom* et de *Wollin*. L'empereur désire que vous portiez pendant quelque temps votre quartier-général à *Stettin*, où vous serez à même de reconnaître le pays, de faire vos dispositions en cas d'événement; vous trouverez à *Stettin* toute la division du général Boudet qui a ordre de s'y rendre, et qui fait partie de votre corps. L'intention de l'empereur est que vous correspondiez avec le maréchal Mortier, avec le général Loison, commandant le siége de *Colberg*, pour pouvoir, dans toutes les circonstances imprévues, vous porter où cela serait nécessaire, et que surtout vous m'écriviez souvent pour me faire connaître votre position et me faire part des nouvelles que vous apprendriez. Vous verrez par l'itinéraire ci-joint la marche de la division espagnole qui se rend en Hanovre.

Au maréchal MASSÉNA.

Finkenstein, le 13 mai.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que les mouvemens de l'ennemi annoncent qu'il veut entrer

en campagne; il faut sur-le-champ faire passer tous les embarras de votre corps d'armée à *Varsovie*. Sa majesté espère que vous aurez fait faire l'expédition sur *Wiskowo*, et fait brûler les radeaux de l'ennemi.

Par le retour de l'officier qui vous portera cette lettre, faites-moi connaître la situation des choses sur les nouvelles de l'ennemi; si vous êtes campé, où sont vos hôpitaux, et si vos malades ont été évacués sur *Varsovie*.

Un débarquement paraît s'effectuer pour secourir *Dantzick*.

Vous voudrez bien remettre l'ordre ci-joint au général Reille; proposez-moi un autre officier général pour remplir près de vous les fonctions de chef d'état-major.

Au grand-duc de Berg.

Finkenstein, le 14 mai.

D'APRÈS les intentions de l'empereur, mon prince, donnez l'ordre au général Beaumont de se rendre sur-le-champ à *Furstenwerder;* il fera passer toute la brigade de dragons sur cette rive; il verra le général Albert qui doit être à *Furstenwerder* avec un bataillon du général Oudinot, et il se concertera avec lui pour enlever le corps qui a longé la langue de terre; il tâchera de surprendre l'ennemi par une

attaque brusque, ayant soin de garder ses flancs pour que les bateaux qui peuvent être sur le *Frisch-Haff* et sur le *Frisch-Nehrung* ne débarquent pas sur ses flancs. Le général Beaumont combinera ses mouvemens de manière à être à la pointe du jour sur l'ennemi, le surprendre, faire cinq à six cents prisonniers, et le jeter à l'eau; il sera bon qu'il se fasse suivre de deux pièces de canon.

Le général Beaumont trouvera dans la presqu'île des Polonais à pied et à cheval du corps du maréchal Lefebvre qu'il réunira à ses troupes. Si le général Beaumont le trouve nécessaire, il pourra se faire soutenir par les régimens de cavalerie qui se trouvent les plus près.

S'il le juge convenable, il pourra faire poursuivre l'ennemi jusque sur *Pillau* par des coureurs qui marcheront en échelons.

Un officier d'état-major se rend à *Furstenwerder* pour rapporter à l'empereur des nouvelles du général Beaumont, qui fera connaître l'heure à laquelle ses troupes auront passé, ce qu'il augure de son expédition par les nouvelles qu'il aura de l'ennemi; enfin, il devra rapporter tous les renseignemens possibles.

Au général ALBERT, *à* Furstenwerder.

Finkenstein, le 14 mai.

JE vous préviens, général, que le général Beaumont

se rend par ordre de l'empereur à *Furstenwerder* pour prendre le commandement de la division de dragons qui se trouve dans cette partie, et concerter avec vous une opération qui aura pour but de surprendre l'ennemi qui s'avance sur la langue de terre, de l'attaquer à la pointe du jour, de lui faire quatre à cinq cents prisonniers, et de le jeter à l'eau.

Le général Beaumont est porteur des ordres de l'empereur, et vous agirez pour le seconder de votre mieux.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 14 mai.

Nous recevons à l'instant de vos nouvelles, monsieur le maréchal, en sorte que nous avons été trente-deux heures sans en avoir.

Je vous préviens que je donne l'ordre au général Beaumont de se rendre à *Furstenwerder,* d'où il doit se concerter avec le général Albert pour, à la pointe du jour, faire avec la division de dragons et le bataillon de grenadiers une expédition pour surprendre l'ennemi qui marche par la langue de terre, lui faire quatre à cinq cents prisonniers, et le jeter à l'eau.

Le général Beaumont aura environ un millier de dragons; envoyez un officier de votre état-major à *Furstenwerder* pour rejoindre le général Beaumont, et pour le prévenir s'il y avait quelque chose d'intéressant qui exigeât qu'il en fût instruit.

L'intention de l'empereur est que l'expédition du général Beaumont ne dure pas plus de trente-six heures, et que les dragons rentrent ensuite dans leurs cantonnemens.

Dans la situation actuelle des choses, l'intention de sa majesté est que vous m'écriviez deux fois par jour pour me faire connaître dans le plus grand détail la situation des affaires. Depuis *Dirschau* jusqu'à *Finkenstein*, je viens de faire établir des postes de correspondance de la garde de l'empereur; vous n'aurez donc à envoyer vos lettres que jusqu'à *Dirschau*. Vous auriez dû m'envoyer la lettre originale du commandant du poste de *Carlsberg*, l'empereur aurait pu juger ce qui se passe dans cette partie. Envoyez-moi les rapports de la marine : tous les plus petits détails sont importans, car ce n'est que par les rapports des avant-postes des différens corps d'armée que l'empereur peut connaître les véritables desseins de l'ennemi sur les grandes opérations.

Au maréchal MASSÉNA.

Finkenstein, le 14 mai.

LE major du régiment d'Isembourg arrive; ce que l'ennemi a fait sur vous, monsieur le maréchal, il l'a fait sur toute notre ligne, et partout il a été reçu comme vous l'avez fait. Pendant ce temps, un débarquement de dix à douze mille hommes s'est effectué à

l'embouchure de la *Vistule*, dans l'intention de les jeter dans *Dantzick* qui est aux abois; cela n'empêche pas de continuer le siége. Ces dix à douze mille hommes sont toujours sous la protection du fort de *Weichselmunde*, et du moment qu'ils voudront sortir de leurs retranchemens, les mesures sont prises pour qu'ils n'y rentrent point.

L'empereur approuve fort le mouvement que vous faites sur *Pultusk;* cela balaiera le bas de la presqu'île de la *Vistule*. Après avoir brûlé les radeaux, marché sur *Ostrolenka*, débusqué l'ennemi, campez là la division Suchet et le corps bavarois.

Campez la division Gazan à *Villenberg*.

Campez une brigade bavaroise à *Pultusk*.

Renvoyez le général Lemarrois à *Varsovie*, pour pouvoir, à tout événement, défendre le pont de *Praga* avec les hommes de dépôt de la garde nationale de *Varsovie;* il s'occupera également de tous les moyens d'accélérer l'administration. Votre camp d'*Ostrolenka* sera facilement nourri par les bateaux qui remonteront la *Narrew;* ainsi donc, si vous le préférez, ne faites camper à *Ostrolenka* que la division Suchet, et les Bavarois du côté de *Rozan;* il n'y aurait aucune difficulté, puisque ces derniers se trouveraient en mesure d'arriver à temps si *Ostrolenka* était attaqué. L'empereur pense que vous établirez vos camps sur la rive droite de la *Narew;* vous maintiendrez votre

communication avec *Villenberg* par deux petites colonnes, moitié infanterie, moitié cavalerie, qui se couvriront de l'*Omulew*.

L'empereur désire voir camper les troupes, parce qu'il pense que dans cette saison cela est plus sain; que cela les tiendra rassemblées, et qu'il y a plus de facilité à les exercer.

Dans une dizaine de jours, les grains permettront de fourrager au vert, et par conséquent de nourrir les chevaux; alors l'empereur se propose d'ouvrir la campagne : d'ici à ce temps, sa majesté vous autorise à entreprendre tout ce que vous voudrez sur l'ennemi avec la division Suchet et les Bavarois. Quant à la division du général Gazan, à celle de dragons du général Becker et aux Polonais, vous les laisserez en position où ils sont.

Le général de Wrède, qui commande les Bavarois, est un très bon officier; vous recevrez incessamment quinze cents hommes de renfort provenant des détachemens qui font partie des régimens provisoires; ayez soin, monsieur le maréchal, de me faire connaître comment et quand vos troupes seront campées, ainsi que de me donner tous les renseignemens possibles sur la position de l'ennemi. Je vous expédie un officier de mon état-major; je garde M. le major du régiment d'Isembourg, que je ne vous enverrai que demain avec de nouveaux détails.

Au maréchal MASSÉNA.

Finkenstein, le 16 mai.

Je viens de mettre sous les yeux de l'empereur, monsieur le maréchal, la lettre que vous m'écrivez par le retour de l'officier de mon état-major. Sa majesté est fâchée que vous n'ayez pas débouché par *Pultusk*, comme vous en aviez le projet. Elle pense qu'infailliblement vous eussiez fait beaucoup de prisonniers. Je vous ai fait connaître hier que l'intention de l'empereur était que vous occupassiez *Ostrolenka*, et que vous campassiez là la division Suchet et la division bavaroise. Sa majesté pense que vous vous nourrirez facilement en faisant remonter des barques par la *Narew*, et en plaçant la brigade bavaroise en avant à *Wiskowo*, au lieu de la mettre à *Ostrolenka*. Cette brigade, en cas d'événement, pourrait toujours se retirer sur *Sierock* et *Pultusk*.

Le général Gazan doit camper, comme je vous l'ai dit, à *Villenberg*, et vous devez tenir la ligne de l'*Omulew* par de petites colonnes d'observation mêlées d'infanterie et de cavalerie.

Vos troupes que vous aurez ainsi réunies à *Ostrolenka* obligeront également l'ennemi à se tenir réuni et à s'éloigner de vous au moins de deux marches; sa cavalerie légère ne pourra point vous inquiéter, parce

que la vôtre ne se trouvera pas loin de la ville, et vous pourrez la soutenir par des voltigeurs.

A la guerre, la nécessité de tenir ses troupes légères très en avant, a pour but de s'éclairer; mais il n'est point nécessaire de s'éclairer aussi loin quand les troupes sont campées; il n'en est pas de même quand l'armée est disséminée dans des cantonnemens, c'est alors qu'il faut s'éclairer fort loin.

La grande quantité de troupes légères de l'ennemi nous rend inutile autant que désavantageuse la guerre de postes, que nous éviterons en campant; d'ailleurs les troupes dans les camps sont plus sainement, plus aisées à nourrir, indépendamment que la discipline et l'instruction y gagnent. *Ostrolenka* peut facilement s'approvisionner de *Varsovie*. La ligne de l'*Omulew*, défendue par trois ou quatre colonnes mobiles d'infanterie et de cavalerie, se trouvera suffisamment garantie des cosaques; s'ils passent l'*Omulew*, ils craindront de se trouver coupés, et ne passeront jamais l'*Orezyc*, derrière lequel se trouve votre communication avec *Villenberg*.

Je vous ai dit de renvoyer le général Lemarrois à *Varsovie*, et de le remplacer par un général de brigade bavarois.

L'empereur ne veut point placer son armée en cordon; il a adopté les camps par division en carré.

Par les dispositions de l'empereur, vous devez voir,

monsieur le maréchal, qu'il a quelque intérêt à menacer l'ennemi sur sa gauche. Quand vous serez maître d'*Ostrolenka*, faites faire deux petites redoutes sur les monticules de la rive gauche, et vous placerez le camp sur la rive droite.

L'empereur observe qu'il y a une grande quantité de denrées à *Sierock*, que vous pourrez faire monter sur des bateaux.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 18 mai.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, pense qu'il est temps de s'emparer du *Hagelsberg*, après avoir fait un feu roulant de toutes les batteries, et surtout de mortiers et d'obusiers. Sa majesté pense qu'il doit être possible d'enlever l'ouvrage d'assaut, partageant toutefois l'attention de la place, et menaçant l'ennemi de l'attaquer sur tous les points. L'empereur trouve qu'on perd aujourd'hui beaucoup de monde inutilement, et beaucoup plus peut-être qu'on n'en perdrait dans un assaut. Ce qu'il sera indispensable et bien important d'organiser, ce sont les moyens de se loger sur le *Hagelsberg* aussitôt qu'on s'en sera rendu maître.

Les ouvrages qui ont été faits pour le couronnement du chemin couvert doivent pouvoir contenir les tirailleurs pour s'opposer au feu de l'ennemi.

Vous sentez, monsieur le maréchal, combien il est important d'avoir la reddition de la place. Mon aide-de-camp a l'ordre de ne rester que six heures, et de venir rendre compte à l'empereur aussitôt qu'il aura vu les ouvrages.

Au général LASSALLE.

Finkenstein, le 18 mai.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que vous teniez à portée du général Albert, pour être mis à sa disposition s'il les demande, sept à huit cents chevaux, ce général ayant l'ordre de sa majesté de garder le pont de *Furstenwerder* et de tomber sur l'ennemi s'il entrait dans le *Nehrung*, enfin de soutenir le poste de *Carlsberg;* si même le général Albert avait besoin d'une plus grande quantité de cavalerie, vous pouvez la lui donner sur sa demande.

Au général ALBERT.

Finkenstein, le 18 mai.

J'ÉCRIS au général Lassalle pour que vous ayez toujours à portée de vous sept à huit cents chevaux, qui, sur votre demande, pourront vous soutenir dans vos opérations.

J'écris au maréchal Lefebvre que le poste de *Carlsberg* doit être réoccupé, comme à l'ordinaire, par les Polonais.

Enfin, si vous aviez besoin d'une plus grande force de cavalerie, vous vous adresseriez au général Lassalle, l'intention de l'empereur étant que si l'ennemi se présentait dans le *Nehrung* vous lui tombiez dessus.

Ayez soin de faire travailler avec activité à la tête de pont de *Furstenwerder*.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 18 mai.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que le poste de *Carlsberg* soit réoccupé, comme il l'était, par les Polonais. Le général Albert, qui garde le pont de *Furstenwerder*, et qui fait travailler à une tête de pont, a l'ordre de soutenir ce poste et de tomber sur l'ennemi s'il se présentait dans le *Nehrung*.

Au maréchal BRUNE.

Finkenstein, le 21 mai.

J'AI mis sous les yeux de l'empereur, monsieur le maréchal, vos deux lettres du 16, et notamment la réponse de M. le baron d'Essen, en date du 15 mai. Sa majesté, monsieur le maréchal, désire l'armistice avec les Suédois; mais elle ne veut de cet armistice qu'autant que le temps pour se prévenir réciproquement de la reprise des hostilités sera au moins d'un

mois. L'empereur n'a pu voir qu'avec étonnement la lettre de M. d'Essen.

La division du général Boudet doit être, à l'heure qu'il est, rendue à *Stettin*. Vous pouvez avoir une entrevue avec M. le baron d'Essen, et faire avec lui une convention par laquelle il sera stipulé qu'on se préviendra un mois d'avance pour recommencer les hostilités; si même on voulait ajouter deux ou trois mois, vous êtes autorisé à y consentir et à signer.

Il est probable que l'arrivée de la division Boudet, de votre division du centre, composée de Hollandais, qui en peu de temps peut se porter sur *Rostock*, engagera les Suédois à adhérer à vos propositions.

Dans le cas contraire, l'intention de l'empereur est que vous entriez en Poméranie, et vous ferez connaître dans votre déclaration les raisons qui vous y obligent, puisque M. d'Essen ayant promis de ne commencer les hostilités qu'un mois après s'être prévenus, déclare ne pouvoir tenir cette clause qu'il a signée.

La division Boudet doit faire plus de six mille hommes, et dans le cas où vous seriez obligé d'entrer en Poméranie, vous feriez avancer la division Molitor à *Demmin;* mais vous vous contenteriez d'employer contre les Suédois la division Boudet et les six mille Hollandais. Sa majesté verrait ce parti avec beaucoup de peine, car elle attache de l'importance à faire un armistice, une trève, et même la paix avec la Suède;

mais si cependant le roi de Suède n'attend que l'arrivée d'une expédition anglaise pour se déclarer, il vaut mieux le prévenir.

Si vous entrez en Poméranie, vous devez, sans vous mettre sous le canon de *Stralsund*, vous mettre à même de vivre dans la Poméranie, de couvrir les îles d'*Uzedom* et de *Wollin;* mais, je vous le répète, avant d'arriver à cette extrémité, vous devez employer tous les moyens possibles pour faire un armistice avec les Suédois, par lequel on se préviendrait au moins un mois avant de reprendre les hostilités. Je pense que dans ce moment votre quartier-général est à *Stettin*. Vous devez correspondre avec le général Loison devant *Colberg*, afin de le protéger si cela était nécessaire, et s'il était menacé d'être attaqué par mer.

Envoyez-moi par le retour de l'officier l'état de situation de vos troupes; vous avez dû partager les Hollandais en trois divisions.

Dans la première quinzaine de juin arrive à *Hanovre* la première division espagnole qui était en Étrurie, forte d'environ cinq mille hommes. Il faut, dans les gazettes de *Hambourg*, la faire porter à douze mille hommes, et ajouter que deux autres divisions, chacune de douze mille Espagnols, arrivant par les Pyrénées, sont déjà sur le *Rhône*.

Faites-moi connaître dans quelle situation se trouve

le régiment du duc d'Aremberg, parcourez vous-même les îles d'*Uzedom* et de *Wollin*, assurez-vous des mouvemens que doivent faire les troupes que vous avez, en cas d'hostilités. Ne pourrait-on pas faire dans les embouchures des différentes passes de bonnes batteries pour empêcher les chaloupes canonnières d'entrer dans le *Haff*. Écrivez-moi tous les jours. Vos hôpitaux et les embarras de votre corps d'armée doivent être soit à *Magdebourg*, soit à *Stettin*, afin que si l'on devait céder du terrain à l'ennemi, il ne puisse rien prendre.

Au prince de PONTE-CORVO.

Finkenstein, le 22 mai.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, me charge de répondre à la lettre que vous lui avez adressée directement hier.

Il paraît que l'ennemi est en force devant *Guttstadt*; il a de l'infanterie devant *Allenstein*, il en a à *Wormditt*. Rien donc ne porte à penser qu'il ait fait un mouvement considérable sur notre gauche : mais il est probable que des Russes sont venus remplacer des Prussiens; enfin tout porte à faire croire à sa majesté que vous n'avez pas vis-à-vis de vous des forces égales aux vôtres.

Si l'ennemi réunit ses forces sur sa droite, il lui faudra plusieurs jours, et il sera difficile que nous

n'ayons pas vent de cette opération. Dans tous les cas imprévus, voici les intentions de l'empereur :

Défendre *Braunsberg*, et si l'on était forcé à l'évacuer par des considérations quelconques, le reprendre sur-le-champ.

Si, sans que vous ayez reçu de nouveaux ordres, l'ennemi se trouvait tellement fort que votre corps d'armée ne puisse se maintenir, vous manœuvreriez sur *Holland* le plus lentement possible; vous choisiriez là une bonne position, de manière à vous maintenir jusqu'à ce que l'empereur ait pu faire faire à l'armée tous les mouvemens que les circonstances exigeraient.

Du moment que vous aurez la certitude d'être attaqué sérieusement, vous ferez prévenir le général Moulin à *Elbing*, qui a l'ordre de prévenir les généraux commandant les différentes divisions de cavalerie, afin qu'elles soient prêtes à exécuter tous les ordres que l'empereur leur ferait donner par le grand-duc de Berg. En cas d'attaque, sa majesté vous recommande de faire un grand usage du canon, car de son côté l'ennemi en emploiera beaucoup. Si l'on devait juger par les renseignemens, l'ennemi paraît être sur la défensive et craint d'être attaqué; cette opinion se confirme par l'expédition que l'ennemi a faite sur *Dantzick*, et dont il ne peut se dissimuler l'inconvénient et la mauvaise réussite. Cependant, mon-

sieur le maréchal, les projets des hommes changent, et surtout ceux des Russes.

Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de recommander de me rendre compte trois et quatre fois par jour de tout ce qui se passera et de tout ce que vous apprendrez.

Adressez-moi sur un plan un petit croquis qui fasse connaître l'emplacement et la forme de vos camps.

Au général MOULIN.

Finkenstein, le 22 mai.

JE vous préviens, général, que dans le cas où le prince de Ponte-Corvo serait attaqué sérieusement, il a l'ordre de vous en prévenir; aussitôt vous feriez prévenir les généraux commandant les divisions de cavalerie, dragons et cavalerie légère, afin que chaque division lève ses cantonnemens pour se réunir vers *Elbing*, où douze heures après leur arrivée au plus tard elles recevraient des ordres de l'empereur par le grand-duc de Berg.

NOTA. Le grand-duc de Berg est prévenu de ces dispositions.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 22 mai.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que la corvette qui a été prise sur la *Vistule*, soit coulée dans cette rivière, à l'endroit de la

passe, au point le plus favorable pour empêcher à l'avenir d'autres bâtimens de remonter; bien entendu qu'auparavant on en tirerait tous les agrès, tonneaux, et ce qui pourrait être utile. J'ordonne que vingt marins partent d'*Elbing* pour se rendre aux ordres de M. Grives, officier de marine de la garde impériale, qui est devant *Dantzick*.

Au grand-duc de Berg.

Finkenstein, le 22 mai.

L'INTENTION de l'empereur, mon prince, est que vous donniez sur-le-champ vos ordres aux généraux Nansouty, Espagne et Saint-Sulpice de réunir leurs divisions à *Elbing*, *Marienburg* et *Bischopswerder* pour le 25 de ce mois, afin d'y être passées en revue par votre altesse. Vous voudrez bien envoyer également des ordres aux généraux Lassalle, Grouchy, Latour-Maubourg et Milhaud, afin que chacune de leurs divisions soit réunie le 25 au chef-lieu de leur cantonnement, pour y passer également la revue par qui sa majesté jugera devoir l'ordonner.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 23 mai.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que le 72e régiment d'infanterie parte de devant *Dantzick* pendant la nuit, de manière que l'ennemi ne

s'aperçoive pas de ce mouvement. Faites diriger ce régiment sur *Dirschau* pour se rendre de là à *Marienburg*, où il rejoindra la 2e division du corps de réserve du maréchal Lannes.

Faites-moi connaître le plus tôt possible quand arrivent les troupes de M. le maréchal Mortier devant *Dantzick*. L'intention de l'empereur est qu'aussitôt qu'elles seront arrivées, vous donniez l'ordre au général Oudinot et à ses troupes de se rendre à *Dirschau*.

Je vous prie, monsieur le maréchal, de m'instruire de l'exécution de ces dispositions.

Au maréchal LEFEBVRE.

Finkenstein, le 26 mai.

LE général Chasseloup vient de remettre à l'empereur la capitulation de *Dantzick*. Sa majesté a vu avec peine que l'officier chargé de négocier se soit autant pressé. L'empereur présume que l'on aurait obtenu les chevaux et les fusils ; les fusils étaient un objet important, parce que l'ennemi en manque ; les chevaux, parce qu'ils sont inutiles à des troupes qui ne doivent pas se battre.

L'empereur a reconnu, dans tout ce que le général Chasseloup lui a rapporté des pourparlers de M. le général de Kalkreuth, l'astuce d'un vieux gé-

néral rusé; car quels rapports entre *Dantzick* et *Mayence?*

A *Mayence*, deux armées de secours étaient en marche, et avaient déjà battu les Autrichiens; ici il n'y avait rien en marche.

A *Mayence*, l'ennemi était à cent cinquante toises de la place; à *Dantzick*, nous étions dans le fossé; maîtres du *Hagelsberg*, le *Bischopsberg* tombait. Toutefois, monsieur le maréchal, sa majesté approuve la capitulation dans tout son contenu.

Voici quelles sont ses intentions :

1°. Vous ferez prêter serment, régiment par régiment, même aux soldats, de ne point servir pendant une année, conformément à l'article 5;

2°. Vous ferez signer tous les officiers sur un registre;

3°. Vous ferez escorter l'avant-garde ennemie jusque vis-à-vis *Pillau* par un petit détachement, et vous y joindrez un officier du génie, afin qu'il puisse reconnaître de quelle nature est l'ouvrage que l'ennemi a fait du côté de la presqu'île;

4°. Vous placerez les régimens polonais sur le chemin que doivent suivre les colonnes de la garnison de *Dantzick* pour se rendre à *Pillau*.

A dater de demain, sa majesté ordonne que vous fassiez ouvrir la tranchée devant le fort de *Weichselmunde* et devant le camp retranché; que vous fas-

siez établir des batteries de mortiers et de canons, et que vous puissiez tirer à boulets rouges pour incendier les bâtimens de l'ennemi. Il est bien important que les bombes commencent à jouer le plus tôt possible.

Vous devez avoir donné l'ordre au 72e de se rendre à *Marienburg;* je vous envoie un ordre pour le général Oudinot, afin qu'il se rende de suite à *Dirschau.*

L'empereur donne l'ordre à M. le général de division Rapp de se rendre à *Dantzick* pour y commander en qualité de gouverneur; il y prendra vos ordres pendant tout le temps que durera le siége de *Weichselmunde* et celui du camp retranché. M. l'ordonnateur du quartier-général impérial, Mathieu-Faviers, se rend à *Dantzick* d'après l'ordre de l'empereur, pour se mettre à la tête de l'administration, prendre possession de tous les magasins et se mettre à la tête de tout. Vous voudrez bien donner vos ordres en conséquence.

Quant à la garnison de *Dantzick,* l'ordre exprès de l'empereur est qu'elle soit composée du 44e régiment d'infanterie de ligne et des troupes de *Bade.*

Donnez l'ordre au général Lariboissière de faire embarquer l'artillerie qui ne serait pas nécessaire au siége de *Weichselmunde* et du camp retranché, et de la diriger sur *Graudentz,* dont l'intention de sa

majesté est que le siége se poursuive avec la plus grande activité.

Nommez pour commandant de place à *Dantzick*, sous les ordres du général Rapp, un officier-général ou supérieur qui ait fait le siége de *Dantzick*.

Au maréchal BRUNE.

Finkenstein, le 27 mai.

JE vous expédie un courrier extraordinaire, monsieur le maréchal, pour vous porter l'ordre de sa majesté. Son intention est que vous dirigiez votre division de gauche composée au moins de cinq mille hommes, tous hollandais, sur *Coewerden*, d'où elle sera en mesure de se porter soit en Hollande, si les Anglais y débarquaient, ou de retourner à *Hambourg* si l'ennemi débarquait à l'embouchure de l'*Eyder*. Ce mouvement est très-pressé, parce qu'il serait possible que les Anglais, voyant la Hollande dégarnie, tentassent quelque chose sur ce pays. La division espagnole qui doit arriver sous peu de jours à Hanovre, venant d'Étrurie, remédiera à l'éloignement de la division hollandaise, s'il y avait lieu. Soyez prompt, monsieur le maréchal, à m'instruire et à instruire le roi de Hollande de la division que vous enverrez à *Coewerden*, du jour qu'elle y arrivera et sous les ordres de qui elle sera. Elle continuera de faire partie de votre commandement; cependant

elle obtempérera aux ordres du roi de Hollande, qui ne la fera agir qu'en cas d'absolue nécessité. Vous donnerez des instructions en conséquence au général commandant la susdite divison de gauche.

Au maréchal BRUNE.

Finkenstein, le 29 mai.

Vous avez dû recevoir, monsieur le maréchal, les derniers ordres que je vous ai adressés; il ne faut pas vous laisser amuser par les Suédois; ils ont fait tout ce qu'ils devaient faire pour se mettre en règle sur l'article additionnel qui n'a point été approuvé par eux; de sorte que dans l'état des choses ils peuvent vous annoncer que l'armistice est rompu au bout des dix jours, s'ils y trouvent avantage par un débarquement d'Anglais, ou par toute autre cause; et dans le cas où vous demanderiez à M. le général Essen le mois de l'article additionnel, il se trouverait en mesure en vous rappelant sa lettre. L'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est donc que vous fassiez expliquer catégoriquement les Suédois, sans cela l'intention de l'empereur est que vous entriez en Poméranie et que vous mangiez ce pays; je vous ai déjà mandé que l'intention de l'empereur était que, si l'ennemi débarquait devant *Colberg*, vous deviez porter du secours au général Loison; que couvrir *Stettin* était votre premier but,

comme aussi de couvrir *Berlin*. L'empereur ne met pas en doute que le roi de Suède n'accède à l'article additionnel; dans ce cas l'intention de sa majesté est de pousser la division Boudet sur *Colberg*, pour presser le siége de cette place.

Au maréchal BRUNE.

Finkenstein, le 30 mai.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous donniez l'ordre à la division Molitor, qui est à *Magdebourg*, de se rendre à *Berlin*, en supposant toutefois qu'il n'y ait aucun débarquement effectué du côté de l'*Elbe;* vous préviendrez de ce mouvement le général Clarke.

L'intention de l'empereur est, comme je vous l'ai dit, que vous veilliez au siége de *Colberg;* que vous placiez en échelons, mais dans des positions saines, les trois régimens de la division Boudet, de manière qu'en trente-six heures elle puisse arriver au secours de *Colberg*, si l'ennemi tentait quelque débarquement pour secourir la place; vous donnerez même l'ordre à un régiment de se rendre devant *Colberg*, pour aider la division assiégeante du général Loison à renfermer l'ennemi dans la place, à s'emparer de l'embouchure du port, y établir une batterie qui aura pour but d'empêcher l'ennemi de débarquer et de donner du secours à la place. Cette

opération, comme vous le sentez, est de la plus grande importance.

Je vous préviens que le régiment de Nassau, fort de quinze cents hommes, part de *Berlin* pour se rendre devant *Colberg*, et renforcer l'armée assiégeante.

Vous aurez soin, monsieur le maréchal, de presser à *Stettin* le départ des munitions, car il faut accélérer la prise de *Colberg*, et s'emparer enfin de cette ville.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, qu'une brigade de l'armée bavaroise, composée du 9e de ligne, d'un bataillon d'infanterie légère, du 4e régiment de chevau-légers, et d'une batterie de six pièces de canon, formant plus de trois mille hommes, doit être arrivée à *Magdebourg*, où elle restera jusqu'à nouvel ordre; mais si une descente avait lieu du côté de l'*Elbe* ou dans toute autre position, dans ce cas vous pourriez en disposer.

Enfin, monsieur le maréchal, vers le 10 juin, la tête de la colonne espagnole arrive en Hanovre, c'est-à-dire la colonne venant d'Étrurie. Quant à l'autre colonne venant de France, elle n'arrivera en Hanovre que le 16 juillet; mais si des événemens extraordinaires arrivaient sur l'*Elbe*, vous enverriez au-devant de cette colonne qui vient par *Mayence*, et qui marche à petites journées.

Au général LOISON.

Finkenstein, le 30 mai.

JE vous préviens de nouveau, général, que vous faites partie du corps du maréchal Brune, et que par conséquent vous n'avez plus de rapports avec M. le maréchal Mortier. Vous devez journellement rendre compte à M. le maréchal Brune, et indépendamment de cela correspondre fréquemment et directement avec moi.

L'intention de l'empereur, général, est qu'enfin vous renfermiez l'ennemi dans la place; que vous vous empariez de l'embouchure du port, et que vous y fassiez établir une bonne batterie qui empêche l'ennemi d'y débarquer et d'en approcher ses croisières; ce ne sera que quand on aura ainsi renfermé l'ennemi dans la place, que l'on pourra être sûr du siége, puisque l'ennemi ne pourra plus recevoir aucun secours; j'ai ordonné au maréchal Brune de placer la division Boudet en échelons, afin de pouvoir promptement venir à votre secours; le maréchal Brune enverra un de ses régimens à l'armée assiégeante pour vous aider à rejeter l'ennemi dans la place; un régiment de Nassau, fort de quinze cents hommes, a l'ordre de partir de *Berlin* pour se rendre devant *Colberg* et y être à vos ordres; le maréchal

Brune, qui reste à *Stettin*, hâtera le départ des munitions; car enfin il faut prendre *Colberg*.

Au général CLARKE.

Finkenstein, le 30 mai.

L'EMPEREUR, général, ordonne que, douze heures après la réception du présent ordre, vous fassiez partir deux bataillons de Nassau, forts de quinze à seize cents hommes, pour se rendre directement devant *Colberg*, où ils seront aux ordres du général Loison. Le restant de Nassau fera le service des escortes, et un régiment de ligne de la division Molitor fera le service de la ville.

Je vous préviens que j'ordonne au maréchal Brune de faire venir la division Molitor à *Berlin*, si toutefois il n'y a pas de débarquement sur l'*Elbe* ou autre part. L'empereur veut que les troupes de Nassau paient leur contingent de pertes vis-à-vis *Colberg*, et aient, comme les autres troupes, l'occasion de se distinguer.

Je vous envoie ma dépêche pour le général Vicenti, commandant une brigade bavaroise; comme il est possible que cette brigade soit déjà à *Magdebourg*, vous adresserez l'ordre au général Éblé, qui, dans le cas où elle n'y serait pas arrivée, enverrait au-devant d'elle jusqu'à *Bamberg;* cette brigade est composée du 9e de ligne bavarois, d'un bataillon d'in-

fanterie légère, d'un régiment de chevau-légers et d'une batterie de six pièces de canon.

Au général LASALCETTE.

Finkenstein, le 30 mai.

Vous êtes prévenu, général, qu'il arrive deux divisions espagnoles en Hanovre; l'intention de sa majesté est que les Espagnols, officiers comme soldats, soient traités avec beaucoup d'égards, accueillis et fêtés; il faut leur faire sentir que par la possession du Hanovre ils regagneront leurs colonies.

A M. OTTO, *ministre de France à la cour de Bavière.*

Finkenstein, le 30 mai.

L'INTENTION de l'empereur, M. Otto, est que vous demandiez à la Bavière la seconde partie du contingent, qui doit le plus promptement possible se rendre à *Bareuth*, où ces troupes recevront des ordres ultérieurs.

Au général LEGRAND.

Finkenstein, le 30 mai.

Je vous préviens, général, que la seconde partie du contingent de la Bavière doit se rassembler à *Bareuth*; M. Otto vous fera connaître l'arrivée de

ce corps et sa situation. Quand ces troupes seront arrivées à *Bareuth*, où elles doivent rester jusqu'à nouvel ordre, vous en profiterez pour faire quelques exemples, pour arrêter les recrutemens que la Prusse fait dans la Silésie.

Au grand-duc de Berg.

Finkenstein, le 5 juin.

L'INTENTION de l'empereur, mon prince, est que vous donniez sur-le-champ vos ordres pour réunir les différentes divisions de cavalerie, savoir :

La division du général Espagne, à *Marienburg;*
La division du général Nansouty, à *Christburg;*
La division du général Lassalle, à *Elbing;*
La division Latour-Maubourg, à *Elbing;*
La division Saint-Sulpice, à *Bischopswerder;*
La division du général Grouchy, à *Strasbourg;*
La division du général Milhaud, à *Soldan.*

L'empereur pense que vos ordres seront arrivés à *Marienburg* vers six heures du soir. Il faut qu'autant que cela sera possible on soit réuni demain dans la matinée, de manière à pouvoir marcher dès demain si cela était nécessaire.

Les divisions Grouchy, Milhaud et Saint-Sulpice doivent avoir chacune pour dix jours de biscuit et dix jours d'eau-de-vie.

Donnez l'ordre, mon prince, pour que la divi-

sion Nansouty prenne trente mille rations de biscuit, et qu'elle les emporte avec elle;

A la division du général Lassalle de prendre aussi soixante mille rations de biscuit qu'elle fera suivre;

Enfin à la division Latour-Maubourg de prendre à *Elbing* vingt-cinq mille rations de biscuit.

Ordonnez au général Espagne d'envoyer prendre à *Marienwerder* trente mille rations de biscuit et trente mille rations d'eau-de-vie; ce qui assurera ses vivres.

Votre altesse prescrira à chaque général de division d'avoir ses cartouches, etc., et d'être prêt à marcher.

Au maréchal BESSIÈRES.

Finkenstein, le 5 juin.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous donniez vos ordres pour réunir sur-le-champ la garde impériale à cheval à *Finkenstein;* que votre artillerie soit prête et que chacun ait ses cartouches. Quant à vos vivres, ils sont prêts.

Au maréchal LANNES.

Finkenstein, le 5 juin.

IL paraît, monsieur le maréchal, que les avant-postes du maréchal Ney ont été attaqués devant *Guttstadt;* nous ne savons pas encore si cette at-

taque est sérieuse ; il serait possible que l'ennemi voulût entrer en campagne, et peut-être recevrez-vous en conséquence des ordres dans la nuit.

Faites charger sur des voitures tout le biscuit qui se trouve à *Marienburg;* si vous avez des voitures, envoyez-en également prendre autant que vous pourrez à *Marienwerder;* que chacun ait ses cartouches, et que l'artillerie se trouve prête dans le cas où vous recevriez l'ordre de marcher.

A M. l'adjudant-commandant GRESSOT.

Finkenstein, le 5 juin.

L'EMPEREUR, monsieur l'adjudant-commandant Gressot, m'a chargé de vous ordonner de vous rendre sur-le-champ à *Deppen;* vous ferez en sorte d'y arriver vers neuf heures du soir. Après votre arrivée dans cette ville, vous me ferez connaître tout ce qu'il peut y avoir en artillerie, en vivres et en malades. Vous me rendrez compte, par la correspondance, de tout ce qui s'est passé à *Guttstadt* et à *Bergfried,* ainsi qu'à tout autre point. Si on a entendu la canonnade, vous réunirez à *Deppen* ce qu'il peut y avoir de soldats, et vous aurez soin de les organiser de manière à garder le pont de *Deppen,* si quelque patrouille de cosaques s'y présentait. De là, vous me dépêcherez une autre lettre; s'il arrivait des blessés, vous auriez soin de les interroger et de me faire passer leurs interro-

gatoires. Si vous appreniez quelque chose du côté de *Guttstadt* ou du côté de *Liebstadt,* vous m'en donneriez également connaissance ; s'il n'y a rien de nouveau, vous m'écrirez demain à sept heures du matin, une troisième fois à midi, une quatrième fois à six heures du soir, une cinquième fois à huit heures, et plus souvent s'il y avait quelque chose de nouveau. Si vous pouvez trouver quelques hommes du pays pour envoyer aux nouvelles, vous le ferez ; vous enverrez du monde sur les hauteurs pour reconnaître si on entend le canon, ensuite vous viendrez me rejoindre. Vous sentez que les nouvelles que vous m'enverrez ne pourront être que celles que vous apprendrez vous-même ; enfin, l'objet est de faire connaître à l'empereur ce qui se passe, car il serait possible que dans l'état de situation des choses, et avec le nombre de cosaques de l'ennemi, il y eût quelque officier du corps du maréchal Ney qui fût intercepté.

Au général GAZAN.

Finkenstein, le 5 juin.

On prévient le général Gazan que les avant-postes du maréchal Ney ont été attaqués ; on lui donne l'ordre de rassembler ses troupes et sa cavalerie, s'il n'a pas reçu d'ordres contraires du maréchal Masséna ; on le prévient qu'il est possible qu'il reçoive des ordres cette nuit.

Au maréchal MASSÉNA.

Finkenstein, le 5 juin.

ON prévient le maréchal du mouvement de l'ennemi sur le 6e corps; on lui donne l'ordre de faire connaître ce qui se passe devant lui : quelle quantité de biscuit, d'eau-de-vie, etc., pourrait-il emporter?

Au général ZAYONCHECK.

Finkenstein, le 5 juin.

ORDRE de rassembler toute sa cavalerie; de faire connaître le nombre de son infanterie, de sa cavalerie; d'indiquer où sont ses malades; il pourrait recevoir des ordres dans la nuit, il doit se tenir prêt.

Au maréchal LANNES.

Finkenstein, le 5 juin.

L'ENNEMI, monsieur le maréchal, paraît avoir pris l'offensive; à six heures du matin il a attaqué le 6e corps d'armée, à huit heures le 4e, à neuf heures le 3e, et à dix heures le 1er corps. Les dernières nouvelles reçues de midi, de toute notre ligne depuis *Braunsberg* jusqu'à *Allenstein*, sont que l'ennemi a été repoussé partout avec une grande perte, car sur toute la ligne nous sommes retranchés et palissadés; cependant les attaques continuaient encore à midi.

L'empereur ordonne que vous partiez avec votre

corps d'armée à deux heures du matin, et que vous arriviez le plus tôt possible à *Christburg;* là, vous ferez faire la soupe. Envoyez-moi un de vos aides-de-camp pour me faire connaître l'heure à laquelle votre corps arrivera à *Christburg;* l'intention de l'empereur étant que, suivant les événemens, vous vous portiez demain beaucoup plus loin, vous ferez marcher votre cavalerie à la tête de votre corps d'armée, même la cavalerie saxonne; elle gagnera le plus qu'elle pourra, parce qu'il est possible qu'elle se batte même demain; vous ferez marcher l'artillerie saxonne en arrière, de manière à ne pas trop la fatiguer. Sa majesté pense que vous serez demain vers neuf heures à *Christburg,* et que vous pourrez en repartir vers midi ou une heure. Vous placerez votre première division en avant de *Christburg,* l'autre en arrière, sur le chemin de *Saalfeld;* votre cavalerie sera à une demi-lieue de *Chritsburg* sur cette route. Douze pièces d'artillerie qui étaient au 10e corps vous sont destinées, comme je vous l'ai mandé; envoyez un officier d'artillerie à *Dantzick,* pour activer leur marche.

Quant aux subsistances, monsieur le maréchal, emportez tout ce que vous pourrez de *Marienburg;* il y a aussi à *Marienwerder* du biscuit, de l'eau-de-vie, du pain; envoyez-y des voitures, et ensuite vous leur enverrez des ordres pour suivre la direction que prendra votre corps d'armée; il ne faut pas

que votre cavalerie emploie les voitures pour porter du fourrage, si ce n'est un peu d'avoine : les champs verts serviront de fourrage.

Vous laisserez un bataillon de Saxons à *Marienburg*, pour en former la garnison ; il sera logé dans la ville. Tous vos embarras, vos hommes éclopés, seront envoyés à *Marienburg*, lieu désigné pour le dépôt de votre corps d'armée.

Je n'ai pas besoin de vous recommander que votre infanterie ait ses cartouches, et votre artillerie ses munitions ; il y en a à *Dirschau* et à *Marienburg* : faites-en prendre.

Faites connaître à votre corps d'armée que la place importante de *Neiss* a capitulé.

Au maréchal MORTIER.

Finkenstein, le 5 juin.

L'ENNEMI, monsieur le maréchal, paraît avoir pris l'offensive, etc. (1er paragraphe de la lettre précédente au maréchal Lannes).

L'empereur ordonne que vous partiez à trois heures du matin avec tout votre corps d'armée ; la division Dupas se dirigera par *Marienburg ;* elle fera halte à neuf ou dix heures du matin, entre *Marienburg* et *Christburg*, c'est-à-dire à deux lieues de cette ville, et dans cette position on fera la soupe ; vous m'enverrez un de vos aides-de-camp pour me faire con-

naître l'heure à laquelle la division Dupas arrivera dans sa position. Quant à la division hollandaise, elle ira jusqu'à une demi-lieue de *Christburg;* la division polonaise qui est à *Mewe* partira à trois heures du matin pour passer le pont et se rendre à *Marienwerder,* et prendra position entre cette ville et *Riesenburg*, où elle fera la soupe; on pense qu'elle y sera vers dix heures du matin. Le général qui commande la division polonaise m'enverra un aide-de-camp pour me faire connaître l'heure à laquelle sa division arrivera dans sa position entre *Marienwerder* et *Riesenburg*.

Ordonnez à vos troupes de prendre le pain pour quatre jours; vous ferez emporter le plus de biscuit possible; il y en a à *Dirschau* et à *Mewe :* prenez des mesures pour qu'on fasse du pain, et qu'il suive votre mouvement; rappelez vos détachemens, et enfin préparez-vous à une grande bataille; faites prendre à *Mewe* et à *Dirschau* de l'eau-de-vie et du riz; qu'on n'emploie pas les voitures à porter du fourrage, mais qu'on porte du riz, du pain, etc. : les chevaux fourrageront suffisamment au vert.

Quant au dépôt de votre corps d'armée, aux embarras et aux éclopés, envoyez-les à *Dantzick,* qui est le lieu de votre dépôt; rappelez les détachemens de la cavalerie polonaise.

Faites mettre à l'ordre que l'empereur espère que

MM. les officiers polonais ne marcheront point en voiture, et qu'ils ne commettront ni désordres ni excès; enfin, faites mettre à l'ordre que la place importante de *Neiss* s'est rendue.

Au grand-duc de Berg.

Finkenstein, le 6 juin.

L'INTENTION de l'empereur, prince, est que vous envoyiez l'ordre à la division du général Grouchy de se rendre le plus tôt possible à *Osterode.*

Envoyez également l'ordre à la division du général Milhaud de se rendre à *Osterode*, en passant par *Gilgenburg.*

Au maréchal SOULT.

Finkenstein, le 6 juin.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, attend votre rapport de la nuit, pour savoir comment s'est passée la fin de la journée, et le parti que vous avez pris. En attendant, sa majesté donne comme instruction au maréchal Ney, lorsqu'il ne pourra plus tenir à *Deppen*, de prendre position entre le lac de *Nariensee* et celui de *Mohrungen*, et enfin à *Liebemühl*, entre le lac de *Drewenz* et celui de *Bergling.*

Si les dispositions de l'ennemi vous mettaient dans le cas d'opérer votre retraite, vous tâcherez de couvrir *Mohrungen* le plus long-temps que vous pourrez,

et si vous étiez obligé de l'évacuer, vous vous concerteriez avec le maréchal Ney, afin que celui-ci ait le temps d'évacuer, et vous vous dirigeriez sur *Saalfeld,* pour prendre position entre les lacs au village de *Maldenten.*

Au maréchal NEY.

Finkenstein, le 6 juin.

Vos trois officiers d'état-major sont arrivés, monsieur le maréchal; sa majesté approuve le mouvement de retraite que vous avez fait sur *Deppen.* Le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Soult ont aussi été attaqués, et ont repoussé l'ennemi avec une grande perte.

Toute l'armée et ses réserves se réunissent; l'empereur attend sous deux heures des renseignemens sur tous les différens points de l'armée, afin de connaître la manière dont se sont terminées les affaires d'hier.

Dans la journée, vous recevrez des ordres définitifs sur les dispositions à prendre. En attendant, l'intention de l'empereur est que, si l'ennemi continue à vous attaquer, et que vous jugiez devoir être contraint à vous rapprocher, vous preniez position entre le lac de *Nariensee* et *Lurcinen,* et que, lorsque vous croirez ne devoir plus tenir dans cette position,

vous vous placiez entre les lacs en avant de *Liebemühl*, en défendant les routes entre ces lacs.

Au prince de PONTE-CORVO.

Finkenstein, le 6 juin.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, n'a pas encore reçu les rapports des différens points de l'armée; nous n'avons de vos nouvelles que de midi. L'empereur me charge de vous faire connaître que si vous pensez devoir faire retraite, vous devez l'effectuer de manière à gagner du temps, et en couvrant *Holland* par la position que vous prendrez. Il serait possible que sa majesté voulût prendre l'offensive par l'extrémité de sa gauche, c'est-à-dire par vous; si vous faites évacuer *Braunsberg* par le général Dupont, il doit faire son mouvement lentement sur *Holland*, et de manière à couvrir, le plus long-temps qu'il pourra, *Elbing*.

Au grand-duc de Berg.

Devant Friedland, le 14 juin, à trois heures de l'après-midi.

LA canonnade dure depuis trois heures du matin; l'ennemi paraît être ici en bataille avec son armée; il a voulu d'abord déboucher sur *Königsberg*; actuellement il paraît songer sérieusement à la bataille qui va s'engager. Sa majesté espère que vous serez

entré à *Königsberg* (une division de dragons et le maréchal Soult suffisent pour entrer dans cette ville), et qu'avec deux divisions de cuirassiers et le maréchal Davout vous aurez marché sur *Friedland;* car il est possible que l'affaire dure encore demain. Tâchez donc d'arriver à une heure du matin. Nous n'avons point encore de vos nouvelles d'aujourd'hui. Si l'empereur suppose que l'ennemi est en très-grande force, il est possible qu'il se contente aujourd'hui de le canonner, et qu'il vous attende. Communiquez une partie de cette lettre à MM. les maréchaux Soult et Davout.

Le maréchal MASSÉNA *au major-général.*

Praznitz, le 14 juin.

MONSEIGNEUR,

Le 11, à onze heures du matin, l'ennemi nous a attaqués en force à *Druczewo* et à la droite de *Borki*, vers l'embouchure de l'*Omulew;* les forces étaient évaluées à six mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et quelques poulques de cosaques : de nombreuses batteries étaient établies sur la rive gauche de l'*Omulew* et de la *Narew*.

Le général Claparède, avec douze compagnies du 17e régiment d'infanterie légère, a tenu long-temps dans le camp de *Borki* malgré tous les efforts de l'ennemi, et a été enfin forcé de se replier en bon

ordre sur *Druczewo,* ralliant les postes qu'il avait sur l'*Omulew* à *Stepimo.*

Le général Suchet, averti, s'est porté à *Rozan,* a réuni ses troupes, et a fait reconnaître et observer l'ennemi, qui prit position en avant du camp de *Borki,* et jeta sa cavalerie dans la plaine. Pendant cette attaque sur le front de la division Suchet, l'ennemi faisait des démonstrations d'effectuer un passage de la *Narew* à la hauteur de *Rozan,* et l'on dut se mettre en mesure de bien le recevoir sur tous les points. La nuit est venue, et l'on s'est observé jusqu'au lendemain. J'ai reçu alors le rapport du général Gazan, qui m'instruisait que des cosaques avaient insulté toute sa ligne, et que partout l'ennemi avait été repoussé avec perte.

Convaincu, d'après l'ensemble de ces mouvemens, que l'ennemi voulait s'établir en force à *Druczewo* et *Borki,* je me suis porté sur la ligne, et l'ai fait attaquer. Le feu a commencé à dix heures du matin, et mes postes et positions n'ont été repris qu'à trois heures après midi. L'ennemi avait déjà travaillé à se retrancher à *Druczewo* et dans le camp de *Borki;* mais pendant que ce camp était tourné par une colonne, le général Claparède, à la tête du 17e, l'a enlevé à la baïonnette, a fait une boucherie de l'ennemi, qui, fuyant en désordre, ne s'est rallié dans la plaine que sous le feu des nombreuses batteries établies sur la

gauche de la *Narew*, et protégé par sa cavalerie. L'ennemi a été poursuivi jusqu'au-delà de l'*Omulew*, et a repassé en partie le pont d'*Ostrolenka*. Le général Suchet se loue beaucoup du général Montbrun, qui, avec cinquante chevaux, s'est précipité dans le camp de *Borki* presqu'au même instant que le brave 17e l'enlevait. Il y a des prisonniers de faits sur plusieurs points; je ne puis encore en donner le nombre.

Les aides-de-camp des généraux Claparède et Montbrun, MM. les capitaines Payrard et Guenard, tous deux légionnaires, se sont distingués. Le capitaine Darrau, du 17e, s'est défendu dans une redoute, pendant plusieurs heures, contre cent cinquante cosaques, et les a repoussés.

Tous nos postes sont rétablis sur l'*Omulew* et la *Narew*.

Le maréchal MASSÉNA *au major-général.*

Praznitz, le 14 juin.

MONSEIGNEUR,

JE reçois à l'instant la dépêche de votre altesse, du 12 juin; je suis plus habitué que personne à apprendre de bonnes et glorieuses nouvelles, quand sa majesté se met en campagne; je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir en être le témoin, et prouver à sa majesté, sous ses yeux, que mon dévoûment est absolu et mon zèle ardent. Nous faisons peu de chose ici,

quoique ma ligne soit extrêmement étendue, et que j'aie affaire à un ennemi très-nombreux, actif et entreprenant : mais la guerre défensive n'est pas glorieuse, et tout est petit auprès du théâtre des grandes actions de sa majesté.

Si la division Gazan se portait à *Bischopstein*, toute ma gauche se trouverait absolument découverte, et il me serait impossible de tenir la ligne de l'*Omulew* et de la *Narew;* il n'y a déjà qu'une trop grande lacune entre ma gauche et la droite des autres corps d'armée.

Je me verrais forcé de me retirer à *Pultusk*, position que je ne pourrais encore tenir que momentanément; je ne puis donc détacher la division Gazan sans que mon système de défense se réduise à ne couvrir que *Varsovie*, et cela à *Sierock*.

Il n'y a rien de nouveau sur la ligne.

Le maréchal MASSÉNA *au ministre de la guerre.*

Ostrolenka, le 24 juin.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé hier à *Ostrolenka;* l'ennemi ne nous a attendus nulle part et a évacué tous ses camps; il fuit en grande hâte, se dirigeant sur *Strezegoczin :* je l'ai fait poursuivre sur *Nowogorod* où il a brûlé le pont, sur *Lomza* et sur *Smadow*.

Le général Graindorge est allé jusqu'à *Wiskowo*.

J'attends des ordres de sa majesté pour savoir quelle est la route que je dois suivre.

Tous les renseignemens que j'ai pu recueillir ici s'accordent à dire que l'ennemi vient de couvrir *Grodno*. Nous avons fait quelques prisonniers.

Le maréchal MASSÉNA *au major-général.*

Ostrolenka, le 26 juin.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu hier la dépêche de votre altesse, et j'ai déjà eu l'honneur de lui rendre compte que j'étais à *Ostrolenka*, et que j'avais des partis sur *Nowogorod*, *Lomza*, *Smadow*. Je me porte aujourd'hui à *Lomza*, et demain je marcherai sur *Strezegoczim* pour me porter sur *Byalistock*, conformément aux ordres de sa majesté.

Les détachemens que j'ai laissés sur mes derrières, ainsi que les Polonais qui se trouvent à *Sierock* et à *Varsovie*, ont reçu l'ordre de venir me rejoindre.

J'aurai l'honneur de rendre compte à votre altesse de tout ce qui se passera d'intéressant.

Au maréchal BRUNE.

Tilsitt, le 3 juillet.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, qu'il est possible que l'expédition anglaise débarque à *Stralsund*. L'intention de l'empereur est que vous retiriez les troupes qui sont devant *Colberg*, où vous

ne laisserez que les troupes de Nassau et les Polonais. Vous ferez venir les Hollandais, les Bavarois et les Espagnols ; vous entrerez en Poméranie, et mettrez le siége devant *Stralsund*. Vous ferez connaître de nouveau au général Blücher l'armistice conclu avec le roi de Prusse, et par cet armistice les troupes prussiennes ne peuvent rien entreprendre. Vous disposerez aussi des Italiens pour en former votre armée. Je viens de donner l'ordre au général Rapp de faire partir de suite les 19e et 23e régimens de chasseurs et le 19e régiment d'infanterie de ligne, pour se rendre, à grandes marches, de *Dantzick* à la hauteur de *Colberg*, où ces troupes seront à vos ordres ; vous aurez donc soin de leur en envoyer. L'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est que, dans le cas même où les Anglais, apprenant les suites de la bataille de *Friedland*, ne débarqueraient pas, vous ayez toujours à occuper la Poméranie suédoise. Sa majesté vous défend d'avoir aucune entrevue avec le roi de Suède, qui ne se trouve point compris dans les armistices conclus entre l'empereur Napoléon, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Dans votre proclamation, en entrant en Poméranie, vous devez faire connaître que le roi de Suède vous a proposé de trahir votre patrie et votre souverain. Informez-moi, monsieur le maréchal, des dispositions que vous aurez faites.

Au maréchal BRUNE.

Tilsitt, le 4 juillet.

JE vous ai expédié hier par un de mes aides-de-camp, monsieur le maréchal, les ordres de l'empereur. Sa majesté n'a reçu aucune nouvelle de vous sur l'expédition anglaise; ce qui la porte à penser que peut-être elle n'a pas mis en mer, et que la nouvelle donnée avait été prématurée. Dans tout état de cause, monsieur le maréchal, l'intention de l'empereur est que ses troupes occupent la Poméranie suédoise et assiégent *Stralsund*, afin d'avoir par là une province qui servira de compensation quand on sera dans le cas de faire la paix avec l'Angleterre. Vous aurez huit régimens d'infanterie française, en comprenant le 5e d'infanterie légère que vous placerez dans la division Boudet : vous avez quatre régimens italiens que vous retirerez de *Colberg;* le 19e de ligne et les 19e et 23e régimens de chasseurs sont partis de *Dantzick* pour se rendre devant *Colberg*, d'où vous les ferez aller sur le point qui vous paraîtra le plus convenable. Le 14e régiment de chasseurs et un régiment de dragons italien doivent être arrivés; vous devez également avoir dans l'arrondissement de votre armée une brigade bavaroise et une brigade de Bade; ainsi toutes ces troupes réunies vous formeront plus de trente-deux mille hommes; ce qui,

joint à cinq ou six mille Hollandais, porteront vos forces à quarante mille hommes sans dégarnir *Hambourg* de la division hollandaise du centre ni de la division espagnole qui doit y être arrivée. Si cependant l'expédition anglaise venait à débarquer à *Stralsund*, vous appellerez successivement la division espagnole en Poméranie, ce qui fera un accroissement considérable à vos forces. Vous avez donc de quoi occuper la Poméranie, faire le siége de *Stralsund*, et occuper les îles et l'embouchure de l'*Oder*.

Ne perdez pas un moment pour faire les dispositions nécessaires à l'exécution des ordres de l'empereur.

Vous n'écrirez plus au roi, quand bien même il serait à son armée, mais au général commandant l'armée suédoise. Désormais vous n'aurez aucune communication avec ce prince comme roi, mais ayez-en avec la nation et avec les officiers. Si le roi demandait à vous voir ou à vous parler, vous vous y refuseriez, et vous n'aurez d'entrevue qu'avec le général Essen, ou avec quelque Suédois raisonnable, s'il demandait à vous voir.

Vous enverrez en France les prisonniers suédois qui ne seraient pas encore échangés, et vous déclarerez qu'il ne peut y avoir de cartel tant que les révoltés et le soi-disant duc de Pienne resteront dans le pays.

Quant au pays de *Mecklembourg*, la ville de *Rostock* sera occupée par vos troupes; mais le souverain doit rentrer dans tous ses droits, et vous le considérerez à l'avenir comme un prince ami de l'empereur, et auquel il porte un intérêt particulier. Vous aurez soin de prévenir M. le général de Blücher de l'armistice conclu entre l'empereur et le roi de Prusse, et que ce dernier a dû lui envoyer. Si ce général vous demandait à passer de votre côté avec les troupes prussiennes pour se soustraire aux extravagances du roi de Suède, vous l'y autoriseriez. Vous aurez soin de faire comprendre que c'est le roi de Suède qui a rompu l'armistice, soit en insultant la nation dans la personne d'un de ses maréchaux en osant l'engager à la trahir, soit en formant un régiment de rebelles, soit en cherchant tous les moyens d'insulter la France.

Dans vos propos, monsieur le maréchal, et dans ceux que tiendront vos officiers, mais non pas par écrit, vous direz que nous ne reconnaissons plus le roi de Suède; que nous ne le reconnaîtrons que quand il aura aboli la constitution qui ôte les priviléges à la nation suédoise. Vous parlerez de ce souverain comme d'un fou, plutôt digne de régner sur les Petites-Maisons que sur la brave nation suédoise.

Au roi de Naples.

Tilsitt, 8 juillet.

L'EMPEREUR me charge d'avoir l'honneur d'adresser à votre majesté la notice qui annonce la signature de la paix entre l'empereur et roi Napoléon, et l'empereur Alexandre. Par un des articles, *Corfou* doit être remise à la France. Sa majesté a nommé comme gouverneur de cette île et de ses dépendances, le général César Berthier. L'intention de l'empereur est qu'un régiment français, un régiment italien du royaume d'Italie, deux compagnies d'artillerie française, deux compagnies d'artillerie italienne, deux compagnies de sapeurs, formant ensemble au moins une force de quatre mille hommes, commandée par un général de brigade, soient de suite cantonnés à *Otrante* et à *Tarente,* afin d'être prêts à être transportés à *Corfou* aussitôt que les ordres de l'empereur de Russie arriveront. Jusque-là le général César Berthier continuera à remplir le poste que vous lui avez confié. Il est important, sire, de garder le plus grand secret sur l'occupation de *Corfou* et de *Cattaro*, place qui doit également être remise au pouvoir des Français.

Votre majesté voudra bien donner des ordres à son ministre pour que les ampliations de la notice soient envoyées à tous les bâtimens russes, en les prévenant qu'ils trouveront dans le port de vos états, comme

dans ceux de France, tous les secours qui dépendraient des deux nations.

A S. A. I. le prince EUGÈNE, *vice-roi d'Italie.*

Tilsitt, le 8 juillet.

L'EMPEREUR m'ordonne de faire connaître à votre altesse qu'il vient de signer la paix avec la Russie, ainsi qu'elle le verra par la notice ci-jointe, qu'elle peut rendre publique. L'intention de l'empereur, monseigneur, est de renforcer son armée de Dalmatie. Sa majesté désire que vous envoyiez à chacun des régimens qui y sont des renforts provenant des conscriptions, mais en n'y comprenant aucun des conscrits provenans de la conscription de 1808, ces hommes étant très-jeunes et devant rester en Italie. L'intention de l'empereur serait que ces troupes passassent par mer, afin qu'elles ne se fatiguent pas trop. Dans le cas cependant où elles seraient obligées de passer par terre, elles ne devraient se mettre en marche qu'au mois de septembre; mais dans tous les cas il faut les préparer de suite. Sa majesté voudrait que vous fissiez passer assez de monde pour que les sept régimens qui se trouvent en Dalmatie reçussent les renforts nécessaires pour que les compagnies de chaque bataillon soient portées à cent quarante hommes chacune. Pour cela, sa majesté désire donc que vous fassiez passer en Dalmatie la division Clauzel; par là, les

six cents hommes du 8e léger qui forment les six compagnies n'en formeraient que deux; *idem* du 18e d'infanterie légère; du 5e de ligne on formerait trois compagnies; du 23e de ligne, *idem;* du 11e, *idem;* du 60e, *idem;* du 79e, *idem.* De manière que ces compagnies, formant une force de cinq à six mille hommes qui arriveraient en Dalmatie, y seraient encadrées dans les bataillons de guerre.

L'empereur désire que votre altesse passe elle-même la revue des troupes dont je viens de parler, de manière à s'assurer que l'habillement et l'armement sont en bon état; que les hommes ont deux paires de souliers, leurs bidons et leurs marmites, etc.; qu'ils ne manquent de rien. Votre altesse rendra compte directement à l'empereur de la revue qu'elle passera. De cette manière, les cadres des 3es bataillons resteront toujours en Italie; ils recevront les conscrits de 1808 qui vont y arriver. Rien ne presse, monseigneur; il n'y aurait qu'une circonstance où votre altesse pourrait faire partir ces troupes sans attendre de nouveaux ordres de l'empereur, ce serait celle où votre altesse jugerait que la paix avec les Russes nous laisserait pour le moment maîtres de la mer, et qu'elle prévoirait que dans quelque temps des bâtimens anglais pourraient arriver dans l'*Adriatique*, et empêcher ces troupes d'aller en Dalmatie.

Au général MARMONT.

Tilsitt, le 8 juillet.

Je vous expédie un courrier, général, pour vous faire connaître que la paix est faite entre la France et la Russie, et que cette dernière puissance va remettre en notre pouvoir *Cattaro*. Vous devez en conséquence faire vos dispositions pour prendre possession de cette place aussitôt que les ordres seront parvenus. Vous ne devez pas, général, attaquer les Monténégrins; mais au contraire tâcher d'avoir avec eux des intelligences et de les ramener à nous pour les ranger sous la protection de l'empereur; mais vous sentez que cette démarche doit être faite avec toute la dextérité convenable.

Aussitôt que le mois d'août sera passé, c'est-à-dire les chaleurs, les ordres seront envoyés pour que les 3es bataillons des régimens de votre armée complètent ceux que vous avez en Dalmatie, de manière à porter chaque compagnie à cent quarante hommes, et par conséquent chaque bataillon à douze cent soixante.

Raguse doit définitivement rester unie à la Dalmatie; vous devez donc faire continuer les fortifications et les mettre dans le meilleur état.

Occupez-vous essentiellement à obtenir des renseignemens, soit par des officiers que vous enverrez à

cet effet, soit par toute autre manière, et que vous adresserez directement à l'empereur, pour lui faire connaître par des officiers sûrs, *géographiquement* et *administrativement*, ce que vous pourrez vous procurer sur la Bosnie, la Macédoine, la Thrace, l'Albanie, etc.

Quelle population turque, quelle population grecque, quelles ressources ces pays offriraient en habillement, vivres, argent, pour une puissance européenne qui posséderait *ce pays?* enfin quel revenu on pourrait tirer de suite, au moment de l'occupation, car les règles des améliorations sont sans bases?

Le second mémoire sera un mémoire militaire.

Si deux armées européennes entraient à la fois, l'une par *Cattaro* et la Dalmatie dans la Bosnie, l'autre par *Corfou*, quelles devraient être les forces de toute arme pour être certain de la réussite? quelle espèce d'arme serait la plus avantageuse? comment passerait l'artillerie? comment pourrait-on la remonter? comment se recruterait-on? quel serait le meilleur temps pour agir? Tous ces rapports doivent être envoyés par des gens de confiance qui puissent arriver à bon port.

Faites connaître aux Russes que la paix est faite avec eux; faites tenir très-stricte la prise de possession des forteresses; faites seulement dire aux croisières russes que vous leur donnerez tout le secours qu'elles

demanderont. La Russie a accepté la médiation de la France pour faire sa paix avec la Porte. Tenez-vous toujours en bonne amitié avec le pacha de Bosnie, auquel vous ferez part de ce qui se passe; mais néanmoins vous resterez dans *une situation plus froide et plus circonspecte que ci-devant.* Envoyez des officiers; faites tout ce qui vous sera possible pour bien connaître le pays.

Instructions pour M. l'adjudant-commandant GUILLEMINOT.

Tilsitt, le 9 juillet.

L'EMPEREUR, M. l'adjudant-commandant Guilleminot, vous charge d'une mission importante de confiance. L'intention de sa majesté est que vous partiez de *Tilsitt* avec un officier russe que vous désignera M. le lieutenant-général russe Dabanoff de Rostwo; vous vous rendrez le plus promptement possible, avec cet officier, au camp de M. le général Michelson, auquel vous porterez une lettre de M. le prince de Bénévent. Vous serez aussi porteur d'une autre lettre chiffrée de ce ministre pour le général Sébastiani. Votre mission, monsieur l'adjudant-commandant, a deux objets importans : le premier sur le *Danube*, le second à *Constantinople.* Sur le *Danube*, vous porterez une lettre du prince de Bénévent au grand-visir, ou au pacha qui commande

l'armée turque : vous aurez outre cela ouvert l'article du traité qui regarde la Porte, signé du prince de Bénévent. Vous demanderez au grand-visir s'il adhère aux dispositions de ce traité. Dans tout état de cause, vous exigerez que les hostilités cessent de suite entre les deux empires de Russie et de Turquie. De là vous expédierez à l'empereur un des officiers qui vous accompagneront, pour rendre compte de ce qui se sera passé, et faire connaître la situation des choses. Cet officier passera par *Varsovie*, et vous lui remettrez une lettre pour le général français commandant les troupes, par laquelle vous lui ferez connaître ce que vous aurez fait, la situation des affaires, et enfin si tout marche suivant les désirs de l'empereur. Après avoir rempli votre mission près le grand-visir, vous continuerez votre route pour *Constantinople*. Arrivé dans cette ville, vous remettrez les dépêches au général Sébastiani : vous aurez soin d'insister fortement auprès du ministre de l'empereur et roi, pour que la Porte déclare *positivement* si elle accède ou non aux conditions du traité de paix qui la concernent. De là vous retournerez au quartier-général du général Michelson pour présider à la conclusion de l'armistice et à tous les arrangemens provisoires qui se feront entre la Porte et la Russie, conformément au traité de paix. Vous ne perdrez pas de vue que l'empereur est dans l'in-

tention d'extrêmement ménager la Russie tant *dans les choses que dans les formes.* Vous emmenerez avec vous deux officiers d'état-major ; vous expédierez un de vos officiers du *Danube,* après avoir vu le général Michelson, et l'autre à votre retour de *Constantinople* sur le *Danube.* Un des buts importans de votre mission est de prendre, soit à *Constantinople,* soit dans les pays que vous parcourrez, tout ce qui peut vous mettre à même de rapporter une bonne statistique, *population, richesses,* etc., et enfin sur la configuration topographique des pays que vous parcourrez, c'est à quoi vous emploierez l'ingénieur-géographe qui marchera avec vous. Cette instruction, M. l'adjudant-commandant Guilleminot, vous fait assez connaître la confiance que l'empereur a dans vos talens.

Au général DEJEAN, *ministre de l'administration de la guerre.*

Königsberg, le 12 juillet.

L'EMPEREUR me charge de vous faire connaître que son intention est que tous les prisonniers russes qui sont en France soient sur-le-champ formés en régimens provisoires, et que M. le baron de Müller-Lakometski, général-major au service de Russie, auquel l'empereur Alexandre donne le commandement de ces troupes, soit chargé de désigner les officiers

russes qui seront attachés à chaque compagnie des bataillons provisoires. Sa majesté me charge de vous faire connaître que sa volonté est que tous les prisonniers russes qui sont en France soient sur-le-champ habillés à neuf, suivant l'uniforme de leur nation ; vous leur ferez fournir la buffleterie, la coiffure, sacs, redingotes, etc., etc., etc... Vous leur ferez donner des fusils neufs, et enfin ils seront arrangés de manière à ce que ces prisonniers, formés en bataillons provisoires, puissent servir et entrer en campagne si le cas l'exigeait. Quant aux prisonniers russes qui sont encore sur la rive droite du *Rhin*, quand mes ordres vous parviendront, ils doivent rétrograder pour se rendre en Russie dans l'état où ils seront. Je pense que vous n'avez pas plus de dix mille Russes en France.

Prenez, général, les mesures les plus promptes pour l'exécution de ces ordres auxquels sa majesté attache beaucoup de prix.

Faites parvenir à M. le général Müller, prisonnier de guerre en France, la lettre ci-jointe de l'empereur Alexandre et celle que je lui écris.

Au général CHASSELOUP.

Berlin, le 25 juillet.

L'EMPEREUR, général, ordonne que vous vous rendiez sur-le-champ devant *Stralsund*, pour prendre

directement le commandement du génie. L'intention de sa majesté est qu'on fasse à la fois trois attaques, et que la place soit enlevée le plus tôt qu'il sera possible. Je donne des ordres au général Songis pour faire arriver toute l'artillerie et les munitions nécessaires. De votre côté, portez devant *Stralsund* le personnel et le matériel du génie que vous jugerez nécessaire pour déployer promptement la plus grande vigueur contre cette place. Destinez le reste de l'argent que vous pouvez avoir encore à votre disposition aux ouvrages à faire devant *Stralsund*. L'empereur me charge de vous dire qu'il compte sur votre zèle.

Au général SONGIS.

Berlin, le 25 juillet.

JE vous préviens, général, que je viens de donner l'ordre au général Chasseloup d'aller prendre le commandement du siége de *Stralsund*, auquel sa majesté porte une grande sollicitude. L'intention de l'empereur est que vous donniez sur-le-champ les ordres nécessaires pour que l'artillerie de siége arrive le plus promptement possible et en grande quantité devant *Stralsund*, de manière que l'on puisse faire à la fois trois attaques, et que cette place soit promptement enlevée. Envoyez le personnel et le matériel d'artillerie nécessaires : désignez un général pour commander l'artillerie du siége sous le général La-

combe-Saint-Michel. Donnez les ordres pour que toutes les nouvelles compagnies d'artillerie qui arrivent de France et qui sont à *Magdebourg* ou ailleurs, qui n'ont point fait la guerre, soient envoyées directement sur *Stralsund* pour y pousser vigoureusement le siége.

Faites-moi connaître à *Berlin* les dispositions que vous aurez faites; je compte me rendre moi-même à *Stralsund* pour en voir l'effet.

L'empereur s'en rapporte à votre zèle et à l'activité ordinaire du corps de l'artillerie.

A M. le maréchal comte de KALKREUTH.

Berlin, le 25 juillet.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je suis chargé d'entrer avec vous dans quelques explications sur l'exécution du traité de paix entre sa majesté l'empereur et sa majesté le roi de Prusse. Elles n'ont pour but que de lever toute incertitude, et de prévenir toute discussion qui pourrait retarder l'évacuation de la Prusse.

Les articles 16, 25 et 26 doivent avoir reçu leur entière exécution avant l'évacuation des provinces prussiennes; en conséquence, les troupes françaises ne quitteront le pays entre l'*Oder* et la *Vistule* que lorsque,

1°. La convention qui, au terme de l'article 16 doit

avoir lieu pour la fixation d'une route de communication entre le royaume de Saxe et le duché de *Varsovie*, aura été conclue avec M. le maréchal Soult qui a reçu des pleins-pouvoirs à cet effet.

Je dois vous faire observer, relativement à cet article du traité de paix, que le terme de route militaire qui y est employé ne peut s'entendre exclusivement du passage de troupes, et que les communications commerciales entre le royaume de Saxe et le duché de *Varsovie* doivent être libres, de manière à ce que les productions agricoles et manufacturières de la Saxe et du duché de *Varsovie* puissent y être voiturées sans être assujetties à d'autres droits que ceux qui seront indispensables pour l'entretien de cette route, stipulant d'ailleurs les précautions convenables pour empêcher la contrebande. Il serait même à désirer que sa majesté le roi de Prusse consentît à ce que les relations commerciales s'établissent entre la Saxe et le duché de *Varsovie* par les principales villes de la Silésie. Les objets transportés par ces routes seraient assujettis à un droit de transit qui ne pourrait excéder celui qu'on perçoit en Saxe pour les objets de même nature. Cette convention présenterait des avantages réciproques et serait un heureux présage pour l'avenir,

2°. Les papiers, titres et documens, cartes et plans relatifs au duché de *Varsovie* auront été remis;

3°. Les fonds capitaux et valeurs quelconques pris

par S. M. le roi de Prusse dans le duché de *Varsovie* auront été restitués;

4°. Toutes les contributions, tant ordinaires qu'extraordinaires, qui peuvent encore être dues par les provinces à l'est de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, auront été acquittées, ou du moins qu'il aura été donné pour ces paiemens des sûretés trouvées suffisantes par M. l'intendant-général de l'armée.

Quant à l'évacuation de la Silésie et des provinces à la gauche de l'*Oder*, elle ne doit avoir lieu qu'après,

1°. La remise de tous les papiers, documens, cartes et plans appartenant aux provinces cédées par S. M. le roi de Prusse, à la gauche de l'*Elbe;*

2°. La restitution des fonds, capitaux et valeurs quelconques qui auraient été pris par S. M. le roi de Prusse dans lesdites provinces et qui doivent être restitués;

3°. Le paiement de toutes les contributions, tant ordinaires qu'extraordinaires, qui peuvent encore être dues par la Silésie, la Poméranie, la Nouvelle-Marche, et les autres provinces prussiennes situées entre l'*Elbe* et l'*Oder*, ou la remise de sûretés trouvées suffisantes par M. l'intendant-général; le tout conformément aux stipulations antérieures.

L'article 2 du traité de paix met la Nouvelle-Silésie au nombre des pays qui doivent être rendus au roi de Prusse. Lorsqu'on s'est servi de cette dénomination,

les négociateurs français ignoraient que des provinces polonaises avaient été réunies à la Nouvelle-Silésie. L'ensemble du traité, et surtout l'article 13, qui porte que de toutes les provinces ayant appartenu au ci-devant royaume de Pologne antérieurement au 1er janvier 1772, le roi de Prusse ne doit conserver que l'Ermeland, les pays à l'ouest de la Vieille-Prusse, à l'est de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, au nord des cercles de *Culm*, de *Bromberg* et de la chaussée allant de *Schneidemühl* à *Driesen*, avec les ville et citadelle de *Graudentz*, et trois villages qui se trouvent dans le voisinage, ne laisse aucun doute sur le véritable sens de l'article 2 du même traité Il ne doit donc être restitué à la Prusse, de la Nouvelle-Silésie, que ce qui a pu faire partie du duché de ce nom, antérieurement au 1er janvier 1772; et ce qui à cette époque appartenait à la Pologne, appartient maintenant au duché de *Varsovie*.

J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur le maréchal, que M. le maréchal Soult a reçu les pleins-pouvoirs nécessaires pour passer toutes les conventions auxquelles ces observations pourront donner lieu.

Au maréchal SOULT.

Berlin, le 25 juillet.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, ampliation d'une lettre que je reçois du prince de Bénévent,

afin que vous vous y conformiez dans tout ce qui dépendra de vous. Comme les pouvoirs que je vous ai donnés de la part de sa majesté ne seraient pas suffisans pour les arrangemens à prendre touchant la route militaire du royaume de Saxe dans les états de Pologne, M. de Talleyrand vous adresse ceux nécessaires. Jusqu'à nouvel ordre, je resterai à *Berlin*, d'où j'irai faire une course sur *Stralsund*. J'écris à M. Daru qu'il se rende à *Berlin*, où j'établirai les commissaires qui doivent être nommés de part et d'autre, conformément à l'article 6 de la convention.

Quant à vous, monsieur le maréchal, votre quartier-général doit rester à *Elbing* ou à *Marienburg*, jusqu'à ce que vous vous portiez sur l'*Oder*.

M. l'intendant-général correspondra avec vous, pour vous faire connaître la situation où se trouvera l'acquittement des contributions, afin que les mouvemens de votre corps d'armée pour l'évacuation soient réglés en conséquence. D'ailleurs le mouvement d'évacuation est subordonné à d'autres conditions, conformément aux lettres de M. de Talleyrand, dont je vous expédie les ampliations, dispositions dont l'exécution vous est confiée comme plénipotentiaire avec M. le maréchal Kalkreuth.

A M. Daru, intendant-général.

Berlin, le 25 juillet.

Je vous envoie par un officier de mon état-major des paquets de M. de Talleyrand; je vous renvoie ampliation des lettres qu'il m'a adressées dans le cas où votre paquet ne contînt pas les mêmes choses. Conformez-vous à leur contenu dans ce qui peut vous concerner. Jusqu'à nouvel ordre, je reste à la Grande-Armée; je compte aller passer un jour ou deux devant *Stralsund,* au corps d'armée du maréchal Brune. Je reviendrai à *Berlin,* où je désire vous trouver, afin de nommer les commissaires français ou plénipotentiaires qui, conformément à l'article 6 de la convention, doivent se réunir à *Berlin* avec les plénipotentiaires ou commissaires prussiens. Il faudrait donc que M. de Goltz se rendît à *Berlin,* si c'est lui le plénipotentiaire ou commissaire pour l'exécution de l'article 6 de la convention. Je verrai avec vous quels sont les Français que nous pouvons désigner.

Quant à M. le maréchal Soult, il continuera d'avoir son quartier-général à *Elbing,* et successivement sur l'*Oder* aux époques déterminées.

Quand je vous aurai vu, et que la commission sera installée, s'il n'y a rien de nouveau, je me rendrai à *Hanovre;* je compte donc vous retrouver à *Berlin,* à mon retour de la Poméranie suédoise.

Au prince de PONTE-CORVO.

Berlin, le 25 juillet.

Vous verrez, monsieur le maréchal, par les ordres que j'ai expédiés aujourd'hui, que les Hollandais qui sont aux ordres du maréchal Brune retournent en Hollande, passant par *Hambourg*. Je donne également l'ordre à tous les Espagnols, même à ceux qui viennent de France, de se réunir à *Hambourg*, où ils serviront à former le noyau de l'armée qui vous est destinée. Vous aurez donc sous vos ordres quinze mille Espagnols et quinze mille Hollandais; les quinze mille Hollandais se réuniront dans l'*Oldenbourg* et dans l'*Ost-Frise*, sous les ordres du général hollandais, qui, en cas d'événemens, y recevrait des ordres de vous. Les Espagnols formant le noyau de votre armée se réuniront à *Hambourg*, où vous établirez votre quartier-général.

A M. l'intendant-général.

Fontainebleau, le 30 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur l'intendant-général, me charge de vous écrire pour que vous m'envoyiez le plus tôt possible,

1°. L'état de situation de l'armée, d'après les revues passées par les inspecteurs aux revues, à la date du 1er octobre;

2°. L'état de situation de l'habillement de l'armée, afin que l'empereur puisse fixer l'état de ses magasins. Sa majesté sait qu'il y a à *Dantzick* plus de cent vingt mille paires de souliers, et ces souliers pourriront; au reste, il ne faut prendre aucune détermination, jusqu'à ce que je connaisse la décision de l'empereur.

Je dois vous rappeler que les magasins ne sauraient être trop bien approvisionnés à *Stettin*, parce que cette place tient à la Poméranie suédoise, que nous conserverons jusqu'à la paix maritime.

Quant à l'argent, il est indispensable que les fonds soient faits et préparés pour tout 1807, car il est vraisemblable que l'armée achevera de passer l'année en Allemagne; il faut non seulement assurer la solde du maréchal Davout pour 1807, mais encore pour les trois premiers mois de 1808. En général, de préférence à tout, assurez la solde de l'armée, ainsi qu'il est dit ci-dessus, dans la caisse du payeur-général et de ses préposés.

Envoyez-moi un état de caisse qui me fasse connaître toutes les recettes faites depuis le 1er novembre, et ce qui reste à recouvrer; un autre état de tout ce que peut avoir produit la Grande-Armée, en argent, et où se trouvent les différentes sommes; enfin un troisième qui indique ce qu'elle a produit en denrées ou effets, ce qui a été employé, ce qui reste, et où sont les magasins. Par là, l'empereur sera à même de

connaître où sont les fonds et les magasins, car aujourd'hui sa majesté trouve tout cela si confus, qu'elle ne peut faire aucune disposition. Il ne faut pas dans ces états entrer dans de petits détails; et quand vous les aurez établis au 1er novembre, l'empereur désire que tous les dix jours vous m'en envoyiez de nouveaux qui fassent connaître la situation et des magasins et des caisses, d'après les mutations ou emplois pendant les dix jours.

Instruisez-moi de ce qui peut être dû à l'armée pour 1806 et pour 1807; tâchez de ne rien omettre.

L'empereur a dû vous écrire directement pour le traité que vous aurez à faire à l'égard des 150 millions; mais sa majesté croirait n'avoir rien, si les effets devaient passer l'année; car le commerce du pays n'a point les moyens nécessaires pour les acquitter. En pressant le gouvernement prussien, et en tenant bon, l'empereur ne doute pas qu'il ne paie; et il peut le faire, s'il est quelques années sans armée.

L'empereur vous autorise à faire rentrer les auditeurs dont vous n'avez plus besoin; mais sa majesté vous recommande d'envoyer des inspecteurs aux revues pour bien établir l'effectif de l'armée, et pour faire rayer des contrôles ceux dont on n'a point de nouvelles, et qui doivent être rayés d'après les lois; car en comparant les états de l'effectif avec les présens sous les armes et les détachés dont on a connaissance,

on trouve une différence de quarante mille hommes, lesquels doivent être ou des hommes morts, ou désertés à l'ennemi ou à l'intérieur, etc., qu'il faut rayer des contrôles.

L'intention de l'empereur est que vous établissiez l'administration de la Poméranie suédoise, de l'île de *Rugen*, etc.; que vous y frappiez une contribution de guerre dans la proportion de celle imposée aux autres pays. Faites-moi connaître le nombre de troupes que l'on peut y laisser pour y bien vivre.

NOTES
DU QUINZIÈME VOLUME.

NOTE PREMIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Sur l'évacuation du territoire autrichien après la paix de Presburg, *et sur la position des divers corps de l'armée française en Allemagne.*

LES conditions de la paix que l'empereur Napoléon avait dictées à *Presburg* après ses victoires d'*Ulm* et d'*Austerlitz* étaient si dures pour la maison d'Autriche, qu'il n'avait lui-même aucune confiance dans la sincérité de leur acceptation. Malgré les pertes immenses en personnel et en matériel qu'avait faites l'armée autrichienne, malgré la retraite de l'armée russe que l'empereur Alexandre, mécontent de son allié, ramenait précipitamment au-delà des frontières de son empire, Napoléon n'évacua le territoire autrichien que très-lentement, de ligne en ligne, de position en position, et par des marches combinées, comme s'il eût dû manœuvrer en rétrogradant devant un ennemi supérieur. La principale cause de cette méfiance était sans doute due à l'influence bien connue des mêmes conseils, des

mêmes ministres qui, servant les intérêts de l'Angleterre bien plus que ceux de leur nation, avaient entraîné la cour de *Vienne* dans la coalition; mais Napoléon ne se dissimulait pas que les grands changemens amenés par les résultats de cette campagne, l'érection du nouveau royaume de Bavière, son agrandissement au détriment des plus belles provinces et de la principale frontière de l'Autriche, enfin que la dissolution du corps germanique qu'il méditait, n'exigeaient rien de moins que la présence de l'armée victorieuse pour être consommés et affermis.

On put reconnaître dans cette opération, c'est-à-dire dans cette marche rétrograde, la prévoyance de Napoléon; car les positions que les corps d'armée, et principalement celui du maréchal Davout qui fit l'arrière-garde, prirent successivement, furent les mêmes que l'armée aurait dû occuper, si des revers avaient rendu sa retraite nécessaire.

En s'arrêtant d'abord à la ligne de *Saint-Polten*, ensuite à celle de l'*Enns*, et enfin sur l'*Inn*, les Français étaient toujours en mesure de rentrer sur le territoire autrichien, si l'exécution des conditions qu'avait dictées le conquérant venait à causer une nouvelle rupture.

Ce mode d'évacuation graduelle aux époques convenues était une garantie dont on reconnut l'effi-

cacité, lorsque les bouches du *Cattaro* ayant été cédées aux Russes au lieu d'être remises aux commissaires français, l'empereur Napoléon conserva la place de *Braunau* jusqu'à ce que le *Cattaro* lui eût été remis.

Nous trouvons ici l'occasion de rectifier l'opinion que quelques militaires ont émise sur la prétendue témérité de Napoléon, lorsqu'il s'avança jusqu'aux frontières de la Moravie en poursuivant le corps d'armée russe qui se retirait devant lui, et les débris de l'armée autrichienne. La réunion de ces forces avec la seconde armée russe commandée par l'empereur Alexandre en personne suffisait, dit-on, pour le tenir en échec, et la victoire même d'*Austerlitz* a prouvé qu'il ne fallait pas moins que tous les moyens que Napoléon put réunir pour livrer bataille à des forces supérieures; et cependant, ajoute-t-on, si l'armée prussienne, comme elle devait le faire, avait marché par la Bohême, elle pouvait couper la retraite à l'armée française et la mettre entre deux feux.

Cette critique est mal fondée : on oublie que le corps d'armée commandé par le maréchal Augereau s'était avancé jusque sur la frontière occidentale de la Bohême; qu'il était en mesure de soutenir le corps du maréchal Bernadotte qui était à *Iglau*, et que ces deux corps réunis couvrant le flanc gauche

et les derrières de l'armée française, sa ligne d'opération ne pouvait être coupée. Napoléon pouvait, dans tous les cas, se replier et passer le *Danube*, savoir : le gros de l'armée, c'est-à-dire le centre et l'aile droite par le pont de *Vienne* et le pont de *Krems*, et son aile gauche par le pont de *Lintz*. S'il était trop pressé par les forces réunies des trois puissances coalisées, il pouvait, après avoir passé le *Danube*, appuyant toujours sa gauche à ce fleuve, se retirer en sécurité et disputer le terrain pied à pied sur les lignes de l'*Enns*, de l'*Inn* et du *Lech;* il avait fait préparer sur ces grandes rivières de fortes têtes de pont ; *Enns*, *Braunau*, *Augsbourg*, *Ulm*, ces quatre points principaux de la ligne d'opération, étaient bien armés et abondamment approvisionnés.

Enfin deux armées de réserve se formaient sur le *Rhin*, à *Mayence* et à *Strasbourg*.

On voit que Napoléon conduisit cette guerre d'invasion avec autant de prudence que d'audace, et que dans son expédition de Moravie, qui fut couronnée par l'une de ses plus belles victoires, il avait assuré sa retraite avec la plus scrupuleuse prévoyance.

NOTE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Sur l'introduction des institutions françaises, et l'administration du royaume de Naples, par le roi Joseph Napoléon.

Nous croyons devoir compléter le tableau des événemens relatifs à l'occupation du royaume de *Naples* par un aperçu de l'administration de ce royaume sous le gouvernement de Joseph. Il n'entre pas dans notre plan de donner à ce travail le développement dont il est susceptible; mais l'esquisse rapide que nous allons présenter ne sera peut-être pas sans intérêt.

Dans les différens voyages que Joseph entreprit, son but principal fut de s'instruire par lui-même des anciens abus et des besoins actuels des peuples. La prévoyante circonspection et l'unité de vues qu'on remarque dans les institutions qu'il créa, furent l'effet des connaissances pratiques qu'il acquit dans ces voyages. La prospérité dont le royaume continue à jouir depuis cette époque est due à ces institutions, dont le gouvernement actuel a sagement maintenu les plus importantes.

Après la faible et vaine résistance que la cour de *Naples* avait essayé d'opposer à l'invasion des Français, il n'existait plus d'armée napolitaine sur le con-

tinent; les meilleures troupes s'étaient embarquées pour la Sicile, les autres s'étaient dispersées.

Les places fortes, les casernes, les hôpitaux, les établissemens d'artillerie, étaient dans le plus mauvais état.

Bientôt un état-major-général, un état-major de place, un corps d'intendans militaires furent organisés. On leva deux régimens de chasseurs à cheval, deux régimens d'infanterie de ligne, deux d'infanterie légère, un régiment d'artillerie à pied, un bataillon du train, cinq compagnies d'ouvriers sapeurs et mineurs, douze compagnies de canonniers littoraux, un corps de vétérans, une légion de gendarmerie.

Une garde civique provinciale fut instituée.

Le matériel de l'artillerie fut rétabli, les fortifications de *Gaëte*, de *Brindisi*, d'*Otrante*, de *Pescara* et de *Tarente*; celles de *Naples*, des îles d'*Ischia*, de *Procida* et de *Tremiti* furent réparées.

On fonda une maison pour les invalides, et une école militaire destinée à recevoir des élèves pour l'artillerie et le génie.

L'administration des corps fut soumise à des règles simples, fixes et sévères. Les dispositions prises relativement au service des subsistances militaires mirent fin au désordre et à la rapacité dont les communes avaient été victimes.

L'armée ne se recruta plus d'hommes flétris par des condamnations infamantes, et rien ne fut négligé de ce qui pouvait relever l'honneur militaire.

Au lieu de huit hommes par mille habitans, qui devaient être fournis en vertu des levées ordonnées par l'ancien gouvernement, une seule levée d'un homme par mille fut prescrite avec des dispositions équitables qui en facilitèrent l'exécution et la rendirent suffisante.

Enfin, la discipline française fut adoptée, et les tribunaux militaires furent établis comme en France.

L'ancienne cour, en se retirant, avait senti la nécessité d'ôter au moins au vainqueur les moyens de défendre le pays contre les forces maritimes qu'elle espérait pouvoir employer pour le reconquérir ou pour y porter le trouble. Ce qui pouvait servir aux besoins du département de la marine avait été enlevé; il fallut tout recréer dans cette partie.

Une académie de marine fut instituée; on forma un corps d'officiers de marine pris parmi ceux qui avaient refusé de se rendre en Sicile; un corps de soldats d'infanterie de marine, de canonniers et d'ouvriers fut réuni, et une compagnie de marins fut appelée à faire partie de la garde royale. On réorganisa l'administration de la marine; on construisit un grand nombre de canonnières, et à la fin de 1807 les bâtimens armés en guerre se montaient à plus de

quatre-vingts : des seméiphores furent établis sur les côtes ; enfin, une loi régla le mode et les conditions d'une *inscription maritime* régulière, accorda des exemptions et des priviléges aux marins, et leur promit des récompenses qui encouragèrent et assurèrent ce service.

L'administration intérieure subit des changemens importans.

Les provinces étaient arbitrairement gouvernées par des *présidi* qui réunissaient les fonctions administratives, judiciaires et militaires. Joseph institua des intendans et des sous-intendans qui n'eurent que les fonctions administratives ; des conseils généraux de provinces et des conseils de district furent établis pour les répartitions de l'impôt, et pour être auprès du trône les organes des vœux du peuple ; des conseils d'intendance jugèrent sur les lieux toutes les affaires contentieuses administratives, pour lesquelles les citoyens et les communes étaient obligés autrefois d'avoir recours à un pouvoir éloigné.

L'administration de la justice exigeait une réforme radicale : tous les tribunaux étaient concentrés à *Naples ;* les procès étaient soumis à des évocations arbitraires, à des longueurs et à des frais ruineux. Plusieurs classes de citoyens, et même des individus, jouissaient du privilége absurde d'un *forum* privé. Les abus les plus crians étaient signalés depuis des

siècles par tous les hommes éclairés, et un respect pusillanime les avait perpétués.

Joseph établit des juges de paix, des tribunaux de première instance pour chaque province, quatre tribunaux d'appel et une cour de cassation résidant à *Naples*. La juridiction de tous les tribunaux fut clairement définie; l'administration de la justice fut déclarée indépendante de tout autre pouvoir, et l'autorité des jugemens fut assurée.

Le système des finances était surtout dans le plus grand désordre; les droits féodaux, et les contributions de toute nature que les seigneurs levaient sur le peuple, tarissaient les sources de l'impôt public; une grande partie des impositions qu'on aurait dû payer au gouvernement était engagée à d'anciens créanciers.

Joseph abolit la féodalité, en conservant la noblesse et respectant tous les droits de propriété légitimement acquis. Des prestations odieuses et extravagantes, que la violence et le malheur des anciens temps avaient établies, disparurent avec la justice baronale, qui accusait la faiblesse des princes et n'était qu'un moyen d'oppression et de tyrannie contre leurs sujets.

Tous les impôts aliénés furent réunis aux finances

Des améliorations importantes furent le résultat de ces mesures décisives. Les contributions directes, qui étaient au nombre de cent quatre, furent réduites à

une seule contribution foncière. On envoya dans toutes les provinces des hommes expérimentés qui, aidés par les autorités locales, accélérèrent les succès de cette grande opération. Il n'y eut désormais qu'une seule visite et une seule perception pour les droits de consommation de la ville de *Naples,* qui formaient la branche principale des contributions indirectes, et qui étaient perçus dans huit bureaux différens au profit de différentes espèces d'engagistes. Le fardeau des peuples se trouva soulagé, et le revenu de l'état augmenta avec celui des particuliers. Tout privilége fut aboli, et le principe d'une égalité parfaite dans la fixation et la répartition des charges publiques fut consacré.

D'autres changemens utiles eurent lieu pour la comptabilité des recettes et des dépenses, pour la tenue des livres et la régularité des opérations du trésor. Tous les mois, il était ouvert aux ministres un crédit à compte du budget annuel, et tous les quinze jours l'état des recettes et des dépenses devait être mis sous les yeux du roi.

La liquidation des créances de tous les engagistes fut ordonnée : les unes furent, au choix des créanciers, payées en biens nationaux, les autres furent inscrites au grand-livre de la dette publique, que Joseph institua à cet effet avec une caisse d'amortissement.

L'instruction publique reçut une grande extension

sous le gouvernement de Joseph. Il ordonna pour l'un et l'autre sexe la formation d'une école primaire gratuite dans chaque commune, et l'établissement d'un collége par province, avec des dotations suffisantes. On pourvut à ces dotations avec les biens des couvens, dont le nombre était devenu une véritable plaie pour l'état, et dont plusieurs furent supprimés ou réunis. Les religieux et les religieuses dont les mœurs et la capacité donnaient des garanties désirables, furent chargés de l'instruction de la jeunesse dans différens couvens et conservatoires de la capitale. L'institution royale d'*Aversa*, où il était assuré à cent jeunes filles une éducation plus soignée et une dot convenable, remplissait parfaitement le but utile et louable qu'on s'était proposé.

L'université de *Naples* eut part à la protection que le gouvernement accordait aux sciences. Les beaux-arts furent encouragés par toutes les distinctions capables de flatter le génie d'une nation vive et spirituelle. Enfin, il fut fondé une société royale composée de trois académies, une d'histoire et de littérature, une des sciences et une des beaux-arts.

Les travaux publics ne furent pas négligés; on ordonna la réparation des anciennes routes : on en ouvrit de nouvelles; l'éclairage de la capitale ne fut pas seulement un embellissement, mais un grand bienfait sous le rapport de la sûreté publique. On or-

donna l'établissement d'un hôpital pour les prisonniers dans chaque province, et on décréta pour les prisons un régime prescrit à la fois par la justice et l'humanité.

Sous l'ancien gouvernement il y avait toujours au moins deux mille cinq cents détenus à juger; on en comptait à peine onze cents sous le gouvernement de Joseph; les vols étaient diminués d'un tiers, et les assassinats de deux tiers.

Nous sommes obligés de passer sous silence un grand nombre d'autres travaux législatifs, dont la seule nomenclature dépasserait de beaucoup les bornes d'une note. Nous nous contenterons d'indiquer ici la loi sur le partage des biens communaux, loi d'une exécution lente et difficile, mais que l'étendue de ces biens et le mode de jouissance auquel ils étaient soumis rendaient indispensable; l'abolition des fidéicommis, prescrite avec une sagesse et des précautions qui non seulement écartèrent tout sujet de trouble et de mécontentement dans les familles, mais la firent recevoir avec reconnaissance; la loi qui dans un court espace de temps mit fin à un nombre infini de procès entre les barons et les communes, source ancienne et inépuisable de vexations, de haines et de frais énormes; la loi sur les délits et les peines, et celles sur la procédure civile et l'instruction criminelle qui remplacèrent une législation monstrueuse sous laquelle

la vie, l'honneur et la fortune des citoyens étaient sans cesse exposés à tous les abus de l'arbitraire dans le sanctuaire même de la justice; enfin l'adoption du Code civil qui fut long-temps examiné et discuté par les premiers magistrats et jurisconsultes du royaume, et dont la supériorité, sauf quelques légers changemens exigés par l'état du pays, fut unanimement reconnue.

On pourrait penser que l'honneur de ces grands travaux doit être uniquement attribué à l'habileté des ministres et des hommes d'état dont Joseph s'était entouré; ce serait une erreur. On ne peut refuser aux ministres de cette époque le mérite d'avoir secondé les intentions bienfaisantes du prince avec une passion vive et sincère pour le bonheur du peuple; mais on doit dire aussi que l'âme des résolutions les plus importantes fut le prince lui-même; il se faisait rendre compte de tout, et en détail; il présidait constamment le conseil d'état et le conseil des ministres, et prenait une part active à toutes les discussions; il avait une instruction solide et étendue, et un zèle ardent pour la justice et le bien public; il conserva sur le trône la modération et la libéralité d'idées qui dans plusieurs occasions importantes lui avaient acquis, étant prince français, l'estime et l'affection des gens de bien. On le vit souvent dans les conseils soutenir avec énergie les opinions qui ten-

daient à modifier et restreindre sa propre autorité.

Le bonheur de son administration ne fut troublé que par la nécessité où se trouvèrent les généraux sous ses ordres de sévir contre le brigandage qu'une politique ennemie ne cessa d'encourager pour lui susciter des entraves, et que des malfaiteurs tirés des bagnes et vomis sur les plages vinrent alimenter à plusieurs reprises. Ce fléau n'était que trop favorisé par la nature du pays et par les mœurs et les vieilles habitudes de ces indomptables montagnards. Les habitans paisibles qui souffrirent de leurs excès, furent indemnisés autant que les finances de l'état le permirent.

Lorsqu'il fut annoncé officiellement que Joseph était appelé au trône d'Espagne, nous pouvons affirmer, sans crainte d'être contredits, que les regrets excités par cette nouvelle furent unanimes dans toutes les classes de citoyens. Il est probable que chez plusieurs ces sentimens auront changé bientôt avec la fortune de celui qui en avait été l'objet ; mais les caprices du sort sont indifférens pour l'historien consciencieux et impartial, et son devoir est d'encourager au bien, en le rappelant au souvenir des hommes trop enclins à l'oublier.

NOTE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les cessions et échanges de territoire entre les puissances.

C'EST une déplorable condition de l'état des sociétés européennes, que le sort des armes décide du sort des peuples, et que les droits de souveraineté sur une nation puissent être transférés à de nouveaux dominateurs, sans qu'elle participe à l'acte qui change ses rapports, son existence et la forme de son gouvernement. Cette vérité de fait, si humiliante pour l'espèce humaine, donne lieu à examiner une grande question : Le droit de paix et de guerre, nécessairement confié au prince dans les monarchies tempérées et limitées par une représentation nationale, présuppose-t-il indispensablement l'arbitraire disposition du territoire, la liberté d'aliéner une province et de faire passer une partie de la population sous une domination étrangère, sans le consentement de la nation ?

Le moindre doute sur la solution affirmative de cette question pourrait être taxé d'hérésie politique, d'atteinte directe aux droits constitutionnels de souveraineté, si on ne l'examinait aussi dans l'intérêt de la couronne.

Après une guerre malheureuse (seul cas où la question puisse naître) l'ennemi s'étant rendu maître de la totalité ou d'une partie du territoire, ne veut faire la paix et évacuer les provinces qu'il a conquises, qu'il occupe et régit, qu'à la condition de retenir telle ou telle portion qui est à sa convenance; les efforts que le prince a pu lui opposer par tous les moyens que la constitution lui a donnés ont été insuffisans; la force publique a failli dans ses mains ; il croit ne pouvoir faire cesser les calamités de la guerre qu'en obtempérant aux prétentions du vainqueur : ses conseils ont jugé que le salut de la patrie exige un si grand sacrifice; mais le conseil du prince peut-il préjuger le vœu de la nation? Qui peut savoir, qui peut dire si, dans cette situation, elle ne préférerait pas de faire des efforts que le prince lui-même n'oserait exiger?

L'existence de la société est la propriété commune, et l'on ne peut supposer que le droit de l'aliéner ait pu être concédé. Ce droit n'appartient qu'à ceux qui possèdent cette propriété commune : la conséquence de ce principe serait donc la nécessité de les consulter, c'est-à-dire de soumettre la question de toute espèce d'aliénation du territoire à la représentation nationale. Quels que soient les inconvéniens que l'on puisse prévoir dans l'application de ce principe, ils sont moindres que le danger de l'arbitraire et des

erreurs funestes dans lesquelles peut tomber le conseil du prince dont les membres se trouvent, dans ce seul cas, affranchis de toute responsabilité. Il semble que l'appel à la nation (nous entendons ici la question soumise à la décision ou du moins à la discussion de la représentation nationale dans les deux chambres et sanctionné par le pouvoir exécutif) est un frein salutaire et la seule garantie légale du droit de propriété. Une foule d'exemples viennent à l'appui de cette vérité : les plus récens sont peut-être les plus remarquables, puisque le mépris des droits des peuples, du véritable droit des gens, n'a jamais été poussé plus loin que nous l'avons vu de nos jours dans les traités de partage de royaumes et de provinces, dans les congrès où les conseils des princes ont disposé seuls, selon leurs vues, selon leurs systèmes, et, puisque ce sont des hommes faillibles, on pourrait dire selon leurs passions, du sort de millions d'individus dont ils ont à leur gré changé la condition, la propriété et l'existence sociale.

Cet équilibre de puissance si vanté par quelques publicistes, et qui n'est au fond que la raison du plus fort, serait-il donc mieux garanti, mieux maintenu par de telles transactions que par l'intervention de la représentation nationale, qui comprend toutes les parties intéressées, en y comptant d'abord la couronne qui n'en peut être séparée?

Si le prince qui exerce la souveraineté juge seul de la nécessité d'exclure de la cité un nombre quelconque de citoyens, et de les sacrifier au salut du plus grand nombre, il n'y a plus de lien commun, il n'y a plus de garantie réelle pour aucun des membres de la cité, car les droits sont égaux.

Comme nous l'avons dit plus haut, ceux qui croiront voir dans ces réflexions une hérésie politique ne manqueront pas d'objecter que nous attaquons le principe consacré dans tous les états policés, quelle que soit la forme de leur gouvernement, le droit de paix ou de guerre qui ne peut être sagement et utilement exercé que par le chef du gouvernement, empereur, roi ou président. Nous ne prétendons cependant pas nier ni infirmer ce principe, mais bien au contraire en régler l'application. La sanction du pouvoir exécutif, indispensable pour la formation de la loi, ramenera toujours à sa décision suprême la question de l'abandon d'une partie du territoire, mais du moins elle ne sera pas tranchée sans l'intervention des parties intéressées. Leur consentement ou leur refus, pouvant seuls éclairer et autoriser le pouvoir exécutif, seront une condition, un préalable nécessaire pour déterminer la possibilité de la concession exigée par le vainqueur; et l'attribution du droit de paix et de guerre, malgré cette gêne à son plein et libre exercice, pour n'être point

absolue, n'en sera pas moins entière, inviolable et au-dessus de toute responsabilité.

NOTE QUATRIÈME.

CHAPITRE II.

Sur les vues de Napoléon relativement à la marine.

APRÈS la désastreuse bataille de *Trafalgar*, après les inutiles expéditions que l'empereur Napoléon dirigea sur divers points, et qui ne servirent qu'à accroître les pertes de la marine française et à précipiter sa décadence, il changea de système; il renonça à toute espèce d'entreprise maritime, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé de nouvelles forces navales et créé ou perfectionné les arsenaux qui devaient les contenir.

Nous avons dit dans une note précédente que les marins français qui s'illustrèrent le plus dans la guerre de 1780, avaient reconnu que la France devait retenir ses escadres dans les ports, concentrer ses moyens jusqu'au moment où elle pourrait les faire agir en masse et tous à la fois. Ce n'est que par ce système que la France peut prendre tout l'avantage que lui donne la promptitude de ses armemens dans une première campagne.

La force des choses et la destruction successive des escadres françaises ramenèrent Napoléon à ce système de temporisation : c'est le propre des génies

supérieurs d'être puissamment excités par les obstacles, de s'en irriter et de s'obstiner à maîtriser la fortune par des efforts plus grands que ses revers. C'est là ce qu'entreprit Napoléon. Il faut l'entendre lui-même développer ses vues et cette nouvelle création de la marine française, dont les progrès furent en peu d'années si prodigieux, qu'ils menaçaient déjà les Iles britanniques d'une agression plus dangereuse que celles qui jusque-là avaient été tentées. M. de Las Cases nous a donné dans le cinquième volume du *Mémorial de Sainte-Hélène* (page 10 à 26) l'esquisse de ce vaste plan.

Nous en rappellerons ici quelques traits, parce que c'est une des plus utiles traditions qui nous aient été conservées des conceptions de celui qui médita sur ce sujet, c'est-à-dire sur la conduite de la guerre maritime, aussi profondément qu'il l'avait fait sur la guerre de terre.

C'était à propos des travaux de *Cherbourg*, sur lesquels la conversation s'était engagée, que Napoléon expliquait ses desseins. Après avoir rappelé l'historique des travaux de la rade, depuis l'infructueux essai de l'immersion des cônes jusqu'à l'élévation des formidables batteries du centre et des extrémités de la digue à pierres dures, Napoléon disait :

« Ma défensive pourvue, je n'avais plus à m'occu-
« per que de l'offensive, qui consistait à pouvoir réunir

« à *Cherbourg* la masse de nos flottes. Or, la rade ne « pouvait contenir que quinze vaisseaux; pour en « accroître le nombre, je fis creuser un port nou- « veau : jamais les Romains n'entreprirent rien de « plus fort, de plus difficile, qui dût durer davan- « tage; il fut fouillé dans le granit à cinquante pieds « de profondeur. J'obtenais de la sorte de la place « pour vingt-cinq vaisseaux de plus. Ce n'était point « assez encore, aussi comptais-je m'étendre bien « autrement. J'étais résolu de renouveler à *Cher-* « *bourg* les merveilles de l'Égypte; j'avais élevé déjà « dans la mer ma pyramide; j'aurais eu aussi mon « lac *Mœris*. Mon grand objet était de pouvoir con- « centrer à *Cherbourg* toutes nos forces maritimes, « et avec le temps elles eussent été immenses au be- « soin, afin de pouvoir porter le grand coup à l'en- « nemi. J'établissais mon terrain de manière à ce que « les deux nations tout entières eussent pu, pour « ainsi dire, se prendre corps à corps; et l'issue n'en « devait pas être douteuse, car nous eussions été plus « de quarante millions de Français contre quinze mil- « lions d'Anglais; j'eusse terminé par une bataille « d'*Actium*..... »

M. de Las Cases résume ensuite dans les termes suivans le développement des vues de l'empereur sur cet important objet.

« Notre marine avait fait de grandes pertes en

« vaisseaux; la plupart de nos bons matelots étaient « prisonniers en Angleterre, et tous nos ports se trou- « vaient bloqués par les forces anglaises qui en gê- « naient les communications. L'empereur ordonna « des canaux en Bretagne, à l'aide desquels, en dépit « de l'ennemi, on devait communiquer désormais de « *Bordeaux*, *Rochefort*, *Nantes*, de la Hollande, « *Anvers*, *Cherbourg*, avec *Brest*, et lui procurer les « approvisionnemens en tous genres dont il pouvait « manquer. Il voulut avoir à *Flessingue* ou dans le « voisinage des bassins propres à recevoir durant « l'hiver la flotte d'*Anvers* tout armée, et pouvant « mettre en mer dans les vingt-quatre heures; elle « était retenue prisonnière dans l'*Escaut* quatre ou « cinq mois de l'année. Enfin, il projetait du côté de « *Boulogne*, ou quelque endroit de cette côte, une « digue pareille à celle de *Cherbourg*, et entre *Cher-* « *bourg* et *Brest*, un mouillage convenable à l'*Ile-* « *à-Bois*, le tout pour assurer en tout temps et sans « péril la libre et pleine communication de nos vais- « seaux de haut-bord depuis *Anvers* jusqu'à *Brest*. « Quant au manque de matelots et aux grandes dif- « ficultés d'en former, il fut ordonné d'y pourvoir « en exerçant chaque jour de jeunes conscrits dans « toutes nos rades. Ils seraient placés d'abord sur de « petits bâtimens légers : une flotille de ce genre devait « même naviguer dans le *Zuiderzée*; de là ils se-

« raient versés sur les gros vaisseaux, et remplacés « aussitôt par d'autres qui devaient suivre. Les vais- « seaux, de leur côté, avaient ordre d'appareiller « chaque jour, de multiplier leurs exercices, d'évo- « luer autant que l'espace le permettrait, d'aller « même échanger des coups de canon à l'en- « nemi, etc..... Restait la quantité et le nombre « de nos vaisseaux; il était considérable malgré toutes « nos pertes, et l'empereur calculait pouvoir en con- « struire vingt ou vingt-cinq par an : les équipages « s'en trouveraient formés au fur et à mesure, si « bien qu'au bout de quatre ou six ans, il eût pu « compter sur deux cents vaisseaux, et peut-être sur « trois cents, si cela eût été nécessaire, en moins de « dix ans....

« L'empereur projetait pour la marine plusieurs « idées et une partie de sa tactique de terre. Il éta- « blissait sa ligne offensive et défensive du cap *Finis-* « *tère* aux bouches de l'*Elbe*. Il eût eu trois corps « d'escadre avec des amiraux en chef, comme il avait « des corps d'armée avec leurs généraux en chef. « Celui du centre aurait eu son quartier-général à « *Cherbourg*, celui de gauche à *Brest*, et celui de « droite à *Anvers*. De moindres divisions aux extré- « mités, à *Rochefort* et au Ferrol, au Texel et aux « bouches de l'*Elbe*, pour tourner et déborder l'en- « nemi par ses flancs. De nombreuses stations inter-

« médiaires unissaient tous ces points, et leurs ami-
« raux en chef respectifs leur étaient sans cesse comme
« présens, à l'aide des télégraphes qui, bordant la
« côte, tenaient ce grand ensemble en constante
« communication. »

Qu'on se garde bien de traiter de chimères cet ensemble de vues et ces moyens qui paraissent exagérés, de porter la marine française jusqu'au point d'acquérir une telle supériorité. Si l'on suppose que les bouches de la *Meuse* et de l'*Escaut* fussent à la paix générale restées dans la possession de la France (et certes toutes les probabilités étaient en faveur de cette supposition), si l'on se rappelle que trente-deux vaisseaux avaient été construits à *Anvers*, que les équipages se formaient rapidement, que le *Mœris* de *Cherbourg* allait s'achever, que le système des communications intérieures par des canaux de l'*Elbe* à la *Loire* était plus qu'aux deux tiers achevé, on devra reconnaître que déjà les grands obstacles physiques étaient surmontés, et l'on se demande quels autres auraient pu arrêter l'entière exécution des plans de Napoléon! Quant au personnel de la marine et à son organisation, après tout ce que l'empereur avait fait dans ce genre pendant la guerre continentale, il est facile de présumer les succès qu'il aurait obtenus s'il avait tourné vers la marine toutes les ressources qui, après la paix de *Tilsitt*, s'il

n'eût pas fait la guerre d'Espagne, étaient à sa disposition.

L'entière exécution de ce plan gigantesque n'eût pas été plus étonnant que l'armement des deux mille embarcations qui, en 1805, allaient jeter sur les côtes d'Angleterre quatre-vingt-dix mille hommes, six mille pièces de canon et un immense approvisionnement de munitions de guerre et de bouche.

Nous croyons avoir démontré la réalité et la vraisemblance de cette mémorable expédition, et nous pensons qu'on peut également se convaincre de la possibilité du plan général dont nous venons de parler.

NOTE CINQUIÈME.

Chapitre III.

Sur le siége de Gaëte *par les Français en* 1807.

La relation que nous avons donnée du siége de *Gaëte* n'est qu'un extrait du rapport fait à l'empereur Napoléon par le général Campredon, qui commandait le génie et dirigeait les travaux du siége. Ce général a bien voulu nous confier la notice qu'il a depuis rédigée, et nous nous proposions de l'insérer ici textuellement; mais comme on n'aurait pas manqué d'y remarquer des répétitions inévitables, et le plus grand nombre des détails déjà renfermés dans le texte de cet ouvrage, nous avons cru

ne devoir reproduire que ceux qui pouvaient le plus intéresser nos lecteurs. Parmi ces détails, la description de la situation de *Gaëte* et l'exposé des difficultés qu'elle offrait à l'assiégeant méritent surtout de fixer l'attention. Nous les donnons ici en exprimant notre reconnaissance à l'auteur, sans rien changer à ses expressions :

« Depuis que la place de *Gaëte*, si favorisée par « les grands avantages de sa situation, a été rendue « très-forte par les travaux de l'art, sa prise a tou- « jours été jugée indispensable pour assurer la con- « quête du royaume de Naples. Placée à l'entrée de « ce royaume, interceptant en quelque sorte la prin- « cipale route de *Rome* à *Naples*, et pouvant rece- « voir des secours à chaque instant, lorsque l'assié- « geant n'est pas maître de la mer, elle menace sans « cesse le conquérant de se voir coupé dans ses com- « munications avec le continent, et hors d'état de « recevoir des renforts. Aussi les Autrichiens en 1707 « et les Espagnols en 1734 ne purent-ils se dispenser « de faire le siége en règle de *Gaëte*, qui était bien « loin à ces deux époques de présenter les mêmes « moyens de résistance qu'en 1806; voici l'état où « elle se trouvait au mois de février de cette année, « lorsque les Français commencèrent à la bloquer.

« Le site irrégulier de cette place est extrêmement « remarquable, et si les ouvrages assez nombreux

« de fortification qui la couvrent présentent bien « des défauts de détails comme la plupart des forte- « resses qui ne sont pas d'une création récente, leur « disposition générale est très propre à lui assurer « le degré de force qu'offraient les avantages natu- « rels de sa position. Elle occupe la portion la plus « avancée dans la mer d'une presqu'île qui tient au « continent par un isthme de moins de trois cents « toises de largeur dans sa partie la plus étroite; « la portion qu'embrasse la place en a à peu près « mille. Une montagne dont le sommet est élevé d'en- « viron quatre cents pieds au-dessus du niveau de la « mer couvre la presque totalité de l'intérieur de la « forteresse, et domine considérablement les collines « d'où l'assiégeant peut incommoder la place avec son « artillerie. (1)

« *Gaëte* n'a qu'un très-petit port, mais le golfe qui « porte son nom est une rade spacieuse et accessible aux « plus gros vaisseaux, d'un mouillage sûr et commode, « excepté pendant les plus mauvais mois de l'année.

---

(1) Sur la sommité de cette montagne se trouve un monument antique, qu'on dit être le mausolée du proconsul Lucius Munatius Plancus, fondateur de *Lyon*. Ce monument est connu dans le pays sous le nom de *Torre d'Orlando* (tour de Roland). On le découvre de loin sur la route de *Rome* à *Naples* par *Terracine*, qui se rapproche de la place jusqu'à seize cents toises.

« Le pourtour de la place, dans la partie bordée « par la mer, qui est la plus considérable, est formé « de deux portions très-distinctes : celle qui longe « le port et la rade, faisant face au sud, est basse, « munie de bons murs de revêtement baignés par « la mer, et de batteries assez nombreuses pour en « rendre la défense sûre ; l'autre portion du côté de « la mer du large est défendue par un escarpement « continu et inaccessible, qui rend inutiles les ou- « vrages de fortification ; elle a un développement « irrégulier d'environ douze cents toises depuis le « cap voisin du port jusqu'à la pointe très-saillante dite « de *Transylvanie.*

« Dans la partie qui fait face à la terre le corps « de place est formé d'une suite d'ouvrages disposés « sur un front presque en ligne droite, à peu près « dans la direction du nord au sud sur une longueur « d'environ six cents toises. Ce formidable front, « taillé dans le roc en grande partie, a un com- « mandement de plus de cent cinquante pieds au- « dessus du niveau de la mer, depuis la pointe de « *Transylvanie* jusqu'au bastion dit de la *Brèche;* il « est établi dans cette étendue (qui est à peu près la « moitié de tout le front) sur des escarpemens ina- « bordables dont les deux tiers sont battus par la « mer. L'autre moitié du front, qui s'étend entre le « bastion de la *Brèche* et celui de la *Porte de terre*

« s'abaisse par ressauts jusqu'à ce dernier bastion placé « en terrain bas et baigné par les eaux de la rade. « C'est cette partie du pourtour de la place limitée « par ces deux bastions qui est la seule susceptible « d'attaque ; aussi l'avait-on couverte par des ou- « vrages extérieurs assez considérables construits à « diverses époques, et formés principalement d'une « seconde enceinte ou fausse-braie enveloppée d'un « double chemin couvert, et d'une espèce de demi- « lune très-saillante qui couvre le chemin de la *Porte* « *de terre* (1). Elle se lie au bastion dit de la *Cita-* « *delle*, ainsi nommé parce qu'il enveloppe une assez « grosse tour qu'on appelle assez improprement la *Ci-* « *tadelle*.

« Au-dessus du front qu'on vient de décrire do- « minait la batterie de la *Reine*, la plus considérable « de toutes, et dont les feux plongeaient sur les « points les plus élevés du terrain où l'assiégeant « pouvait diriger ses approches ; de sorte que ce ter- « rain était soumis à l'action d'un amphithéâtre de

(1) Cet ouvrage est le même que celui que nous avons nommé tout à l'heure *Bastion de la Porte de terre*, parce que c'est ainsi qu'il était désigné sur les plans de la place, quoiqu'il n'ait pas de flancs et ne soit formé que de deux longues faces. Il est essentiel de remarquer, pour l'intelligence du plan des attaques, que l'une de ces faces est baignée par la mer.

« feux qui se trouvaient alimentés par plus de qua-
« tre-vingts pièces d'artillerie dès le moment où les
« approches commencèrent.

« A la même époque, la garnison était composée
« d'environ cinq mille hommes de troupes napoli-
« taines; elle fut augmentée jusqu'au nombre de six à
« sept mille hommes vers la fin du siége par des ren-
« forts successifs; c'était plus qu'il n'en fallait pour
« une place aussi forte et qui avait peu de points à
« garder.

« L'approvisionnement en munitions de guerre et
« de bouche était très-suffisant pour une longue ré-
« sistance, et d'ailleurs l'alliance des Anglais assu-
« rait la communication par mer et la facilité du
« ravitaillement, qui eut lieu plusieurs fois dans le
« cours du siége; mais ce qui devait surtout donner
« aux assiégés l'espoir d'une défense très-prolongée,
« c'était le choix du gouverneur, le prince de Hesse
« Philipstahl, qui passait, à juste titre, pour le plus
« brave officier-général de l'armée du roi Ferdinand.

« La population intérieure de *Gaëte* était éva-
« luée à six ou sept mille âmes. Les habitations ainsi
« que presque tous les bâtimens militaires n'occu-
« paient que la partie inférieure le long de la rade.
« La montagne ne présentait qu'un très-petit nombre
« de constructions isolées, telles que la tour d'Orlando
« et quelques magasins à poudre dérobés aux vues

« de l'assiégeant du côté opposé au front d'attaque.

« Tel était l'état de *Gaëte* lorsque les Français s'y « présentèrent le 13 février 1806, trois jours après « l'entrée de leur armée dans le royaume de Naples. « La régence à laquelle le roi Ferdinand avait laissé « le gouvernement en partant pour la Sicile, s'em- « pressa de faire sa soumission et de signer la ca- « pitulation générale de toutes les places fortes. « Mais ce fut vainement que les officiers envoyés « par le général Reynier en demandèrent l'exécution « pour *Gaëte*. N'ayant pas pris des précautions suf- « fisantes pour se faire reconnaître comme parlemen- « taires, ils furent accueillis au pied du glacis par « une décharge de mitraille qui mit en pièces un « de ces officiers, le chef d'escadron Lamy, aide-de- « camp du général Reynier. Ce général commandait « la division qui se dirigeait par la grande route de « *Rome* passant près de *Gaëte*, et qui côtoie sa rade. « La veille du jour de la sommation, ses troupes « avaient été canonnées sur cette route, près de *Mola*, « par les chaloupes armées de la place; le général « Grigny, ayant voulu conduire vers la plage quel- « ques pièces d'artillerie de campagne pour les re- « pousser, fut tué par un de leurs boulets. Des dé- « monstrations aussi vigoureuses annonçaient de la « part du gouverneur très-peu de disposition à se « soumettre aux ordres de la régence; en effet, le

« prince de Hesse se contenta de témoigner ses re-
« grets sur la méprise dont le chef d'escadron Lamy
« avait été la victime, et après quelques conférences
« inutiles entre les parlementaires respectifs les hos-
« tilités recommencèrent, et la première reconnais-
« sance de la place fut faite le 18 février par le
« général du génie Vallongue, accompagné du colo-
« nel Lazowski de la même arme.

« Le terrain sur lequel l'assiégeant pouvait con-
« duire ses attaques présente trois hauteurs en am-
« phithéâtre. La plus voisine de la place est le *Mon-*
« *tesecco*, mamelon très-étroit dont le plateau n'est
« qu'à cent toises de la crête du glacis. A deux cents
« toises en arrière se trouve la colline que nous avions
« appelée de l'*Atratina*, du nom d'une grosse tour
« antique placée sur le plateau de cette colline, lequel
« est plus large et plus élevé que celui du *Montesecco*,
« et dominé lui-même par la troisième hauteur en
« arrière, dite des *Capucins*, du nom d'un couvent
« de cet ordre. Cette hauteur des *Capucins* se trou-
« vait à une distance suffisante pour que les premières
« troupes qui formèrent le blocus pussent établir leur
« camp derrière elle, à l'abri des vues de la place.

« Au pied de ces hauteurs, du côté de la rade, sur
« une plage très-étroite, s'étendait un faubourg d'un
« quart de lieue de long, appelé *Borgo di Gaëta*, et
« dont les maisons amoncelées renfermaient une po-

« pulation de neuf mille âmes avant le siége. Les ha-
« bitans y faisaient beaucoup de commerce; la plu-
« part s'éloignèrent dès les premières hostilités, d'après
« les craintes bien fondées des désastres qui mena-
« çaient leurs habitations. Il fut très-heureux pour les
« Français que le gouverneur n'eût pas fait détruire
« à l'avance au moins une partie considérable de ce
« faubourg qui commençait à moins de cent toises du
« chemin couvert, et dont la conservation leur fournit
« de précieuses ressources, et favorisa beaucoup les
« approches d'un siége qui présentait de grandes dif-
« ficultés. Du côté opposé au faubourg, le terrain
« situé au pied des hauteurs qu'on vient de décrire est
« beaucoup plus étendu, et présente une plaine bien
« cultivée, parsemée de jardins et de maisons de
« campagne, mais bordée par une large lisière de
« sables, le long de l'anse de droite opposée à celle de
« la rade; on la nomme la *Plage de Serapis.*

« Le blocus de *Gaëte* ne fut entrepris qu'avec un
« corps d'environ deux mille hommes commandé par
« le général de brigade Lacour. A cette époque, on
« était loin d'être persuadé, malgré la bonne conte-
« nance du gouverneur, que cette place ne céderait
« qu'à un siége en règle. On espérait toujours que la
« supériorité des armes françaises, fortifiée d'un parti
« très-nombreux dans la population du royaume, et
« aidée des menaces ainsi que des moyens de séduc-

« tion qu'on cherche à employer en pareilles circon-
« stances, procurerait sa prochaine reddition. On se
« livrait d'autant plus volontiers à cet espoir, que l'en-
« treprise d'un siége régulier présentait d'assez grandes
« difficultés, et même des chances défavorables. L'ar-
« mée française, après avoir opéré la conquête entière
« du royaume, avait à contenir dans le devoir un
« pays populeux, à occuper beaucoup de places, et à
« garder un immense développement de côtes qui de-
« vaient être sans cesse menacées par les escadres an-
« glaises et siciliennes; à prévenir les soulèvemens
« que la cour de *Palerme* excitait facilement dans
« plusieurs provinces. On ne pouvait donc guère con-
« sacrer au siége de *Gaëte* qu'un faible corps peu su-
« périeur en nombre à la garnison, et qu'il fallait
« s'attendre à voir diminuer sensiblement pendant
« l'été sur une côte en général malsaine (1). Les appro-
« visionnemens d'un grand siége, surtout en équi-
« pages d'artillerie, exigeaient d'autant plus de temps
« pour être portés au complet, que les arsenaux du

(1) Le poste important du pont du *Garigliano*, près de l'embouchure de cette rivière, qu'il fallait occuper en force, puisqu'il assurait la communication entre *Capoue* et *Naples*, a coûté presque autant de monde que le siége de *Gaëte*, par suite de l'air pestilentiel des marais qui l'avoisinent; ce sont les anciens marais de *Minturnes*, que les malheurs de Marius ont rendus célèbres.

« royaume avaient été évacués en partie sur la Sicile, « ou transportés dans des points éloignés ; il fallait « d'ailleurs réserver une grande quantité du maté- « riel pour l'armement des places et des côtes.

« D'après ces considérations, tout en prenant les « dispositions nécessaires pour préparer un siége en « règle que les circonstances pouvaient rendre indis- « pensable, on se détermina à tenter quelques entre- « prises partielles propres à intimider la garnison, à « ébranler sa fidélité et à favoriser les intelligences « secrètes qu'on trouverait moyen de se ménager. « C'est dans cette vue que le 21 mars, avec le ma- « tériel de grosse artillerie qu'on avait pu amener à « cette époque devant *Gaëte*, on essaya un léger « bombardement qui fut suivi d'une sommation au « gouverneur. Le prince de Hesse fit dire qu'il ren- « drait réponse *sur la brèche*. Ce bombardement « avait été bientôt réduit au silence par l'énorme « supériorité du feu de la place. Il fut renouvelé le « 5 avril suivant avec quelques moyens de plus, mais « avec aussi peu de succès. Ces deux tentatives n'ayant « servi qu'à donner à la garnison plus de confiance « dans ses forces, et à diminuer l'idée qu'elle s'était « faite de celles des assiégeans, il fut bien résolu de « ne plus les renouveler, et d'attendre pour répondre « au feu continuel de l'artillerie de la place que la « nôtre fût en état de le faire avec supériorité.

« Les travaux du génie, qui n'exigeaient pas des « approvisionnemens aussi considérables ni aussi diffi- « ciles à se procurer que ceux de l'artillerie, avaient « été entrepris dès le commencement de mars. La « nuit du 9 au 10 de ce mois la tranchée fut ouverte « du côté du faubourg par deux communications pour « arriver au plateau de l'*Atratina*, sur lequel on « commença l'une des deux grandes batteries qu'on « avait résolu d'y établir, et qui jouèrent un rôle im- « portant pendant tout le siége. Ces deux batteries « se trouvaient à peu près au niveau des plus élevées « du corps de place, mais dominées par celle de la « *Reine* dont nous avons parlé plus haut. L'antique « tour très-épaisse qui donnait son nom au plateau, « devint un magasin commode pour nos munitions et « nos matériaux.

« Ces travaux étaient la suite de la probabilité d'un « siége en règle; on les entreprenait dès-lors, quoi- « qu'il n'y eût rien de décidé à cet égard, parce que « la difficulté présumée d'obtenir le nombre néces- « saire de troupes faisait présager la lenteur de leur « exécution; en effet, le faible corps de deux mille « hommes avec lequel le blocus avait été commencé, « après avoir reçu des renforts successifs, fut à peine « doublé à l'époque du 15 mai, et se trouvait toujours « très-inférieur en force à la garnison. On conçoit « que des troupes aussi peu nombreuses, et qui par

« cette raison étaient obligées de se garder avec plus « de soin, ne pouvaient fournir que d'assez faibles « détachemens pour les travaux de l'artillerie et du « génie.

« Cette considération n'était pas la seule qui devait « engager à ne pas perdre de temps dans l'exécution « des travaux, de manière à les avoir terminés à « l'époque où le matériel de l'artillerie serait porté au « complet; le siége de *Gaëte* présentait des particula- « rités très-remarquables, tant par la nature de cette « place que par les circonstances compliquées au mi- « lieu desquelles il était entrepris. Il sera peut-être « de quelque intérêt d'exposer ces particularités qui « devaient obliger à sortir des règles ordinaires de « l'art dans la direction des ouvrages.

« Le front d'attaque de *Gaëte* présentait un long « développement de feux à différens étages, que l'as- « siégé faisait converger vers le terrain étroit et do- « miné où l'assaillant pouvait parvenir à établir des « batteries capables de les contre-battre. Ce terrain « se bornait à peu près au petit plateau et aux flancs « du mamelon de *Montesecco*, sur un front d'une « centaine de toises. Les deux batteries de l'*Atratina*, « quoique très-utiles, ne pouvaient pas produire un « effet décisif à la distance de plus de trois cent cin- « quante toises du corps de place. En descendant au « pied du *Montesecco*, on se trouvait dans un ter-

« rain bas presque au niveau de la mer, dominé par « la place de plus de cent quarante pieds, et si près « d'elle, que le tir d'une pièce de canon y devenait « impossible. On établit bien deux batteries dans la « plaine à droite, près de la plage de *Serapis*, mais « il fallut les tenir à une distance de deux cent cin- « quante toises, à cause de l'énorme commandement « auquel elles étaient soumises, et elles ne jouaient « qu'un rôle secondaire. C'était donc absolument sur « le monticule de *Montesecco* qu'il fallait réunir la « majeure partie des bouches à feu en nombre suffi- « sant pour faire taire les batteries de la place, ou « au moins pour diminuer considérablement leur « effet et pour ouvrir ensuite des brèches praticables « et accessibles. Nous allons voir maintenant quelles « étaient les difficultés à vaincre pour y parvenir.

« Les ouvrages de la place qui formaient le front « d'attaque, par leur disposition sur une ligne droite « dont la direction prolongée aboutissait à l'une ou à « l'autre rade, se dérobaient entièrement à l'enfilade. « Le tir à ricochet, cette terrible invention du génie « de Vauban, qui a donné tout à coup une si grande « supériorité à l'attaque, était ici un moyen nul pour « détruire la défense de *Gaëte;* le seul qu'on pût em- « ployer était de battre de face et de plein fouet avec « du gros canon les parapets et les embrasures des « batteries de l'assiégé, et de multiplier contre elles

« les feux courbes des mortiers et des obusiers. Quant « aux brèches à pratiquer, la majeure partie du revê- « tement du corps de place se présentant à décou- « vert, et n'ayant pu à cause de son énorme relief « être cachée par les ouvrages extérieurs comme dans « une place régulière, on pouvait trouver des points « favorables pour obtenir l'exécution de ces brèches; « mais ce ne pouvait être qu'avec beaucoup plus de « lenteur que dans les siéges ordinaires, à cause du « grand éloignement auquel les circonstances parti- « culières du site forçaient de tenir l'artillerie des- « tinée à cette exécution.

« La construction de ces batteries et celle des autres « nombreux ouvrages que nécessite un siége en règle, « tels que les parallèles et leurs communications, « présentaient une masse de travaux d'autant plus « effrayante pour un faible corps d'armée, qu'il fal- « lait nécessairement donner à ces divers ouvrages « des dimensions bien plus considérables que celles « indiquées pour les siéges ordinaires. L'énorme com- « mandement du corps de place au-dessus du ter- « rain sur lequel ils devaient nécessairement être con- « struits, le feu non interrompu qu'il fallait se ré- « soudre à subir patiemment de la part des assiégés « pendant trois ou quatre mois sans y répondre, jus- « qu'au moment où le nôtre serait préparé, nous « obligeaient à donner aux masses couvrantes qui

« devaient assurer nos approches une hauteur, une « épaisseur et une solidité de revêtement qu'on est « loin d'exiger dans la plupart des siéges. Ces précau- « tions nous étaient également commandées par l'obli- « gation de ménager le sang de nos troupes, qui de- « vaient être toujours en petit nombre et destinées à « un travail sans relâche. Les moyens de former ces « énormes masses manquaient sur le sol même, qui « généralement n'était qu'un roc pelé; il fallait aller « au loin chercher les terres ou les sables nécessaires « pour les élever. Les maisons du faubourg nous four- « nissaient bien des madriers, des planches, des pou- « tres, etc., mais les environs de *Gaëte* ne pouvaient « pas nous donner les bois propres à fabriquer l'im- « mense quantité de gabions, de fascines et de sau- « cissons dont nous avions besoin; nous ne trouvâmes « des ressources pour cet objet que dans les bois de « *Fondi*, à cinq lieues de distance : on y établit des « ateliers nombreux.

« Telles étaient les difficultés locales; mais les cir- « constances générales où se trouvaient le royaume « et l'armée française en offraient de plus grandes « encore, et faisaient craindre pour l'avenir des crises « fâcheuses qui auraient détruit la possibilité de tenter « le siége en règle de *Gaëte* avec l'espoir fondé de « succès.

« Vers la fin d'avril, les Anglais déployèrent, de

« concert avec la cour de *Palerme*, des forces impo-
« santes de terre et de mer qui menaçaient toute la
« côte depuis *Gaëte* jusqu'à *Reggio*. La forteresse
« de *Civitella del Fronto* (dans les *Abbruzzes*) ré-
« sistait encore ; des bandes de brigands vomis en
« grande partie des bagnes de la Sicile, s'organisaient
« dans plusieurs provinces et favorisaient les manœu-
« vres des partisans de Ferdinand. Tout cela mettait
« de l'incertitude dans les résolutions du général en
« chef et retardait l'envoi de troupes pour *Gaëte*,
« ainsi que les travaux considérables qu'exigeait la
« formation d'un grand parc de siége. L'armée fran-
« çaise commençait à s'affaiblir par les fatigues et les
« maladies, et cependant on ne devait pas compter
« sur des renforts, le gouvernement de France étant
« alors trop occupé des vastes projets dont l'exécution
« ne tarda pas à éclater, pour se dégarnir sur le théâtre
« destiné aux grandes opérations.

« Au milieu de ces incertitudes, on se détermina
« pourtant à ne pas abandonner l'entreprise impor-
« tante commencée avec d'aussi faibles moyens, qu'on
« renforça un peu pour tenir l'ennemi en éveil, occu-
« per ses forces sur ce point, user son artillerie et pré-
« parer l'opération du siége sans pouvoir encore fixer
« l'époque où nous serions à même de la pousser avec
« vigueur. »

NOTES

DU SEIZIÈME VOLUME.

NOTE SIXIÈME.

Chapitre vi.

Sur les cartes et plans militaires.

Dans le choix que nous avons fait des cartes et plans que nous avons jugés être les plus nécessaires à nos lecteurs relativement à nos diverses relations des événemens militaires, nous nous sommes borné à leur offrir soit des cartes générales où ils pouvaient suivre facilement sur les divers théâtres les opérations stratégiques, soit des plans un peu plus détaillés des champs de bataille et des siéges les plus remarquables. On peut nous reprocher de n'avoir figuré sur ces cartes et sur ces plans, dont la collection forme l'atlas du *Précis des événemens*, ni les marches ni les mouvemens et les manœuvres des troupes sur le lieu de l'action : nous devons compte à nos lecteurs des motifs qui nous ont déterminé à cette apparente négligence.

Quant aux opérations stratégiques, nous avons pensé que leur expression sur une carte générale était entièrement superflue. Quel lecteur éclairé ne suit,

sans la moindre fatigue, sans la moindre recherche, sur la carte, d'un point à l'autre, la direction des colonnes comme celle des routes et du cours des fleuves et des rivières? De quoi servirait donc de surcharger une carte de lignes ponctuées, se croisant en tous sens et n'offrant souvent au lecteur le plus attentif qu'embarras et confusion.

Quant aux plans de batailles, les difficultés qui s'opposent à la composition d'un plan offrant un tableau fidèle des événemens, nous ont paru insurmontables. Deux objets sont essentiels : le figuré du terrain, et le tracé des positions et des mouvemens des troupes qui ont agi sur ce même terrain. Le premier objet comprend la topographie détaillée du lieu où l'événement s'est passé. Pour le plan d'une bataille importante, il faudrait choisir un point d'échelle tel que les plus petits détails et les plus légers accidens de terrain pussent être exprimés avec exactitude et netteté. Dès qu'on quitte le théâtre général des grandes opérations de guerre qui embrassent une vaste étendue de terrain, et qu'on transporte le lecteur sur un espace plus resserré où la tactique seule dirige les manœuvres des diverses armes, on voudrait exprimer aux yeux les moindres détails; et pour cela il faudrait prendre pour type du point d'échelle la moins étendue des subdivisions de troupes. On ne peut guère adopter pour les détails topographiques un

point d'échelle moindre que celui d'un millimètre pour dix mètres. L'échelle la plus usitée pour les plans de bataille est de $\frac{1}{20000}$: elle est inférieure à celle de six lignes pour cent toises dont on se servait autrefois, et celle-ci serait même insuffisante pour rendre sensibles des détails de terrain souvent indiqués comme les plus essentiels dans les relations de la bataille. Les exemples ne manqueraient pas pour constater cette vérité. Quoiqu'on sente la nécessité de l'exactitude la plus minutieuse dans le figuré du terrain, il faut renoncer à l'exiger; les témoins oculaires, ceux qui ont agi et combattu sur telle ou telle partie d'un champ de bataille ne seront jamais satisfaits de la manière dont l'image en est reproduite; les progrès de la topographie n'ont pu arriver à cette parfaite similitude. Il faut donc se contenter d'une approximation, et laisser à la conception du lecteur le soin de suppléer à l'insuffisance de l'art. Si la relation est claire et fidèle, le plan le moins surchargé de détails, si l'ensemble en est bon quant aux distances respectives et à l'expression des accidens les plus marquans, sera toujours celui qui en facilitera le plus la parfaite intelligence.

Quant au second objet, la représentation des divers mouvemens de troupes sur un champ de bataille, la difficulté d'exécution est bien plus grande. Plus le terrain est détaillé, plus le dessin est couvert

de hachures ou de teintes, et plus on a de peine à faire ressortir sur ce fond d'autres objets. Pour éviter cette confusion on a imaginé de figurer les différens corps de troupes par des parallélogrammes qui, mesurés sur l'échelle du plan, n'ont aucun rapport avec les dimensions réelles ni avec le terrain. Cette disproportion rend à la vérité les troupes plus apparentes, et au moyen de couleurs tranchantes dont on a soin de les enluminer, elles ressortent mieux sur le fond, mais elles y occupent plus de place qu'elles ne l'ont fait en réalité, et présentent des apparences fausses dont il faut faire abstraction en étudiant le plan. On se prive ainsi de la possibilité de représenter plus de mouvemens ou marches successives, et l'on n'a d'autres ressources pour y suppléer que de multiplier le même dessin par des papillons superposés sur lesquels on reproduit le figuré de la portion de terrain où s'est exécuté le changement de position. Cette méthode qui multiplie le nombre des planches a l'inconvénient d'obliger à quitter l'objet qu'on avait sous les yeux, tandis qu'il faudrait pouvoir suivre l'opération comme le témoin oculaire a pu le faire sur le terrain.

On voit qu'il est impossible de représenter de cette manière tous les mouvemens qui ont eu lieu pendant la journée, et qu'il faut se borner à choisir ceux qu'on juge les plus importans dans les deux armées opposées, et qui ont le plus contribué à l'issue de

la bataille. Ce choix est très-difficile ; il expose à de graves erreurs, parce qu'il présuppose le jugement des causes partielles qui ont le plus influé sur le résultat.

De ces considérations nous croyons pouvoir conclure 1°. que les cartes géographiques les plus simples et les plus claires suffisent pour bien faire comprendre les grands mouvemens stratégiques ; 2°. qu'il ne faut pour l'intelligence des relations des diverses actions de guerre, qu'une bonne topographie des lieux où elles se sont passées, sans qu'il soit nécessaire d'y figurer les positions et les mouvemens des troupes.

La première de ces conclusions nous paraît applicable à la lecture de tous les ouvrages militaires. Un illustre général a dit avec raison que la carte des postes de l'Europe, ou le réseau de toutes les principales routes directes et transversales, était la meilleure pour concevoir et pour tracer un plan de campagne : ceci n'exclut point sans doute l'usage des cartes topographiques des divers pays, telles que la carte de Cassini pour la France, les belles cartes de la Prusse, de la Silésie, de la Saxe, de la Hongrie, du Tyrol, et tant d'autres toujours nécessaires pour bien juger des grands obstacles naturels et des meilleures positions. Utiles à la guerre, aux officiers chargés d'exécuter les diverses opérations, elles ne le sont pas moins dans le cabinet à ceux qui s'appli-

quent à les étudier : il n'y a pas là de contradiction, si nous nous sommes bien expliqué.

Un des lieutenans de Napoléon s'entretenant un jour avec lui sur ces belles ouvertures de campagne par lesquelles il avait surpris l'ennemi au moment où celui-ci développait ses plans offensifs comme à *Ulm* et à *Iéna*, lui demandait comment il avait pu pénétrer avec tant de justesse le dessein de l'ennemi, et s'il avait basé ses combinaisons sur des données certaines : « Point du tout, répondit Napoléon, je ne « connaissais pas encore les grandes fautes que j'ai « punies ; *j'ai pondu sur la carte* ». Cette expression triviale renferme une grande pensée.

La seconde conclusion, objet principal de cette note, est notre justification envers nos lecteurs de n'avoir pas même essayé de vaincre une difficulté qui nous a paru insoluble; sur cet objet comme sur tant d'autres, il vaut mieux être resté en deçà du but que de l'avoir dépassé.

NOTE SEPTIÈME.

Chapitre vi.

Sur les effets politiques de la guerre de Prusse.

Nous avons eu souvent, dans le cours de cet ouvrage, occasion de faire observer à nos lecteurs la versatilité du système politique de la cour de *Berlin*,

et nous saisissons encore celle-ci pour faire remarquer les effets de l'inconsidération avec laquelle cette puissance abandonna sa neutralité et entreprit tout à coup de se mettre au premier rang de la coalition. Nous n'entendons point parler ici de l'issue funeste de cette guerre et de l'accroissement de puissance qu'elle valut à l'empereur Napoléon, mais bien du changement qu'elle produisit dans le système général de l'Europe, changement dont les conséquences se sont développées bien long-temps après l'époque de la conquête éphémère des états prussiens.

C'est l'opinion d'un grand nombre de publicistes éclairés, et nous la partageons, que la Prusse, par sa position géographique entre les deux empires d'Autriche et de Russie, devrait être l'alliée naturelle de la France, parce que, en la considérant comme une barrière opposée aux invasions de la Russie, son alliance avec la France qui a les mêmes intérêts de conservation est nécessaire à sa sûreté; elle ne saurait avoir de meilleure garantie, parce que, interposée entre deux grandes puissances rivales et jalouses, et qui ne peuvent avoir que momentanément des intérêts communs, l'appui de la France peut seul la mettre en mesure de maintenir la balance entre elles. Expliquons mieux encore notre pensée par ce peu de mots : Les rives de la *Vistule* sont les limites naturelles de l'Europe orientale et de l'Europe occiden-

tale. Des circonstances extraordinaires, des révolutions, des intrigues passagères comme la vie et les passions des hommes d'état qui les ont excitées, ont pu faire réussir d'autres combinaisons; mais après toutes ces oscillations, les véritables intérêts des peuples et de leurs gouvernemens doivent prévaloir et faire reconnaître cette vérité.

Les ministres prussiens commirent donc une grande faute en se laissant entraîner à une guerre contre la France, et en appelant les armées russes au sein de l'Allemagne. Les événemens ultérieurs ont assez prouvé que ces terribles auxiliaires, quand même ils auraient alors réussi, comme ils l'ont fait depuis, à refouler les légions françaises jusqu'au-delà du *Rhin*, ne pouvaient manquer de mettre la Prusse dans leur dépendance et de l'entraîner à détruire ainsi elle-même sa propre existence politique et la libre influence que lui avait assurée le règne glorieux du Grand-Frédéric.

Les conséquences de cette faute pouvaient être plus graves encore qu'elles ne le furent, puisque Napoléon aurait pu retenir et garder ses conquêtes jusqu'à la *Vistule*, si d'autres vues non moins ambitieuses ne l'avaient détourné du désir d'opérer ce changement de domination. Nous avons dit dans le XXIIe chapitre de cette partie de notre ouvrage (où nous avons offert quelques considérations sur le traité de *Tilsitt*)

ce que nous croyons qu'on doit penser de la modération du conquérant; et nous répétons ici que, soit qu'il conservât la monarchie prussienne, soit qu'il se résolût à la détruire, c'était sur la *Vistule* qu'il fallait élever une insurmontable barrière aux invasions des Russes.

Si la paix séparée qu'il offrait, ou plutôt qu'il dictait au roi de Prusse à *Charlottembourg*, avait été moins dure, les ministres du roi auraient dû lui conseiller de l'accepter; il eût fallu dans ce cas rentrer dans la politique naturelle dont nous venons d'exposer les bases, et s'allier franchement avec la France; mais les conditions étaient trop humiliantes, et le roi de Prusse ne pouvait y souscrire en présence du puissant allié qui venait généreusement rassembler les débris de son armée et soutenir une lutte inégale. Ce prince illustra son malheur, et se releva dans l'opinion et l'estime de ses sujets, en refusant de ratifier le traité que ses plénipotentiaires avaient conclu à *Charlottembourg*. Toutefois ceux-ci avaient agi en hommes d'état, en proposant de sacrifier des provinces et des places de sûreté pour conserver l'indépendance de la couronne, et en évitant de la mettre à ce prix sous le protectorat d'une puissance étrangère.

Nous observerons aussi à cette occasion l'avantage des formes de la monarchie tempérée par une représentation nationale sur celles de la monarchie absolue

où la volonté du prince est l'unique loi, où ses sentimens, même les plus louables comme individu, peuvent le déterminer à des actes qui ne s'accordent pas avec les véritables intérêts de la nation. Dans des crises semblables à celles où se trouva le royaume de Prusse après la destruction de son armée, tout périt, tout tombe à la fois entre les mains du vainqueur, et le prince vaincu ne saurait trouver par lui-même, pour relever les affaires de l'état, les ressources que lui aurait offertes sa nation légalement représentée; les pouvoirs constitués ne sont pas aussi facilement dissous par la conquête.

NOTE HUITIÈME.

Chapitre VII.

Sur les tirailleurs français.

Dans le cours des guerres de la révolution on a vu les armées des puissances coalisées contre la France obligées d'imiter avec plus ou moins de succès différentes parties de l'organisation des armées françaises et de leur manière de combattre. On imita surtout la composition de nos divisions, où le mélange des différentes armes dans de justes proportions reproduisait l'excellente formation des légions romaines pour autant qu'elle pouvait être appliquée à nos armes modernes. L'ordonnance, ou si l'on veut la tactique des

Français, qui n'avait été qu'une servile copie des institutions militaires du Grand-Frédéric adoptées dans toutes les armées de l'Europe et diversement modifiées, s'était peu à peu perfectionnée en France pendant la longue paix, depuis la fin de la guerre de sept ans jusqu'à celle de 1772. (Comme nous n'avons ici en vue que les mouvemens et les actions des grandes armées de terre, nous ne tenons point compte dans ce laps de trente années de paix de l'emploi que l'on fit des troupes d'infanterie pour différentes expéditions outre-mer pendant la guerre maritime contre l'Angleterre, et dont le résultat fut l'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale et l'affermissement de l'indépendance des États-Unis.)

Nous disons que la tactique des armées françaises, et principalement celle de l'infanterie, avait acquis une supériorité incontestable, et que cette supériorité était due au caractère national. En effet, après beaucoup de tâtonnemens, beaucoup de discussions oiseuses sur la préférence à donner à l'ordre mince ou à l'ordre profond, après de ridicules essais pour obtenir la minutieuse perfection des détails qu'on ne se lassait point d'admirer dans l'école prussienne, on n'en avait retenu en France que les principes fondamentaux, et ils avaient été fixés de la manière la plus simple et la plus sage. On avait réellement atteint le but, c'est-à-dire la précision et la célérité désirables dans les

différentes manœuvres applicables dans tous les cas et dans toutes les positions où une troupe d'infanterie peut se trouver devant l'ennemi. On peut dire que les progrès de l'infanterie française avaient dépassé ceux de ses instituteurs; ceux-ci, les Allemands, en étaient restés à leurs premiers succès, c'est-à-dire à la régularité et à l'exactitude géométriques. Dans les ploiemens et déploiemens des colonnes, dans les marches, les changemens de front, les résultats étaient parfaits, mais ils n'étaient obtenus qu'avec beaucoup de lenteur, tandis que l'infanterie française négligeant ces perfectionnemens, cette lourde immobilité, exécutait les mêmes mouvemens avec bien plus d'agilité, et que la grande intelligence de l'officier et du soldat réparait promptement dans l'exécution des manœuvres les incorrections causées par la vélocité.

Cette liberté, cette aisance, qui sans nuire à l'ensemble conservent toute la force d'impulsion, n'a jamais été qu'imparfaitement imitée chez les autres nations; mais c'est surtout dans l'emploi si fréquent et presque toujours heureux des tirailleurs français, que ces avantages se sont le plus fait remarquer. Rien n'égale leur intelligence, leur prestesse à se disperser, à se rallier, selon que les accidens du terrain sont favorables à la position et à l'action individuelle, ou qu'ils exigent une réunion plus ou moins nombreuse. Plusieurs militaires éclairés, et entre autres le colonel

Marbot, dans sa réfutation de quelques parties de l'ouvrage du général Rogniat, ont heureusement conservé la tradition de cette pratique de la guerre des tirailleurs dont il n'existait aucune théorie écrite, et qui ne pouvait être apprise et fixée que par une fréquente expérience à la guerre. Il n'y a point eu dans celle que nous appelons génériquement la guerre de la révolution, d'affaires de postes, d'attaques d'ouvrages, d'actions décisives dans les batailles rangées, qui n'aient été préparées et facilitées par l'audace et l'adresse de nos tirailleurs. On a vu souvent les troupes les plus solides des deux armes, ébranlées et presque détruites, ne pouvoir se maintenir devant ces rideaux de feu. Ces tirailleurs nombreux s'animant à l'envi, avançant toujours, choisissant avec calme les points les plus avantageux et les moindres abris, visant à loisir et avec sécurité, causent d'immenses pertes à l'ennemi, et n'en éprouvent le plus souvent que de très-légères. Ils n'ont que l'apparence du désordre ; ils s'entendent pour se soutenir, et reforment leurs rangs avec une incroyable célérité. Ce genre de combat, qui plaît au soldat français par sa mobilité et la liberté qu'il lui laisse, l'aguerrit promptement, l'accoutume à mépriser le danger, et ne le rend que plus ferme quand il doit combattre en ligne ou dans un poste fermé.

On ne saurait donc trop exercer l'infanterie fran-

çaise à ce genre de combat, et veiller à ce que ces précieuses traditions soient bien conservées. Loin de réserver cette instruction pour les compagnies de voltigeurs, qui, par l'espèce d'hommes dont elles sont composées, sont éminemment propres au service de tirailleurs, il faut y former tous les soldats aussitôt que leur école est achevée et qu'ils ont pu passer à la première classe et manœuvrer avec le bataillon. Il ne faut pas tomber dans l'erreur trop commune et accréditée dans les armées étrangères, qu'il faut avoir deux espèces d'armes dans l'infanterie, et destiner exclusivement l'infanterie légère, les bataillons de chasseurs, les corps francs au service de tirailleurs. Cette erreur de leur part a donné aux Français pendant les dernières guerres un grand avantage, celui d'aborder plus tôt et plus franchement l'ennemi, de repousser ces troupes légères avec l'avantage du nombre et la supériorité d'un feu bien dirigé, sans affaiblir pour cela la ligne de bataille. Nous pensons que l'infanterie bien exercée doit être également propre à toute espèce de service de cette arme. Un quart à peu près de l'infanterie française portait sans doute la dénomination d'infanterie légère, mais on n'a jamais remarqué aucune véritable différence entre ces régimens et ceux d'infanterie de ligne. On a fait presque toujours indifféremment usage des uns et des autres. L'infanterie légère n'a pas été moins solide

que l'infanterie de ligne, ni celle-ci moins agile, moins mobile que l'infanterie légère : même espèce d'hommes, mêmes armes, même organisation; égale valeur, égale vigueur dans leurs compagnies d'élite; ce ne sont donc que de vaines distinctions, et, comme nous l'avons dit plus haut, tous les soldats français sont ou peuvent devenir d'excellens tirailleurs.

NOTE NEUVIÈME.

Chapitre x.

*Sur les résultats des batailles d'*Iéna *et d'*Auerstaëdt.

Les conséquences de ces deux victoires dépassèrent les espérances du vainqueur; les pertes qu'avaient faites les Prussiens et les Saxons leurs alliés sur le champ de bataille ne devaient point entraîner de si grands malheurs. Cette armée, si promptement dispersée, pouvait se retirer en meilleur ordre; elle pouvait être ralliée derrière l'*Elbe*, entre *Magdebourg* et *Wittemberg*, et si après avoir défendu cette ligne les manœuvres de Napoléon et de nouveaux revers la forçaient à passer l'*Oder*, elle trouvait sur le cours de ce fleuve des places fortes, des appuis qui devaient arrêter les Français assez long-temps pour que les armées russes arrivassent au soutien de l'armée prussienne.

Ainsi, malgré tout l'avantage que donnaient à Na-

poléon la victoire d'*Iéna*, la supériorité de ses forces, et surtout celle de son génie, il faut encore chercher d'autres causes aux désastres irréparables de cette armée prussienne. Nous avons indiqué celles qui nous semblent avoir entraîné les fautes qui furent si sévèrement punies. Le départ du roi après la perte d'une grande bataille, la fuite de la reine, des ministres et de cette cour toute militaire, enlevèrent tout à coup à l'armée le point central de direction, bien plus nécessaire dans les revers que dans les succès. Le souverain qui s'est décidé à commander son armée en personne ne peut, en cas de revers, être remplacé dans le commandement supérieur par aucun de ses lieutenans; ceux-ci, et surtout les plus habiles, sont toujours prêts à s'imputer mutuellement le tort des mauvaises manœuvres et de la mauvaise fortune des armes, et, dans de telles circonstances, il est bien rare qu'aucun d'entre eux ait acquis auprès des troupes assez de confiance, assez de force pour maintenir l'ordre et la discipline, et pour diriger l'ensemble des opérations. Dans ce désordre général chaque chef redoute de compromettre sa responsabilité : les plus courageux et les plus éclairés songent à sauver l'existence et l'honneur des corps qu'ils commandent immédiatement; ils manœuvrent et combattent pour leur propre compte, et perdent de vue le ralliement et l'ensemble qui devraient être le but commun. Quand les points

de retraite n'ont pas été indiqués d'avance et dans diverses suppositions, l'incertitude des mouvemens, le croisement des colonnes, le prompt abandon des positions les plus importantes, sont inévitables. L'absence du souverain, qu'on avait vu naguère partager les dangers sur le champ de bataille, abat les courages jusque dans les derniers rangs, au moment où la plus grande énergie de chaque individu peut seule assurer le salut de tous. C'est ce qui arriva à l'armée prussienne : elle manqua de point central de direction. Après le départ du roi, la rivalité des principaux chefs, tels que le maréchal Kalkreuth et le prince de Hohenlohë, les empêcha de s'accorder sur le plan de défense le plus propre à couvrir la partie encore intacte du territoire. Napoléon, sans doute, ne leur en laissa pas le temps, mais la rapidité de son invasion fut aussi favorisée par la divergence et la précipitation de la marche des colonnes prussiennes; ce fut un *sauve qui peut.* Ce découragement se répandit avec la rapidité de la foudre; les gouverneurs des forteresses les mieux pourvues furent frappés de terreur, et voyant fuir au loin l'armée que ces grandes machines de guerre devaient soutenir, la défense prolongée leur parut désormais sans objet; au mépris de leurs sermens, ils se laissèrent intimider par de vaines menaces et acceptèrent de honteuses capitulations. La présence du roi à son armée les aurait con-

tenus dans le devoir, et peut-être que les siéges de *Magdebourg*, de *Kustrin*, de *Stettin* auraient retardé les opérations de Napoléon et l'ouverture de sa première campagne en Pologne.

NOTES

DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

NOTE DIXIÈME.

Chapitre XI.

Sur l'indépendance de la Pologne.

Napoléon qui deux fois a pu rétablir le trône de Pologne et rendre à cette brave nation ses libertés et son indépendance, paraît ne l'avoir jamais voulu sincèrement, alors même qu'un tel acte de puissance aurait en apparence mieux servi ses projets. Ses promesses furent toujours conditionnelles et pour ainsi dire équivoques : il semble qu'il se réservait de les réaliser ou d'en modifier la valeur selon les circonstances, comme il le fit en effet à la paix de *Tilsitt*. On a blâmé sa conduite ; les amis de la liberté ont amèrement regretté que cette généreuse nation n'ait pu profiter du triomphe des armées françaises pour recouvrer son ancienne existence ; mais avant de condamner la politique de Napoléon il serait juste d'examiner ses motifs, et cette recherche n'est pas indigne de l'histoire.

Quelles furent aux deux époques, en 1807 et en 1812, les raisons qui firent hésiter le conquérant,

et le détournèrent de proclamer la restauration de la Pologne.

A la première époque, lorsqu'il marcha sur *Varsovie*, et que les Polonais vinrent à *Berlin* et à *Posen* implorer son appui, et ne lui demandèrent que les armes et les secours nécessaires pour réorganiser leur armée et leur gouvernement, il ouvrit les rangs de l'armée française à ces vaillans auxiliaires; il se garda cependant d'annoncer et d'avouer leur cause et le rétablissement de la monarchie polonaise comme un but de la guerre; il prévoyait que cette déclaration intempestive, qui n'aurait pas manqué d'enflammer les peuples de la Gallicie autant que ceux de la Pologne russe et prussienne, serait considérée par la maison d'Autriche comme une hostilité indirecte, et déterminerait vraisemblablement cette puissance à rentrer dans la coalition. Quoique les plaies de l'Autriche fussent encore saignantes, sa temporisation, sa neutralité armée, donnaient de l'ombrage à Napoléon; les colonnes françaises prolongeaient ses frontières entre l'*Oder* et la *Vistule*, et en cas de revers la ligne d'opérations pouvait être attaquée tout à coup sur divers points.

Indépendamment de cette grave considération, d'autres motifs encore durent retenir Napoléon : comment aurait-il, au milieu des feux de la guerre, relevé les ruines d'un gouvernement dissous, et que

ses dissensions intestines avaient perdu? Plus ardens que sages, les Polonais étaient-ils assez instruits, assez mûris par les malheurs de leur patrie, pour adopter de meilleures formes de gouvernement et s'accorder pour les maintenir. Il n'était pas moins difficile de donner au nouveau royaume de Pologne assez de consistance pour qu'il fût en état de résister par lui-même à de puissans voisins, toujours prêts à reconquérir les provinces qui leur auraient été arrachées. Comment garantir de leurs invasions un pays ouvert de tous côtés, et dont les frontières n'étaient couvertes et gardées par aucune place forte? La France n'ayant avec le royaume de Pologne aucun point de contact, ne pouvait le protéger efficacement d'une manière immédiate, et c'est ce qui détermina Napoléon à ne le rétablir que sous le titre de grand-duché de *Varsovie*, et à lui donner pour souverain le nouveau roi de Saxe; ce prince, fortement lié aux intérêts de l'empire français par l'accroissement de puissance qu'il venait d'obtenir, par son accession à la confédération du *Rhin*, était le protecteur naturel de la Pologne, celui qui faisait le moins d'ombrage à l'Autriche, celui dont les états situés entre elle et la Prusse devaient être le plus facilement atteints et le plus promptement secourus par une armée française. Plus on réfléchit sur l'arrangement de la Pologne au traité de *Tilsitt*, et plus on trouve que

Napoléon et son ministre résolurent ce difficile problème politique avec autant de sagesse que d'habileté.

Quant à la seconde époque, celle de la guerre contre la Russie en 1812, Napoléon ayant forcé l'Autriche et la Prusse à se coaliser avec lui, avait de puissans motifs de ménager de tels auxiliaires : il aurait pu sans doute, en sacrifiant quelques millions, tirer un plus grand parti des dispositions des Polonais, et lever une nombreuse cavalerie légère qu'il aurait opposée avec succès aux essaims de cosaques; mais s'il eût proclamé l'indépendance et l'érection du trône de Pologne dès l'ouverture de la campagne en Lithuanie, n'aurait-il pas aliéné les deux puissances qu'il avait entraînées dans une guerre offensive, dont l'issue, s'il était victorieux, était contraire à leurs intérêts territoriaux? Quel appât, quel dédommagement leur aurait-il offerts qui eussent balancé l'interposition d'un nouvel État qu'il fallait rendre assez étendu, assez fort pour qu'il se maintînt par lui-même entre de si puissans rivaux? L'Autriche et la Prusse humiliées jusqu'au point de servir par leurs armes les desseins de l'ennemi commun rongeaient leur frein, et leur éclatante défection au moment des revers n'a que trop prouvé ce qu'on devait attendre d'une si fausse alliance. Il fut donc sage de différer; il y avait dans la vaste entreprise de Na-

poléon assez de difficultés et de dangers pour qu'il évitât de les accroître avant d'avoir surmonté les plus considérables. S'il eût fait une paix glorieuse, soit en s'arrêtant sur la *Dwina* et le *Dnieper,* soit après y avoir ramené son armée triomphante, aurait-il rétabli le royaume de Pologne? ce secret est dans son tombeau.

NOTE ONZIÈME.

CHAPITRE XII.

Sur les mesures administratives de Napoléon dans la guerre offensive.

JAMAIS conquérant ne sut mieux mettre en pratique cette terrible maxime, que *la guerre doit nourrir la guerre;* mais ce serait une grande erreur que de croire qu'il ne prit d'autres soins pour assurer les subsistances et l'entretien de ses troupes en campagne, que celui de faire répartir entre les divers corps d'armée, à raison de la force effective de chacun et de leurs positions respectives, les fruits de la conquête et les ressources qu'offrait inégalement le pays ennemi. On voit en effet dans tous les dispositifs qu'il ne manque pas d'indiquer à chaque général en chef la partie de territoire qui doit alimenter son corps d'armée, et de lui prescrire les limites que ses réquisitions ne doivent pas dépasser. On a dit qu'il rava-

geait méthodiquement; il est juste de dire aussi qu'il fut habile à ménager les moyens d'entretenir ses armées. Cette partie de l'art de la guerre, non moins importante et souvent plus difficile que les combinaisons stratégiques, était constamment l'objet de ses méditations et de sa sollicitude. Cet ordre et cette économie générale adoucirent souvent, plus qu'on n'a voulu le croire, les rigueurs de la guerre d'invasion dans les pays traversés ou occupés par les armées françaises. Les abus de détail qu'on ne peut entièrement prévenir, et que la plupart des généraux en chef réprimèrent avec fermeté, ne sauraient infirmer notre assertion. Napoléon, à la vérité, était sans pitié pour les gouvernemens ennemis; il s'attachait à les affaiblir, à tarir leurs dernières ressources en ruinant leurs finances et leurs établissemens; mais il allégeait autant que les circonstances pouvaient le permettre le fardeau que les peuples devaient supporter; on trouverait de nombreux témoignages de sa vigilance à cet égard dans les procès-verbaux de ses conseils d'administration, et dans les ordres dictés à son intendant-général le comte Daru dans le cours de cette campagne; on y remarquerait surtout le choix successif des grands dépôts, des arsenaux de construction pour l'artillerie et pour les équipages militaires, des hôpitaux, des magasins de vivres et des manutentions; on les voit toujours judicieusement placés

sur les principales lignes d'opération non-seulement à raison de l'affluence des ressources et de la facilité des communications par terre ou par eau, mais encore et principalement à raison de leur sûreté, et de manière à servir de point d'appui aux lignes défensives en cas de retraite.

Indépendamment de ces grands dépôts presque toujours placés dans des villes bien fortifiées, ou qu'on pouvait mettre en peu de temps à l'abri d'un coup de main, Napoléon en faisait établir de moins considérables, à mesure que ses colonnes pénétraient dans le pays; il exigeait que ceux-ci, plus ou moins importans selon l'utilité constante ou momentanée dont ils pouvaient être, fussent complétement organisés pour toutes les branches de service; il les multipliait ou les réduisait d'après les circonstances, et d'après son plan général dont il ne laissa que rarement pénétrer le secret : c'étaient les anneaux d'une même chaîne; ses généraux en chef, chacun dans la position déterminée de leurs corps d'armée et dans la direction de leurs mouvemens, opéraient de la même manière. On conçoit aisément et les avantages de ce système et la difficulté d'exécution que l'administrateur général rencontrait à chaque pas, à cause des variations aussi fréquentes qu'imprévues. Il fallait que le nombreux personnel de l'administration et les moyens de transport, soit réguliers et appartenans à l'armée,

soit auxiliaires, fussent aussi mobiles que les troupes, car le souverain généralissime n'admettait pas plus d'excuse pour les retards que pour les moindres négligences; les témoignages de son mécontentement étaient redoutés comme la peine la plus sévère qu'il pût infliger. Sa prodigieuse mémoire lui rendait facile l'investigation des détails alors même qu'il semblait n'être occupé que de l'ensemble et des plus vastes desseins. Les résultats des nombreux états de situation qu'il exigeait pour toutes les parties du personnel, du matériel et des fonds, étaient, sans la moindre confusion, toujours présens à son esprit; il les vérifiait, soit en comparant les comptes qui lui étaient diversement rendus, soit en envoyant fréquemment sur les lieux quelqu'un de ses aides-de-camp ou de ses officiers d'ordonnance.

Si le comte Daru, qui dans le cours de ces deux campagnes fut chargé de diriger l'administration de la Grande-Armée, voulait publier le compte qu'il rendit à l'empereur à la fin de l'année 1808, terme de l'occupation des provinces prussiennes, ce beau travail, appuyé de toutes les pièces authentiques, de tous les états de situation, de la comptabilité de toutes les parties de recette et de dépense en argent et en matière, offrirait un cours complet d'administration militaire en campagne aussi utile aux généraux qu'aux administrateurs.

NOTE DOUZIÈME.

CHAPITRE XII.

Sur l'évacuation de Varsovie *et de* Thorn *par les alliés, et sur le mouvement rétrograde du général Benningsen.*

En parlant du mouvement rétrograde des alliés, lorsqu'ils abandonnèrent la défense de la rive droite de la *Vistule*, nous avons indiqué les motifs qui paraissaient avoir déterminé le général Benningsen à se retirer sur la *Narew*, et nous avons considéré la précipitation de ce mouvement comme une faute dont Napoléon se hâta de profiter. Nous avons émis cette opinion, parce qu'il nous a paru que les deux principaux points de passage à la rive droite du fleuve, savoir, *Praga* et *Thorn*, pouvaient être défendus plus long-temps sans compromettre la retraite de l'armée, et que nous avons supposé que la défense prolongée de ces deux points, ainsi que des postes intermédiaires, aurait pu retarder les apprêts des divers passages des Français, et donner le temps à l'armée de Buxhôwden d'arriver au soutien de celle du général Benningsen. Depuis que nous avons écrit cette partie de la campagne de Pologne, le général Benningsen a bien voulu nous faire parvenir une note qu'il a rédigée lui-même, et que nous nous empressons de

mettre sous les yeux de nos lecteurs. Ils verront que nous avions pressenti les motifs de son mouvement rétrograde, et que ce général y justifie même la précipitation avec laquelle ce mouvement fut exécuté.

Note remise par M. le général baron de Benningsen au chevalier Beugnot, officier d'état-major français, pour être remise à l'auteur du Précis des Événemens militaires.

Le général Benningsen se trouvant en Podolie destiné à servir contre les Turcs, reçut, sous la date du 22 octobre 1806, un rescrit de l'empereur qui lui enjoignit l'ordre de se rendre à *Grodno* pour prendre le commandement de quatre divisions, dont la force se montait à trente-cinq mille sept cents hommes, qui étaient destinées à aller comme troupes auxiliaires pour porter du secours au roi de Prusse contre Napoléon. Avec ces forces, il devait sans s'arrêter passer par la Silésie pour atteindre le plus tôt possible le théâtre de la guerre. Il n'avait pas encore passé la frontière de la Russie, quand il reçut la nouvelle des désastres arrivés à l'armée prussienne à *Auerstaëdt*, *Iéna* et *Hall;* bientôt il se trouva avec son corps d'armée, au lieu d'un corps auxiliaire, seul contre les forces de Napoléon avec ce peu de monde, car il est connu que rien n'échappa de la grande armée prussienne.

Le général Benningsen arriva le 10 novembre avec son quartier-général à *Pultusk;* son corps d'armée occupa la rive droite de la *Vistule*, sur la frontière de la Gallicie, jusqu'à *Thorn*. Le roi de Prusse lui avait confié, en attendant, les troupes qui lui étaient restées dans les garnisons de *Varsovie* et des forteresses de la ci-devant Pologne, sur la distance mentionnée. Le 26 novembre le général Benningsen fit évacuer *Varsovie* par les troupes prussiennes, et fit brûler le pont. Les premières troupes françaises y entrèrent le 27 de novembre. Napoléon arriva dans la nuit du 18 au 19 de décembre. Jusque-là, le général Benningsen ne changea rien dans la dissipation de ses troupes, et jugea qu'il commettrait une grande faute s'il voulait s'obstiner à défendre le passage de la *Vistule*.

Le cours de ce fleuve, depuis la frontière d'Autriche jusqu'à *Graudentz*, s'étend sur une distance à peu près de quatre-vingt-dix lieues. N'aurait-il pas commis une faute inexcusable, s'il avait éparpillé ses forces pour défendre le passage de ce fleuve contre une armée plus forte du double, et encore sur une ligne plus étendue même, si l'on voulait partir de la supposition que les forteresses de *Graudentz* et *Dantzick* défendirent la *Basse-Vistule?* Observez que ni le général Buxhöwden avec quatre autres divisions, ni le général Essen expédié avec deux divisions de

l'armée de Moldavie, n'étaient encore arrivés à leur destination. L'armée française si nombreuse, favorisée par les habitans du pays, et dont les forces considérables étaient déjà arrivées à *Varsovie*, ne pouvait avoir pour but que de forcer le passage de la *Vistule;* et, en remportant une victoire entre ce fleuve et la rivière *Narew*, de favoriser l'insurrection des provinces anciennement polonaises, et même, en dernier résultat, d'obliger l'armée du général Michelson à des mouvemens rétrogrades du côté de la Turquie. Ajoutez à cela qu'en voulant défendre la *Vistule*, il devait occuper en force les points principaux où l'ennemi aurait pu effectuer le passage, et surtout ceux sur lesquels l'ennemi faisait des démonstrations. Ces derniers furent principalement *Varsovie* et *Thorn;* mais les Français préparaient en même temps les bois nécessaires pour la construction d'un pont sur la rivière *Netza;* ils pouvaient le faire passer sur la *Vistule* et le faire monter ou descendre, selon que le pont leur serait nécessaire.

En s'opiniâtrant à la défense de ces deux extrémités éloignées l'une de l'autre de soixante lieues, il risquait de ne pas pouvoir empêcher que les Français se préparassent un passage sur un point quelconque entre *Thorn* et *Varsovie*. Pour l'effectuer, il ne fallait aux Français que trois jours, deux pour la construction d'un pont, et un pour le passage. Ils n'au-

raient pas eu beaucoup de peine à lui cacher la marche de leurs troupes, soit de *Varsovie*, soit de *Thorn* ou de quelques autres endroits déjà occupés par eux pendant quarante-huit heures. Continuant à donner des inquiétudes du côté de *Varsovie* et de *Thorn*, ils auraient pu gagner encore un ou deux jours, et parvenir à construire non-seulement un pont, mais faire encore une ou deux marches, sans qu'il pût prendre les mesures convenables en temps et lieu pour défendre le passage. Il se serait donc visiblement exposé au danger de voir l'armée divisée en deux, prête à éprouver un échec décisif. D'ailleurs ce passage pouvait être très-facilement forcé à *Varsovie*, vis-à-vis de *Praga*, sous la protection de quelques batteries de gros calibre; il devait donc, de ce côté, tenir des forces réunies très-considérables.

Tout ce qu'il vient de dire était sans doute plus que suffisant pour faire renoncer à la défense de la *Vistule*, sans que la considération suivante, qui devait toutefois entrer dans ses calculs, vînt s'y joindre et l'appuyer.

Les événemens arrivés à *Ulm* étaient trop récens pour qu'ils eussent pu échapper à sa mémoire; l'aile droite des Autrichiens était appuyée au pays d'*Anspach* et *Bareuth*; on crut ce pays en parfaite sûreté, tandis que les Français, loin de le respecter comme pays neutre, y passèrent, et tournant cette aile droite

des Autrichiens, parvinrent à la détruire ; ce qui donna lieu à des résultats si peu attendus. Ici, son aile gauche était appuyée à la Gallicie ; ne devait-il pas craindre que les Français, s'il s'était trop étendu sur sa droite, ne passassent par la Gallicie pour tourner son aile gauche? ne devait-il pas prendre des mesures contre cet événement, qui du premier abord aurait pu tout gâter? Qu'on jette l'œil sur la carte, et qu'on examine le champ libre que les Français auraient eu, et quelles en auraient été les suites. Aucun secours n'aurait pu lui arriver, tous auraient été obligés d'accourir à la défense des provinces du duché de *Varsovie*. Si donc il devait ménager ses principales forces à l'extrémité de son aile gauche, comment pouvait-il s'étendre sur sa droite et défendre une si énorme distance que celle dont il a été question plus haut? A *Varsovie* on disait même, comme une chose certaine, que les Français passeraient par la Gallicie. Le général Benningsen, dans ces circonstances, demanda des ordres à l'empereur son maître, qui l'autorisa, si ce cas arrivait que les Français entrassent en Gallicie, d'y entrer aussi, d'y porter le théâtre de la guerre, en couvrant toujours la frontière du duché de *Varsovie* de ce côté. La position de *Pultusk* explique assez les intentions de ce général.

NOTE TREIZIÈME.

CHAPITRE XIII.

Sur l'ouverture de la campagne de Pologne.

Nous avons eu dans le cours de cet ouvrage plus d'une occasion de faire remarquer à nos lecteurs les avantages et les dangers du commandement des armées par le chef de l'État en personne. Le souverain généralissime, fût-il entouré de lieutenans aussi habiles que dévoués, n'en sera jamais qu'insuffisamment aidé pour la conception des plans de guerre et la direction des opérations. Aucun d'eux ne peut se mettre entièrement à sa place, et la confiance exclusive qu'il donnerait à l'un d'entre eux, s'il n'est supérieur à tous par son génie, ferait naître de funestes rivalités. Il faut qu'il ne les consulte que pour s'éclairer sur les moyens d'exécuter ce qu'il a seul résolu de faire; il faut qu'il soit son propre conseil. L'histoire n'offre que de rares exemples de cette réunion des grands talens militaires à l'exercice de l'autorité suprême : tels furent Gustave-Adolphe et Frédéric II, tel fut surtout Napoléon. L'ascendant que lui donnait la conscience de sa supériorité le fit souvent réussir dans des entreprises que, de la part de tout autre que lui, il eût lui-même jugées téméraires. Son passage de la *Vistule* au mois de décembre 1806,

et sa belle ouverture de la campagne de Pologne, furent l'éclatant témoignage de cette audacieuse confiance, de cette énergie de volonté, principaux traits de son caractère.

Lorsqu'il négociait à *Charlottembourg* avec les plénipotentiaires prussiens, et que ceux-ci acceptaient au nom de leur maître les plus dures conditions (la reddition de toutes les places fortes sur l'*Oder* et sur la *Vistule*), Napoléon dut croire qu'il terminerait la guerre à *Berlin*, et que l'empereur Alexandre, renonçant à défendre la cause déjà perdue de son allié, ne hasarderait pas de soutenir seul le poids de la guerre. Dans le cas vraisemblable où l'armistice serait ratifié par le roi de Prusse, Napoléon aurait achevé sans livrer de nouveaux combats la conquête des états prussiens en deçà de la *Vistule*, et aurait retenu jusqu'à la paix générale ce gage dont il s'exagérait peut-être la valeur comme moyen de compensation vis-à-vis de l'Angleterre. Son plan était arrêté dans les deux suppositions de l'acceptation ou du refus de la convention de l'armistice par le roi de Prusse. Il n'avait pas encore à la hauteur de *Berlin* la moitié de ses forces : la plus grande partie, la réserve de cavalerie du grand-duc de Berg, le corps du maréchal Lannes, ceux du prince de Ponte-Corvo et du maréchal Soult, étaient employés à poursuivre les débris de l'armée prussienne; le corps du maré-

chal Ney était devant *Magdebourg*. Sans attendre la réunion de ces corps d'armée, il se hâta de franchir la ligne de l'*Oder*, et posta le maréchal Davout à *Posen* dans la Pologne prussienne, et le corps wurtembergeois dans la Basse-Silésie. La reddition de *Kustrin* et de *Stettin* ayant élargi sa nouvelle base d'opération, il poursuivit rapidement par les deux routes qui lui étaient ouvertes sa marche vers la *Vistule*.

Le passage de ce fleuve fut surpris avant que les alliés, maîtres de *Varsovie*, de *Thorn*, de *Graudentz* et de *Dantzick*, fussent en mesure de soutenir ces places, et de défendre le passage sur d'autres points.

Quel général dépendant de son gouvernement eût osé entreprendre une telle opération? et quel autre que le chef de l'État lui-même commandant en personne eût inspiré à ses soldats l'ardeur et la confiance nécessaires pour surmonter de si grandes difficultés? C'était la première fois que les Français étaient exposés aux rigueurs des climats du Nord; leur constance à les braver dans les marches et dans les combats n'étonna pas moins les Russes que leur intrépide valeur.

NOTES
DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

NOTE QUATORZIÈME.

Chapitre xvii.

Sur le plan de guerre offensive du général Benningsen dans la Prusse orientale pendant l'hiver de 1807.

La courte campagne d'hiver que termina la sanglante bataille d'*Eylau*, offre un exemple des changemens que peuvent amener inopinément des circonstances imprévues dans les dispositions de l'une ou de l'autre des parties belligérantes.

Il n'était pas vraisemblable que les généraux russes battus à *Pultusk* et à *Golymin*, et s'étant retirés précipitamment jusque sur la frontière de Russie, songeassent à reprendre l'offensive. Le peu d'accord qui régnait entre eux, l'abandon du commandement en chef par le vieux maréchal Kamenskoi, la rivalité de Buxhôwden et Benningsen, devaient faire croire qu'après les pertes qu'ils avaient faites, et qu'ils s'imputaient mutuellement, ils attendraient, dans des quartiers d'hiver éloignés de trois et quatre marches de ceux de l'armée française, des renforts qui ne pou-

vaient leur arriver que pour l'époque de l'ouverture de la campagne. Napoléon, dans cette juste sécurité, et pour mieux restaurer ses troupes fatiguées, avait distribué ses cantonnemens dans toute la Pologne prussienne, entre la *Narew* et la *Vistule*, et avait étendu ceux de son aile gauche jusqu'au rivage du *Frisch-Haff*.

Cependant Benningsen, dont la faveur avait prévalu auprès de son maître et obtenu le renvoi de son rival, voulut justifier cette préférence et relever l'honneur des armes moscovites par une entreprise audacieuse. Il conçut le dessein de porter le théâtre des opérations dans la Prusse orientale, de surprendre et d'envelopper l'aile gauche de l'armée française, et de rétablir la communication entre les places de *Dantzick* et de *Graudentz*. Son but était de s'établir sur la *Basse-Vistule*, de menacer la ligne d'opération de la Grande-Armée française, et de forcer Napoléon à repasser le fleuve.

Nous avons dit que ce plan était bien combiné; en effet, la réunion des différens corps de l'armée russe derrière la grande forêt de *Johansburg*, sur le point de *Biala*, s'exécuta sans que les avant-postes de l'armée française pussent s'en apercevoir; la marche de flanc de cette armée, entre la forêt et les lacs, leur fut entièrement dérobée. Ainsi, l'armée de Benningsen, ayant fait sa jonction avec le corps prussien, débou-

chait dans la Prusse orientale, et une force d'environ quatre-vingt-dix mille hommes, ayant fait replier le corps du maréchal Ney, se portait, sans trouver d'obstacles, sur l'*Alle,* et jusqu'à la *Passarge,* avant que Napoléon fût suffisamment informé du but et de l'importance de ce mouvement offensif. On voit que la conception de ce plan était hardie et digne d'éloges. L'aile gauche de l'armée française fut réellement surprise dans ses cantonnemens; elle eût pu être coupée et enveloppée, si le général russe, au lieu de s'arrêter sur la *Passarge,* eût fait marcher son aile gauche sur *Osterode* et sur *Thorn,* et s'il eût en même temps poussé plus vivement l'attaque de *Mohrungen,* qu'il négligea de faire soutenir par les masses qu'il avait sous la main.

La prompte levée des quartiers d'hiver de l'armée française, l'étonnante célérité avec laquelle l'empereur se porta sur le flanc gauche de l'armée russe, ne laissèrent plus au général Benningsen le temps de réparer cette faute : l'exécution du plan était dès ce moment impossible; il fut surpris à son tour : son aile gauche allait être tournée; le corps prussien qui formait son aile droite, et qui avait déjà atteint les bords de la *Vistule,* pouvait être coupé. Sa position devint très-difficile, et si le hasard, qui fit tomber dans ses mains l'instruction adressée au prince de Ponte-Corvo, ne lui avait fait connaître le plan d'of-

fensive de l'empereur Napoléon, il est vraisemblable que la plus grande partie de son armée aurait été détruite.

Si l'hésitation du général Benningsen et le peu d'accord dans la direction de ses colonnes firent échouer son plan offensif, et l'engagèrent dans une situation périlleuse, il faut toutefois reconnaître que sa retraite fut très-belle; n'ayant plus aucun moyen de s'opposer au développement des savantes dispositions de son adversaire ni d'arrêter l'impétuosité des attaques des colonnes françaises, il livra chaque jour des combats d'arrière-garde qui furent autant de batailles, et dut à cette ténacité, malgré des pertes très-sensibles, d'avoir pu rallier ses deux ailes et concentrer ses forces à *Preussich-Eylau*, dernière position qui lui restât à défendre pour couvrir *Königsberg*.

NOTE QUINZIÈME.

CHAPITRE XVIII.

Sur l'établissement des quartiers d'hiver de la Grande-Armée, et sur la guerre méthodique faite par Napoléon dans la Prusse orientale.

On sait que les plans de guerre de Napoléon tendaient à rendre les campagnes très-courtes : il étonnait et déconcertait l'ennemi par l'audace de ses premiers mouvemens, tous calculés de manière à amener

le plus promptement possible une action décisive. Nous avons trouvé dans le cours de cet ouvrage de fréquentes occasions de faire remarquer avec quelle habileté il forçait l'ennemi d'entrer dans ses combinaisons, et prenait sur lui l'offensive, quels que fussent ses forces et ses projets. Ses brillantes ouvertures de campagne ont fait croire, ou du moins ont fait dire que le génie de Napoléon n'était propre qu'à conduire la guerre d'invasion, et qu'on pouvait douter qu'il eût conduit avec le même succès la guerre qu'on est convenu d'appeler *méthodique*, c'est-à-dire celle où la science stratégique, au lieu d'embrasser une vaste étendue de pays, ne peut s'appliquer que sur un théâtre resserré, parfaitement connu, et sur lequel on manœuvre, pour ainsi dire, toujours en présence de l'ennemi : on a même établi des comparaisons entre les grandes expéditions faites par Napoléon et les belles campagnes des plus célèbres généraux qui aient commandé des armées pendant les deux derniers siècles.

Quoique nous ne pensions pas que cette opinion se soit fort accréditée, nous avons cependant cru nécessaire de la réfuter par un mémorable exemple, celui de la longue tenue en quartiers d'hiver de l'armée française sur la ligne de la *Passarge*, du choix des positions, des divers mouvemens, et enfin de toutes les dispositions par lesquelles Napoléon retint pen-

dant quatre mois l'armée russe sur l'*Alle*, et déjoua tous ses efforts pour secourir la place de *Dantzick*.

Après avoir appuyé son aile gauche au rivage de la mer à l'embouchure de la *Passarge*, par l'occupation de *Braunsberg* et d'un camp retranché formant tête de pont, et rendu ce point inattaquable en le faisant soutenir par les cantonnemens d'un de ses corps d'armée, il disposa tous les autres de manière à tenir l'ennemi dans l'incertitude sur ses véritables desseins. Son centre et ses réserves, toujours en mesure de se réunir au point de concentration d'*Osterode*, défiaient pour ainsi dire les généraux russes de courir les chances d'une grande bataille. Son avant-garde, formée par le corps du maréchal Ney, étant fort avancée sur l'*Alle*, éclairait de près les moindres mouvemens du gros de l'armée russe concentré dans le camp retranché d'*Heilsberg*; et toutes les fois que le général Benningsen essayait de forcer les postes français sur la rive droite de la *Passarge*, Napoléon soutenait ces postes par de fortes reconnaissances, et obligeait l'ennemi à respecter sa ligne de défense, flanquée par la position de sa forte avant-garde.

Pendant que cette défensive active de l'aile gauche et du centre de l'armée française tenait en échec le gros de l'armée russe, et l'empêchait de faire avec quelque espoir de succès aucune entreprise considérable, l'aile droite ne cessait de manœuvrer offensi-

vement dans toute la partie du pays comprise entre l'*Alle* et la *Narew*. Le corps d'armée sous les ordres du maréchal Davout qui formait cette aile droite, la division polonaise intermédiaire entre elle et le corps d'observation du maréchal Masséna, et la gauche de ce dernier corps, combinant leurs mouvemens offensifs contre l'aile gauche de l'armée russe, la tenaient dans une continuelle inquiétude et couvraient les communications avec *Varsovie* et les places de la *Haute-Vistule*.

C'est par ces admirables dispositions, par la ponctualité avec laquelle elles furent exécutées, que Napoléon assura le repos de ses troupes dans leurs quartiers d'hiver pendant le temps nécessaire pour la réduction de la grande forteresse de *Dantzick;* qu'il put à loisir réparer les pertes qu'elles avaient faites pendant la campagne précédente, et recueillir toutes ses forces pour frapper les coups les plus décisifs.

NOTE SEIZIÈME.

Chapitre xx.

Sur les camps baraqués de la Grande-Armée française à la rive gauche de la Passarge, *à la fin de l'hiver de* 1807.

Le but de l'empereur Napoléon, en concentrant ses quatre corps d'armée qui occupaient la ligne de la

Passarge, et l'intervalle entre cette rivière et l'*Alle,* n'était pas seulement de leur faire occuper en force les principales positions en face des débouchés de l'ennemi, et de les rendre très-mobiles, afin de pouvoir opposer de fortes masses et de les réunir plus facilement, si l'ennemi voulait sérieusement livrer bataille pour forcer la levée du siége de *Dantzick.* Napoléon avait encore un autre but; ces corps d'armée avaient reçu de nombreux renforts et beaucoup de recrues, ainsi qu'on peut le voir en comparant les états de situation à l'époque de l'ouverture de la campagne d'hiver au mois de décembre 1806, lors du passage de la *Vistule,* et à l'époque de l'ouverture de la campagne après la prise de *Dantzick,* dans les premiers jours de juin 1807. Les troupes furent exercées dans les camps baraqués avec un zèle et une activité infatigables; cette école fut toute semblable à celle des camps de Boulogne; les officiers et les soldats s'y formèrent aux manœuvres de guerre, et acquirent un degré de perfection dont les résultats ne tardèrent pas à se montrer dès les premiers combats, et particulièrement dans le succès des manœuvres qu'exécuta le maréchal Ney, lorsqu'il fut attaqué par l'avant-garde et le gros de l'armée russe, dans sa position très-avancée sur l'*Alle,* et qu'il se retira dans un ordre admirable jusqu'à *Deppen.* Les reconnaissances continuelles, les petites affaires de postes sur la rive droite

de la *Passarge*, servirent à aguerrir les conscrits; le soldat français est, par son intelligence, plus susceptible de faire dans ce genre d'instruction des progrès plus rapides que les soldats de toute autre nation; il acquiert en très-peu de temps la fermeté et la confiance en lui-même que lui inspirent les vieux soldats; la force de l'exemple et les effets de cet enseignement mutuel sont incalculables. Chez les Autrichiens, chez les Prussiens, chez les Russes, on ne parvient à donner aux troupes ce degré d'instruction, cette force d'ensemble, que par les moyens purement mécaniques; le physique est presque tout. On donne difficilement au soldat, et par des moyens très-lents, les deux qualités réunies qui assurent à l'infanterie la force d'ensemble et la mobilité désirables; ces deux qualités pour le soldat sont l'aplomb et l'agilité; selon le degré de ces deux qualités dans l'individu, on obtient les mêmes résultats dans l'exécution des manœuvres. Certainement chez les nations que nous venons de citer, les soins pour l'éducation militaire des officiers ont été poussés aussi loin qu'en France, et des talens remarquables se sont développés dans un assez grand nombre d'officiers; mais dans aucune autre armée que l'armée française, on ne saurait trouver autant d'aptitude à acquérir promptement l'expérience de la guerre, et la facilité d'appliquer la théorie à la pratique. Pour nous servir du même

exemple, nous citerons ici, d'après l'aveu même des officiers étrangers les plus instruits, l'extrême différence qu'on remarqua dans la journée du 5 juin entre les manœuvres et la manière de combattre des troupes russes sous les ordres du général Benningsen, et des troupes françaises sous les ordres du maréchal Ney. Ces premières manœuvrèrent très-régulièrement comme dans un grand exercice de parade, pesamment, et avec trop de circonspection, les colonnes s'attendant mutuellement, et par une attention scrupuleuse dans les déploiemens souvent inutiles laissant échapper les circonstances favorables au succès des attaques. Les troupes françaises, au contraire, manœuvrant avec une précision suffisante, mais avec prestesse, arrêtèrent de position en position la masse énorme qui aurait pu les envelopper, et ne firent que de légères pertes.

NOTE DIX-SEPTIÈME.

CHAPITRE XX.

Sur la convention de Bartenstein entre l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, le 28 avril 1807.

PENDANT que Napoléon offrait au roi de Prusse des conditions d'une paix séparée, qu'il ne pouvait accepter sans renoncer à sa couronne et sans trahir les intérêts de son généreux allié, les Anglais qui

avaient si mal servi la cause continentale ranimaient l'ardeur des deux souverains, et les excitaient à de plus grands efforts. Ceux que l'Autriche, la Prusse et la Russie avaient faits depuis dix-huit mois contre l'ennemi commun, leurs sacrifices, leurs pertes immenses en territoire, en hommes, en argent, six grandes batailles, de celles où il y va du sort des états, n'avaient servi qu'à affermir la puissance de Napoléon, et accroître la réputation de ses armes : tout cela n'avait été considéré par le gouvernement britannique que comme une suite d'utiles diversions pour lui ; il n'avait rien entrepris qui pût aider la coalition sur les champs de bataille, où la cause des puissances continentales devait triompher ou périr.

Il avait été convenu qu'une armée anglaise réunie aux Suédois, à quelques divisions russes, et aux insurrections fomentées dans le nord de l'Allemagne, opérerait dans les deux Poméranies, et pénétrerait jusqu'au cœur des provinces prussiennes entre l'*Elbe* et l'*Oder*. Si cette puissante diversion ne rappelait pas Napoléon en deçà de la *Vistule*, elle pouvait au moins retenir une grande partie de ses forces, puisqu'elle menaçait sa ligne d'opération et son grand dépôt de *Berlin;* elle aurait vraisemblablement donné aux alliés des chances plus favorables. Ces espérances les empêchèrent de prêter l'oreille aux propositions de paix que fit Napoléon à l'empereur Alexandre et au

roi de Prusse, lorsque ces deux souverains se réunirent à leur quartier-général de *Bartenstein*. On peut douter que ces ouvertures fussent sincères de la part de l'empereur des Français; il prévoyait du moins que les conditions qu'il voulait imposer ne seraient point acceptées; mais quelque dures qu'elles fussent, il n'était pas probable que l'issue de la guerre dût les rendre meilleures. La formation d'un congrès ne pouvait pas plus convenir à l'Angleterre que la médiation de l'Autriche : les promesses et les conseils des agens anglais prévalurent; ils annoncèrent la grande expédition qui se préparait dans les ports d'Angleterre, et qui était en effet destinée pour la *Baltique*, mais dans des vues bien différentes de celles dont se flattaient les alliés. La négociation fut donc promptement rompue; une nouvelle convention resserra les liens de la coalition, et l'existence de la monarchie prussienne fut commise au sort des armes.

NOTES

DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

NOTE DIX-HUITIÈME.

Chapitre xxiii.

Sur l'armistice proposé par l'empereur de Russie après la bataille de Friedland.

La victoire remportée par Napoléon, et les pertes immenses qu'avait faites l'armée russe à *Eylau*, à *Heilsberg* et à *Friedland*, n'auraient pas suffi pour déterminer l'empereur Alexandre à faire la paix, si le juste mécontentement que lui causait la conduite de l'Angleterre ne l'avait porté à se séparer de la coalition, et à cesser de servir une cause dans le succès de laquelle il ne pouvait espérer de trouver à se dédommager des sacrifices qu'il avait faits.

Sous le rapport politique, le changement de système de la cour de Russie était raisonnable, et obtint l'assentiment des ministres les plus éclairés sur les véritables intérêts de la nation; sous le rapport militaire, la cessation des hostilités trouva des improbateurs parmi les généraux russes : ceux d'entre eux qui blâmaient ce brusque passage et cette soumission à la loi du vainqueur, disaient qu'une bataille perdue

ne devait point entraîner à d'aussi humiliantes concessions ; que les derniers revers n'étaient pas si grands qu'ils ne pussent être promptement réparés ; que les frontières de l'empire étaient encore intactes ; que des renforts arrivaient de toute part ; qu'il fallait défier l'empereur Napoléon de passer le *Niémen*, lui préparer en l'attirant dans l'intérieur de la Russie une autre *Pultawa;* qu'on fatiguerait son armée en se retirant en bon ordre devant elle, et que, s'il s'obstinait à une vaine poursuite, le manque de ressources, l'éloignement de ses magasins, la difficulté des communications, la rigueur de l'arrière-saison, ne manqueraient pas de mettre ces invincibles armées françaises dans une situation telle qu'il serait facile de reprendre sur elles l'avantage qu'on avait perdu. Enfin, qu'alors sans doute, mais seulement alors, l'Autriche saisirait l'occasion de se venger, et que les premiers mouvemens de ses armées et les soulèvemens qu'ils encourageraient, rappelleraient Napoléon sur la *Vistule*.

Parmi les généraux qui s'indignaient ainsi de l'humiliation des armées russes, le général Barclay de Tolly, qui fut plus tard ministre de la guerre et commandant en chef des armées opposées à l'invasion des Français, se prononça fortement contre la proposition d'armistice. Il était alors à *Memel* où il avait été transporté après la blessure grave qu'il avait reçue à *Eylau;* cet officier avait dès-lors conçu et tracé le

plan de guerre défensive et de retraite combinées qu'il exécuta pendant la campagne de 1812.

Nous rappellerons à cette occasion une anecdote assez remarquable. Nous nous trouvions à *Berlin* au mois d'avril, quelques semaines avant l'ouverture de la campagne, et nous y rencontrâmes M. N., conseiller privé de sa majesté prussienne, fils du célèbre voyageur du même nom, habile publiciste, et l'un des plus savans qui aient illustré la littérature allemande; l'ayant connu en Danemarck avant qu'il fût attiré en Prusse par la bienveillance du roi, nous cherchions à nous éclairer dans ses intéressans entretiens; notre cause était devenue commune, le roi de Prusse était alors l'allié de la France, son contingent marchait sous les ordres du maréchal Macdonald. On s'épuisait en conjectures sur le but de cette guerre d'invasion, et sur les moyens de défense que pourrait opposer la Russie à la masse des forces que dirigeait contre elle l'empereur Napoléon.

M. de N.... nous disait :

« J'étais à *Memel*, où la cour de Prusse s'était re-
« tirée pendant la campagne de 1807, et j'y voyais
« souvent le général Barclay de Tolly qui se rétablis-
« sait lentement de ses blessures. Je l'ai entendu mo-
« tiver son opinion et expliquer son plan de défense;
« et puisque ce général a été depuis appelé au minis-
« tère de la guerre et au commandement en chef de

« la principale armée à laquelle doit se rendre l'em-
« pereur Alexandre, je ne doute pas qu'il ne lui ait
« fait adopter ses projets. Son plan consiste à former
« deux armées, deux masses principales, qui, aussi-
« tôt que vous aurez passé le *Niémen*, devront se
« retirer chacune vers une forte position retranchée,
« et y attendre, pour se réunir et se concentrer plus
« en arrière dans l'intérieur du pays vers l'une ou
« l'autre des deux positions, ou sur un point stra-
« tégique intermédiaire, que le plan d'attaque des
« Français soit clairement déterminé. On opposera à
« la marche de vos colonnes tous les obstacles que la
« nature du pays et la vivacité des combats partiels
« pourront offrir dans cette guerre décisive. Mais ce
« sera toujours en se retirant vers *Moscou*, vers le
« cœur de l'empire, et évitant, aussi long-temps qu'il
« sera possible de le faire, d'engager une action gé-
« nérale. Le général Barclay est persuadé que par ce
« système de temporisation il affaiblira la Grande-
« Armée française; que ne lui abandonnant qu'un
« pays ravagé et dépeuplé par la fuite des habitans,
« il ruinera votre belle et nombreuse cavalerie, et
« qu'ayant ménagé ses réserves et reçu le renfort des
« nouvelles levées, il vous fera trouver, au lieu de la
« victoire décisive que vous poursuivrez, une autre
« *Pultawa*. »

Un tel avis, des renseignemens si positifs et si dé-

taillés, ne devaient point être négligés. Ils furent rapportés fidèlement au major-général de la Grande-Armée : nous ignorons s'ils furent mis sous les yeux de l'empereur Napoléon.

NOTE DIX-NEUVIÈME.

CHAPITRE XXIII.

Sur la confédération du Rhin *à l'époque du traité de* Tilsitt.

C'EST à *Tilsitt* que fut consommée la dissolution de l'ancien corps germanique, parce que la création des deux royaumes de Saxe et de Westphalie donna à la confédération du *Rhin* une force et une extension qui ne laissaient aucun espoir de rétablir le lien des divers états allemands du second ordre sous le protectorat d'aucune des grandes puissances allemandes. L'Autriche avait été forcée d'y renoncer; la Prusse ne pouvait plus y prétendre. Tous les souverains confédérés avaient fourni leurs contingens à la Grande-Armée, et ces auxiliaires avaient rivalisé de valeur et partagé la gloire des aigles françaises. Ce fut sur les champs de bataille que Napoléon resserra le nœud de cette formidable alliance; elle a depuis été détruite quand la foudre a frappé le puissant génie qui l'avait formée; mais le vieil empire germanique dont il avait dispersé les élémens n'a pu être rétabli;

on n'en a retrouvé que l'ombre et des formes illusoires. Nous ne pensons pas que cette ligue récente et ces nouveaux intérêts qu'on a voulu créer contre la France, cette barrière flottante, cette surveillance dont on a entouré ses frontières, soient un système durable, et peut-être ferons-nous partager cette opinion à nos lecteurs, en leur rappelant les causes qui amenèrent, par la force des circonstances, au système évidemment le plus favorable aux intérêts de ces divers états, le plus conforme à leur position géographique, celui du protectorat de la France.

L'abaissement de la maison d'Autriche fut longtemps le principal but de la politique française; le cardinal de Richelieu s'efforça de l'atteindre, en soutenant les petits états riverains du *Rhin*, pour en former une barrière contre les envahissemens de la puissance rivale. Pendant la guerre de trente ans, l'influence de la France s'accrut en raison de l'affaiblissement de la maison d'Autriche; mais le cabinet de *Versailles* abandonna dans la suite les ligues germaniques pour des intérêts étrangers à ceux de la nation; il fut entraîné depuis dans un faux système d'alliance.

L'habile Frédéric, profitant de l'insouciance du cabinet français, porta dans sa vieillesse toute sa sollicitude à la défense des états voisins des siens, et d'un ordre inférieur. Il se déclara leur protecteur, et

justifia cette prétention en sauvant la Bavière près de tomber au pouvoir de l'Autriche ; il posa les bases d'une fédération du Nord, et laissa à ses successeurs le soin d'achever ce grand ouvrage.

Lorsque la révolution française éclata, l'Autriche ne pouvait déjà plus maintenir sa suprématie et protéger efficacement la constitution germanique, fort ébranlée par le traité de Westphalie et par l'accroissement progressif de la puissance prussienne. L'injuste agression résolue à *Pilnitz* compromit le sort des électorats dont le territoire ne pouvait manquer de servir de théâtre de guerre.

Dès qu'après l'infructueuse invasion du duc de Brunswick, la Prusse, craignant de supporter presque seule tout le poids de la guerre, changea tout à coup sa politique, abandonna la coalition, et conclut à *Bâle* un traité de paix séparée avec la république française, les états du nord de l'Empire s'empressèrent de se ranger sous la protection du roi de Prusse, et d'adhérer autant qu'il leur fut permis de le faire aux principes de neutralité. Les fléaux de la guerre accablèrent l'Allemagne méridionale, sans que les armées autrichiennes pussent l'en garantir.

L'empire germanique ainsi divisé cessa d'exister politiquement ; on pouvait en rallier quelques parties, on ne pouvait lui rendre sa centralité.

Aux conférences de *Léoben*, qui précédèrent la

paix de *Campo-Formio*, les plénipotentiaires autrichiens entendirent sans étonnement la France demander la cession de la rive gauche du *Rhin*. L'empereur François II, sans y être autorisé par la diète de *Ratisbonne*, stipula cette cession ; l'Autriche traita séparément à *Campo-Formio*, comme la Prusse l'avait fait à *Bâle*, et la paix de l'Empire fut renvoyée au congrès de *Rastadt*. Il en fut de même à la paix de *Lunéville*, l'Autriche n'y stipula que pour elle et pour les princes de sa maison.

Alors les princes allemands sentirent qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la protection de la France, à quelque prix qu'ils pussent l'obtenir. Chacun des princes possessionnés chercha à recueillir les débris qui pouvaient le dédommager de ses pertes et de ses sacrifices ; il fut convenu que la France et la Russie fixeraient de concert la répartition de ces indemnités.

Le conflit des intérêts, la confusion des droits et l'activité des intrigues rendirent presque inextricable la difficulté d'une équitable répartition. Tant de mutations de possessions avaient précédemment donné naissance à des rapports qui n'étaient plus même en harmonie avec l'ancien état de choses ; chacun faisait valoir des prétentions surannées, et nul ne voulait reconnaître que tout était changé. On défendait des abus plus ardemment que des droits acquis. Pour

mettre fin à ces débats, l'empereur Napoléon fixa à la diète un terme de deux mois; mais on conçoit que le recès de *Ratisbonne* obtenu par cette violence ne put établir la tranquillité dans l'Empire. L'Autriche, quoique exclue par le fait de toute participation au réglement des affaires d'Allemagne, cherchait cependant à maintenir son ancienne prépondérance. Son opposition à la neutralité de la Bavière et du Wurtemberg à l'ouverture de la campagne de 1805 fut un acte de domination féodale : il en fut aussi le terme. Le fantôme s'évanouit à *Presbourg*.

Les premières bases de la confédération du *Rhin* furent posées dans la convention conclue à *Paris* le 12 juillet 1806 entre la France et seize membres de l'Empire, sous le protectorat de l'empereur des Français. Cet acte fut présenté à la diète le 1er août suivant. Le ministre de France déclara « que l'empe-
« reur Napoléon ne reconnaissait plus l'existence de
« la constitution germanique; qu'il reconnaissait
« néanmoins la souveraineté entière et absolue de
« chacun des princes dont les états composaient alors
« l'Allemagne, et qu'il voulait conserver avec eux
« les mêmes relations qu'avec les autres puissances
« indépendantes de l'Europe; que sa majesté impé-
« riale et royale, en acceptant le titre de protec-
« teur, ne le faisait que dans des vues de paix, et
« pour que sa médiation, constamment interposée

« entre les plus faibles et les plus forts, prévînt toute « espèce de dissolutions et de troubles ».

Les princes qui avaient signé la convention déclarèrent de leur côté « qu'ils ne se regardaient plus « comme liés eux ni leurs sujets par les lois de l'Em- « pire; qu'ils se considéraient chacun en particulier « comme souverain indépendant; que les affaires gé- « nérales de la confédération seraient désormais ad- « ministrées par une diète permanente, résidant à « *Francfort* et divisée en deux chambres, celle des « rois et des grands-ducs, et celle des princes : l'ar- « chichancelier de l'empire romain, sous le titre de « prince-primat, était le président de cette diète; « qu'il y aurait alliance défensive entre les princes « fédérés et la France : l'empereur Napoléon, en sa « qualité de protecteur, était autorisé à disposer des « forces fédérales quand bon lui semblerait, et sans « qu'il fût nécessaire d'une délibération préalable; « enfin que les fédérés avaient décidé de soumettre à « leur souveraineté les possessions enclavées dans leurs « états, tant celles des princes, comtes et seigneurs « immédiats de l'Empire, que celles des villes impé- « riales, de l'ordre teutonique et de celui de Saint- « Jean, etc., etc., etc. »

D'après cette déclaration, les princes, comtes et seigneurs qui n'avaient pas pris part à cet acte perdirent leurs droits de souveraineté, et devinrent sujets de

ceux dont ils étaient les égaux : ils furent classés sous la dénomination de *médiatisés*.

Le traité qui s'ensuivit, sous le titre de *Confédération du Rhin*, et qui se composait de quarante articles, régla les limites des états, les droits et les titres des souverains respectifs, leurs relations mutuelles. Les cinq derniers articles seulement établissaient leurs rapports et leurs obligations envers la France. Ces stipulations étaient sans doute les plus importantes ; elles renfermaient les bases et les garanties du système. En voici la substance : .... Alliance collective et séparée entre tous et chacun des états confédérés, et la France. — Toute guerre continentale que l'une des parties contractantes aurait à soutenir devenait immédiatement commune à toutes les autres. — Dans le cas où une puissance étrangère à l'alliance, et voisine, armerait, les hautes parties contractantes, pour n'être pas prises au dépourvu, armeraient pareillement. Le contingent que chacun des alliés devait fournir était divisé en quatre quarts ; la diète devait déterminer combien de quarts seraient rendus mobiles ; mais l'armement ne pouvait être effectué qu'en conséquence d'une invitation adressée par sa majesté l'empereur et roi à chacune des puissances alliées.

Ce traité très-explicite, comme on voit, sur ce qui concernait le protectorat et son influence, laissait dans

le vague l'application et le plein exercice des droits de souveraineté. Des statuts nécessaires à la consolidation de ce nouvel ordre de choses furent préparés et annoncés ; mais les événemens qui survinrent ne permirent pas de réaliser ces promesses; la diète de Francfort ne fut jamais réunie. Dans les cas incertains et litigieux, on était forcé de recourir à la décision du protecteur. On en trouve un exemple remarquable dans une lettre qu'il écrivait au prince-primat, le 11 septembre 1806; il s'exprimait ainsi : « Les membres de la confé-« dération sont indépendans pour toutes leurs affaires « intérieures; ce sont des souverains qui n'ont point « de suzerain : plus puissant que les princes confédé-« rés, nous voulons user de la supériorité de notre « puissance, non pour restreindre leurs droits de sou-« veraineté, mais pour en garantir la plénitude ».

Nous avons déjà fait observer que l'inquiétude que donnait à la Prusse la formation de la confédération du Rhin, et le fol espoir d'y opposer une confédération du Nord, avaient beaucoup contribué à faire éclater la guerre. Cette tentative échoua, même avant que le sort des armes en eût décidé. L'électeur de Saxe fit marcher son armée comme auxiliaire; mais il refusa de se confédérer. Les villes anséatiques firent une réponse dilatoire; l'électeur de Hesse-Cassel adhéra seul aux propositions de la Prusse, et perdit ses états. Nous avons dit comment l'issue de cette campagne non

seulement fit évanouir les projets de confédération du Nord, mais étendit au contraire la confédération du Rhin dans cette partie de l'Allemagne, par l'accession du roi et des princes de la maison de Saxe, du grand-duché du Wurtzbourg, et du royaume de Westphalie.

Nous ne pousserons pas ce résumé au-delà du traité de Tilsitt, afin de ne pas rappeler des causes politiques et des événemens qui appartiennent à l'histoire des campagnes suivantes. Nous ajouterons seulement ici quelques réflexions sur le grand résultat qu'avait obtenu Napoléon à cette époque, et sur les avantages qu'il assurait à la France aussi-bien qu'à l'Allemagne, par la réunion de tous les états du second ordre sous son protectorat. On peut admirer le génie de l'architecte, alors même qu'une commotion générale soulevant les fondemens de l'édifice l'a totalement renversé.

La suppression de cette multitude de petites souverainetés, et la formation d'états plus compactes, tendaient à rétablir un corps de nation; c'était sous ce rapport un grand bienfait; des communications plus libres, un commerce d'échange plus étendu avec la Hollande, la France et l'Italie, des formes administratives plus homogènes, étaient des sources de prospérité; mais pour les ouvrir, pour en faire jouir les populations dont l'industrie avait été jusqu'alors enchaînée par les mutuelles prohibitions, il fallait que

le temps mûrît ces fruits du nouveau système ; il fallait surtout que la dictature que s'était attribuée l'empereur des Français fût soutenue par la présence de ses armées, et par l'espoir de partager les fruits de ses victoires comme la gloire de ses armes.

Telles étaient, à l'époque où nous nous arrêtons, la situation de l'Allemagne confédérée et la vraisemblance de son avenir. L'opinion de la toute-puissance de Napoléon suffisait pour vaincre les résistances inférieures et pour contenir les mécontens. Les intérêts des principaux états de la confédération se liaient de plus en plus étroitement à ceux de la France ; la balance penchait beaucoup sans doute du côté de celle-ci ; l'accroissement de ces forces auxiliaires donnait à ses conquêtes plus de sécurité ; ses exportations favorisées par l'exclusion du commerce anglais développaient son industrie ; tout concourait à répandre l'influence de ses mœurs, de ses usages et de ses lois : cette influence eût été durable, elle aurait désarmé les préjugés et rendu populaire le nouvel ordre de choses, si le dictateur s'était concilié l'affection des peuples en protégeant leurs libertés avec autant de soin qu'il en mettait à maintenir l'autorité des souverains.

NOTE VINGTIÈME.

Sur l'administration de la Grande-Armée française pendant les campagnes de 1806 *et* 1807, *et pendant l'occupation des pays conquis jusqu'au* 31 *octobre* 1808.

Notre honorable ami, M. le comte Daru, ancien intendant-général de la Grande-Armée, ayant bien voulu nous communiquer le rapport général qu'il présenta à l'empereur Napoléon sur toutes les parties de l'administration, et nous ayant permis d'enrichir notre ouvrage des principaux résultats de cet immense et beau travail, nous en présentons ici l'analyse : nous ne pouvions offrir à nos lecteurs un modèle plus parfait de comptes rendus de l'administration la plus vaste et la plus compliquée; ils n'y trouveront pas seulement des détails statistiques aussi curieux qu'instructifs, mais encore ils reconnaîtront dans la direction supérieure des opérations administratives, non moins intéressantes que celles des opérations stratégiques, le génie du généralissime et l'habileté du ministre qui le seconda si bien : ce rapport, en y comprenant les états qui lui servent de développement, forme un volume in-folio de 1078 pages; on peut le considérer comme un cours complet d'administration militaire en campagne. Nous regrettons de ne pouvoir

le publier en entier, et d'être forcé de nous astreindre à n'en extraire que la substance, et les récapitulations les plus essentielles des nombreux tableaux synoptiques dont il est appuyé.

RAPPORT.

SIRE,

Depuis le décret du 12 octobre qui a prononcé la dissolution de la Grande-Armée à compter du 15, je me suis occupé de refaire, en le conduisant jusqu'à cette époque, le compte général qui présente les opérations et les résultats de l'administration pendant la campagne de Prusse et de Pologne. Ce compte avait été soumis à votre majesté au 1er janvier 1808.

J'ai tâché de compléter et de rectifier les renseignemens qui avaient d'abord été recueillis.

Je considère aujourd'hui ce travail sous trois rapports principaux;

1°. L'administration du pays, c'est-à-dire ce qu'on en a tiré, soit en argent, soit en matières, et la manière dont on a saisi ou dirigé les diverses branches de l'économie politique. A cet effet, un mémoire spécial explique chacune des parties de l'administration;

2°. Les résultats de l'administration quant aux finances de l'armée; c'est-à-dire les fonds affectés aux dépenses de l'armée, et leur emploi;

3°. Les comptes relatifs aux consommations de l'armée.

Les dépenses sont justifiées, soit par les revues, soit par les ordonnances de l'intendant-général.

Le compte de mes ordonnances est complet. MM. les ministres de la guerre et de l'administration de la Grande-Armée l'ont reçu.

Quant à la comptabilité des consommations, elle concerne spécialement chacune des régies. Ces comptes sont établis avec soin; votre majesté en a déjà reçu une partie. Le reste ne tardera pas à lui être présenté.

L'envoi de mes ordonnances aux ministres, et la présentation des comptes des régies, appuyés de toutes les pièces justificatives soit de la dépense en argent, soit de la consommation en matière, rendent inutiles, ce me semble, tous les détails dans lesquels je pourrais entrer sur ces objets, puisque l'on pourra toujours recourir aux comptes spéciaux. Je me bornerai donc ici aux résultats sommaires, et à présenter quelques tableaux qui facilitent la recherche des renseignemens qu'on pourrait désirer.

De l'administration du pays.

Je m'attacherai à considérer principalement l'administration du pays quant à ses résultats; des mé-

moires particuliers en feront connaître les diverses parties.

Toutes les recettes provenant, soit de la contribution de guerre, soit des ventes qui ont eu lieu, ont été versées dans la caisse du receveur-général des contributions; on en trouvera ci-après deux états détaillés; l'un fait par l'intendant-général, l'autre par le receveur-général des contributions, avec un mémoire qui en explique les différences apparentes.

Le résultat de ce travail est que les recettes effectuées s'élèvent à :

	fr.	c.
Contribution extraordinaire de guerre	311,661,982	75
Impositions ordinaires	79,676,960	66
Saisies de caisses	16,171,587	62
Ventes	66,842,119	50
TOTAL	474,352,650	53

Restant à recouvrer :

		fr.	c.			
Royaume de Westphalie	Contribution de guerre	7,065,437	63			
	Impositions ordinaires	6,917,692	61			
Dantzick	Contribution de guerre	1,229,643	14			
	Intérêts des obligations	2,446,369	16			
Comté de Hanau	Contribution de guerre	2,428	58			
Bayreuth	Contribution de guerre	1,628	53		39,391,759	62
	Pour les domaines, suivant le traité du 15 octobre	15,000,000	»			
	Les fournitures pour l'armée	2,000,000	»			
Poméranie suéd.	Contribution de guerre	1,728,559	97			
Villes anséatiq.	Contribution de guerre	3,000,000	»			
	TOTAL général				513,744,410	15

Sur cette somme de 513,744,410 fr. 15 c., il faut considérer qu'il y a pour 5,954,657 fr. 57 c. de sai-

sies de caisses qu'il faudra annuler en partie comme n'ayant pas été recouvrées.

Les créances qui avaient été saisies comme appartenant au gouvernement prussien sur le duché de *Varsovie*, ont été l'objet d'une transaction avec S. M. le roi de Saxe, et la somme de 20 millions pour laquelle ces créances ont été cédées au roi, est comprise dans les recettes ci-dessus.

Dans ces recettes sont comprises pour 46,372,90 fr. 29 c. les fournitures en nature faites par le pays, et qui ont été imputées sur les sommes dues pour les contributions de guerre, de sorte qu'elles constituent une véritable recette et une véritable dépense.

Mais il y a eu d'autres fournitures qui n'ont pas été imputées sur les contributions; elles sont indiquées dans les états ci-après à chacun des chapitres qui les concernent.

Aperçu estimatif de la valeur des fournitures prises sur l'ennemi ou faites par le pays, constatées par l'administration de l'armée et non imputées sur les contributions.

	fr.	c.
Subsistances	55,333,926	44
Hôpitaux	18,177,957	50
Habillement	7,636,950	43
Chevaux	6,840,920	»

		fr.	c.
	Report.....	87,989,754	37
Artillerie.	3,000 pièces d'arbre à 75 fr. 225,000 fr.... des dépôts des mines, 812,706 fr. 08 c....	1,037,706	08
	Bois de chauffage à *Berlin*.....	1,373,935	49
	Porcelaine	65,860	»
	Métaux trouvés à la Monnaie....	16,256	»
	TOTAL.....	90,483,511	94

Le résultat de ce qui précède est que les contributions recouvrées s'élèvent à..... 474,352,650 53

Celles à recouvrer, à.....	39,391,759	62
Les fournitures faites régulièrement par le pays et imputables sur les contributions, à.....	90,483,511	94
TOTAL.....	604,227,922	09

Détail des dépenses de la campagne.

				fr. c.		
ACQUITTÉES.	Solde et traitemens			105,557,675 89		
	Indemnités de table			9,325,198 09		
	Indemnités de pain, soupe et bière			50,532 36		
	Gratification de 10 sous par homme au siége de Dantzick			323,750 »		
	Secours aux masses			3,928,113 82		fr. c.
	Masses et indemnités			410,700 33		175,926,874 28
	Dépenses ordonnancées du ministère de la guerre			22,983,385 59		
	Idem du ministère de l'administration de la guerre	Acquittées en valeurs	fr. c. 32,808,922 94	33,347,518 20		
		Sur crédits d'ordre	1,538,595 26			
	Solde			3,634,000 »		
A ACQUITTER.	Dépenses sur ordonnances du ministère de la guerre.	Sur crédits ouverts.	Espèc. 1,870,733 08	2,930,318 63		53,017,489 09
			Crédits d'ordr. 589,253 55			
		Sur crédits à ouvrir.	479,332 »			
	Dépenses sur ordonnances du ministère de l'administration de la guerre.	Sur crédits ouverts.	Espèc. 8,266,846 24	46,453,170 46		
			Crédits d'ordr. 37,597,830 42			
		Sur crédits à ouvrir.	588,493 80			
					TOTAL pareil	228,944,363 37

Mais si on considère cette dépense abstractivement du temps qui suivra la campagne, il faudrait déduire de ces dépenses la valeur des magasins que la Grande-Armée laisse au 18 octobre 1808 : ils sont estimés ci-après; savoir :

	fr. c.
Les magasins de subsistances...	7,044,740 51
Les magasins d'habillement....	4,224,287 65
Les magasins des hôpitaux et mé-	

	fr.	c.
Report.....	11,269,028	16
dicamens, linges à pansement, charpie.....	196,000	»
Il faut bien aussi compter comme un accroissement de valeur l'amélioration de l'état de la cavalerie et des équipages; il leur a été fourni 40,453 chevaux, en supposant qu'il n'y en ait que 10,000 d'augmentation et 30,000 en remplacement des pertes : les 10,000 d'augmentation équivalent environ à.....	4,000,000	»
Les bataillons des équipages ont été augmentés de 600 voitures; en ne les estimant qu'à la moitié de ce qu'elles ont coûté, c'est une amélioration de.....	300,000	»
Augmentation des équipages à la suite des régimens, des corps, de la poste, de l'imprimerie, au moins...	300,000	»
Total à déduire.....	16,065,028	16
Ainsi la dépense de la Grande-Armée depuis le 1er octobre 1806, jusqu'au 15 octobre 1808, aura été	212,879,335	21

Subsistances.

Les résultats des opérations de l'administration relatives aux subsistances sont présentés en huit tableaux.

1°. Tableau général des recettes, des consommations et des restans en magasin.

2°. L'état détaillé des denrées prises sur l'ennemi.

3°. L'état des denrées provenant des réquisitions non imputables sur les contributions.

4°. L'état des denrées imputables sur les contributions.

5°. L'état des denrées fournies par le duché de *Varsovie* en acquit des $\frac{4}{5}$ de la contribution foncière.

6°. L'état des denrées provenant d'achats.

7°. L'état des denrées saisies sur la *Vistule*.

8°. L'état des approvisionnemens existans au 15 octobre 1808.

Ce travail présente le résultat général, quant aux recettes, de toute l'administration des subsistances de la Grande-Armée, pendant le temps qu'elle a existé; c'est le compte rendu de l'administrateur en chef, le résultat des opérations qui ont été faites immédiatement sous ses ordres, et dont il a provoqué et suivi l'exécution. Il ne peut en être de même des dépenses; c'est aux régies à en rendre compte. Leur travail à cet égard est en pleine activité. Ce sera à M. le mi-

nistre directeur de la guerre à créer une commission pour recevoir ces comptes. Il n'est donc ici question que des recettes.

Les résultats, suivant les détails ci-après, consistent, savoir :

Pain ; consommation pendant la campagne..... 160,746,753

Cette quantité divisée par 745 jours (du 1er octobre 1806, jusqu'au 15 octobre 1808) donne une consommation journalière de 215,767 rations de pain.

Liquides ; consommation pendant la campagne..... 66,567,864

Divisée comme ci-dessus elle donne une consommation journalière de 89,618 rations.

Riz et légumes, *idem*..... 41,847,792

Consommation journalière, 53,487 rations.

Viande, *idem*..... 94,456,536

Consommation journalière, 126,787 rations.

Avoine et orge, *idem*..... 22,631,573

Consommation journalière, 30,378 rations.

On répète que ces denrées ne sont pas les seules qui aient été consommées par l'armée, et qu'on ne porte

ici que celles qui sont entrées dans les magasins et qui ont été procurées et distribuées par les soins de l'administration.

Il faut remarquer que les troupes ont été en partie cantonnées chez l'habitant, et que souvent elles se sont procuré des subsistances sans le secours de l'administration, surtout en viande; mais les quantités de grains saisies par les troupes ont été peu considérables.

Habillement.

Pour présenter les résultats généraux de l'administration de ce service, j'ai fait former un tableau qui indique les recettes, les dépenses et le restant en magasin au 15 octobre 1808.

Ce tableau est intitulé *Résumé en nature du service de l'habillement.*

Les recettes se composent:

Des effets restant de la campagne d'Autriche;

Des effets venant de France;

Des effets pris sur l'ennemi;

Des fournitures faites par marchés;

Des effets provenant des réquisitions imputables sur les contributions;

Des effets provenant des réquisitions non imputables;

Des confections payées par la caisse de l'armée;

Des remises faites par les corps et par d'autres services ;

Des effets provenant de recettes diverses.

Les dépenses se composent :

Des effets distribués aux troupes ;

Des matières livrées aux ateliers de confection ;

Des ventes ;

Des remises à d'autres services ;

Des objets expédiés en France ;

Des déficits.

Le tableau général qui présente ces mouvemens est accompagné d'autant d'états détaillés qu'il y a d'articles de recettes ou de dépenses.

Le tableau des distributions aux corps indique tous les régimens qui ont reçu.

Un dernier tableau présente le restant en magasin au 15 octobre 1808.

Tous ces états présentent l'évaluation des marchandises ou effets en argent.

Enfin, la comptabilité en deniers du service de l'habillement est présentée dans un tableau général.

Habits en magasin avant la campagne.....	142,342
Id. distribués pendant la campagne.	120,276
Id. restant en magasin.....	22,069
Vestes et gilets avant la campagne..	206,957
Id. distribués pendant la campagne.	187,723

Vestes et gilets restant en magasin.	19,208
Culottes et pantalons avant la campagne	247,623
Id. distribués	230,718
Id. restant	16,957
Capotes et manteaux avant la campagne	245,536
Id. distribués	240,998
Id. restant	4,538
Gibernes avant la campagne	173,068
Id. distribuées	142,195
Id. restant	30,873
Chemises avant la campagne	347,168
Id. distribuées	297,025
Id. restant	50,043
Paires de bas avant la campagne	73,361
Id. distribuées	64,684
Id. restant	8,677
Paires de guêtres avant la campagne.	49,897
Id. distribuées	40,056
Id. restant	9,841
Paires de bottes avant la campagne.	19,875
Id. distribuées	17,525
Id. restant	2,350
Paires de souliers avant la campagne.	1,257,518
Id. distribuées	812,833
Id. restant	444,685

Selles de cavalerie avant la campagne	33,246
Id. distribuées	31,643
Id. restant	1,606
Draps avant la campagne en magasin	1,076,768 $\frac{1}{2}$
Id. distribués	1,058,146 $\frac{1}{2}$
Id. restant	18,622
Étoffes de laine pour doublures	431,507 $\frac{5}{14}$
Id. distribuées	374,084 $\frac{1}{2}$
Id. restant	57,422 $\frac{6}{7}$
Toiles et coutils	982,868
Id. distribués	963,416
Id. restant	19,462

HÔPITAUX.

Le service des hôpitaux depuis le 26 octobre 1806 jusqu'au 21 octobre 1808 peut se diviser en plusieurs époques.

La première époque comprend les derniers jours d'octobre et les mois de novembre et décembre 1806, jusqu'à l'affaire de *Pultusk* inclusivement.

La deuxième commence au premier janvier 1807, et comprend la bataille d'*Eylau* jusqu'au mois de juin de la même année.

La troisième s'étend depuis la bataille de *Friedland* jusqu'au mois de décembre 1807.

La dernière embrasse tout le temps qui s'est écoulé depuis le mois de décembre 1807 jusqu'au 31 octobre 1808.

Première époque.

Après le combat de *Saalfeld* et la bataille d'*Iéna,* le nombre des blessés s'élevait à plus de 5,000. La marche rapide de l'armée par des routes difficiles n'avait pas permis aux magasins des hôpitaux de suivre le mouvement général. Ainsi on n'eut d'autres moyens de secours que ceux que l'on trouva dans les caissons d'ambulance des divisions, et ceux bien insuffisans que l'on prit à l'ennemi : il fallut se procurer des ressources dans le pays même. On frappa des réquisitions d'effets et de denrées; on établit des hôpitaux sur tous les points susceptibles de recevoir des malades Les principaux furent à *Saalfeld, Iéna, Erfurth, Schlitz, Weimar, Hall, Nieubourg,* etc. Avant la fin d'octobre, la ligne d'évacuation fut établie sur l'armée par *Leipzick, Wittemberg, Potzdam* et *Berlin.* Elle fut ensuite prolongée jusqu'à *Posen.*

Ce fut dans cette dernière ville qu'on travailla à se procurer des ressources pour la campagne de Pologne. Sa majesté ordonna de confectionner des draps, et des chemises avec la toile de 30,000 tentes qui venaient d'être prises au magasin du campement à *Berlin.* Cette ressource était précieuse dans le moment. Quatre

mille cinq cent quatre-vingt-seize matelas et six mille cinq cent trente-cinq couvertures furent livrés par les villes de *Kustrin*, *Stettin*, *Francfort* et *Glogaw*. Cette fourniture était imputable sur la contribution de guerre, et coûta 316,225 francs 44 centimes; cependant les effets du magasin général partis de *Bromberg* étaient dirigés sur *Kustrin*. Les ordonnances des corps d'armée, et les commissaires des guerres des divisions remplaçaient à mesure par *des réquisitions* les effets qui avaient été consommés dans les différentes affaires.

La défaite du général Blücher et la prise de *Lubeck* avaient fourni beaucoup de blessés. La fatigue avait aussi développé des maladies. Des hôpitaux furent ouverts à *Hambourg*, *Lunébourg*, *Lubeck*, etc., et entretenus aux frais du pays. En général, la plupart des dépenses des hôpitaux, jusqu'à l'arrivée de l'armée française à *Varsovie*, furent supportées par les villes conquises. La caisse de l'armée fournit les fonds pour la solde des officiers de santé et employés, ainsi que pour les achats d'alimens légers et d'autres dépenses extraordinaires dans plusieurs établissemens.

De cette manière, dans moins de deux mois et demi une ligne d'évacuation fut établie depuis *Iéna*, *Hambourg* et *Lubeck* jusqu'à *Varsovie*.

Avant le 1er janvier 1807 tous les hôpitaux établis dans le *Würtemberg* et la *Bavière* étaient évacués,

et les malades en étaient tous sortis, à l'exception d'environ 200 incurables qui furent évacués sur *Strasbourg;* et le seul hôpital qui fût encore en activité dans cette partie, était celui de *Braunau* qui recevait les malades de la garnison.

Pendant cette époque, la mortalité fut dans la proportion de 50 sur 1,000 malades, ou de 21 hommes pour 10,000 journées.

Deuxième époque.

Cette époque a été la plus pénible pour le service des hôpitaux: l'armée se trouvait dans un pays où les communications étaient difficiles, soit par le mauvais état des chemins, soit par le défaut de moyens de transport. Cependant après l'affaire de *Pultusk* il y avait en Pologne plusieurs milliers de blessés ou de malades, et il fallait créer ou organiser des hôpitaux pour les recevoir. Les emplacemens étaient peu convenables; on n'avait ni effets, ni fournitures, ni ustensiles.

Les employés et les officiers étaient en nombre insuffisant; plusieurs avaient été retenus dans les établissemens qui se trouvaient sur les derrières de l'armée; cependant avant la fin du mois de janvier il y avait vingt-un hôpitaux en activité dans la seule ville de *Varsovie*, et plus de dix mille malades y avaient été reçus. Le mobilier et quelques denrées provenaient

de réquisitions; mais on avait passé des marchés pour la fourniture du pain, du vin et des médicamens. Les malades arrivaient dans ces établissemens sur des voitures ou des traîneaux. Ceux qui étaient légèrement blessés s'y rendaient à pied. C'est ainsi qu'on trouva moyen d'évacuer en partie les établissemens de première ligne de *Nasielzk* et *Pultusk*.

Après la bataille d'*Eylau*, on eut besoin de faire de nouveaux efforts. On était éloigné des grandes villes, qui eussent pu offrir de grandes ressources. Les hôpitaux que l'on réussit à établir se trouvèrent encombrés, parce que les évacuations étaient difficiles.

Sa majesté ayant désiré que l'on constatât par un recensement exact le nombre de nos blessés après la bataille d'*Eylau*, et aux affaires qui l'avaient précédée, il fut fait le même jour une revue nominative dans tous ces hôpitaux. Le résultat en est établi dans l'un des états ci-joints.

On ouvrit des hôpitaux à *Bromberg*, *Fordon*, *Schwedt*, *Nieubourg*, *Dirschau*, *Marienwerder*, *Marienburg* et *Elbing*.

Dans quelques-uns de ces établissemens, le vin, les alimens légers, étaient payés sur les fonds des hôpitaux; il en était de même pour les dépenses de propreté et les médicamens.

Pendant cette époque, le nombre des morts fut dans

la proportion de 79 sur 1,000 malades, ou de 29 sur 10,000 journées.

Troisième époque.

Dans les premiers jours de juin, les circonstances étaient beaucoup plus favorables. La prise de *Dantzick* le 27 mai, et postérieurement l'occupation de *Königsberg*, facilitaient l'arrivage des subsistances et le passage des évacuations. Elles se faisaient par le *Frisch-Haff* sur *Elbing* et *Dantzick*, et ensuite sur *Bromberg*, par *Marienburg*, *Mewe*, *Marienwerder*, etc. L'encombrement des hôpitaux de la Pologne avait cessé en partie; on avait précédemment évacué sur *Breslau* environ 3,000 malades. Ils y trouvèrent de superbes casernes qui servirent d'hôpitaux; le pays fournit le mobilier, les subsistances, les médicamens; on n'eut besoin que de quelques officiers de santé français pour surveiller et diriger le traitement. Le plus grand nombre de ces malades sortit après guérison.

Cependant le nombre des malades augmenta journellement jusqu'au mois de juin 1807. Il était le 30 de 27,376, et on calculait à cette époque que le nombre des établissemens en activité pourrait en recevoir plus de 57,000; mais la prompte paix qui fut le résultat de la victoire de *Friedland* obligea de resserrer la ligne des hôpitaux, pour évacuer le pays qui allait être rendu à l'ennemi.

Tous les malades qui se trouvaient sur la rive droite de la *Vistule* durent être envoyés à *Thorn* et *Bromberg* avant le 31 juillet. Il n'y eut d'exception à cet égard que pour les hôpitaux de *Königsberg*, *Elbing*, *Marienwerder* et *Marienburg*.

Au 24 juillet, il n'y avait plus que 470 malades à *Königsberg;* jusqu'au 25 août, il y eut 614 entrants, 734 sortans, et 42 morts; ainsi à cette dernière époque il restait 208 malades qui furent presque tous évacués après guérison.

Cet hôpital fut formé le 20 novembre 1807. Par suite de cette mesure d'évacuation, les hôpitaux de *Thorn* et de *Bromberg* étaient menacés d'encombrement. Il fallait prévenir cet inconvénient; on passa un marché pour le transport des malades par le canal de la *Netz*, et on les évacua sur *Kustrin*, *Berlin*, *Spandau*, *Potzdam* et *Magdebourg;* plus de 20,000 malades furent transportés de cette manière. Ceux qui appartenaient au 3e corps restèrent en Pologne, et ceux du 4e furent répartis dans les hôpitaux entre l'*Oder* et la *Vistule*.

L'hôpital d'*Elbing* et celui de *Marienburg* furent conservés. Le premier fut supprimé le 26 mars 1808, après la guérison de presque tous les malades; le dernier subsiste encore, et va être évacué.

Pendant cette époque, le nombre des morts fut dans la proportion de 95 sur 1,000 malades, ou 35 sur 10,000 journées.

Quatrième époque.

Au mois de décembre 1807, les évacuations étaient finies; les malades ne sortaient des hôpitaux qu'après guérison pour rejoindre leurs corps. La ligne d'établissement s'étendait depuis *Elbing* jusqu'à *Mayence*, et embrassait la Pologne, la Silésie, la Saxe, la Poméranie, la Westphalie, le Hanovre et les villes anséatiques. Chaque établissement recevait les malades des corps cantonnés aux environs, en sorte que les hommes guéris n'avaient qu'un court trajet à faire pour rejoindre leurs régimens. Dès le mois de septembre 1807, les officiers de santé français avaient remplacé les officiers de santé du pays que le besoin du moment avait forcé de mettre en activité.

Les hôpitaux avaient des fournitures et des effets en quantité suffisante; les comptes et les registres de l'état civil étaient tenus avec autant de soin que dans l'intérieur. Le pays faisait presque tous ces frais comme par le passé; les officiers de santé, les employés et les servans français étaient seuls payés par la caisse des hôpitaux. Il n'y avait eu exception à cet égard que pour les hôpitaux de *Leipsick*, de *Weisserfelsen-Saxe* : on avait passé un marché à la journée à raison d'un franc cinquante centimes pour l'un, et d'un franc soixante centimes pour l'autre. Enfin dans plusieurs établissemens, et notamment dans

ceux de la Pologne, on achetait le pain blanc, les légers alimens, et quelques objets de pansement et de médicament. Cette exception avait cessé entièrement lorsqu'on avait eu connaissance de la décision de sa majesté, du 31 octobre 1807, qui laissait les dépenses quelconques des hôpitaux à la charge des pays où ils étaient établis.

Depuis cette époque, le service dans toute l'étendue de l'armée a été à la charge des villes.

Ce principe a éprouvé depuis une autre modification relativement au duché de *Varsovie*. Sa majesté, d'après une convention conclue avec la cour de Saxe, ordonna que toutes les dépenses de l'armée en Pologne seraient acquittées par la caisse française et même remboursées à partir du 17 septembre 1807. Les paiemens devaient se faire en bons de Saxe, et le remboursement était l'objet d'une liquidation dont l'ordonnateur en chef du 3e corps eut la direction.

On y travaille actuellement. Une somme de 575,000 francs, en bons de Saxe, fut mise à la disposition de cet ordonnateur pour assurer le service des hôpitaux de la Pologne, mais on ne trouvait point d'entrepreneurs pour les hôpitaux, ce qui laissait beaucoup d'inquiétude pour l'avenir; ces incertitudes ont cessé; le ministre de l'intérieur du duché de *Varsovie* a consenti à un accommodement au moyen duquel la journée de soldat revient à 2 francs 30 centimes, et celle d'offi-

cier à 3 francs, payables en bons, ou susceptibles de compensation avec la valeur des magasins réunis à la *Pologne*. Ces prix sont très-élevés; mais le 3e corps ayant quitté la *Pologne*, il n'y aura pas beaucoup de malades dans les hôpitaux du duché.

Vers le commencement du printemps de 1808, le nombre des malades augmenta beaucoup, et plusieurs points furent menacés d'encombrement. On ouvrit quelques nouveaux établissemens et on demanda de l'extension à ceux qui existaient déjà; et toute inquiétude fut bientôt dissipée à cet égard.

Cependant il y avait dans les hôpitaux un grand nombre de militaires que leurs infirmités ou leurs blessures rendaient incapables de servir. Ils couraient risque d'y contracter de nouvelles maladies.

Ce fut l'objet d'un rapport à son altesse le prince vice-connétable, qui autorisa le renvoi de ces invalides en France après leur avoir fait subir deux inspections, la première dans l'hôpital où ils se trouvaient, la dernière, qui était définitive, dans trois villes centrales, *Berlin*, *Hanovre* et *Francfort-sur-le-Mein*. Cette inspection eut pour résultat de débarrasser l'armée de quelques centaines d'hommes inutiles.

Trois cent quatre-vingt-seize militaires furent visités à *Berlin* et trente-neuf à *Hanovre*; sur ce nombre cent soixante-quatorze furent réformés définitivement,

et deux cent soixante-un furent envoyés en convalescence aux dépôts de leurs corps.

On n'a pas eu des renseignemens exacts sur l'inspection qui devait avoir lieu à *Francfort*, parce que M. le maréchal duc de Valmy l'a fait faire à *Mayence*, et que les résultats en ont été adressés directement à M. le ministre de la guerre. Elle a dû être moindre que celle de *Hanovre*.

La position stationnaire de l'armée fit penser qu'on pourrait profiter de la belle saison pour établir des hôpitaux près les eaux minérales. *Warmbrunn* en Silésie, et *Rehbourg* dans le Hanovre, furent désignées par le premier médecin comme les points les plus convenables. Malheureusement les corps d'armée ne purent envoyer leurs malades aussi promptement qu'il eût été à désirer, et l'étendue de chaque établissement ne permettait pas de les traiter tous à la fois; les malades durent être admis successivement; plus de cinq cents militaires, soldats et officiers, ont pris les eaux, et le 6e de ce nombre en a ressenti des effets salutaires. Les corps qui ont envoyé des malades aux eaux sont le 3e, le 4e, et la division de grenadiers. Les 5e et 6e ont fourni principalement des officiers. Celui du prince de Ponte-Corvo n'a envoyé qu'une trentaine d'hommes, parce que les événemens survenus en *Danemarck* ne lui ont pas permis d'en envoyer un plus grand nombre. Les hôpitaux

d'eaux minérales ont été formés le 1er octobre.

Au mois de juin 1808 les ambulances de tous les corps d'armée se trouvaient approvisionnées au grand complet; mais sa majesté ayant décidé qu'il serait attaché à chaque régiment d'infanterie et de cavalerie de la Grande-Armée un caisson d'ambulance muni d'objets de premiers secours, des mesures furent prises pour l'exécution de cette décision.

Les régimens qui n'avaient pas de caissons reçurent des fonds pour en faire construire sur le modèle adopté par M. le ministre directeur de l'administration de la guerre, et on demanda en France le linge à pansement, la charpie et les caisses de chirurgie et de pharmacie qui devaient servir à l'approvisionnement de ces caissons. Soixante assortimens de ce genre furent envoyés et distribués aux 1er, 5e et 6e corps, à la division des grenadiers, et à vingt-deux régimens de la réserve de cavalerie.

Cinquante-six nouveaux assortimens envoyés de France sont encore arrivés à *Berlin*, et sont destinés aux différens régimens de l'armée du *Rhin* et des villes anséatiques.

On n'a point acheté ces objets dans les pays parce qu'ils auraient coûté beaucoup plus, et d'ailleurs la qualité en est bien meilleure en France. Cette observation est surtout applicable au linge à pansement et aux caisses de chirurgie.

Pendant tout le cours de 1808 on a travaillé à faire blanchir et réparer les effets du magasin général et ceux qui y ont été versés des autres établissemens de l'armée, et on a cherché à compléter l'approvisionnement de charpie et de linge dans le cas où l'armée devrait entrer en campagne. Quatre mille livres de charpie et douze mille aunes de toile blanche ont été achetées à *Berlin;* deux mille matelas ont été confectionnés avec des laines qui existaient en magasin; le linge hors de service a été converti en bandes et compresses. On a fait quarante caisses de linge préparé et autant de caisses de premiers secours pour la pharmacie. Enfin on s'est procuré six mille paires de draps à une place. Cette dernière fourniture complétait un approvisionnement indispensable pour la guerre, et elle était avantageuse dans tous les cas par la modicité du prix d'achat. La paire de draps revenait à 16 fr. 70 c. pendant qu'elle était estimée 20 fr. en France, malgré la différence de qualité dans la toile.

Tous ces objets ont été emballés, et le magasin se trouve prêt à suivre le mouvement de l'armée.

On a donné des ordres pour faire expédier sur le magasin général tous les objets appartenans à l'administration française dans les hôpitaux, à mesure que ces objets deviendraient disponibles par la diminution du nombre des malades, et on calcule approxi-

mativement que ces objets une fois réunis formeront environ vingt-quatre mille demi-fournitures.

Le magasin général des médicamens était approvisionné pour assurer le service de l'armée pendant deux mois. Dans le courant de mars sa majesté donna l'ordre d'y verser le quinquina saisi par les douanes à *Hambourg* : il y en avait trois mille quatre cent vingt livres, suivant le procès-verbal de réception dressé à *Berlin* le 9 avril; malgré cette précieuse ressource on ne s'écarta point du système d'économie qu'on avait suivi jusqu'alors. Afin de ménager les ressources du pays on fit des essais pour le remplacement du quinquina par des amers ou l'écorce de maronnier; mais les épreuves n'ayant point été assez multipliées il n'a pas été possible d'apprécier bien au juste l'efficacité des médicamens qu'on essayait.

Les travaux du matériel n'ont pas fait négliger les autres parties du service. Les registres de l'état civil ont été tenus avec une régularité qui ne laissait rien à désirer. Les feuilles d'appel des militaires dans les hôpitaux ont été envoyées chaque mois aux corps pour servir à l'établissement des revues. On a dressé par régimens des états des militaires décédés dans les hôpitaux de l'armée, afin de faciliter les moyens de satisfaire aux demandes des familles; enfin on a suivi ponctuellement les dispositions arrêtées par M. le ministre directeur de l'administration de la guerre,

pour la destination à donner aux effets laissés par des morts. On s'est assuré chaque mois de l'exécution précise de ces dispositions dans tout l'arrondissement de l'armée.

Pendant cette époque le nombre des morts a été dans la proportion de 35 sur 1,000 malades, ou de 13 sur 10,000 journées.

Résultats généraux des mouvemens des hôpitaux de l'armée pendant la campagne.

On trouvera ci-après le mouvement général des hôpitaux, mois par mois.

En voici les résultats généraux :

Il y avait avant l'ouverture de la campagne.....		403 mal.
Il en est entré, du 1er octobre 1806 au 31 octobre 1808.....	421,416	
Total du nombre des malades traités dans les hôpitaux.....	421,819 mal.	
Sur ce nombre il est mort.....		31,916
Il est sorti par billets après guérison.....		370,473
Il a été évacué sur l'intérieur.....		11,455
Il reste dans les hôpitaux de l'armée, au 17 octobre 1808.....		7,957
Total.....		421,819

Le nombre des journées a été de 12,346,253.

Le nombre des morts a été au nombre des malades comme 1 est à 13.

La durée moyenne de chaque maladie à l'hôpital a été de 29 jours.

Le rapport des diverses maladies a été ainsi qu'il suit :

Sur 196 malades,	fiévreux	105
	blessés	47
	vénériens	31
	galeux	13
		196

Les alliés ou les prisonniers de guerre ont été dans le rapport suivant avec les Français :

Pendant le mois de novembre 1806		$\frac{1}{8}$
de décembre		$\frac{1}{12}$
1807.	janvier	$\frac{1}{12}$
	février	$\frac{1}{8}$
	mars	$\frac{1}{9}$
	avril	$\frac{1}{11}$
	mai	$\frac{1}{9}$
	juin	$\frac{1}{7}$
	juillet	$\frac{1}{7}$
	août	$\frac{1}{6}$
	septembre	$\frac{1}{10}$
	octobre	$\frac{1}{8}$
	novembre	$\frac{1}{7}$
	décembre	$\frac{1}{6}$

1808.	janvier	$\frac{1}{8}$
	février	$\frac{1}{6}$
	mars	$\frac{1}{6}$
	avril	$\frac{1}{7}$
	mai	$\frac{1}{9}$
	juin	$\frac{1}{8}$
	juillet	$\frac{1}{9}$
	août	$\frac{1}{15}$
	septembre	$\frac{1}{15}$
	octobre	$\frac{1}{15}$

Récapitulation générale des sommes dépensées pour 12,346,353 *journées de malades, et* 1,000,000 *de journées de servans, depuis le* 1er *octobre* 1806 *au* 1er *novembre* 1808..... 9,087,903 fr. 96 c.

A déduire les sommes payées pour dépenses extraordinaires	1,110,944	99
Reste.....	7,975,959	97
.....	16,903,634	
TOTAL.....	24,880,593	97

Remontes.

TOTAL de la remonte..... 40,555 chevaux.

Suivent les détails de la formation des équipages militaires, tant pour le personnel que pour le matériel; semblables détails pour les équipages militaires; *idem* pour l'organisation des équipages d'ambulance,

et leur répartition; situation des équipages de la poste et de la trésorerie, et de l'imprimerie de l'armée.

Résultats généraux.

Les résultats généraux du compte que je viens d'avoir l'honneur de rendre à votre majesté, sont les suivans :

Les contributions levées sur les pays conquis consistent en sommes recouvrées.....	474,352,650 fr.	53 c.		
Recouvremens à opérer..	39,391,759	62	fr. c. 604,227,922	09
Fournitures faites régulièrement, mais non imputables aux contributions.....	90,483,511	94		
Les dépenses de la campagne s'élèvent à.....	22,944,363	37	212,879,335	21
A déduire la valeur des magasins.....	16,065,028	16		
	212,879,335	21		

Pour les subsistances, les recettes s'élèvent à :

		rations.
2,384,718 liv. de grains ou farines; il a été consommé.		160,746,753
3,490,988 litres de vin.....	*Idem*.....	69,765,864
3,051,070 litres d'eau-de-vie...		
3,351,328 litres de bière.....		
574,222 litres de vinaigre....		
20,256 livres de riz.....	*Idem*.....	41,847,792
2,125 livres de gruau.....		
34,266 livres de légumes secs.		
473,483 liv. de viande fraîche...	*Idem*.....	94,456,536
5,629 liv. de viande salée...		
17,093,637 boisseaux d'avoine...	*Idem*.....	22,631,573
237,552 boisseaux d'orge....		

L'approvisionnement restant en pain au 15 octobre, présente une durée de 349 jours pour 100,000 hommes.

Habillement.

Il a été distribué aux troupes pendant la campagne.

Habits	115,314
Vestes et gilets	183,210
Culottes et pantalons	215,000
Capotes et manteaux	224,033
Gibernes	104,593
Chemises	266,616
Paires de bas	51,717
Idem de guêtres	37,386
Idem de bottes	16,948
Idem de souliers	587,008
Selles de cavalerie	22,916
Aunes de drap	380,547
Aunes d'étoffes de laine pour doublure	27,426
Aunes de toile ou de coutil	156,780

Il a été en outre envoyé en France 397,000 paires de souliers, et il en restera en magasin après cet envoi 244,685, indépendamment d'environ 60,000 en matières non confectionnées.

Hôpitaux.

Il y avait dans les hôpitaux du territoire avant la campagne ..... 403 mal.

Le nombre des malades entrés dans les hôpitaux pendant la campagne est de 421,416

Ainsi le nombre des malades traités pendant la campagne est de...	421,819
Sur ce nombre il en est mort....	31,916
Le nombre des journées de traitemens s'est élevé à.....	12,346,253

Le nombre des morts est au nombre des malades comme 1 est à 13. La durée moyenne de chaque maladie à l'hôpital a été 29 jours.

Sur cent quatre-vingt-seize malades il y a eu :

105 fiévreux,
47 blessés,
31 vénériens,
13 galeux.

196

Le maximum des malades a eu lieu au mois de juin 1807. Il était à cette époque de 27,376. Au 15 octobre 1808 il restait dans les hôpitaux 7,975 hommes.

Remontes.

Il a été levé dans le pays conquis 40,555 chevaux.

Je suis avec respect, etc., etc.

TABLE RAISONNÉE

DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

DU TOME XIX. — CAMPAGNE DE 1807.

CHAPITRE XXII.

Bataille de Friedland. — *Investissement et prise de* Königsberg. — *Retraite de l'armée russe sur le* Niémen. — *L'armée française passe la* Pregel. — *Divers combats.* — *Dernières positions des deux armées.* — *Armistice.*

Pages 1re à 5.

Le général Benningsen se trompe sur les intentions qu'il suppose à Napoléon. — Son but en quittant la position d'*Heilsberg*. — Position de l'armée française, le 13 juin. — Marche de l'armée russe de *Schippenbeel* à *Friedland*. — Elle trouve cette ville occupée. — Combat en avant de *Friedland*, sur la rive droite de l'*Alle*. — Les Français sont rejetés sur la rive gauche. — L'armée russe passe sur la rive gauche. — Projet du général Benningsen.

Pages 6 à 11.

Description du champ de bataille de *Friedland*. — Arrivée du corps du maréchal Lannes. — Composi-

tion et force de l'armée française. — Composition et force de l'armée russe. — Les positions que celle-ci occupe. — Ordre de bataille du général Benningsen.

Pages 12 à 14.

Le maréchal Lannes commence l'action. — Mot de Napoléon en entendant les premiers coups de canon. — Dispositions et habiles manœuvres du maréchal Lannes. — Il retient l'ennemi. — Les Russes veulent le tourner. — Forcer le passage sur la route de *Kônigsberg*. — Ils sont contenus et repoussés. — Les autres corps de l'armée française arrivent sur le champ de bataille. — Napoléon reconnaît lui-même la position de l'armée russe.

Pages 15 à 20.

Ordre de bataille de l'empereur Napoléon. — Lettre du major-général au grand-duc de Berg. — Signal pour le commencement de l'engagement général. — Le maréchal Ney attaque la gauche de l'armée russe. — Le corps du général Victor le soutient. — L'aile gauche des Russes est dépostée et rejetée sur la ville. — La garde impériale russe arrive pour la secourir. — La division Marchand est repoussée. — La division Dupont fond sur la garde russe, et la disperse. — Toute l'aile gauche des Russes est enfoncée. — Poursuivie jusque dans la ville.

Pages 21 à 24.

Manœuvres du centre et de la gauche de l'armée française. — Retraite, défaite et fuite de l'aile droite de l'armée russe. — Pertes respectives des deux armées dans la journée de *Friedland*. — Positions de l'armée française pendant la nuit qui suivit la bataille. — L'armée russe se retire précipitamment au-delà de la *Pregel*.

Pages 25 à 34.

Opérations des trois corps de l'armée française que l'empereur Napoléon avait détachés sur sa gauche et dirigés sur *Königsberg*. — Le corps du maréchal Soult se porte le 14 sur *Königsberg*. — La cavalerie du grand-duc de Berg, réunie avec ce corps, force les généraux alliés Lestocq et Kamenskoi d'abandonner les dehors de cette ville et de s'y renfermer. — Le corps du maréchal Davout entre en ligne pour concourir à l'investissement. — Le grand-duc de Berg reçoit l'ordre de se mettre en marche avec le corps du maréchal Davout pour se rapprocher de *Friedland*. — Le corps du maréchal Soult reste seul devant *Königsberg*. — Entrée des Français dans cette ville le 16 juin.

Pages 34 à 39.

L'armée alliée, après avoir traversé *Tilsitt*, passe

le 18, avec précipitation et en désordre, le *Niémen.* — Dispositions que fit Napoléon pour suivre et rejeter l'armée russe au-delà de ce fleuve. — Le grand-duc de Berg et le maréchal Davout reçoivent l'ordre de passer la *Pregel* à *Tapiau.* — Après le passage de ce fleuve, le grand-duc de Berg se sépare, le 1er juin, du maréchal Davout, pour rejoindre le gros de l'armée française à *Wehlau.* — Les divers corps d'armée qui avaient combattu à *Friedland* passent la *Pregel*, les 16 et 17 juin, à *Laumditten* et *Wehlau.* — L'ennemi se montre pour la dernière fois, le 18 juin, en deçà du *Niémen.* — Le même jour l'empereur établit son quartier-général à *Schirrau.* — Le grand-duc de Berg entre à *Tilsitt* le 19. — Le même jour il reçoit un parlementaire du prince de Bagration, qui lui transmet une lettre par laquelle le général Benningsen demande un armistice. — L'empereur se rend à cet effet à *Tilsitt.*

Pages 39 à 43.

Mouvement et position des trois corps de la Grande-Armée, qui à cette époque ne se trouvaient pas autour de *Tilsitt.* — Le corps du maréchal Ney marche sur la droite de *Tilsitt;* il séjourne le 17 et jours suivans à *Gumbinen.* — Le corps du maréchal Soult continue d'occuper *Königsberg.* — Le maréchal Masséna, après avoir repris aux Russes le camp de

Borki, rétablit tous les postes sur l'*Omulew* et la *Narew*.

Pages 43 à 51.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse demandent la paix. — Le général Benningsen est chargé de faire connaître le vœu des deux souverains. — Lettre de ce général au prince Bagration. — L'empereur Napoléon accepte. — Le lieutenant-général Labonow passe le *Niémen* pour conférer avec le major-général prince de Neufchâtel. — Armistice signé le 21 juin; sa substance. — Les souverains respectifs le ratifient le 21 juin. — Proclamation de l'empereur Napoléon à l'armée, le 22. — Positions de l'armée française et de l'armée russe, en exécution de la convention d'armistice.

CHAPITRE XXIII.

Traité de Tilsitt.

Pages 51 à 87.

Entrevue de l'empereur Napoléon et de l'empereur Alexandre sur le *Niémen*, le 25 du mois de juin. — La ville de *Tilsitt* est neutralisée. — Seconde entrevue à laquelle on admet le roi de Prusse, le 25 juin. — Le 28, le roi de Prusse arrive à *Tilsitt*. — Le même jour le maréchal Kalkreuth et le prince de Neufchâtel signent la convention particulière d'armistice entre

l'armée française et l'armée prussienne. — Noms des plénipotentiaires chargés de la négociation du traité de paix. — Les traités de paix avec la Russie et la Prusse sont signés, l'un le 7 juillet 1807, et l'autre le 9 juillet de la même année. — Texte des deux traités. — Exposition des conséquences immédiates de ces deux traités, tant pour les puissances contractantes que pour celles qui s'y trouvèrent directement ou indirectement intéressées. — Le maréchal Kalkreuth et le prince de Neufchâtel concluent le 12 juillet une convention militaire pour régler l'exécution du traité et principalement l'évacuation successive par les troupes françaises des provinces dans la possession desquelles devait rentrer le roi de Prusse. — Clauses les plus importantes de cette convention. — L'occupation cependant est prolongée au-delà du terme convenu. — Causes de cette prolongation. — Total des contributions imposées à la Prusse.

CHAPITRE XXIV.

Affaires d'Orient. — Situation de l'Empire ottoman depuis l'avénement de Sélim III. — Précis des révolutions causées par les essais infructueux de l'introduction des institutions militaires européennes. — Suite des opérations de guerre entre la Porte ottomanne, l'Angleterre et la Russie, jusqu'à l'époque de la paix de Tilsitt. — *Expédition des*

Anglais en Égypte. — Combat naval entre la flotte russe de l'amiral Sinawin et la flotte du capitan pacha. — Déposition du sultan Sélim III. — Avénement de Mustapha. — Barayctar marche sur Constantinople. — Mort de Sélim. — Déposition de Mustapha. — Avénement de Mahmoud.

Pages 87 à 107.

Causes qui empêchent l'empire ottoman de suivre les mouvemens de la civilisation européenne. — Funeste influence des ulémas. — Sélim monte sur le trône en 1789. — Il désire d'opérer d'utiles innovations. — Deux des principaux personnages de son empire, Husseyn, capitan-pacha, et le mufti Vely-Zadé-Effendi partagent ses vues. — L'ambassadeur Aubert-Dubayet, tente d'introduire chez les Ottomans l'organisation régulière des troupes et l'enseignement de la tactique française. — Sélim ordonne la formation d'une compagnie à l'européenne. — Il désirerait en faire le noyau d'une milice propre à contenir les janissaires qu'il n'avait pu régénérer. — Les nizam-géditties s'accréditent dans la capitale par leurs succès contre des bandes de brigands. — Sélim publie un kattichérif impérial pour établir la conscription dans toutes les provinces ottomanes. — Fermentation générale. — Soulèvement des janissaires et de la populace. — Sélim se voit forcé de temporiser, d'abandonner

ses ministres, et d'en choisir de nouveaux dans le parti des mécontens.

Pages 101 à 108.

Expédition des Anglais en Égypte. — But de cette expédition. — Elle mouille dans la rade d'*Aboukir* vers le milieu du mois de mars 1807. — *Alexandrie* ouvre ses portes aux troupes anglaises. — L'amiral Duckworth repasse les *Dardanelles*, et entre dans le port d'*Alexandrie*. — Le général Frazer prend le commandement en chef. — Le général Wauchop pénètre inconsidérément dans *Rosette*. — Les Albanais repoussent les troupes anglaises, et ce général est tué. — Seconde attaque de *Rosette*. — Méhémed-Pacha vient avec cent bâtimens au secours de *Rosette*. — Le détachement du colonel Maclowd est fait prisonnier à *El-Hammed*. — Retraite et perte des Anglais. — Ils évacuent *Alexandrie*.

Pages 108 à 117.

Communication avec *Constantinople* encore interceptée par la croisière anglo-russe. — Le capitan-pacha Séïd-Ali, amiral de la flotte ottomane, attaque le 1er juillet la flotte russe commandée par l'amiral Sinawin. — L'ignorance des Turcs fait échouer son entreprise. — Il fait trancher la tête à son vice-amiral et à quelques-uns de ses capitaines. — L'amiral Sinawin

obligé de faire voile pour les *Iles Ioniennes*, afin d'y réparer ses avaries, laisse toutes les communications maritimes de *Constantinople* rouvertes. — Les factions jettent de nouveau le trouble dans l'état. — Mort du mufti Vély-Zadé-Effendi. — Cadi-Asker de Romélie le remplace. — Ce fourbe fanatique, ennemi secret de son maître, conjure sa perte avec Mousta-Pacha, lieutenant du grand-visir. — Le reiss-effendi Mahmoud est massacré par quelques yamacks. — L'insurrection devient générale. — On égorge les ministres à *Constantinople*. — Le féroce Cabakchi excite en place publique au meurtre, et proclame une liste de proscrits. — La déposition de Sélim est résolue.

Pages 117 à 122.

Son cousin Mustapha monte sur le trône, le 1er juin 1807. — Le calme renaît. — Le général Guilleminot apporte la nouvelle du traité de paix de *Tilsitt* au quartier-général russe à *Bucharest*, et ensuite à celui du grand-visir à *Chiumla*. — Il se rend ensuite auprès de l'ambassadeur de France à *Constantinople* pour lui remettre de nouvelles instructions relatives à la médiation offerte à la Porte ottomane pour conclure une paix définitive avec la Russie. — Dépêche de l'empereur Napoléon au général Marmont, commandant en chef en Dalmatie. — Elle indique les vues ultérieures de l'empereur par rapport aux affaires d'Orient.

Pages 122 à 130.

Barayctar parvient à susciter un nouveau soulèvement en faveur de Sélim. — Il pénètre dans le sérail. — Mustapha fait étrangler Sélim. — Vengeance de Barayctar. — Avénement du sultan Mahmoud.

CHAPITRE XIX.

Affaires du Nord. — *Exécution du traité de* Tilsitt. — *Dislocation de la Grande-Armée française.* — *Occupation du grand-duché de* Varsovie *et des États prussiens entre l'*Oder *et l'*Elbe. — *L'empereur Napoléon va visiter le roi de Saxe.* — *Arrête le statut constitutionnel du grand-duché de* Varsovie.

Reprise des hostilités entre la France et la Suède. — *Le maréchal Brune, commandant le corps d'observation de la Grande-Armée, entre dans la Poméranie suédoise.* — *Blocus, siége et reddition de* Stralsund. — *Occupation des îles de* Danholm *et de* Rugen *par les Français.*

Expédition des Anglais contre le Danemarck. — *Bombardement et capitulation de* Copenhague. — *Enlèvement de la flotte danoise.* — *Déclaration de guerre de la Russie et de la Prusse contre l'Angleterre.*

Affaires de Naples. — *Nouveaux soulèvemens en Ca-*

labre. — *Siége d'*Amantea. — *Siége et prise de* Maratea. — *Expédition du prince de Hesse-Philipstadt.* — *Derniers efforts de la cour de* Palerme. — *Situation de l'empire français au-dedans et au-dehors, à la fin de* 1807.

Pages 130 à 138.

Destination des différens corps d'armée français. — L'empereur quitte *Tilsitt* le 13 juillet. — Il arrive le 20 à *Dresde.* — Il arrête et approuve le statut constitutionnel du grand-duché de *Varsovie.* — Arrivée de Napoléon à *Saint-Cloud* le 27.

Pages 138 à 157.

Le roi de Suède dénonce la rupture de l'armistice. — Entrée des troupes françaises en Poméranie. — Organisation de l'armée en quatre divisions sous les ordres des généraux Molitor, Boudet, Granjan et Loison. — Le général Blücher quitte l'armée suédoise pour se rendre avec son corps dans la Poméranie prussienne. — L'armée française passe le 13 juillet la *Peene.* — Position des quatre divisions. — Défaite de l'ennemi devant *Steinhagen.* — Blocus de *Stralsund.* — Le roi de Suède propose au maréchal Brune de rétablir l'armistice. — On refuse de recevoir son aide-de-camp, muni des pleins-pouvoirs. — Journal du siége. — Le

roi de Suède passe avec ses troupes sur l'île de *Rugen*. — Entrée des Français dans *Stralsund* le 20 août.

Pages 157 à 165.

Prise de l'île de *Danholm*. — Situation et étendue de l'île de *Rugen*. — Le roi de Suède autorise le baron de Toll à conclure avec le maréchal Brune une convention, et se retire à *Stolzam*.— Elle est signée à *Stralsund* le 7 septembre 1807. — L'empereur rappelle le maréchal Brune. — Motif de ce rappel.

Pages 165 à 184.

Expédition de l'Angleterre contre le Danemarck. — L'amiral Gambier mouille le 3 août sur la rade de *Helsingört*. — Le lendemain il passe le *Sund* pour se diriger sur l'île de *Seeland*. — Proclamation des chefs de cette expédition. — Proposition d'une alliance offensive et défensive entre la Grande-Bretagne et le Danemarck. — Rejet de cette proposition. — Arrivée du prince-royal de Danemarck à *Copenhague*. — Remise au général Peymann du pouvoir civil et militaire de cette ville. — Départ du prince, de la famille royale, des membres de l'administration et du corps diplomatique pour le continent. — Débarquement des troupes anglaises près de *Webeck*. — Siége de cette place. — Sommations réitérées du lord Cathkart au général Peymann. — Ce dernier de-

mande un armistice. — Il est refusé. — Bombardement de *Copenhague*.— Capitulation, et enlèvement de la flotte danoise le 7 septembre 1807. — Substance de cette capitulation. — Proclamation du général Peymann aux habitans de *Copenhague*. — Réflexions sur cette guerre.

Pages 184 à 194.

Proclamation des ministres du roi d'Angleterre pour justifier la conduite de ce monarque dans l'expédition contre le Danemarck. — Conséquences de cette expédition. — Manifeste de l'empereur de Russie du 7 novembre. — Le roi de Prusse suit l'impulsion de la Russie. — Déclaration de guerre du gouvernement anglais au Danemarck. — La Suède persiste seule dans son alliance avec l'Angleterre. — Les Russes entrent en Finlande. — L'empereur Napoléon donne l'ordre au prince Ponte-Corvo d'entrer dans le Holstein.

Pages 194 à 214.

Affaires de *Naples*. — Nouveaux soulèvemens en Calabre. — Situation de la ville d'*Amantea*. — Détails sur l'attaque et la prise de cette ville. — Investissement du château de *Fiume-Freddo*. — Situation de *Maratea*. — Siége et capitulation de cette ville. — Débarquement du prince Hesse-Philipstadt le 9 mai 1807 à *Reggio*. — Attaque du général Regnier

près de *Mileto*. — Défaite et retour du prince Hesse-Philipstadt à *Messine*. — Siége et prise de *Scylla* et *Reggio*.

Pages 214 à 221.

Situation de l'empire français au-dedans et au-dehors à la fin de 1807.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME XIX.

Suite de la Correspondance et des Ordres de l'empereur NAPOLÉON, *transmis par le major-général de la Grande-Armée française.*

Au maréchal Lefebvre..... *Page* 222
Au maréchal Masséna 223
A S. A. I. le prince Jérôme Napoléon..... 224
Au général Zayoncheck..... 225
Au général Pannetier, aide-major-général..... 227
Au maréchal Masséna 228
Au général Chasseloup..... 230
Au général Songis..... 232
A M. l'ordonnateur Duprat..... 233
A M. Daru, intendant-général..... 235
Au maréchal Masséna 237
A S. A. I. le prince Eugène Napoléon ..... *Ib.*
Au général Marmont..... 241
A S. A. I. le vice-roi d'Italie..... 245
A S. M. le roi de Naples..... 246
Au général Clarke 247
Au maréchal Mortier..... 249

Au général Thouvenot..... *Page* 250
Au maréchal Mortier..... *Ib.*
Au maréchal Lefebvre..... 253
Au général Thouvenot..... *Ib.*
Au général Loison..... 254
Au maréchal Masséna..... 255
Au général Loison..... 258
Au maréchal Lefebvre..... 260
Au maréchal Mortier..... 261
Au même..... 263
Minute de la première lettre que le maréchal Mortier écrira à M. le général suédois Essen. 269
Minute de la deuxième lettre du maréchal Mortier au général suédois Essen..... 270
Au maréchal Brune..... 272
Au prince de Ponte-Corvo, aux maréchaux Ney, Soult, Davout, Masséna..... 273
Au maréchal Mortier, commandant le 8e corps.. *Ib.*
Au grand-duc de Berg..... 275
Ordres et instructions pour le maréchal Brune. *Ib.*
Au maréchal Mortier..... 280
Au maréchal Lannes..... 284
Au maréchal Lefebvre..... 286
Au maréchal Lannes..... 288
Au maréchal Mortier..... *Ib.*
Au maréchal Bessières..... *Ib.*
Au maréchal Masséna..... 289

Au grand-duc de Berg..... *Page* 290
Au général Albert, à *Furstenwerder*..... 291
Au maréchal Lefebvre..... 292
Au maréchal Masséna..... 293
Au même..... 296
Au maréchal Lefebvre..... 298
Au général Lassalle..... 299
Au général Albert..... *Ib.*
Au maréchal Lefebvre..... 300
Au maréchal Brune..... *Ib.*
Au prince de Ponte-Corvo..... 303
Au général Moulin..... 305
Au maréchal Lefebvre..... *Ib.*
Au grand-duc de Berg..... 306
Au maréchal Lefebvre..... *Ib.*
Au même..... 307
Au maréchal Brune..... 310
Au même..... 311
Au même..... 312
Au général Loison..... 314
Au général Clarke..... 315
Au général Lasalcette..... 316
A M. Otto, ministre de France à la cour de Bavière..... *Ib.*
Au général Legrand..... *Ib.*
Au grand-duc de Berg..... 317
Au maréchal Bessières..... 318

Au maréchal Lannes..... *Page* 318
A M. l'adjudant-commandant Gressot..... 319
Au général Gazan..... 320
Au maréchal Masséna..... 321
Au général Zayoncheck..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... *Ib.*
Au maréchal Mortier..... 323
Au grand-duc de Berg..... 325
Au maréchal Soult..... *Ib.*
Au maréchal Ney..... 326
Au prince de Ponte-Corvo..... 327
Au grand-duc de Berg..... *Ib.*
Le maréchal Masséna au major-général..... 328
Le même au même..... 330
Le même au ministre de la guerre..... 331
Le même au major-général..... 332
Au maréchal Brune..... *Ib.*
Au même..... 334
Au roi de Naples..... 337
A S. A. I. le prince Eugène, vice-roi d'Italie.... 338
Au général Marmont..... 340
Instructions pour M. l'adjudant-commandant Guilleminot..... 342
Au général Dejean, ministre de l'administration de la guerre..... 344
Au général Chasseloup..... 345
Au général Songis..... 346

A M. le maréchal comte de Kalkreuth ... *Page* 347
Au maréchal Soult..... 350
A M. Daru, intendant-général..... 352
Au prince de Ponte-Corvo..... 353
A M. l'intendant-général..... *Ib.*

FIN DE LA TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES DES NOTES

RELATIVES AU TEXTE DES TOMES XV, XVI, XVII, XVIII, ET XIX.

NOTES DU QUINZIÈME VOLUME.

NOTE PREMIÈRE.

CHAP. Ier. — *Sur l'évacuation du territoire autrichien après la paix de* Presbourg, *et sur la position des divers corps de l'armée française en Allemagne.*

Pages 357 à 360.

CAUSES de la lenteur apportée à l'évacuation. — Prévoyance de l'empereur Napoléon dans l'expédition de Moravie, relativement à ses lignes de retraite.

NOTE DEUXIÈME.

Sur l'introduction des institutions françaises, et l'administration du royaume de Naples, par le roi Joseph Napoléon.

Pages 361 à 370.

Organisation des états-majors, et de l'administration militaire. — Institution d'une garde civique provinciale. — Réparation des forteresses. — Ordonnances et réglemens français introduits dans l'armée napolitaine. — Institution d'une académie de marine.

—Semblables changemens, et imitations dans l'administration civile. — Établissement des conseils généraux de province, et des conseils de district. — Réforme dans l'ordre judiciaire. — Abolition de la féodalité. — Nouvelle répartition des charges publiques. — Instruction publique. — Travaux législatifs.

NOTE TROISIÈME.

Sur les cessions et échanges de territoire entre les puissances.

Pages 371 à 375.

Réflexions sur la question de savoir si le droit de paix et de guerre confié au prince présuppose la liberté d'aliéner une province sans le consentement de la nation.

NOTE QUATRIÈME.

CHAP. II. — *Sur les vues de Napoléon relativement à la marine.*

Pages 375 à 381.

Vues de Napoléon sur le rétablissement de la marine française. — Importance de la rade et du port de *Cherbourg*. — Projet de communications intérieures avec les ports de la *Manche* et ceux de la côte occidentale. — Perfectionnement des ports sur l'Océan, dans le but du système général d'offensive et de défensive, depuis les bouches de l'*Elbe* jusqu'au cap *Finistère*.

NOTE CINQUIÈME.

CHAP. III. — *Sur le siége de* Gaëte *par les Français en* 1807.

Pages 381 à 397.

Détails topographiques et descriptifs sur la situation de *Gaëte*. — Forces de cette place. — Difficultés qu'elle offre à l'assiégeant s'il n'est pas maître de la mer. — Moyens employés par les Français pendant le blocus, les attaques régulières et le bombardement de cette place.

NOTES DU SEIZIÈME VOLUME.

NOTE SIXIÈME.

CHAP. VI. — *Sur les cartes et plans militaires.*

Pages 398 à 403.

Opinion de l'auteur sur l'inutilité d'exprimer sur les cartes les marches et mouvemens stratégiques, et de figurer sur les plans de bataille la position des troupes et les manœuvres. — Considérations sur l'usage des cartes et plans pour l'intelligence des ouvrages militaires purement historiques.

NOTE SEPTIÈME.

Sur les effets politiques de la guerre de Prusse.

Pages 403 à 407.

Conséquences de la rupture de la neutralité du

cabinet prussien. — Véritables bases du systeme politique qui convient à la Prusse. — De son alliance avec la France. — Observations sur le refus du roi de Prusse de ratifier le traité d'armistice conclu à *Charlottenbourg*.

NOTE HUITIÈME.

CHAP. VII. — *Sur les tirailleurs français.*

Pages 407 à 412.

Imitation réciproque entre la Prusse et la France, à diverses époques, des perfectionnemens de l'organisation des armées, et de la tactique des diverses armes. — Supériorité de l'ordonnance des Français, principalement pour l'infanterie. — Avantages du fréquent emploi des tirailleurs. — Leur intelligence; leur agilité; leur audace. — Citation de l'excellent ouvrage du colonel Marbot. — Inutilité de l'infanterie légère considérée comme arme spéciale.

NOTE NEUVIÈME.

CHAP. X. — *Sur les résultats des batailles d'*Iéna *et d'*Auerstaëdt.

Pages 412 à 415.

Quels moyens de retraite restait-il à l'armée prussienne après la perte de ces deux batailles. — Véritables causes de la dispersion et de la destruction de cette armée. — Funestes effets de l'absence du roi, et

de la rivalité des généraux en chef. — Observations sur le commandement de l'armée par le souverain en personne.

NOTES DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

NOTE DIXIÈME.

CHAP. XI. — *Sur l'indépendance de la Pologne.*

Pages 416 à 420.

Examen des motifs qui empêchèrent l'empereur Napoléon de proclamer en 1807 et en 1812 la restauration de la Pologne. — Considérations qui le déterminèrent à ne point relever le trône.

NOTE ONZIÈME.

CHAP. XII. — *Sur les mesures administratives de Napoléon dans la guerre offensive.*

Pages 420 à 423.

Ses soins vigilans pour placer sur les principales lignes d'opération de grands dépôts, des arsenaux, des hôpitaux, des magasins de vivres pour se ménager des moyens d'entretenir ses armées. — Étendue, difficulté et succès de l'administration de l'intendant-général Daru.

NOTE DOUZIÈME.

Sur l'évacuation de Varsovie *et de* Thorn *par les alliés, et sur le mouvement rétrograde du général Benningsen.*

Pages 424 à 429.

Opinion de l'auteur sur la précipitation de ce mouvement de retraite. — Observations qui lui ont été transmises de la part de M. le général baron de Benningsen.

NOTE TREIZIÈME.

CHAP. XIII. — *Sur l'ouverture de la campagne de Pologne.*

Pages 430 à 432.

Quelques observations relatives aux dispositions de l'empereur Napoléon dans les deux cas de l'acceptation ou du refus de la ratification de l'armistice de *Charlottenbourg*.

NOTES DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

NOTE QUATORZIÈME.

CHAP. XVII. — *Sur le plan de guerre offensive du général Benningsen dans la Prusse orientale pendant l'hiver de* 1807.

Pages 433 à 436.

Hardiesse de ce plan bien conçu et bien exécuté dans ses premiers développemens. — Fautes qui le

firent échouer. — Situation difficile de l'armée de la Prusse orientale ; sa belle retraite sur *Eylau;* vigueur de sa défensive.

NOTE QUINZIÈME.

CHAP. XVIII.— *Sur l'établissement des quartiers d'hiver de la Grande-Armée, et sur la guerre méthodique faite par Napoléon dans la Prusse orientale.*

Pages 436 à 439.

Des brillantes ouvertures de campagne de Napoléon. — De la rapidité de ses premiers mouvemens. — De l'opinion que son génie était plus propre à la guerre d'invasion qu'à la conduite d'une guerre méthodique. — Réfutation de cette opinion. — Exemple tiré de l'assiette de ses quartiers d'hiver sur la ligne de la *Passarge.* — Parti qu'il sut tirer de cette position et d'une défensive active pour couvrir le siége de *Dantzick,* pour restaurer ses corps d'armée et préparer les succès de la campagne suivante.

NOTE SEIZIÈME.

CHAP. XX. — *Sur les camps baraqués de la Grande-Armée française à la rive gauche de la* Passarge, *à la fin de l'hiver de* 1807.

Pages 439 à 442.

Suite et développement des observations contenues dans la note précédente. — Avantages de la réunion des corps d'armée dans les camps baraqués. — Progrès de l'instruction. — Comparaison des camps établis sur

la *Passarge* avec la grande école des camps de *Boulogne*.

NOTE DIX-SEPTIÈME.

Sur la convention de Bartenstein *entre l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, le* 28 *avril* 1807.

Pages 442 à 444.

Courtes observations sur l'inutilité de ses ouvertures, et sur la fausse confiance qu'inspirait aux alliés la coopération promise par l'Angleterre.

NOTES DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

NOTE DIX-HUITIÈME.

CHAP. XXIII. — *Sur l'armistice proposé par l'empereur de Russie après la bataille de* Friedland.

Pages 445 à 449.

Motifs de l'empereur Alexandre pour rechercher la paix et changer de système politique. — Dissentiment de quelques généraux russes, et particulièrement du général Barclay de Tolly. — Rapprochement de l'opinion exprimée à cette époque par ce général, et de ses opérations pendant la campagne de 1812, comme général en chef de l'armée russe.

NOTE DIX-NEUVIÈME.

Sur la confédération du Rhin *à l'époque du traité de* Tilsitt.

Pages 449 à 458.

Situation et consolidation de la confédération du

Rhin à cette époque. — Principales causes du renversement de l'ancienne constitution germanique. — Impuissance des grands états d'Allemagne pour la soutenir. — Résumé des changemens subis par les états de l'Empire aux principales époques de l'histoire moderne. — Rivalité du protectorat des établissemens allemands entre l'Autriche et la Prusse. — Premiers effets de la révolution française et de la coalition des puissances par rapport aux états riverains du *Rhin*. — Le lien de l'intérêt commun rompu par la paix séparée de la Prusse et son système de neutralité. — L'Autriche abandonne à *Campo-Formio* la cause des états de l'Empire. — Ceux-ci recourent à la protection de la France. — Système des indemnités. — Premières bases de la confédération du *Rhin*. — Déclaration respective de l'empereur des Français et des principaux membres de l'Empire. — Princes médiatisés. — Traité d'alliance offensive et défensive. — Attributions, influence du protecteur. — Vain essai de la formation d'une confédération du Nord par le roi de Prusse. — Avantages réciproques entre la France et les états confédérés. — Observations générales.

NOTE VINGTIÈME.

Sur l'administration de la Grande-Armée française pendant les campagnes de 1806 *et* 1807, *et pendant l'occupation des pays conquis, jusqu'au* 31 *octobre* 1808.

Pages 459 à 491.

Rapport de l'intendant-général de la Grande-

Armée à l'empereur Napoléon sur les opérations et les résultats de l'administration pendant les campagnes de Prusse et de Pologne. — Importance de ce document communiqué par M. le comte Daru. — Son étendue ; sa perfection ; son utilité. — Objet de ce compte rendu. — Sa forme ; ses élémens ; tableaux et pièces de comptabilité dont il est appuyé. — Considéré sous trois rapports : 1°. de l'administration du pays ou des recettes, soit en argent, soit en matières provenant des pays conquis et occupés. — 2°. Des finances de l'armée, ou des fonds affectés aux dépenses de l'armée, et leur emploi. — 3°. Des comptes relatifs aux consommations de l'armée. — Subdivisions du travail sous chacun de ces trois rapports :

1°. *Administration du pays.* — Contributions de guerre ; impositions ; saisies de caisses ; ventes.

2°. *Emploi des fonds affectés aux dépenses de l'armée.* — Détails des diverses natures de dépenses ; solde et traitemens ; indemnités de table ; *idem* de pain, soupe ; secours aux masses ; masses et indemnités, etc., etc. — Subsistances de toutes espèces. — Habillement. — Hôpitaux. — Remontes.

3°. *Compte des consommations des différentes parties indiquées ci-dessus.*

FIN DU XIXe VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

REC'D LD-URL

NOV 21 1974

Form L9–Series 444

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 189 171 2